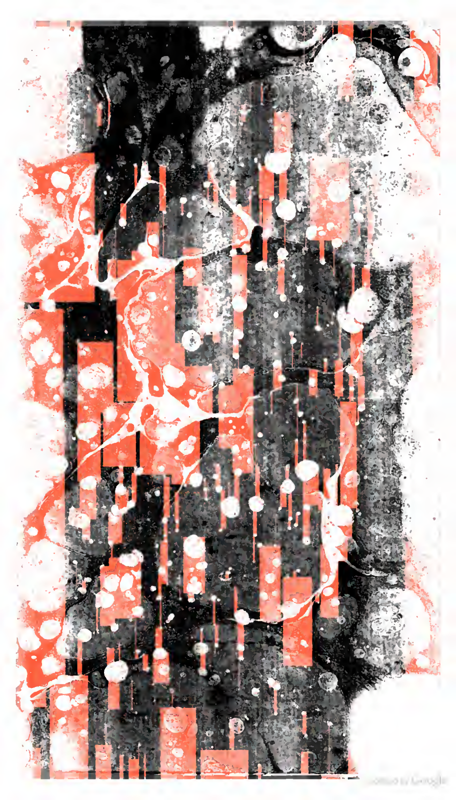
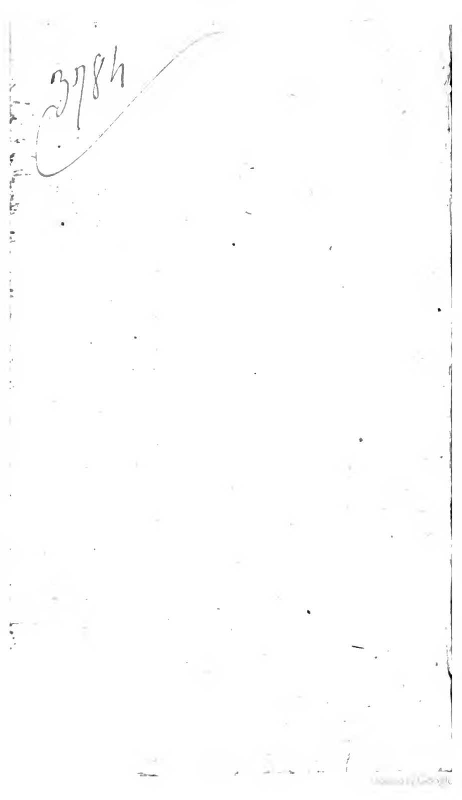







3784



HISTOIRE
DES CHEVALIERS
DE MALTHE.

TOME QUATRIÉME.

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE;

Par M. l'Abbé DE VERTOT,
de l'Académie des Belles-Lettres.

Nouvelle Edition, augmentée des Statuts de l'Ordre, & des noms des Chevaliers.

TOME QUATRIÉME.

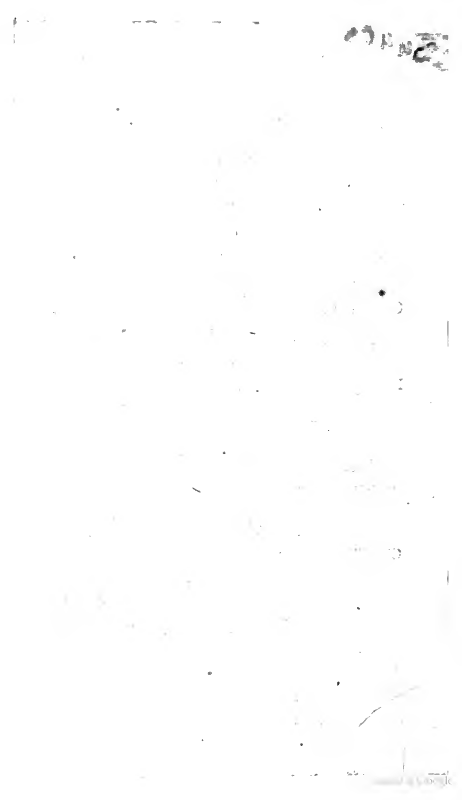


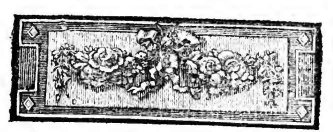
A PARIS,

Chez BROCAS, Libraire, rue Saint-Jacques, au Chef Saint Jean.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE DIXIÉME.

LE grand-maître n'eut pas plutôt donné les ordres néceſſaires pour la défenſe de l'île de Malthe, qu'il paſſa à celle du Goze : il la parcourut, & viſita les endroits où les corſaires pouvoient faire quelques deſcentes ; ordonna des retranchemens, fit entrer dans le château pluſieurs pieces d'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche ; laiſſa dans cette place une compagnie d'infanterie : & après avoir

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Fazelius, de rebus siculis, l. 1.

Bosio, t. 3, l. 5.

exhorté les habitans à conserver une fidélité inviolable à l'ordre, il repassa à Malthe, & étendit aussi-tôt ses vues & ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont on a vu que l'ordre avoit eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle étoit éloignée & sans défense.

Nous avons dit que le chevalier Sanguesse y avoit été établi pour gouverneur par les commissaires, qui au nom de l'ordre en prirent possession. Le grand-maître en lui envoyant de nouveaux secours, le confirma dans cet emploi. On ne pouvoit guère le remettre en de meilleures mains; c'étoit un ancien chevalier qui s'étoit signalé au dernier siége de Rhodes par plusieurs actions de valeur, & qui combattant sous les ordres du grand-maître pendant un siége si long & si meurtrier, avoit acquis l'art de conserver les places qui lui seroient confiées. Ce commandeur se trouvant resserré dans Tripoli par d'autres villes voisines, & par des bourgades toutes habitées par des infidelès, & par des peuples autrefois sujets des rois de Tunis, envoyoit souvent contre ces Africains & sur leur territoire différens partis pour ravager la campagne.

Parmi ces villes occupées par des mahométans, Gienzor & Tachiora ou Tachore s'étoient soustraites depuis quelques années de la domination des rois de Tunis: la garnison de Tripoli faisoit souvent des prisonniers & du butin jusqu'aux portes de ces places. Les habitans de Gienzor fatigués par les entreprises continuelles de ces incommodes voisins,

traiterent avec eux ; & moyennant certaine contribution dont on convint, Sanguesse, du consentement du grand-maître, leur accorda la paix, & étendit de ce côté-là la liberté du commerce.

Le seigneur de Tachore, plus puissant que ceux de Gienzor, & maître d'un bon port, ne voulut point entendre parler de tribut. Le territoire de ce cheque ou seigneur de Tachore, du côté de Tripoli, consistoit dans une grande plaine qui s'étendoit à quatre lieues de cette ville vers le levant. Cette grande campagne étoit remplie de villages qui fournissoient à leur seigneur un assez grand nombre de cavaliers & d'arquebusiers fort braves, & dont le principal exercice étoit de voler. Ils en vinrent aux mains avec les Malthois: chaque parti dressoit des embûches à ses voisins. Tout cela se passa d'abord avec assez peu de perte de part & d'autre, si on en excepte la mort du chevalier de Harlai, de la langue de France, qu'un excès de courage & trop peu de précaution fit périr avec la troupe qu'il commandoit, dans une embuscade des Tachorizains. 1531.

Nous ne nous serions pas arrêtés à ces courses ordinaires entre des peuples voisins, & de différente religion, si ces petites guerres n'en avoient causé dans la suite de bien plus importantes, & dans lesquelles nous verrons que les armes des chevaliers de saint Jean ne furent pas moins utiles aux princes chrétiens dans cette troisiéme partie du monde, qu'elles

l'avoient été dans l'Aſie, pendant le ſéjour que la religion avoit fait d'abord dans la Paleſtine, & enſuite dans l'île de Rhodes.

Il y avoit déja quelque tems que des guerres civiles s'étant élevées dans les états d'Alger & de Tunis, les Turcs Ottomans, ou plutôt des corſaires, ſous leur nom, pour profiter de ces diviſions, s'étoient emparés de pluſieurs places ſituées le long des côtes de Barbarie. Pluſieurs chevaliers, & ceux mêmes qui avoient témoigné le plus d'éloignement pour ſe charger de la défenſe de Tripoli, propoſerent alors au grand-maître de porter de ce côté-là tout l'effort des armes de la religion. Ils lui repréſenterent que l'ordre ne pourroit jamais conſerver une place auſſi foible que Tripoli, & ſur-tout ſans territoire, à moins de la couvrir par de nouvelles conquêtes, & par une étendue de pays qui pût fournir à la ſubſiſtance de la garniſon. Ce projet n'étoit pas ſans fondement; mais outre que le grand-maître, avant que de s'engager dans cette guerre, étoit bien aiſe de laiſſer affoiblir ces infideles & ſe ruiner réciproquement, il étoit d'ailleurs actuellement occupé par un deſſein formé depuis long-tems, & dont il eſpéroit que ſa religion pourroit tirer un avantage plus conſidérable.

Modon attiroit alors toute ſon attention; c'étoit l'unique objet de ſes deſirs; & tout ce qui pouvoit l'approcher de Rhodes paroiſſoit à ſes yeux comme une autre Rhodes même, ou du moins comme un moyen qui pourroit

un jour lui en faciliter la conquête. Ainsi avant que de fixer absolument sa résidence dans l'île de Malthe, & avant que d'engager son ordre dans les dépenses nécessaires pour mettre hors d'insulte cette île ouverte de tous côtés, il résolut à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Modon, de tâcher de surprendre cette place.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Dans cette vue il prit à la solde de la religion un bon nombre de soldats qui venoient de servir au siége de Florence, que le pape & l'empereur avoient entrepris de concert, & où ces deux princes avoient rétabli l'autorité des Médicis. Le chevalier Salviati, parent de ce pontife, & prieur de Rome, par ordre du grand-maître, amena ces troupes à Malthe sur six galeres bien armées, dont il y en avoit trois à l'ordre. Le vice-roi de Sicile avoit prêté la quatriéme, & Jacques Grimaldi, seigneur Génois, & grand homme de mer, en avoit loué deux autres qui lui appartenoient, moyennant mille écus par mois; & on étoit convenu qu'il les commanderoit en personne, tant que dureroit cette expédition.

Bosio, t. 3, l. 6.

Le grand-maître ne pouvant quitter Malthe, dont sa présence faisoit la principale force, nomma pour général de l'entreprise le prieur de Rome, & le chevalier de Boniface, baillif de Manosque, devoit avoir le commandement de la flotte pendant que le général seroit à terre, & attaché à l'attaque de Modon. Des brigantins de différentes grandeurs, chargés de troupes & de munitions de guerre, devoient

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

accompagner les galeres ; & on confia deux vaiſſeaux marchands, chargés de planches, & deſtinés pour l'exécution de l'entrepriſe, à Jean Scandali, chrétien Grec de l'île de Zante, & fils d'un des deux renégats dont nous avons parlé dans le livre précédent, & à Janni Necolo, auſſi chrétien Grec, tous deux connus à Modon par le commerce fréquent qu'ils y faiſoient.

IX. p. 503.

Outre un grand nombre de chevaliers qui s'embarquerent pour cette expédition, le vicomte de Cigale, fameux armateur, & frere du cardinal de ce nom, offrit ſes ſervices au grand-maître; & il joignit la flotte de l'ordre avec deux galeres bien armées, qui lui appartenoient, & qu'il commanda en perſonne.

Avant que cet armement ſortît des ports, on tint pluſieurs conſeils au ſujet de l'exécution de cette entrepriſe ; & après différens projets, le grand-maître s'arrêta à celui-ci : que les galeres, brigantins, grips & autres petits navires ſe tiendroient cachés le long des côtes de la petite île de Sapienza, ſituée vis-à-vis Modon ; que ſur le ſoir & proche de la nuit, on feroit avancer deux navires marchands, chargés en apparence de bois & de planches, mais ſous leſquelles il y auroit un bon nombre de chevaliers & de braves ſoldats cachés ; que le jeune Scandali, ſous prétexte de demander pratique, & de concert avec ſon pere, ſe rendroit au pied de la tour du mole, qui étoit environ à cinq cens pas de la place, & qu'il s'en empareroit ; que le compagnon du jeune

Scandali se présenteroit d'un autre côté à l'entrée du port; & qu'après avoir essuyé pour la forme la visite de Quir Calojan, l'autre renégat, directeur de la douane, il se retireroit à la faveur de la nuit dans sa maison; que le lendemain à l'ouverture de la porte, les troupes qui étoient cachées dans ces deux brigantins, se joindroient pour s'emparer de cette porte; qu'on tireroit aussi-tôt un coup de canon pour en donner avis au général, qui à l'instant partiroit de l'île de Sapienza, débarqueroit ses troupes, & se jetteroit dans la place par la porte qui auroit été surprise.

Le prieur de Rome, qui étoit chargé de cette expédition, partit du port de Malthe le 17 août; & après avoir vogué heureusement pendant quelques jours, il ne voulut arriver que de nuit à l'île de Sapienza. Il cacha sa petite flotte dans la cale de l'île la plus couverte; & après avoir désarboré ses galeres, il envoya à Modon Stralicopule & Marquet, ces deux Rhodiens dont nous avons parlé, afin de reconnoître si les deux renégats n'avoient point changé de disposition, & s'ils étoient toujours maîtres de leurs postes, & en état de tenir leur parole. Les deux Rhodiens déguisés en marchands, entrerent dans Modon, virent les deux Grecs renégats: & les ayant trouvés fermes, inébranlables, & même dans l'impatience de se signaler dans l'exécution de cette entreprise, ils les engagerent à passer avec eux dans l'île de Sapienza, pour en conférer avec le prieur de Rome. Ce général 1531.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

les reçut bien; & après leur avoir confirmé de la part du grand-maître les promesses d'une magnifique récompense, que les deux Rhodiens leur avoient faites, il leur proposa différentes difficultés, auxquelles ils satisfirent pleinement. Ils ajouterent que tout consistoit dans la diligence & la promptitude de l'exécution, & pour y déterminer Salviati, ils lui représenterent que l'ordre n'avoit manqué l'entreprise sur Rhodes, que par sa lenteur & son trop de précaution. Mais ce général craignant une double intelligence, & que ces deux Grecs, après avoir renoncé à la foi, ne fissent pas scrupule de le trahir & de le livrer aux Turcs, il exigea d'eux avant que de s'engager plus avant, qu'ils conduisissent à Modon le commandeur Sciatese, Romain, le chevalier de Broc, François, de la langue de Provence, & le seigneur Jacques Grimaldi, afin qu'étant sur les lieux, ils pussent tous trois reconnoître s'il y avoit sûreté dans cette entreprise, & convenir ensuite des dernieres mesures pour le débarquement des troupes, & l'attaque de la place.

Ces deux renégats, avec les chevaliers déguisés en marchands, aborderent sur le soir au port de Modon, comme s'ils fussent revenus pour les affaires de leur commerce, de l'île de Sapienza. Scandali le pere, qui commandoit dans la tour du mole, sous prétexte d'y donner à souper à ces prétendus marchands, leur fit voir la facilité qu'il avoit de les en rendre maîtres; & dans la même

vûe, ils furent coucher chez l'autre renégat, qui logeoit proche de la porte de la ville, & dont comme douanier, il avoit les entrées libres. Les chevaliers parurent contens de la disposition où ils voyoient ces deux Grecs : & le fils de Scandali, chrétien, comme nous avons dit, & qui n'avoit pas voulu imiter son pere dans son apostasie, les ramena le lendemain à Sapienza.

Les chevaliers à leur retour déclarerent au général qu'ils croyoient que ces deux renégats marchoient de bon pied dans cette affaire ; mais qu'après tout on ne pouvoit prendre trop de précaution avec des traîtres ; qu'ils trouvoient même de grandes difficultés dans l'exécution de cette entreprise ; que quoique Scandali commandât dans la tour du mole, les janissaires qui y étoient de garde, au premier mouvement qu'il feroit, prendroient les armes contre lui ; que sur le bruit inévitable dans ces occasions, & sur l'avis qu'en recevroit le gouverneur de Modon, il feroit fermer aussi-tôt les portes de la ville, & que la garnison & les habitans seroient bientôt en état de repousser ceux qui les attaqueroient. Ces difficultés, & même celles qu'en pareilles occasions on ne peut presque jamais prévoir, balançoient dans l'esprit du général le desir qu'il avoit de tenter cette entreprise. Le jeune Scandali ayant pénétré une partie des soupçons du général, lui dit que son pere ne l'avoit fait venir de Zante, & ne lui avoit commu-

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

niqué le ſecret de ce deſſein, que dans la vue de l'offrir & de le lui remettre pour ôtage de ſa fidélité, & qu'il étoit prêt de reſter dans ſa galere ; qu'à l'égard des janiſſaires qui étoient en petit nombre dans la tour du mole, ſon pere ſauroit bien les éloigner ſous différens prétextes, & qu'il avoit même réſolu de les faire boire, & de les enyvrer pour les mettre hors d'état de s'oppoſer à l'entrée des chevaliers dans la tour ; d'ailleurs que le deſſein de ſon pere & de ſon aſſocié, n'avoit jamais été d'emporter cette place à force ouverte ; qu'on n'y réuſſiroit que par ſurpriſe ; qu'il craignoit ſeulement que la facilité qui paroiſſoit dans l'exécution, n'eût fait naître la défiance du général. Enfin ce jeune homme plein de zele & de courage, leur montra cette conquête par des endroits ſi aiſés & ſi brillans, que tout le conſeil réſolut de ne pas différer davantage : & on renvoya le jeune Scandali à ſon pere, pour l'aſſurer que le ſoir même on tenteroit l'entrepriſe.

Dans cette vue, le général fit embarquer pluſieurs chevaliers, & un bon nombre de ſoldats ſur deux felouques ; & on les cacha ſous des planches, dont ces deux petits bâtimens paroiſſoient chargés, & qui étoient deſtinés à faciliter le débarquement des troupes qui étoient ſur les galeres. Stefi Marquet, le Rhodien dont le commandeur Boſio s'étoit ſervi ſi utilement pour former le premier plan de cette conjuration, étoit ſur le premier brigantin, qu'on appelloit en ce tems-là un

grips. Il se rendit sur le soir à l'entrée du port. Cajolan qui en avoit la garde en qualité de grand douanier, feignant de ne le pas connoître, monta dans ce navire; & après l'avoir visité pour la forme, & pour ne se pas rendre suspect, il en fit son rapport au gouverneur, comme d'un petit navire chargé de planches, qu'un marchand venoit vendre, dit-il, à des ouvriers de la ville: le gouverneur lui permit de le laisser entrer. Ceux qui étoient cachés dans cette felouque, déguisés en matelots, à la faveur des ténebres, & sous prétexte d'être obligés de partir le lendemain de grand matin, mirent à bord ces planches, & des pieces de bois dont ils formerent une espece de pont vis-à-vis la porte de la ville qu'on vouloit surprendre, pour faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres; & ils se retirerent ensuite dans la maison du renégat, où ils passerent le reste de la nuit.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Le jeune Scandali qui étoit dans l'autre felouque, vint presqu'en même-tems donner fond à la pointe de la tour; & comme son pere y commandoit, & que lui-même y venoit souvent de l'île de Zante où il demeuroit, les janissaires de la tour avec lesquels il étoit familier, le reçurent sans difficulté, & il entra dans cette tour avec huit autres Grecs déguisés en Turcs, qui en parloient la langue avec facilité, & qui se disoient soldats des garnisons de Lepante & de Patras. Son pere, suivant qu'on en étoit convenu, dispersa par différentes commissions

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

quelques-uns des gardes, & il invita à souper ceux qui restoient. Dans la chaleur du repas, on leur présenta d'un excellent vin Grec, que son fils, disoit-il, lui avoit apporté dans sa felouque. Les véritables Turcs, d'autant plus friands de cette liqueur, qu'elle leur étoit défendue par la loi, en burent avec excès : ils furent bientôt yvres ; & à la faveur d'un assoupissement qui suit ordinairement l'yvresse, les chrétiens Grecs déguisés en janissaires, introduisirent dans la tour les chevaliers & leurs soldats, qui étoient restés cachés dans le brigantin. Ils couperent la gorge aux Turcs, en lierent d'autres, se rendirent maîtres de la tour ; & tout cela se passa dans le silence de la nuit, sans bruit, & sans que le gouverneur, qui étoit logé à cinq cens pas de la tour, en eût aucune connoissance.

D'un autre côté le renégat Calojan, à la pointe du jour, & à l'ouverture de la porte, s'y présenta avec quelques chevaliers déguisés en matelots, & qui avoient passé la nuit dans sa maison : ils s'arrêterent à la porte pour donner le tems au reste des soldats qui étoient cachés dans les deux grips, de s'avancer. Ces deux troupes se joignirent : ils étoient environ trois cens hommes. A leur approche, les prétendus matelots qui étoient à l'entrée de la porte, mirent l'épée à la main, chargerent les gardes, en tuerent quelques-uns, & le gros de la troupe étant survenu, se saisit de la porte, & crut la ville prise. On tira

aussi-tôt un coup de canon pour signal, & pour donner avis au général qu'il s'avançât en diligence avec ses galeres. En l'attendant, les troupes chrétiennes, au lieu de marcher droit au château où le gouverneur étoit retiré, après avoir laissé seulement un corps-de-garde à la porte de la ville, se jetterent dans les premieres maisons, & les plus proches de la porte, pour les piller : on y commit toutes les violences ordinaires en pareilles occasions, dans des places surprises ou emportées d'assaut & l'épéé à la main. Les habitans, pour éviter la premiere fureur du soldat, se refugierent dans le château : le gouverneur leur fit prendre les armes, & ayant reconnu le petit nombre des chrétiens, & que la plûpart s'étoient même séparés pour piller, il sortit à la tête de sa garnison & des habitans, chargea brusquement ces pillards qui étoient dispersés, & en tua d'abord plusieurs. Un péril commun les réunit; ils se rallierent, firent ferme, & en attendant l'arrivée des galeres, tâcherent de se maintenir dans les différens postes qu'ils occupoient. On se battoit de part & d'autre avec une égale fureur ; les chevaliers qui perdoient à tous momens les plus braves de la troupe, se désespéroient de ne point voir arriver le secours ; mais ils ne savoient pas qu'un vent violent & contraire avoit empêché le général d'entendre le bruit du canon : & ce ne fut que sur le midi, & par une barque que le jeune Scandali dépêcha, qu'il apprit que les chevaliers étoient dans la ville, & aux mains avec

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

la garnison du château. Il se rendit aussi-tôt dans la place, & avec toute la diligence que put faire la chiourme de ses galeres, il débarqua sans obstacle. Après que selon l'ordre de la guerre il eut laissé quelques troupes commandées par le chevalier d'Humieres, à la garde des galeres, & dans la tour du mole, il s'avança à la tête du corps qu'il commandoit, joignit ceux qui étoient aux mains avec le gouverneur & sa garnison : autant par sa valeur, que par le nombre supérieur de ses soldats, il l'obligea bientôt de se renfermer dans le château. Comme il n'y avoit pas moyen de l'y forcer sans artillerie, il en envoya chercher sur les galeres : mais pendant tout le tems qu'on mit à faire venir du canon, il arriva du secours au gouverneur. Ce commandant n'avoit pas plutôt vu la premiere troupe des chevaliers dans la place, qu'il avoit dépêché des couriers dans les villes voisines, & au gouverneur de la province, pour lui faire part de la descente & de l'attaque des chrétiens. Heureusement pour le gouverneur du château, le sangiac de la province étoit à la tête d'un corps considérable de troupes, que par ordre de Soliman il devoit conduire incessamment sur les frontieres de Hongrie, où le grand-seigneur faisoit alors la guerre. Le sangiac qui n'étoit pas campé loin de Modon, aux premieres nouvelles qu'il eut de l'entreprise des chevaliers, fit partir quelques compagnies de cavalerie, qui se rendirent avec une extrême diligence à Modon, & qui furent introduites dans le château

par une porte qui donnoit dans la campagne, pendant que le général des Turcs avançoit lui-même à la tête de six mille hommes d'infanterie. Le gouverneur de la place ayant fait mettre pied à terre à ces cavaliers, pour engager l'action, sortit à leur tête, & chargea les chevaliers avec toute sa garnison. Quoique le prieur de Rome s'apperçût bien qu'il étoit venu du secours aux infideles; il ne laissa pas de soutenir leur attaque avec beaucoup de courage: & après leur avoir tué les plus braves de leurs cavaliers, & fait plusieurs prisonniers, il força les autres à chercher leur salut derriere les fortifications du château. Cependant ayant appris de ses prisonniers que le sangiac arriveroit infailliblement à Modon avant le soleil couché, & n'ayant pas de troupes en assez grand nombre pour lui résister & assiéger la place dans les formes; comme il n'avoit compté pour le succès de ses desseins, que sur l'avantage d'une surprise, il se vit réduit malgré lui & avec beaucoup de chagrin à la nécessité de se rembarquer.

Mais avant que de faire sonner la retraite, il fit bloquer la porte du château par un bon retranchement, & il abandonna la ville entiere au pillage. Les plus riches maisons devinrent alors la proie du soldat: les chevaliers mêmes & les principaux officiers prirent part à une occupation plus utile qu'honorable. On ne peut exprimer les richesses qu'ils enleverent dans cette ville. Ce qui fut encore plus fâcheux pour les habitans, c'est que les chrétien

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

transporterent dans leurs galeres & dans leurs vaisseaux plus de huit cens femmes ou filles, qu'ils firent prisonnieres & esclaves. Parmi ces dames de Modon, le hasard fit tomber entre les mains du vicomte de Cigale une jeune Turque d'une rare beauté : après l'avoir conduite à Messine, & l'avoir fait baptiser, il en fit sa femme, & en eut un fils appellé Scipion Cicala, que différentes aventures conduisirent à Constantinople, & qui après avoir pris le turban, parvint par sa valeur au commandement des armées, & vengea depuis les Turcs du sac de Modon. Un peu avant le soleil couché, les chevaliers abandonnerent cette ville; tout se rembarqua sans obstacle & sans perte, si on ne compte pour une perte très-considérable les frais de cet armement, dont la religion ne fut pas dédommagée par le pillage, qui ne tourna qu'au profit des particuliers.

Le grand-maître, par le retour des galeres, n'apprit qu'avec douleur le mauvais succès de cette entreprise; mais comme son courage fut toujours au-dessus des accidens de la fortune, il jugea dès-lors que la providence vouloit que son ordre se fixât dans Malthe; & il ne songea plus qu'à fortifier cette île, & à la mettre à couvert des insultes & des incursions des corsaires.

Pendant qu'il étoit occupé par des soins si dignes d'un souverain, il s'éleva un nouveau sujet d'exercer sa patience & sa fermeté. Balthasar Valtkirk, évêque de Malthe, étant mort, c'étoit à l'empereur à nommer celui

qui devoit remplir cette dignité ; & la religion, suivant le traité fait avec ce prince, lui devoit proposer trois ecclésiastiques, dont un au moins devoit être au choix de l'ordre, en le prenant parmi les sujets de l'empereur. Le grand-maître & le conseil présenterent au vice-roi de Sicile, frere Pontus Laurencin, de la langue d'Auvergne, frere Thomas Bosio, Italien, & vice-chancelier de l'ordre, & frere Dominique Cubelle, de la langue d'Aragon, & vassal de l'empereur. Le grand-maître, pour récompenser dans la personne de Thomas Bosio, le rare mérite & les services importans que le commandeur son frere avoit rendus à l'ordre, eût été bien aise que le choix de l'empereur eût tombé sur Bosio. Il fit part au pape de ses vues. Ce pontife, dont le commandeur avoit été pendant sa vie un des camériers secrets, & qui conservoit cherement la mémoire de ses services, en écrivit à ce prince. Non-seulement il en parla à son ambassadeur comme d'une chose qui lui seroit agréable ; il ordonna encore au seigneur Salviati son parent, & pere du prieur de Rome, d'en écrire de sa part au cardinal Campegge, qui résidoit alors auprès de l'empereur en qualité de légat *à latere*, pour qu'il pressât sans relâche cette nomination. L'empereur reçut agréablement les offices du saint pere, & il lui fit dire par son ambassadeur qui résidoit à Rome, qu'il lui donneroit dans peu de tems la satisfaction qu'il souhaitoit au sujet de l'évêché de Malthe. Mais ce prince qui ne

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

disposoit de ses graces qu'avec une extrême circonspection, soit pour en tirer d'autres du pape, ou qu'il n'eût pas le tems de vaquer à cette affaire, différa la nomination de Bosio; & ce ne fut qu'après avoir engagé le pape & la religion de saint Jean dans une ligue contre les Turcs, qu'il déclara publiquement la nomination à l'évêché de Malthe en faveur de Thomas Bosio: il en remit l'acte entre les mains de l'ambassadeur de la religion, qui résidoit auprès de lui.

Ce ministre qui savoit combien cette nomination feroit plaisir au grand-maître, lui envoya cet acte par un courier exprès. Le grand-maître le reçut avec une joie sensible, qu'il partagea avec le nouvel élu, auquel il annonça les premieres nouvelles de sa dignité. Tous les chevaliers qui étoient alors dans l'île, en féliciterent l'un & l'autre: & le sacerdoce & l'empire ayant également concouru dans cette élection, on regarda cette affaire comme heureusement finie. Le grand-maître pour y mettre le sceau & la derniere main, voulut que Bosio allât lui-même prendre ses bulles, & se faire sacrer à Rome. Il le fit accompagner par un ambassadeur extraordinaire, qu'il dépêcha au pape, pour le remercier de la continuation de ses bontés envers l'ordre; & cet ambassadeur étoit chargé de présenter en même-tems l'élu à sa sainteté.

L'un & l'autre étant arrivés à Rome, demanderent & obtinrent une audience du pape. L'ambassadeur en lui présentant Bosio, lui dit

qu'il étoit chargé de la part du grand-maître & du conseil, de le remercier de ses bons offices auprès de l'empereur, & d'avoir engagé ce prince à préférer Bosio à un de ses sujets. Mais quelle fut la surprise de ce ministre & de celui qui l'accompagnoit, lorsqu'il entendit ces paroles sortir de la bouche de ce pontife : que l'église de Malthe étoit déja pourvue d'un pasteur ; qu'il avoit nommé lui-même à cet évêché le cardinal Chinucci ; qu'il n'avoit pu donner des marques plus éclatantes de son affection constante envers l'ordre, qu'en mettant dans cette place un des plus dignes sujets de l'église, & un cardinal d'un aussi grand mérite ; que cette éminence alloit envoyer à Malthe un grand-vicaire pour prendre possession en son nom de cette dignité, & qu'il espéroit qu'il n'y trouveroit pas d'obstacle ni d'opposition.

Quoique l'ambassadeur fût comme assommé par un discours si peu attendu, il ne laissa pas de lui répondre qu'il trouveroit toujours dans le grand-maître & dans le conseil une parfaite soumission à ses ordres ; mais que cette affaire regardoit uniquement l'empereur, & la maniere dont il prendroit un changement si surprenant. « C'est à nous, *repartit le pape* » *en haussant sa voix*, & non pas à Charles, » à pourvoir cette église, depuis que la pro- » priété de cette île a passé à d'autres mains ». Et là-dessus il congédia l'ambassadeur & Bosio, qui se retirerent pénétrés de chagrins, & couverts de confusion.

Villiers de l'Isle-Adam.

Le grand-maître n'en fut pas moins ſurpris & affligé. Il ne manquoit plus, pour ainſi dire, à ſa conſtance que cette derniere épreuve : il la ſoutint avec ſa fermeté ordinaire, & pour ſe démêler d'une affaire auſſi délicate, & ne ſe pas trouver entre deux puiſſances, qu'il avoit également intérêt de ménager, il jugea à propos, avant que de faire aucun mouvement, de voir le parti que prendroit l'empereur. Il n'en pouvoit pas prendre lui-même un plus judicieux. Charles-Quint qui trouva ſa dignité bleſſée par l'entrepriſe du pape, fit ſon affaire de celle de Boſio. Ce prince, quoique ſi concerté dans toutes ſes paroles, ne put s'empêcher de faire éclater ſon reſſentiment. Sangro, un de ſes hiſtoriens, prétend que dans les premiers mouvemens de ſon indignation & de ſa colere, il lui échappa de dire qu'il ne s'étoit jamais fié à ce pape, parce qu'il avoit obſervé que dans toutes ſes actions il y avoit toujours quelque fineſſe cachée ; & que ce prince ajouta que pour cette fois il avouoit à ſa honte, qu'il y avoit été trompé, pour ne s'être pas aſſez défié des manieres vives & empreſſées en apparence dont il avoit ſollicité lui-même la nomination de Boſio. Apparemment que le chagrin de ſe voir la dupe du pape dans un art où il ſe croyoit infiniment ſupérieur à ce pontife, arracha des plaintes ſi ameres de Charles-Quint. Mais quoi qu'il en dît, & peut-être pour ſoulager ſon reſſentiment, il paroît par tous les hiſtoriens, que les offices du pape avoient d'abord

été très-fînceres. Son changement ne fut point l'effet d'un dessein prémédité ; mais on prétend que ce pontife ne voulut supplanter l'empereur, que pour se venger du retardement qu'il avoit apporté à la nomination de Bosio, & que dans le chagrin que cela lui donnoit, il n'avoit pu s'empêcher de dire à ce sujet, & en s'en plaignant à quelques cardinaux : « Que » quand un souverain pontife s'abaissoit jusqu'à » prier, ses prieres & ses offices devoient être » reçus comme des commandemens ».

D'autres soutiennent que sans chercher dans ce changement un rafinement de vengeance, dont il n'étoit pas trop capable, il avoit fait réflexion, que dans la considération & le crédit que la plûpart des chevaliers avoient dans toutes les cours de l'Europe, & sur-tout dans ce degré de puissance où cet ordre militaire s'étoit élevé, il ne convenoit point aux intérêts du saint siége, que l'empereur & les rois de Sicile ses successeurs conservassent sur l'évêché de Malthe le droit de patronage, qui donnoit au titulaire l'entrée dans le conseil, & même la premiere place après le grand-maître ; qu'un évêque habile & intrigant, dans les troubles dont l'Italie étoit souvent agitée, pourroit engager les chevaliers dans des partis opposés à ceux des papes ; en un mot, qu'on ne devoit point souffrir qu'un ordre religieux toujours armé, voisin de l'Italie, & qui avoit à son commandement des troupes & des flottes, dépendît d'une autre puissance que de celle du saint siége.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Quoi qu'il en ſoit de ce motif, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa ſolidité, & quelques inſtances que l'empereur fît pour obliger le pape à ſe déſiſter de la nomination du cardinal Ghinucci, ce pontiſe en conſervant les dehors d'une bonne intelligence avec Charles-Quint, fut toujours inébranlable ſur cet article : & ce qui pourroit faire croire que ſa fermeté ne venoit point de ſon reſſentiment, c'eſt qu'étant à l'extrémité, & dans ces momens précieux qui décident de l'éternité, & où toutes les paſſions diſparoiſſent, il fit appeller le cardinal Caraffa, qu'il connoiſſoit pour très-attaché aux intérêts du ſaint ſiége ; & il le chargea de repréſenter à ſon ſucceſſeur qu'il étoit obligé en conſcience de maintenir hautement la nomination qu'il avoit faite de Ghinucci. Mais comme les dernieres intentions des ſouverains les plus abſolus ſont preſque toujours enſevelies dans leurs tombeaux, Paul III, qui ſuccéda depuis à Clément VII, ayant reçu des lettres très-preſſantes de la part de l'empereur, & voulant d'ailleurs pour ſes intérêts particuliers en faveur de ſa famille ménager un prince ſi puiſſant, il réſolut de lui donner ſatisfaction. L'affaire fut miſe en négociation ; il ſe trouva des tempéramens pour concilier les intérêts des deux concurrens. Boſio après trois ans de pourſuites & de dépenſes infinies à la cour de Rome, & à la ſuite de l'empereur, obtint enfin ſes bulles, mais à condition de payer au cardinal une penſion de neuf mille livres par an : & l'empereur qui croyoit qu'il y alloit de

ſa gloire, que celui auquel il avoit procuré l'évêché, en jouît dans toute ſon étendue, pour le dédommager de la penſion, lui donna en Sicile une abbaye de pareille valeur.

Quoique cette affaire n'ait été terminée que ſous le pontificat de Paul III, nous avons cru pour la ſatisfaction du lecteur, en devoir anticiper la concluſion, & afin de n'être pas obligés de revenir au même fait par des digreſſions qui embarraſſent ſouvent le fil de la narration.

Cependant la fermeté que Clément avoit fait paroître à maintenir la nomination du cardinal Ghinucci, n'avoit rien diminué de ſon zele contre les infideles. Il joignit un bon nombre de ſes galeres à la flotte de l'empereur: & ſur un bref très-preſſant qu'il en écrivit au grand-maître, ce prince de ſon côté mit auſſitôt en mer la grande caraque, les galeres & les vaiſſeaux de la religion. On peut dire que pour ces armemens l'ordre n'avoit pas beſoin des exhortations de ce pontife: les chevaliers par l'eſprit de leur inſtitut, & par reconnoiſſance pour Charles-Quint, lui fournirent toujours de puiſſans ſecours quand il s'agiſſoit de faire la guerre aux infideles. Il ne ſe paſſa guère d'actions, comme nous l'allons voir, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, où on ne vît briller dans les armées de l'empereur les étendards de ſaint Jean.

Cette eſcadre joignit le 8 d'août la flotte de l'empereur commandée par le fameux André Doria, prince de Melphe. Celle des

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Turcs composée de soixante & dix voiles étoit alors dans le golfe de Larta ou de la Preverse. Doria faisant route, trouva auprès de Zante soixante galeres Vénitiennes, & il proposa au noble Vincent Cappello qui en étoit général, de joindre leurs flottes, de forcer Gallipoli, & de porter leurs armes jusqu'à Constantinople, qu'ils trouveroient dénuée de sa garnison ordinaire, parce que Soliman l'en avoit tirée pour fortifier l'armée qu'il commandoit en personne sur les frontieres de Hongrie. Mais les Vénitiens qui ménageoient les Turcs avec tant d'égards, qu'ils en souffroient souvent des insultes, sans oser les repousser, se dispenserent de prendre part à cette entreprise, sous prétexte qu'ils avoient promis au grand-seigneur de demeurer neutres en cette guerre.

La flotte chrétienne se trouvant alors entre l'île de Sapienza & Modon, on proposa de s'attacher à cette derniere place, & d'en former le siége. C'étoit le sentiment du prieur de Rome & des chevaliers qui auroient été bien aises de tenter à force ouverte la conquête d'une place qu'ils avoient manqué de surprendre l'année précédente. Mais les soldats qui n'avoient guère d'autre solde que le butin qu'ils pouvoient faire, témoignerent beaucoup de répugnance pour cette entreprise, & ils disoient assez hautement, qu'ils n'exposeroient pas leurs vies à l'attaque d'une place aussi forte, & où les chevaliers l'année précédente n'avoient rien laissé qui

pût

pût dédommager les victorieux de leurs fatigues. Le conseil de guerre se crut obligé de dissimuler des discours, qu'on auroit punis, si ces soldats eussent été payés exactement : & l'on se détermina à faire le siége de Coron, place alors bien moins fortifiée, & qui n'étoit éloignée de Modon, que de douze milles par terre.

Coron ou Coroné, autrefois *Cheronée*, patrie de Plutarque, aussi grand philosophe, que fameux historien, se trouve à la gauche du cap Gallo, de la figure d'un triangle scalene ou à côtés inégaux : un des angles regarde un rocher escarpé ; les deux autres sont vus du golfe de Coron, qui sert presque de port à la tour. Mais ces angles ne sont pas battus par les eaux de la mer, & l'on peut en les côtoyant faire facilement le tour de cette forteresse, laquelle étoit revêtue d'une muraille à l'antique & assez foible, mais flanquée de six tours d'ancienne structure.

Doria en ayant reconnu la situation, après avoir débarqué ses troupes, fit avancer les galeres : il les plaça derriere les vaisseaux de haut bord, & sur-tout la grande caraque de la religion, qui tirant par-dessus les galeres, abattit la plûpart des défenses de cette place. Toute l'artillerie de ces vaisseaux, & deux batteries qu'on avoit dressées à terre, ayant fait une large breche, le comte de Sarno, & Mendoze, mestre de camp d'un régiment Espagnol, furent commandés pour monter à l'assaut : ils s'y porterent avec beaucoup de

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

valeur ; mais ils ne trouverent pas moins de courage dans les Turcs, qui leur tuerent trois cens ſoldats, plusieurs officiers, & en bleſſerent un plus grand nombre. Les prieurs de Rome & d'Auvergne, qui avançoient pour les ſoutenir, prirent leurs places ; ils étoient ſortis l'un & l'autre de la grande caraque, à la tête de deux cens chevaliers, & de cinq cens hommes à la ſolde de la religion. Ce ſecond aſſaut ne fut pas moins meurtrier que le premier : malheureuſement pour les attaquans, les échelles ne ſe trouverent pas de longueur proportionnée à la hauteur des murailles ; il fallut que les chevaliers, pour gagner le haut de la brêche, tâchaſſent de s'accrocher à la muraille & qu'ils grimpaſſent des mains & des pieds.

Dans une ſituation ſi violente, ils ſe trouverent expoſés au feu de la mouſqueterie, aux coups d'arbalêtes ; & les pierres, les feux d'artifice, & les huiles bouillantes ne leur furent pas épargnés. Il en périt un grand nombre par ces différentes armes ; mais comme ils étoient réſolus de ſe faire tous tuer au pied des murailles, plutôt que d'abandonner l'attaque, après avoir invoqué le nom de ſaint Jean, qui étoit leur cri de guerre, ils ſe pouſſerent avec tant de fureur, qu'en ſe ſoutenant les uns les autres, ils s'éleverent juſques ſur la breche, s'en rendirent les maîtres, & y arborerent le grand étendard de la religion.

Les armées de terre & de mer ne virent ce ſignal de la victoire qu'avec de grands cris de

joie. Ce bruit fit croire aux assiégés, que les chrétiens étoient maîtres de la place : ceux des habitans qui étoient encore retranchés en différens quartiers de la ville, & la garnison du château, arborerent le drapeau blanc. La capitulation fut bientôt signée ; les Turcs naturels avec leurs maisons furent conservés, & on abandonna celle des juifs au pillage. Doria fut ensuite assiéger Patras, dont il se rendit maître, pendant que les galeres de la religion s'emparerent du château d'Ardinel, & d'autres forts situés le long de la côte, & qu'ils emporterent sans trouver beaucoup de résistance. Après cette expédition, & l'hiver approchant, les différentes escadres dont la flotte chrétienne étoit composée, se séparerent, & se retirerent dans leurs ports.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L'année suivante, les Turcs qui n'aimoient pas à demeurer sur leur perte, firent un puissant armement pour recouvrer Coron, & si-tôt qu'on put tenir la mer, un fameux corsaire, appellé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galeres bloquer cette place, pendant qu'un autre général Turc l'assiégeoit par terre.

Doria instruit de leurs desseins, se mit aussi-tôt en mer, & il fut joint par les galeres du pape & de la religion, commandées par le prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les infideles. Les soldats demandoient la bataille avec de grands cris : mais Doria, quoiqu'aussi brave soldat que grand capitaine, soit par prudence, ou

Villiers de l'Isle-Adam.

pour se perpétuer dans le commandement, évitoit les combats décisifs ; & il disoit ordinairement, qu'il n'aimoit pas à se trouver dans des occasions où la fortune avoit souvent plus de part que la conduite des généraux. Son unique dessein étoit de jetter du secours dans la place, & ensuite se retirer. Dans cette vue il mit à la tête de sa flotte la grande caraque de Malthe, d'où comme d'un fort & d'une citadelle, il battoit en ruine les Turcs : & il avoit donné ordre à des capitaines particuliers, à la faveur du feu & de la fumée du canon, de faire couler dans la place des barques chargées de soldats & de munitions. Mais ce dessein fut si mal exécuté, que ces petits vaisseaux furent tout-à-coup enveloppés par des galeres des Turcs. Les chrétiens ayant pris l'épouvante, les uns se rejettent dans le gros de l'armée ; d'autres qui avoient débarqué, croyent échapper plus aisément à la fureur des infideles, en rentrant dans leurs esquifs : mais ils y entrerent en si grand nombre, & avec tant de précipitation, qu'ils coulerent à fond, & avancerent leur mort en la voulant éviter.

Les Turcs devenus maîtres d'une partie du convoi, attaquerent ensuite les grands vaisseaux. Tout combat, tout se mêle : les galeres attaquent les galeres, les navires se joignent aux navires. Doria d'un côté, & le prieur de Rome de l'autre, viennent au secours des plus pressés : leur présence anime les soldats, & rétablit l'ordre dans la flotte.

La fortune change bientôt de parti ; les chrétiens recouvrent leurs petits vaiſſeaux, en prennent pluſieurs aux Turcs ; & même ces infideles s'étant jettés, le ſabre à la main, dans un vaiſſeau de la religion, & étant déja maîtres du premier pont, il ſurvint un autre vaiſſeau de Malthe, qui dégagea le vaiſſeau de la religion, & fit priſonniers les aſſaillans, qui ſe virent chargés des chaînes qu'ils deſtinoient pour ces chevaliers. Enfin, cette forêt de mâts s'éclaircit peu à peu ; le bruit diminue par la mort des uns, & la fuite des autres. Doria victorieux ravitaille Coron, ſe remet à la voile, pourſuit les infideles, & va chercher de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire.

L'eſcadre de la religion rappellée par le grand-maître, ſe détacha alors du corps de la flotte chrétienne, & rentra dans ſes ports. Malthe & Tripoli, & les côtes de Naples & de Sicile, étoient également menacées par Barberouſſe, chef des corſaires de Barbarie, qui avec quatre-vingt-deux galeres, couroit ces mers & portoit de tous côtés la terreur & l'épouvante, ſans qu'on ſût encore où la foudre alloit tomber. Comme l'ancienne ville de Malthe étoit peu fortifiée, que le bourg, réſidence des chevaliers, étoit commandé de différens endroits, & que le couvent n'avoit pour toute retraite que le château Saint-Ange, le conſeil étoit d'avis qu'on y laiſsât ſeulement trois cens chevaliers pour le défendre ; que le grand-maître ſe retirât en Sicile, & qu'il y tranſportât le couvent, les

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

reliques, les ornemens des églises, les titres & le trésor de la religion. Mais ce généreux vieillard rejetta courageusement cet avis: « Je » n'ai jamais, *leur dit-il*, fui devant les » ennemis de la croix; & pour conserver les » restes d'une vie languissante, on ne me » verra point donner un si mauvais exemple » à mes religieux ». Il envoya aussi-tôt cent chevaliers avec quelques compagnies d'infanterie dans la ville, qu'on appelloit la cité notable; & autant que le tems le put permettre, on éleva à la hâte quelques ouvrages avancés autour du bourg. Tous les habitans de l'île, par ordre du grand-maître, prirent les armes; & pour pourvoir à la sûreté des reliques & des titres de la religion, il les fit passer en Sicile, où ce précieux dépôt fut conservé avec soin. Après de si sages précautions, il attendit avec fermeté l'arrivée des Barbares; mais leur général prit une autre route: il retourna en Afrique, & fit éclater des desseins dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le grand-maître, aussi attentif à la conservation de la discipline réguliere, qu'à la défense de son état, profita de cet intervalle que lui donnoient les infideles pour convoquer un chapitre général. Depuis la perte de Rhodes, & pendant huit années, que la religion sans résidence fixe avoit erré en différens endroits, il s'étoit introduit plusieurs abus, auxquels il jugea à propos de remédier. Les chevaliers, en abordant à Malthe,

s'étoient logés séparément, & comme ils avoient pu, en différens quartiers du bourg, & même de l'île, contre l'usage de l'ordre, & contre ce qui s'étoit pratiqué à Rhodes, où il y avoit un endroit de la ville appellé *Collachio*, uniquement destiné pour le logement des chevaliers, sans que les séculiers y pussent habiter. Le grand-maître, de concert avec le chapitre, rétablit à Malthe un réglement si sage, & tous les chevaliers furent obligés de se venir loger auprès de lui, & pour ainsi dire, sous les yeux d'un supérieur aussi exact & aussi vigilant. Ce fut par le même esprit de religion, qu'on proscrivit les habillemens trop riches & éloignés de la simplicité & de la modestie si convenables à des religieux; & on porta la sévérité de ce réglement contre tout ce qui avoit le moindre air d'une vaine distinction, jusqu'à interdire aux commandeurs qui étoient grands-croix, de porter hors de l'île de Malthe la marque de leur dignité; & il ne leur fut permis de s'en parer que le jour qu'ils partoient de leurs pays & de leurs commanderies, pour se rendre à la capitale de l'ordre.

De ces réglemens particuliers, on passa aux affaires les plus importantes du gouvernement. Le chapitre en corps se fit représenter le traité fait avec l'empereur touchant l'établissement de la religion dans l'île de Malthe, & il le confirma par un acte solemnel. On admit les appels du conseil ordinaire au conseil complet, c'est-à-dire, dans lequel on faisoit entrer,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

outre les grands-croix, deux chevaliers des plus anciens de chaque langue ; mais il fut ſtatué que l'appel de ce dernier conſeil n'auroit point d'effet ſuſpenſif, & que les ſentences qui émaneroient de ce tribunal, ſeroient exécutées par proviſion ſeulement, nonobſtant l'appel au chapitre général.

Comme la religion étoit engagée à faire de grandes dépenſes ; qu'elle entretenoit ſix à ſept galeres ſans les vaiſſeaux de haut bord & les brigantins ; qu'elle tenoit à ſa ſolde des troupes dans les îles de Malthe, de Goze & à Tripoli ; qu'il falloit nourrir le peuple refugié de Rhodes, bâtir une égliſe & une infirmerie : le chapitre jugea à propos d'augmenter les reſponſions ſur les commanderies de l'ordre, & on ſupplia le grand-maître dont on connoiſſoit le parfait déſintéreſſement, de vouloir bien continuer le ſoin qu'il prenoit de l'adminiſtration des finances.

Ce fut par ce dernier réglement que ſe termina le chapitre, dont l'aſſemblée n'auroit pu être que très-utile à la religion, ſi ſur la fin ou peu après, il n'étoit ſurvenu un déſordre où quelques langues prirent part, en vinrent aux mains, & causerent un tumulte & un ſcandale qui affligea ſenſiblement le grand-maître & tout le corps de la religion.

Le ſujet de cette querelle vint d'un différend particulier, qui s'émut entre un gentilhomme Florentin & ſéculier, domeſtique du prieur de Rome, & un jeune chevalier

François, neveu du commandeur Servier, de la langue de Provence. Ils se battirent, & le chevalier François fut tué. L'oncle du mort, qui prétendoit que le Florentin avoit usé de supercherie dans ce combat, se fit accompagner de ses amis, le chercha, & l'ayant rencontré aussi accompagné d'autres gentilshommes pensionnaires du prieur, les chargea, en blessa plusieurs, & les obligea de s'enfuir, & de chercher leur salut & un asyle dans le palais de leur patron.

Ce seigneur puissamment riche, parent, d'autres disent même neveu du pape & général de ses galeres & de celles de la religion, avoit jusqu'à soixante gentilshommes séculiers, & plusieurs chevaliers Italiens attachés à sa personne. Ils s'armerent aussi-tôt, & sortirent pour venger leur compatriote ; & sans distinguer les langues de France, ils chargerent avec fureur tous les François qu'ils rencontrerent. Ils en tuerent quelques-uns, en blesserent plusieurs, & d'une querelle particuliere firent une guerre ouverte & déclarée entre les deux nations. Les chevaliers des langues d'Auvergne & de France, surpris & irrités de cette insulte, se joignirent à celle de Provence. Toute la nation se réunit & s'assembla chez le chevalier de Bleville, pour tirer raison de cet attentat. Mais avant que de porter plus loin leur ressentiment, cette assemblée particuliere envoya des députés au grand-maître pour lui demander justice. Le grand-maître fit part de leurs plaintes au

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

prieur de Rome, & lui ordonna de punir les coupables.

Salviati fier de ſon alliance avec le pape regnant, & qui ſe regardoit comme un autre grand-maître, ſe contenta pour toute ſatisfaction de faire mettre aux arrêts ſur ſa capitane les plus criminels de ſes gentilshommes; & il fit dire aux langues offenſées, qu'après qu'il auroit examiné cette affaire, il leur rendroit juſtice. Ce procédé hautain, peu convenable dans une ſi noble république, dont tous les membres ſe croyoient égaux, irrita de nouveau les chevaliers François. La réponſe du prieur leur parut une pure illuſion, & faite pour éluder leurs juſtes plaintes; & ils regarderent l'arrêt des criminels moins comme une priſon, que comme un moyen dont ce prieur ſe ſervoit pour les ſouſtraire à l'autorité des loix, & à la juriſdiction du conſeil & des juges de la religion. Ainſi ſans conſulter eux-mêmes ni les loix, ni les devoirs de véritables religieux, ils ſortent bien armés, ſe jettent dans la galere du prieur, s'en rendent maîtres, & pleins de fureur & de reſſentiment, poignardent quatre des gentilshommes du prieur qui étoient aux arrêts, & qui avoient tué ou bleſſé leurs camarades: & fiers du honteux honneur d'une vengeance ſi indigne de leur profeſſion, après cette ſanglante exécution, ils ſortirent comme en triomphe de la capitane, & ſe retirerent dans leurs auberges.

Le prieur outré du maſſacre de ſes gentils-

hommes, appelle auprès de lui tous les chevaliers de la langue d'Italie, & par ses émissaires il met encore dans ses intérêts les deux langues d'Espagne, Aragon & Castille, qui se déclarent pour lui, & viennent en armes à son secours. Les François qui ne s'étoient pas séparés, étant avertis de cette ligue, sortent de nouveau de leurs auberges, & vont chercher leurs ennemis jusques dans la maison du prieur: ils sont reçus à coups de mousquets, & ils y répondent par un feu qui n'étoit pas inférieur. Jamais pareille discorde n'étoit arrivée dans l'ordre depuis sa fondation: un tumulte affreux regnoit dans ce quartier de la ville. En vain le grand-maître leur envoya ordre de se retirer: il n'y avoit plus de subordination ni d'obéissance: la discorde regnoit dans tous les quartiers de la ville: chaque parti ne prenoit ordre que de sa fureur & de son emportement. On continuoit à tirer de tous côtés, & le prieur ayant fait venir de ses galeres quelques pieces d'artillerie, les François amenerent de leur côté un canon qu'ils braquerent contre la porte de son palais, pour la mettre en pieces. La nuit qui survint augmenta encore le désordre & la confusion.

Le grand-maître plein de douleur de voir ses chevaliers aux mains les uns contre les autres, voulut sortir, & essayer si le respect de sa présence ne contiendroit pas les mutins. Mais le conseil dans la crainte que ce vénérable vieillard pendant la nuit, & au milieu

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

d'un si terrible tumulte, ne reçût quelque blessure, le conjura de rester dans son palais, & on envoya à sa place, & à la tête de la garnison du château, le bailli de Manosque, ancien chevalier, révéré dans l'un & l'autre parti par sa sagesse, encore plus que par sa dignité. Ce seigneur mêlant adroitement de justes reproches à des manieres pleines de douceur, se fit écouter par les plus emportés, & il les obligea à la fin à mettre les armes bas. Chacun se retira de son côté; la nuit calma cette fureur, & le jour vit naître la honte & le repentir. Mais le grand-maître ne crut pas devoir laisser sans punition les auteurs d'un tumulte de si dangereux exemple: il en priva douze de l'habit; & si nous en croyons Bosio, on en jetta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres, qui ne vouloient pas reconnoître leur faute, & capables d'en commettre de nouvelles, & de rallumer la sédition.

Quelque juste que fût ce châtiment, le grand-maître conçut une égale douleur du crime & de sa punition. Il en tomba malade, & il se reprochoit comme le plus grand de ses malheurs de n'avoir survécu à la perte de Rhodes, que pour être le triste témoin de la violence & de la rebellion de ses religieux. La crainte d'un avenir encore plus fâcheux, l'orgueil de ces chevaliers, déguisé sous le nom de courage, le luxe & la mollesse de quelques autres, fruits malheureux de passions plus criminelles, qui malgré son exemple &

la févérité de fes ordonnances, s'étoient déja introduites dans l'ordre : tout cela jetta ce grand homme dans une fombre mélancolie. Il ne fit plus que traîner les reftes d'une vie languiffante ; & les fâcheufes nouvelles qu'il recevoit continuellement d'Angleterre, dont il prévoyoit des fuites funeftes pour fon ordre, le conduifirent infenfiblement au tombeau.

Henri VIII, comme nous l'avons dit dans le neuviéme livre, regnoit dans cette île. Ce prince avec difpenfe du pape Jules II, avoit époufé Catherine d'Aragon, veuve d'Artus, prince de Galles fon frere ainé ; & il avoit paffé dix-huit ans avec la reine fon époufe dans une union réciproque, lorfqu'une paffion déréglée pour une jeune Angloife, lui fit naître des fcrupules fur la validité de fon mariage : & comme s'il eût pris dans les agitations de l'amour des inquiétudes de confcience, il s'en fit du moins un prétexte pour juftifier fon divorce avec la reine. Le peu d'agrémens de cette princeffe, & les charmes trop dangereux d'Anne de Boulen, lui perfuaderent aifément qu'il y avoit des abus dans fa difpenfe : il étoit roi, il ne manqua ni de courtifans ferviles, ni de favans mercenaires qui le flatterent dans fon erreur.

L'affaire avoit été portée à Rome & au tribunal du pape. Le refus conftant que fit Clément VII d'approuver les prétextes de fon divorce, révolta ce prince impérieux & paffionné contre l'autorité du faint fiége. Ne pouvant obtenir la grace qu'il follicitoit avec

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

tant d'empreſſement, il réſolut de s'en paſſer, & il crut que pour parvenir à ſes fins, le plus court chemin étoit d'abolir dans ſes états l'autorité des ſouverains pontifes. Il fit plus : de concert avec le parlement, qu'il avoit eu l'adreſſe d'intéreſſer dans cette affaire, il ſe revêtit lui-même de cette puiſſance ſpirituelle ; & il n'eut point de honte de ſe faire déclarer par un acte ſolemnel chef de l'égliſe anglicane, pour n'être pas obligé de ſe ſoumettre au jugement du chef viſible de l'égliſe univerſelle, qui refuſoit de ſéparer ce que Dieu avoit uni.

Ce prince autrefois ſi ſage & ſi éclairé, & pour lors furieux dans ſa paſſion, perſécutoit cruellement ceux de ſes ſujets qui refuſoient d'adorer la chimere de ſa ſuprématie. Prélats, eccléſiaſtiques, religieux, ſéculiers, perdirent la vie pour n'avoir pas voulu ſouſcrire au double divorce qu'il venoit de faire avec l'égliſe catholique, & avec Catherine d'Aragon ſon épouſe légitime. Le crime de leze-majeſté, qui ſous les mauvais princes eſt ſouvent le crime des innocens, ſuppléoit aux prétextes qui manquoient pour les faire périr. Le parlement que Henri avoit eu l'habileté de rendre le miniſtre de ſes paſſions, proſcrivit l'illuſtre Polus encore plus diſtingué par ſa piété & une profonde érudition, que par ſa naiſſance royale qu'il tiroit du duc de Clarence frere d'Edouard IV.

Le roi d'Angleterre avoit recherché avec empreſſement ſon approbation ; & il avoit

voulu l'obliger d'écrire en faveur de ses erreurs. Ni les promesses, ni les menaces de ce prince ne l'ébranlerent point: il lui représenta avec beaucoup de fermeté l'injustice de ses nouvelles prétentions. Ce prince qui auroit bien voulu avoir la réputation d'aimer la vérité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais, ne lui put pardonner cette liberté. Polus pour se soustraire à son ressentiment, se retira à Rome: le pape le prit sous sa protection, & honora le sacré college par sa promotion à la dignité de cardinal.

Henri lui fit un crime de ce titre éminent: il mit sa tête à prix, & on prétend qu'il auroit été assassiné par des bandits aux gages du roi d'Angleterre, si le pape qui révéroit les grandes qualités du cardinal Anglois ne lui eût donné des gardes pour veiller à sa conservation. La disgrace de Polus fut funeste à toute sa maison: Marguerite Plantagenet, comtesse de Salisbury sa mere; Henri Polus de Montaigu son frere; Henri de Courtenay, marquis d'Excester son cousin, accusés d'avoir entretenu quelque correspondance avec le nouveau cardinal, perdirent la vie sur un échaffaud. Le roi toujours excessif dans sa vengeance, en étendit les effets jusques sur le jeune Courtenay, fils de Henri. A la vérité, il eut honte de faire mourir un enfant, mais il le fit conduire à la tour, & il l'ensevelit dans une prison, de peur qu'il n'entreprît un jour de venger la mort de son pere.

Au milieu de tant de supplices, les protestans, quoique rebelles au saint siége, n'en

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

étoient pas mieux traités. Henri, ennemi de toutes les nouveautés dont il n'étoit pas auteur, par une cruauté bizarre, & qui n'avoit point d'exemple, faisoit brûler les hérétiques, & pendre les catholiques qui osoient adhérer publiquement au saint siége. La plûpart des courtisans incertains de la religion du prince, n'en avoient plus d'autre que sa volonté. Catholiques & protestans, on cachoit sa religion comme un crime; il n'y avoit que la rebellion contre l'autorité du saint siége, qu'on pût faire paroître impunément; c'étoit l'idole de la cour, & le seul moyen de s'y maintenir. Le roi, pour se venger des religieux qui persévéroient dans l'obéissance dûe au saint siége, en abandonna les biens en proie à ses courtisans: mais ces mêmes biens, si injustement acquis, les précipiterent insensiblement du schisme dans l'hérésie. Plusieurs, sous le regne d'Edouard son fils, pour s'épargner une restitution nécessaire, embrasserent les opinions de Luther & de Calvin; & l'opinion la plus utile leur parut à la fin la véritable.

Les commandeurs & les chevaliers de Malthe, dévoués d'une maniere particuliere au saint siége, & qui reconnoissoient le pape pour leur premier supérieur, ne furent pas exempts de cette persécution. Mais comme cet ordre, composé en partie de la premiere noblesse, étoit puissant dans le royaume, & que le prieur de Saint-Jean de Londres avoit même séance dans le parlement en qualité de premier baron d'Angleterre, il différa leur

proscription, & la suppression entiere de l'ordre, jusqu'à ce qu'il l'eût fait autoriser, comme il fit depuis, par un acte du parlement. Cependant il n'y eut guère de persécutions indirectes, qu'il ne leur fît essuyer. La plûpart, sous différens prétextes, furent arrêtés: ou du moins on saisit les biens de leurs commanderies. Ceux qui purent échapper à la malice & la dureté de ses ministres, & qui prévoyoient les suites funestes du schisme, abandonnerent tous leurs biens, & se retirerent à Malthe. On les voyoit arriver sans aucun fonds assuré pour leur subsistance. Le grand-maître, comme un bon pere, y pourvut avec une charité infinie, & tâchoit de les consoler. Il n'avoit pas moins besoin lui-même de consolation. Cette persécution d'un roi chrétien envers un ordre qui avoit si bien mérité de toute la chrétienté, mit le comble à cette suite de disgraces qu'il avoit éprouvées dans la grande maîtrise. Il n'y put résister plus long-tems: il tomba malade: une fievre violente eut bientôt consumé le peu de vie qui lui restoit, & il expira dans les bras de ses chers chevaliers, le 21 d'août 1534, âgé de 70 ans; prince recommandable par sa rare valeur, par sa fermeté héroïque, & par la sagesse & la douceur de son gouvernement; vertus qu'il posséda dans un degré éminent, & qu'on tâcha depuis de représenter, par ce peu de mots qui furent gravés sur son tombeau:

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

PIERRE DU PONT.

1534.

Bosio, l. 3.

Frere PIERRE DU PONT, d'une illuſtre maiſon dans le comté d'Aſt, iſſu des anciens ſeigneurs de Lombriacs, & de Gaſalgros en Piémont, & bailli de Sainte-Euphemie dans la Calabre, ſuccéda à Villiers de l'Iſle-Adam. Il étoit alors dans ſon bailliage, & ſon mérite & ſes vertus firent ſeuls ſa recommandation. C'étoit un ancien chevalier, grave, auſtere dans ſes mœurs, zélé obſervateur de la diſcipline réguliere : & ſon élection juſtifie que ſi par le malheur des tems il s'étoit introduit quelque relâchement dans la pratique des ſtatuts, cependant dans les affaires importantes, & ſur-tout quand il s'agiſſoit du choix d'un grand-maître, tous les chevaliers ne conſultoient alors que leur conſcience, & que le mérite ſeul emportoit tous les ſuffrages.

Thomas Boſio, élu évêque de Malthe, fut envoyé par le conſeil au grand-maître pour lui porter l'acte de ſon élection. Il n'en apprit les nouvelles que les larmes aux yeux, & il vouloit ſe diſpenſer d'accepter une ſi grande dignité : mais de fâcheuſes nouvelles qu'il reçut par un nouveau courier, le déterminerent, & hâterent ſon départ.

On lui avoit dépêché le chevalier Geſvalle pour lui donner avis des révolutions qui venoient d'arriver en Afrique, & dans le royaume de Tunis, dont Airadin Barberouſſe s'étoit rendu maître, & que ce corſaire redoutable menaçoit Tripoli d'un ſiége. Le nouveau grand-maître s'embarqua auſſi-tôt, & ſe rendit le 10 de novembre à Malthe. Ses premiers

soins furent de faire passer un puissant secours à Tripoli : mais quand on y auroit transporté toutes les forces de l'ordre, quelque braves que fussent les chevaliers, ils n'étoient pas capables avec quatre ou cinq galeres de résister à Barberousse, maître de deux états aussi puissans qu'Alger & Tunis, & qui d'ailleurs en qualité de bacha de la mer, & de grand-amiral de Soliman, avoit sous ses ordres cent galeres, & plus de deux cens vaisseaux de différentes grandeurs. Il étoit frere de Horruc ou d'Horace Barberousse, tous deux fameux par leur fortune & par leur valeur.

PIERRE DU PONT.

Bosio, l. 6.

Ces deux corsaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Metellin, n'avoient rien de la bassesse de leur naissance. Dès leur premiere jeunesse, & si-tôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage & leur ambition, & coururent ensemble les mers sur un seul brigantin, qui faisoit toute leur fortune.

Une valeur si déterminée, d'heureux succès, des prises considérables, augmenterent leur réputation & leurs forces. Ils acheterent ou firent construire des vaisseaux & des galeres, formerent une petite flotte, & attirerent depuis sous leurs enseignes, d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs & leurs généraux. L'ambition & les richesses ne séparerent point les deux freres. Horruc plus âgé qu'Airadin avoit à la vérité le principal commandement ; mais ce dernier en son absence, n'avoit pas moins d'autorité : également

PIERRE DU PONT. braves, également cruels, corsaires déterminés, & qui se disoient amis de la mer, & ennemis de tous ceux qui navigeoient sur cet élément, ils attaquoient indifféremment les musulmans comme les chrétiens; & en faisant le métier de voleurs & de corsaires, ils apprirent insensiblement celui de conquérans.

Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fussent les maîtres, pour y retirer leurs prises. La guerre qui s'éleva entre Selim Eutemi, prince d'Alger, & son frere, leur en fit naître l'occasion. Ils se déclarerent pour un de ces princes, & les accablerent tous deux. Horruc reçu dans Alger en qualité d'allié, s'en rendit maître, il fit étrangler Eutemi qui l'avoit appellé à son secours; ses troupes le proclamerent roi d'Alger; & pour mettre sa conquête sous une puissante protection, il en fit hommage à Soliman, empereur des Turcs, & se fit son tributaire. Il prit depuis les villes de Cercelle & de Bugie, conquit le royaume de Tremisen, dont Alger faisoit autrefois partie, & remporta plusieurs avantages sur les Espagnols qui avoient pris la défense du roi de Tremisen, leur vassal. Mais comme les armes sont journalieres, il se vit assiégé dans la capitale de ce royaume; & après une défense opiniâtre, l'artillerie des Espagnols ayant réduit les fortifications de cette place en poudre, ne pouvant ni tenir plus longtems, ni se résoudre à capituler, il tâcha de s'échapper avec ses trésors par un conduit souterrein qui aboutissoit dans la campagne. Le

marquis de Gomare, gouverneur d'Oran, qui commandoit au siége, averti de sa fuite, le poursuivit vivement.

Barberousse, pour retarder la poursuite des Espagnols, & pour avoir le tems de gagner les déserts, répandoit d'espace en espace de l'or, de l'argent & des étoffes précieuses. Mais rien ne put arrêter les chrétiens; ils l'attaquerent au passage de la riviere de Huenda; il fallut en venir aux mains. Barberousse fit ferme: son courage augmenta par le désespoir de ne point échapper à ses ennemis; & la vue d'un péril inévitable lui en fit perdre la crainte. Il se jette avec fureur au milieu des chrétiens, & tue de sa main plusieurs officiers: mais après tout, comme la partie n'étoit pas égale, le plus grand nombre prévalut, & Horruc enveloppé de tous côtés, périt avec quinze cens hommes qui l'accompagnoient dans sa retraite, & qui furent taillés en pieces. Son frere Airadin, avec le nom de Barberousse, prit le titre de roi d'Alger; il s'associa depuis avec deux fameux pirates qu'il fit ses lieutenans. L'un nommé comme lui Airadin, Caramanien de naissance, & que sa fureur & sa cruauté avoient fait nommer *Chasse-Diables*; l'autre corsaire, juif renégat, de la ville de Smyrne, étoit connu sous le nom de Turc de *Sinna*. Ces trois corsaires étoient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, & tenoient, pour ainsi dire, la mer Méditerranée sous leur empire. Chasse-Diables, non content des prises continuelles qu'il faisoit en mer,

PIERRE DU PONT.

voulut, à l'exemple de Barberouſſe, & peut-être pour ſe ſouſtraire à ſa dépendance, ſe faire un établiſſement particulier. Il ſurprit Tachiora dont nous avons parlé au commencement de ce livre, ſe rendit maître de la place, fit entrer ſon eſcadre dans le port, & il eut la vanité de ſe faire proclamer roi de cette ville.

Boſio, l. 6.

Mais pour demeurer toujours uni en apparence avec Barberouſſe, en lui donnant avis de ſa nouvelle conquête, il lui en rendit hommage, & proteſta de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts. Barberouſſe, quoiqu'indigné de l'ambition de ſon lieutenant, crut devoir diſſimuler une injure qu'il ne pouvoit venger ſans s'affoiblir. Il reçut l'hommage de Chaſſe-Diables, le félicita ſur ſa conquête; & ce corſaire n'ayant rien à craindre du côté d'Alger, fit des courſes ſur le territoire de Tripoli. La guerre s'alluma entre les chevaliers & ce nouveau prince: il leur enleva deux brigantins qui appartenoient à la religion; obligea ceux de Gienzor ſes voiſins à rompre l'alliance & le traité qu'ils avoient fait avec Tripoli: & pour tenir les chevaliers comme inveſtis dans cette place, malgré tous leurs efforts, il fit conſtruire à la portée du canon une tour, ou un château, appellée depuis *la tour d'Alcaide*, qui découvroit tout ce qui entroit dans le port de Tripoli, ou qui en ſortoit.

Muley Haſcen, prince Maure, roi de Tunis, qui redoutoit l'ambition & le voiſinage

de ce Turc, fit une alliance particuliere contre lui avec le gouvernement de Tripoli; & avant que ce corsaire pût s'affermir dans sa nouvelle conquête, il résolut de l'en chasser. Dans cette vue, il mit sur pied un corps assez considérable de troupes, la plûpart composées des Arabes de la campagne, & avec un train d'artillerie que les chevaliers de Tripoli lui fournirent, il assiégea Tachiora. Mais, soit par la valeur & le courage de Chasse-Diables, soit manque de capacité dans les généraux de Hascen, ce prince fut obligé de lever le siége, & d'employer depuis à sa propre défense des troupes qu'il n'avoit levées que pour attaquer ses ennemis.

Hascen dont nous parlons, étoit fils de Muley Mahomet, qui de plusieurs de ses femmes avoit eu trente-quatre enfans. Quoique Muley fût le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeunes, sa mere, qui apparemment étoit alors la sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit pour son successeur. Cette femme ambitieuse, pour l'empêcher de varier, le fit aussi-tôt empoisonner. Ce crime fut le premier degré par lequel Hascen s'éleva sur le trône; & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plûpart de ses freres & de ses neveux. Arraschid, qui étoit un de ses ainés, lui échappa: ce prince se réfugia à Alger, & implora la protection du corsaire Barberousse, qui pour profiter de ces divi-

fions, le reçut bien. Il lui promit même un puissant secours: mais il lui fit comprendre en même-tems, qu'étant officier & vassal du grand-seigneur, il ne pourroit pas s'engager sans sa permission dans cette entreprise: ajoutant que s'il vouloit venir avec lui à Constantinople, il ne doutoit pas que ce grand prince, & tout le divan, n'approuvassent une guerre si juste, & dont il se chargeoit de faire voir à sa hautesse les avantages & les facilités.

Le prince Maure, qui n'avoit pas d'autre ressource, s'abandonna à ses conseils. Barberousse, qui avoit ses vues particulieres, le conduisit à Constantinople; & quand ils furent arrivés, il prévint le grand-seigneur; & dans une audience secrette, le perfide corsaire lui représenta qu'à la faveur du parti & des intelligences qu'Arraschid avoit dans Tunis, il seroit aisé de s'emparer de cette ville & de tout le royaume, & de l'annexer ensuite à ses états. Soliman avide de gloire, & d'étendre les bornes de son empire, goûta ces raisons: par ses ordres, on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire: on vit bientôt en mer quatre-vingt-dix galeres & plus de deux cens navires chargés de munitions de guerre & de troupes de débarquement. Le grand-seigneur caressa Arraschid, qui, à la vue d'une armée si redoutable, se flattoit de rentrer dans Tunis comme en triomphe. Mais quand il fut question de s'embarquer, Soliman le fit arrêter dans le serrail; & cela s'exécuta avec tant de

de ſecret, que quand on mit à la voile, toute la flotte crut que ce prince infortuné étoit ſur la capitane, & dans la galere du général.

PIERRE DU PONT.

Ce corſaire étant parti de Conſtantinople, pour cacher ſes deſſeins au roi de Tunis, fit voile du côté de l'Italie, ravagea les côtes de la Pouille & de la Calabre, répandit la terreur de ſes armes dans Naples & Gayette; & après avoir pillé les bourgs & les villages, fait eſclaves un nombre infini d'habitans, & laiſſé par-tout de triſtes marques de ſa fureur, il paſſa par le Phare de Meſſine, exerça les mêmes cruautés le long des côtes de Sicile, s'approcha du cap de Paſſaro, comme s'il eût eu deſſein d'y faire une deſcente, & tourna enſuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Arraſchid. Pour ſe concilier la garniſon du fort, il le fit ſaluer par une décharge de ſon artillerie, mais ſans boulets; & ayant envoyé un officier dans la place demander au gouverneur pour qui il tenoit: « Nous ſommes ſerviteurs des événemens, » *répondit l'aga*, & nous conſerverons la » place pour le parti qui prévaudra, & pour » celui de ces princes qui demeurera roi de » Tunis ».

Barberouſſe qui n'ignoroit pas l'importance de cette place, la clef du royaume, lui fit repréſenter que le grand-ſeigneur l'avoit envoyé pour placer ſur le trône de Tunis le légitime héritier; qu'il avoit ordre d'attaquer & de faire périr tous ceux qui s'y oppoſeroient;

PIERRE DU PONT.

qu'il pouvoit juger par ſes propres yeux des forces de ce prince, & s'il étoit en état d'y réſiſter. Celui qui étoit chargé de cette négociation, la conduiſit ſi adroitement, & ſut mêler ſi à propos les promeſſes avec les menaces, que le gouverneur, peut-être ſéduit encore par des ſommes conſidérables, livra ſa place au corſaire, qui après y avoir laiſſé une forte garniſon, ſe rendit aux portes de Tunis. Cette ville, la capitale du royaume du même nom, eſt ſituée ſur la côte de Barbarie, au ſeptentrion de l'Afrique, entre Tripoli & Alger, à la pointe du golfe de la Goulette, & à deux milles de la mer Méditerranée: de-là ſe découvroient les ruines de la fameuſe Carthage.

On comptoit en ce tems-là plus de vingt mille maiſons dans la ville de Tunis, le peuple à proportion y étoit nombreux; mais elle n'avoit que de ſimples murailles ſans fortifications; & comme cette place étoit commandée de pluſieurs endroits du côté de l'occident, toute ſa force ne conſiſtoit que dans le château & dans le nombre des habitans.

A l'approche de l'armée de Barberouſſe, & ſur les bruits qu'on répandoit que le prince Arraſchid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide, & ſouvent la dupe du changement de maître, s'émut & prit les armes. Haſcen qui craignoit d'en être abandonné, ſortit du château, tâcha d'appaiſer la ſédition, remontra aux plus mutins la fidélité qu'ils lui avoient jurée; & pour les gagner, deſcendit

jusqu'aux prieres les plus basses. Mais soit aversion pour son gouvernement, ou compassion pour Arraschid, parce qu'il étoit malheureux, le peuple rejetta avec de grands cris, & même avec mépris, les remontrances & les prieres du roi : & ce prince craignant qu'on attentât à sa vie, ou qu'on ne le livrât à son ennemi, sortit sur le champ de la ville, sans même rentrer dans le château, & sans emporter avec lui ses trésors.

Histoire du royaume de Tunis, l. 6.

Marmol, dans sa description de l'Afrique, rapporte que ce prince lui avoit avoué, que dans l'agitation & le trouble que lui causoient l'approche des ennemis, & la révolte de ses sujets, en descendant du château dans la ville, il avoit oublié une bourse de velours rouge, où il y avoit deux cens diamans d'une grosseur & d'une valeur inestimables. Il ne fut pas plutôt sorti de Tunis, que les habitans en ouvrirent les portes à ses ennemis. Barberousse y entra aussi-tôt à la tête de neuf mille Turcs, & se rendit maître du château & des principaux postes de la ville. Les habitans l'avoient reçu d'abord avec de grands témoignages de joie ; mais voyant qu'Arraschid ne paroissoit point, on commença à se défier du corsaire, quoiqu'il dît que le prince étoit resté malade sur sa galere : & la fourberie ayant enfin été découverte, les habitans, au lieu de prêter serment de fidélité à Soliman, comme il les en pressoit, détesterent hautement la perfidie du corsaire, prirent les armes, chargerent ses troupes pour les obliger de sortir de leur ville. Mais ils

PIERRE DU PONT.

avoient affaire à un capitaine qui ſavoit faire la guerre, & qui avoit prévu cette révolution. Barberouſſe, pour contenir le peuple, fit tonner l'artillerie du château, dont il étoit le maître ; & ſes ſoldats firent une ſi furieuſe décharge de leurs mouſquets ſur ces habitans, que pour faire ceſſer le maſſacre, ils furent réduits à reconnoître le grand-ſeigneur pour ſouverain, & Barberouſſe pour ſon vice-roi.

Ce corſaire, auſſi habile que brave, après s'être ſervi ſi utilement de ſes armes pour réprimer le peuple, employa les careſſes & les manieres pleines de douceur pour gagner les principaux habitans. Par leur moyen, il fit alliance avec les Arabes de la contrée, s'empara de la plûpart des villes qui étoient plus avant dans les terres, y mit garniſon, & dans le deſſein d'élargir un canal pour faire un port à Tunis, & le mettre en état de recevoir les plus grands vaiſſeaux, il ſe ſervit des eſclaves chrétiens, dont il y avoit plus de vingt mille dans cette ville : & il leur fit ouvrir le canal de la Goulette, qui entre de la mer dans le lac, ſur lequel eſt ſituée la ville de Tunis.

Tel étoit l'état des côtes d'Afrique & des provinces voiſines de Tripoli, lorſque le grand-maître arriva à Malthe. Ce ſeigneur jugea bien que ſans des forces ſupérieures, & une puiſſance au-deſſus de celle de ſon ordre, les chevaliers ne pourroient pas ſe maintenir dans Tripoli. De tous les ſouverains de l'Europe, il n'y avoit que Charles-Quint que cette entrepriſe intéreſsât, & qui fût

capable de s'y oppoſer; il devoit craindre que ce corſaire redoutable, après tant de conquêtes, ne tentât de s'emparer des royaumes de Sicile & de Naples: ce qui par la ſuite du tems auroit fait tomber Malthe en ſa puiſſance. Ainſi, de l'avis du conſeil, le grand-maître envoya à l'empereur en ambaſſade le commandeur Ponce de Léon, grand-croix, pour le ſolliciter de faire paſſer une armée en Afrique, capable de maintenir les chevaliers dans la ville de Tripoli, & d'arrêter les progrès ſurprenans de Barberouſſe.

PIERRE DU PONT.

L'empereur reçut en même-tems & au même ſujet une autre ambaſſade de la part de Muley Haſcen, dont un renégat Génois, appellé Ximaa, ſon capitaine des gardes, étoit le chef. Ce renégat voyant ſon maître détrôné, & ſans eſpérance de pouvoir recouvrer ſa couronne, lui conſeilla d'avoir recours à Charles-Quint, prince à qui Barberouſſe, lui dit-il, étoit odieux, & qui ſe feroit un honneur de rétablir dans ſes états un roi qui en avoit été dépouillé ſi injuſtement.

Haſcen confia l'exécution de ce projet à celui qui en étoit l'auteur; le Génois ſe rendit à Madrid, eut audience de l'empereur, qui craignant pour ſes royaumes de Naples & de Sicile, écouta favorablement l'un & l'autre ambaſſadeur. L'affaire fut miſe en délibération dans le conſeil; & après qu'elle eut été examinée devant l'empereur par ſes miniſtres & ſes plus habiles généraux, on réſolut de porter la guerre en Afrique, tant pour mettre

1535. Boſio, l. 7.

les royaumes de Naples & de Sicile à couvert des armes du roi d'Alger, que pour assurer la navigation de la mer d'Espagne en Italie, où aucun vaisseau marchand ou passager, par la crainte des corsaires, n'osoit plus paroître sans s'exposer à être enlevé.

Charles-Quint parut se conformer à cette résolution : mais avant que d'employer la force, ce prince, le plus grand politique de son siecle, & qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations secretes que de ses armes, tâcha de gagner Barberousse, & de le détacher des intérêts de Soliman. Il chargea de la conduite de cette intrigue un autre Génois appellé Louis Presandes, qui sous prétexte de commercer à Tunis, s'y rendit sur un vaisseau marchand que l'empereur lui avoit fourni secrétement : il étoit chargé de lettres de créance, qui lui donnoient la qualité d'ambassadeur. Après s'être fait introduire sous un autre prétexte auprès de Barberousse, il lui rendit ces lettres; & suivant son instruction, il lui proposa une alliance particuliere avec Charles-Quint, & lui offrit de la part de ce prince de contribuer à le rendre monarque absolu de toute l'Afrique, s'il vouloit s'engager à tenir dans la suite une si belle monarchie, & la rendre tributaire de la couronne d'Espagne. Par une seconde instruction entiérement opposée à la premiere, cet agent avoit ordre de s'aboucher le plus secrétement qu'il pourroit avec certains habitans de Tunis, dont on lui donna les noms, & que

l'ambaſſadeur de Haſcen avoit dit être bien intentionnés pour ſon maître; de reconnoître leur diſpoſition, de les aſſurer du prompt retour de ce prince à la tête d'une armée, & de les exhorter à prendre les armes en ſa faveur, quand il paroîtroit aux portes de leur ville.

Mais ce miniſtre ayant voulu mener en même-tems deux négociations ſi différentes, ſe rendit bientôt ſuſpect; l'intrigue fut découverte, & Barberouſſe, ſans s'embarraſſer du droit des gens, fit étrangler l'ambaſſadeur. L'empereur voyant que toutes les voies de la négociation étoient fermées, ſe détermina à une guerre ouverte; il renvoya l'ambaſſadeur de Haſcen à ſon maître, avec charge de l'aſſurer qu'il iroit lui-même à la tête d'une puiſſante armée pour le rétablir ſur ſon trône; & il écrivit en même-tems par un exprès au grand-maître pour lui faire part de ſon deſſein, & pour inviter les chevaliers à ſe joindre à lui dans une entrepriſe, dont par rapport à Tripoli, ils pouvoient tirer de grands avantages.

Le grand-maître ayant reçu ſa lettre, & l'ayant communiquée au conſeil, il fut réſolu qu'on armeroit pour cette expédition autant de vaiſſeaux que l'ordre en pourroit fournir. La religion mit en mer quatre galeres des plus grandes & des mieux pourvues, avec dix-huit brigantins tous bien armés, ſans compter la grande caraque, qui ſeule étoit plus redoutable, & rendit plus de ſervice dans cette expédition, qu'une eſcadre entiere.

PIERRE DU PONT. Un nombre considérable de chevaliers s'embarquerent sur ces différens vaisseaux, & chaque chevalier menoit à sa suite deux braves soldats au lieu de domestiques. Le commandeur Aurelio Botigella, ancien officier de marine, fut nommé pour général de cette flotte particuliere, & Antoine de Grolée, bailli titulaire de Lango, devoit commander la caraque & les troupes de débarquement.

Barberousse ne pouvant ignorer les desseins des princes chrétiens, se pourvut d'armes, de munitions & de vivres; appella auprès de lui tous les corsaires du Levant, tira d'Alger ce qu'il y avoit de troupes, & dépêcha plusieurs ambassadeurs à tous les petits rois d'Afrique pour implorer leur secours, & leur représenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Son argent réussit mieux que l'éloquence de ses négociateurs; & à la faveur de quelques sommes considérables qu'il envoya aux principaux chefs des Arabes, il en tira quinze mille hommes, tous gens de cheval, & qui sans s'embarrasser du parti qu'ils prenoient, mettoient leur vie en commerce pour une légere solde, & faisoient de la guerre un métier mercenaire. Charles-Quint de son côté avoit assemblé une puissante flotte, composée de près de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, outre un nombre considérable de volontaires de différentes nations, & des premieres maisons de l'Europe,

qui vouloient se signaler aux yeux de ce grand empereur..

Le rendez-vous général étoit dans le port de Cagliari, ville de l'île de Sardaigne, distante seulement de soixante lieues des côtes d'Afrique. L'empereur ayant reçu les secours du pape & de l'ordre de Malthe, en partit le 13 de juin, & arriva heureusement à Porto Farina, appellée anciennement Utique, ville fameuse dans l'histoire Romaine par la mort du dernier Caton. On prétend que Barberousse, averti que l'empereur commandoit son armée en personne : « Si ce prince, *dit-il aux officiers qui l'environnoient*, qui » jusqu'ici a presque toujours fait la guerre » par ses lieutenans, acquiert dans cette » campagne la gloire qui lui manque, il faut » nous résoudre à perdre celle que nous avons » acquise au prix de notre sang ». 1535.

Ce pirate qui ne doutoit pas que les chrétiens ne commençassent leur entreprise par l'attaque du fort de la Goulette, y avoit fait entrer six mille Turcs des plus braves de son armée. Ils étoient commandés par Chasse-Diables & par Sinan le juif, ces deux fameux corsaires dont nous avons parlé, & en qui Barberousse avoit une entiere confiance. Il envoya en même-tems l'eunuque Azanaga, un autre de ses généraux, avec trente mille Maures ou Arabes, mais tous archers ou arquebusiers, & la plûpart à cheval, pour harceler sans cesse les chrétiens : & comme il n'étoit pas assuré de la fidélité des habitans

Sagredo, t. 6 ;

PIERRE DU PONT. de Tunis, il s'enferma dans cette place avec l'élite de ſes troupes.

L'empereur débarqua ſon armée ſans obſtacle à une portée du canon du fort de la Goulette; ce n'étoit qu'une groſſe tour quarrée, mais bien flanquée, & ſituée à douze milles de Tunis, à l'embouchure du canal par où l'eau de la mer entre dans l'étang, au bord duquel Tunis eſt bâtie. Ce canal eſt long d'un trait d'arbalête, mais ſi étroit, qu'une galere n'y peut paſſer qu'à force de rames. Barberouſſe avoit fait conſtruire un pont ſur ce canal: & dans une langue de terre qui ſe trouvoit entre la mer & la tour de la Goulette, il fit faire un rempart qui découvroit toute la côte, & défendoit les galeres qu'il tenoit hors du canal.

Les généraux de l'empereur choiſirent l'endroit qui leur parut le plus commode pour camper, & ils l'entourerent de bonnes lignes, larges, profondes, & fortifiées d'eſpace en eſpace par des redoutes. La garniſon de la Goulette, pour interrompre ces travaux, faiſoit de fréquentes ſorties, dans leſquelles trois cens Eſpagnols & quatre cens Italiens furent taillés en pieces; en même-tems les cavaliers Maures & Arabes harceloient continuellement l'armée chrétienne, & venoient eſcarmoucher juſqu'à l'entrée du camp. Mais les fortifications en étant achevées, on commença à dreſſer des batteries, tant contre le fort que du côté de la campagne; & le feu en fut ſi terrible & ſi continuel, que les Turcs de

la garnison, aussi-bien que les Maures & les Arabes qui tenoient la campagne, n'oserent plus approcher du camp de l'empereur.

Ce prince, qui jugeoit bien que la prise de cette forteresse emporteroit avec elle celle de Tunis, résolut, si-tôt que les brêches seroient trouvées assez ouvertes, d'y faire donner un assaut: on battoit la place en même-tems par terre & par mer.

Doria, qui commandoit la flotte, faisoit avancer les galeres tour-à-tour; & après qu'un rang avoit tiré, un autre prenoit sa place pour faire ses décharges. La grande caraque de la religion étoit postée comme au siége de Coron, derriere toutes les galeres; mais par sa hauteur elle tiroit aisément par-dessus, & elle fit un feu si terrible & si continuel, qu'elle démonta toutes les pieces de la tour. Le commandeur Botigella, prieur de Pise, s'étant apperçu que le principal comite des galeres de l'ordre, de peur d'échouer contre terre, faisoit tenir les rames hors de l'eau, fut à lui l'épée à la main, & lui commandant de faire voguer sa chiourme: « Malheureux, *lui dit-il*, faut-il que pour » conserver deux ou trois carcasses de galeres, » nous manquions de faire une belle action »? Le chevalier de Conversa, habile ingénieur, se distingua par une entreprise encore plus hardie: il arma une barque longue de fauconneaux, la remplit de mousquetaires, & la poussa ensuite jusqu'au pied de la tour: de-là il tiroit contre tous les Turcs qui se présen-

PIERRE DU PONT. toient ſur les breches ; & pendant qu'il rechargeoit d'un côté, il tournoit adroitement ſa barque, & préſentoit l'autre côté, qui faiſoit feu auſſi-tôt. Par cette manœuvre, il tua un grand nombre des infideles, ſans qu'il pût être offenſé par l'artillerie de la tour, dont il étoit trop proche. Enfin, le feu ayant continué de tous côtés depuis minuit juſqu'à midi, l'empereur, avant que les Turcs euſſent le tems de réparer les breches, & d'y faire des retranchemens, ordonna un aſſaut général. Les chevaliers, conformément à leur prééminence, & à la poſſeſſion où ils étoient d'être toujours à la tête des attaques, furent chargés de marcher les premiers à celle qui ſe devoit faire du côté de la mer.

Le commandeur de Grolée, appellé autrement le bailli Paſſim, qui commandoit les troupes deſtinées au débarquement, les fit entrer dans des barques & des vaiſſeaux plats : mais en approchant du bord, ces eſquifs ſe trouverent enſablés. Le chevalier Copier, de la maiſon d'Hieres en Dauphiné, qui portoit l'étendard de la religion, ſe jetta le premier dans l'eau avec ſon enſeigne. Il fut ſuivi de tous les chevaliers, qui ayant de l'eau juſqu'au-deſſus de la ceinture, s'avancerent fiérement l'épée à la main, gagnerent le rivage, & malgré une grêle de mouſquetades, monterent à l'aſſaut. Les Eſpagnols ſoutenus par les Italiens & les Allemands, attaquerent un autre endroit. Par ces différentes attaques les chrétiens forcerent les breches, gagnerent

les boulevards & le haut de la tour, & s'en rendirent les maîtres, malgré la vigoureuse résistance des Turcs. Mais cette victoire coûta à la religion beaucoup de ses plus braves chevaliers, & il n'en revint presqu'aucun sans blessures. Comme cette tour n'avoit point de dehors, on fut aussi-tôt au corps de la place ; & l'artillerie en ayant déja ruiné toutes les fortifications, les assiégeans s'en virent les maîtres, après une heure de combat.

Chasse-Diables & Sinan le juif, voyant leur défense inutile, se jetterent dans l'étang avec la garnison : ils marcherent le long des basses par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, gagnerent Tunis, & d'autres s'arrêterent à Arradez, petite ville sur le chemin de la Goulette à Tunis. Les chrétiens les poursuivirent & en tuerent un grand nombre. L'empereur entra dans la Goulette suivi du roi Hascen, & se tournant vers ce prince : « Voilà, *lui dit-il*, la porte ouverte par où » vous rentrerez dans vos états ». On prétend qu'on trouva dans le port de cette place quatre-vingt-sept galeres, galiotes, & autres vaisseaux à rames, tous armés, outre plus de trois cens pieces de canon, la plûpart de bronze, un nombre infini de mousquets, d'arbalêtes, de piques & d'épées. Cette place étoit l'arsenal de Barberousse, qu'il avoit cru jusqu'alors imprenable, & où il retiroit ses prises & son butin.

Juillet 1535.

L'empereur ayant donné quelques jours à ses troupes pour se reposer, leur fit prendre

PIERRE DU PONT. le chemin de Tunis, où Barberousse s'étoit retiré. Quoique ce pirate fût peu assuré de la fidélité des Tunisiens, & encore moins de la bravoure des Arabes, cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, il résolut de tenter le sort des armes, d'aller au-devant des chrétiens, & de leur livrer bataille, plutôt que de s'enfermer dans une place, qui d'ailleurs étoit peu fortifiée. Mais avant que de se mettre en campagne, il tint un grand conseil de guerre; & ayant fait appeller les principaux chefs de son armée, Turcs, Maures & Arabes, il leur représenta le peu de troupes de l'empereur en comparaison des siennes; que les plus braves parmi les chrétiens avoient péri au siége de la Goulette; que les chaleurs excessives du pays, auxquelles les soldats de l'Europe n'étoient pas accoutumés, en avoient rendu malades & languissans un grand nombre; qu'ils manquoient d'eau, en sorte que la plûpart mouroient de soif. Il ajouta que le camp de l'empereur étoit rempli de richesses immenses; qu'ils n'en tireroient pas moins de la rançon des prisonniers qu'ils feroient: « Enfin, *leur* » *dit-il*, je vous promets la victoire si vous » voulez vaincre: & vous trouverez dans la » défaite de vos ennemis une fortune abon- » dante, votre propre salut, & celui de vos » femmes & de vos enfans.

On ne lui répondit que par des protestations d'une fidélité inviolable: mais au travers de ces protestations, il démêla sur la plûpart

des viſages un air d'inquiétude & une impreſſion de crainte, qui lui en cauſa beaucoup à lui-même. Comme d'ailleurs il connoiſſoit le caractere léger & inconſtant de ces Africains, il tint la nuit un conſeil ſecret ſeulement avec les Turcs attachés à ſa fortune. Il leur dit qu'ils ſe trouvoient malheureuſement engagés dans une place où ils avoient trois ſortes d'ennemis dont il falloit également ſe défier ; que les Maures ſouffroient impatiemment la domination des Turcs, & ſeroient ravis de les voir taillés en pieces ; que les Arabes plus propres à faire des courſes qu'à tenir fermes dans un combat, pour peu qu'il y eût de péril, ſe débanderoient à la vue de l'ennemi, & qu'il y avoit actuellement vingt-deux mille chrétiens eſclaves, renfermés dans Tunis, qui ne manqueroient pas d'en faciliter l'entrée aux troupes de l'empereur, s'ils en pouvoient trouver l'occaſion ; que quoiqu'ils fuſſent renfermés tous les ſoirs dans le château, il ne falloit qu'un traître & un renégat pour leur en ouvrir les portes, & les rendre maîtres de la ville, pendant qu'ils ſeroient aux mains avec les chrétiens : mais que pour ſe tirer de cette inquiétude, il étoit réſolu, avant que de ſortir de la place, de faire égorger tous ces eſclaves, ſans pardonner à un ſeul.

Chaſſe-Diables ſe déclara hautement en faveur d'un ſentiment ſi inhumain : il ſoutint que ſi on épargnoit les eſclaves, ils les feroient repentir un jour de leur fauſſe pitié, & que dans une pareille conjoncture c'étoit pécher

PIERRE DU PONT.

contre toutes les regles de la politique, que de conſerver l'ennemi qui peut vous perdre. Mais le juif Sinan, auquel une partie de ces eſclaves appartenoit, & dont ils faiſoient la principale richeſſe, s'oppoſa à cet avis. Il repréſenta à Barberouſſe, qu'une action ſi barbare les rendroit odieux à toutes les nations; qu'ils aliéneroient même par-là les eſprits des Tuniſiens, qui avoient pris ou acheté le plus grand nombre de ces chrétiens; que lui-même y perdroit le prix & la rançon des plus conſidérables dont il s'étoit rendu maître; qu'après tout il ſeroit toujours aſſez tems d'en venir à une ſi cruelle précaution; qu'il falloit réſerver cette exécution pour un coup de déſeſpoir: au lieu que s'ils battoient les troupes de l'empereur, la perte qu'ils auroient faite par la mort précipitée de leurs eſclaves, empoiſonneroit la joie qui ſuit la victoire.

Boſio, t. 3, l. 8.

Quoique Barberouſſe n'eût pas coutume de préférer un avis modéré au plus violent, l'avarice en cette occaſion retint ſa cruauté naturelle: il conſentit de différer la mort des eſclaves: mais pour aſſurer ſa vengeance s'il étoit vaincu, il les fit charger de nouvelles chaînes, défendit qu'on les laiſsât ſortir du cachot où ils étoient enfermés; & il fit mettre ſous ce bâtiment pluſieurs tonneaux pleins de poudre à canon, pour le faire ſauter quand il l'ordonneroit. Il partit enſuite à la tête de ſes troupes pour aller au-devant de l'empereur, & il campa dans une plaine qui n'étoit qu'à

une lieue de Tunis: les armées furent bientôt en préſence. Les hiſtoriens Eſpagnols, pour augmenter la gloire de Charles-Quint, prétendent qu'il n'y avoit pas moins de quatre-vingt-dix mille hommes dans l'armée de Barberouſſe. On en jugera par le ſuccès de la bataille, ſi on peut donner ce nom à une déroute, où de l'aveu de ces écrivains, les chrétiens ne perdirent que dix-huit ſoldats, & les infideles environ trois cens.

Les Arabes ſe préſenterent d'abord d'aſſez bonne grace au combat, & vinrent à la charge avec de grands cris; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner l'artillerie, eſſuyé les premiers coups de mouſquet, que ces troupes accoutumées à ne combattre qu'en caracolant, ſe débanderent, s'enfuirent, & diſparurent en un inſtant: & ce qui acheva de conſterner Barberouſſe, c'eſt que dans leur fuite, ils entraînerent les Maures & les Tuniſiens, qui de leur côté regagnerent la ville, avec plus d'empreſſement qu'ils n'en étoient ſortis. Les chefs des Arabes, dans le deſſein de faire leur cour à Haſcen, ſe vanterent depuis de les avoir retenus & empêchés de combattre. Barberouſſe fit ſonner la retraite, rallia les fuyards, & ſans leur faire aucun reproche, leur dit ſeulement qu'il les remettroit le lendemain aux priſes avec les chrétiens.

Ce n'étoit pas ſon deſſein. Entouré de tous côtés par des ennemis ſecrets ou déclarés, il ne retenoit ſous les armes tant de troupes que pour couvrir ſa retraite, & la pouvoir

PIERRE DU PONT.

faire avec sûreté. Il cacha même avec soin ce projet aux Turcs qui paroissoient lui être les plus fideles ; néanmoins l'empressement de ses gens à tirer ses trésors du château, en fit soupçonner quelque chose ; & l'ordre qu'il donna ensuite de mettre le feu aux poudres qui étoient sous la prison des esclaves, ne laissa plus douter du parti qu'il avoit pris : mais les ministres ordinaires de ses cruautés ne furent pas maîtres d'exécuter une si affreuse barbarie.

Bosio, l. 8, t. 3, p. 52.

Il y avoit alors parmi ces esclaves un hospitalier-commandeur de Turin, appellé frere Paul Simeoni, que Barberousse n'avoit jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'ordre lui eût offerte. Nous en avons déja parlé au sujet de l'île de Lero, que ce chevalier, à l'âge de dix-huit ans, défendit avec tant de courage contre les entreprises & les attaques des infideles. Simeoni dans cette derniere conjoncture gagna deux renégats, geoliers des esclaves : & ayant eu par leur moyen, des marteaux & des limes, il brisa ses fers, & aida à rompre ceux des compagnons de son esclavage. Ils forcerent ensuite la salle d'armes du château, s'armerent de tout ce qui tomba sous leurs mains, taillerent en pieces ce qui restoit de soldats Turcs dans le château, s'en rendirent maîtres ; & après en avoir barricadé les portes, & mis de bons corps-de-gardes dans les principaux endroits, le chevalier chef de l'entreprise monta au haut du château, & fit banniere blanche, pour avertir l'armée

François de Medolino & Vincent de Cattaro Giaffraga.

chrétienne de venir à leur secours. Barberousse ayant été averti qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le château, y accourut, en criant qu'on lui en ouvrît les portes: mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets, & par une grêle de pierres que les esclaves lui jetterent. Alors transporté de fureur, il s'écria: *Tout est perdu, puisque ces chiens sont maîtres du château & de mes trésors.* Sans s'arrêter davantage, il sortit de la ville avec Chasse-Diables, & ce qu'il put ramasser de Turcs: & avant que l'empereur pût être averti de cette révolution, il s'enfuit, & gagna la ville de Bone, bâtie proche des ruines de l'ancienne Hippone, ville célebre par l'épiscopat de saint Augustin, ou des quatre premiers peres de l'église, & son oracle après saint Paul sur les matieres de la grace.

Simeoni ayant appris la fuite du corsaire, en fit donner avis à l'empereur, qui s'avança aussi-tôt. En entrant dans la place, le premier objet qui se présenta devant lui, fut ce chevalier, à la tête de six mille de ses compagnons d'esclavage. Charles-Quint, en l'embrassant: « Ami chevalier, *lui dit-il*, bénie soit à » jamais la courageuse résolution qui vous a » fait rompre vos chaînes, faciliter ma con- » quête, & augmenter la gloire de votre » ordre ». Simeoni comblé d'honneur, se retira sur les galeres de Malthe, & fut saluer le général & ses confreres. Mais les troupes de l'empereur & les esclaves se répandirent dans la ville, & y commirent des excès si

PIERRE DU PONT.

affreux de toute eſpece, qu'il ſembloit que des chrétiens voulussent renchérir ſur la violence & la lubricité des peuples les plus barbares. Les malheureux habitans de l'un & de l'autre ſexe éprouverent dans leurs perſonnes & dans celles qui leur étoient les plus cheres, des tortures, & différentes ſortes de gênes pour les obliger de découvrir à leurs cruels vainqueurs les tréſors cachés : quand on n'en pouvoit plus rien tirer, on les maſſacroit enſuite de ſang froid. Les jeunes filles étoient expoſées à des infamies encore plus odieuſes & plus inſupportables que les plus cruels ſupplices, & quand le ſoldat fut las de tuer, ou d'aſſouvir ſa brutalité, ſans aucun égard pour l'âge, le ſexe, ou la naiſſance, il chargea de chaînes tout ce qui tomboit entre ſes mains. Les perſonnes du ſexe les mieux faites & les plus jeunes étoient arrachées d'entre les bras de leurs meres, & les officiers ſe les réſervoient pour les faire ſervir à leurs infâmes plaiſirs.

Boſio, t. 3, l. 8.

Parmi ces eſclaves infortunées ſe trouva une jeune fille d'une rare beauté & des premieres maiſons de la ville, appellée Ayſa : elle étoit tombée en partage à un officier Eſpagnol, qui l'amenoit dans le camp & dans ſa tente. Muley Haſcen qui la rencontra garrottée d'une maniere indigne de ſa haute naiſſance, touché de compaſſion, & peut-être d'un ſentiment encore plus vif, l'arrêta, & offrit à ſon patron de la racheter. La Maureſque naturellement fiere, & outrée de douleur & de colere, s'écria en lui crachant au viſage :

« Retire-toi, perfide & méchant Hafcen, » qui pour recouvrer un royaume qui ne » t'appartenoit pas, as trahi honteufement » ton pays & ta nation ». Mais ce prince, fans fe rebuter, continuant d'offrir à l'officier des fommes confidérables pour fa rançon, Ayfa furieufe lui répéta : « Retire-toi, te » dis-je, je ne veux point d'un tyran pour » libérateur ».

PIERRE DU PONT.

On prétend que plus de deux cens mille perfonnes périrent ou furent efclaves : plufieurs trouverent la fin de leurs jours dans la fureur des foldats ; d'autres qui croyoient échapper dans les fables & les déferts voifins, furent étouffés par les chaleurs exceffives qui fe font fentir dans ces climats brûlans, & moururent de foif. On fait monter le nombre des prifonniers à plus de quarante mille de différent fexe.

L'empereur, maître de Tunis, rétablit Muley Hafcen fur le trône ; mais à condition de relever de la couronne d'Efpagne : & pour gage de fa fidélité, il retint entre fes mains le fort de la Goulette, dont il rétablit les fortifications. Par ce traité, il obligea le prince Maure d'en payer la garnifon, & d'y envoyer en ôtage le prince Mahomet un de fes enfans, avec quelques autres feigneurs de fa cour. L'empereur fe difpofa enfuite à retourner en Europe : mais avant que de s'embarquer, le 25 de juillet que l'églife célebre la fête de faint Jacques, patron de l'Efpagne, ce prince en folemnifa la mémoire

PIERRE DU PONT.

dans ſon camp. Après y avoir entendu la meſſe, qui fut chantée en muſique, il voulut dîner ſur le grand gallion de Malthe, appellé Caracca, où il fut ſervi par les chevaliers avec une extrême magnificence. Le deſſein de l'empereur après avoir mis à la voile, étoit de paſſer par Mehedia, ville d'Afrique dont il vouloit s'emparer, mais il s'éleva une tempête qui écarta les vaiſſeaux & les galeres : & ce ne fut pas ſans de grands périls que cette flotte victorieuſe aborda à Drepano en Sicile.

Le grand-maître lui envoya en cette ville une célebre ambaſſade pour le féliciter ſur l'heureux ſuccès de ſes armes. Ce prince répondit obligeamment, qu'il en devoit la meilleure partie à la valeur & au courage des chevaliers ; & pour tenir l'ordre toujours attaché à ſes intérêts, il combla de préſens les principaux chevaliers qui l'avoient ſuivi dans cette expédition, & ordonna par un nouveau reſcrit, que le grand-maître & le couvent puſſent tirer librement & ſans péages de la Sicile les munitions de guerre & de bouche dont ils auroient beſoin. Par un autre édit & un privilége particulier, il déclara qu'aucun chevalier, ſous quelque prétexte que ce fût, ne pourroit jouir dans toute l'étendue de ſes états des biens de l'ordre, ſans l'attache particuliere du grand-maître & du conſeil, & que les originaux de ſes proviſions n'euſſent été vus par ſa majeſté ou ſes miniſtres, & enregiſtrés dans ſon conſeil d'état.

L'eſcadre de la religion rentra heureuſement dans les ports de Malthe : mais la joie des chevaliers fut peu de tems après tempérée par la mort du grand-maître, qui à peine remplit cette grande dignité pendant un an. La religion perdit en ſa perſonne un digne chef & un véritable religieux. Pendant ſon gouvernement, il interdit aux chevaliers ſous des peines très-ſéveres, la coutume, ou pour mieux dire, l'abus qu'ils avoient apporté d'Italie, d'aller en maſque pendant le carnaval : & il ſubſtitua à ces bacchanales l'uſage des tournois, des combats à fer émouſſé, & de pluſieurs autres jeux militaires, qu'il leur faiſoit regarder comme un exercice plus convenable à des guerriers. PIERRE DU PONT.

Ce fut par le même attachement à l'obſervance de la regle, qu'il refuſa malgré les inſtances du pape Paul III, de nommer à une commanderie vacante, un jeune chevalier, au préjudice de ſes anciens. Il écrivit à ce pontife, qu'à ſon avénement à la grande-maîtriſe, on avoit exigé de lui, comme de tous ſes prédéceſſeurs, des ſermens ſolemnels d'obſerver les ſtatuts de la religion, & qu'il prioit ſa ſainteté de trouver bon, qu'il ne violât pas une obligation qu'il avoit contractée au pied des autels, & ſur les ſaints évangiles.

DIDIER DE SAINT-JAILLE, prieur de Toulouſe, un des plus généreux défenſeurs de Rhodes, dont nous avons eu lieu de parler dans la relation de ce ſiége, ſuccéda à Pierre du Pont : il fut élu comme ſon prédéceſſeur, DIDIER DE S. JAILLE. 1535. 22 novembre.

DIDIER DE S. JAILLE.

pendant son absence. Le chevalier de Bourbon parvint en même-tems par la mort de frere Pierre de Cluis, au grand-prieuré de France. Le premier usage que le nouveau prieur fit des richesses attachées à son prieuré, fut de faire faire une magnifique tapisserie, où sur un fond de soie rehaussé d'or, on voyoit les portraits de tous les grands-maîtres représentés au naturel, & tirés d'après d'excellens originaux qu'on avoit rapportés de Rhodes; & si-tôt qu'un meuble si riche & si curieux fut achevé, il l'envoya à Malthe, & le consacra pour orner la principale église de cette île.

Bosio, l. 8.

Ces marques de la libéralité & du désintéressement des chevaliers, n'étoient pas alors extraordinaires dans l'ordre : la plûpart des commandeurs, ceux sur-tout qui étoient revêtus des principales dignités de la religion, en consacroient généreusement tous les revenus à faire des armemens contre les infideles. La plûpart cherchoient la gloire préférablement au gain qu'ils pouvoient faire par leurs prises, & on peut dire qu'en tous tems il y avoit plus de chevaliers en mer que sur terre & dans leurs commanderies. On les voyoit rentrer souvent dans le port de Malthe, traînant à leur suite des vaisseaux & des galeres des infideles, dont ils délivroient aussi-tôt les esclaves chrétiens de différentes nations : & ces chrétiens après avoir recouvré leur liberté, reportoient dans leur patrie le souvenir & le témoignage du zele & de la valeur des chevaliers.

Parmi

Parmi ces hommes illustres, qui mériteroient chacun une histoire particuliere, on comptoit Botigella, prieur de Pise, & général des galeres; Georges Schilling, grand-bailli d'Allemagne; Grolée, bailli de Lango; Jacques Pelloquin, lieutenant du grand-maître; Léon Strozzi, prieur de Capoue; Château-Renaud, maréchal de l'ordre; le commandeur Parisot de la Valette, & beaucoup d'autres, dont on trouve les noms dans les mémoires de la religion.

Mais aucun en ce tems-là ne s'étoit rendu plus formidable aux corsaires, que le prieur de Pise: il ne quittoit point la mer. Aucun corsaire n'osoit s'approcher des côtes de la Sicile & de Malthe, qu'il ne se vît aussi-tôt surpris & enlevé; & il fit cette année tant de prises, que les corsaires publioient qu'il avoit dans sa galere un démon familier déguisé en chien, qui l'avertissoit du jour de leur départ des côtes d'Afrique, & des endroits où il les pourroit rencontrer. On n'avoit guère vu de général, qui joignît à une si grande connoissance de la mer un courage si déterminé: fort ou foible, il attaquoit tout ce qu'il rencontroit; & sans s'embarrasser des représailles, il faisoit pendre tous les renégats qui lui tomboient entre les mains. D'ailleurs, dur & sévere dans le commandement, il exigeoit des chevaliers qui étoient sous ses ordres, la même valeur dont il leur donnoit l'exemple. Il n'étoit pas moins exact dans ce qui regardoit la discipline militaire; & après une expédition

DIDIER DE S. JAILLE.

où il avoit fait des prises considérables, quelques chevaliers ayant osé mettre la main sur le butin, il les fit arrêter, & les tint dans une longue prison comme usurpateurs des biens de l'ordre.

Il ne faisoit que rentrer dans le port de Tripoli, lorsqu'on découvrit sur le soir, & du haut de la tour, trois grosses galiotes qui faisoient route vers l'île de Gelves. Les capitaines de galeres lui demanderent aussi-tôt permission de sortir du port pour les aller combattre : « Ne voyez-vous pas, *leur dit cet » habile marin*, que s'ils vous apperçoivent, » la nuit qui est proche les dérobera à votre » poursuite, avant que vous les ayez pu » joindre ? Laissons-les aller à présent ; mais » ils n'iront pas si loin que je ne les rattrappe » demain au point du jour ». En effet, si-tôt qu'il fut nuit, il sortit du port avec trois galeres, & tint la route de Gelves autant que les ténebres le lui purent permettre. A peine le jour parut, qu'il découvrit ces galiotes qui alloient de conserve ; il leur donna aussi-tôt la chasse. Les corsaires se voyant poursuivis, se séparerent, & une des galiotes tâcha de gagner les côtes de Barbarie ; mais une galere appellée la Cornue lui coupant chemin, l'eut bientôt jointe, & les chevaliers le sabre à la main se présenterent à l'abordage. Les Turcs, qui étoient en grand nombre dans ce vaisseau, se jetterent tous du côté que les chevaliers vouloient attaquer : leur précipitation & le grand nombre qui ne se trouva que d'un côté,

causa leur perte. La galiote se renversa, coula bas à la vue & au grand regret des chevaliers, encore plus fâchés de la mort des esclaves chrétiens qui furent noyés, que d'avoir manqué une prise qui ne pouvoit leur échapper. La seconde galiote eut un sort à-peu-près pareil; les chevaliers cherchoient à l'aborder, & comme les Turcs y étoient en grand nombre, ils n'éviterent point le combat, & tournerent la proue contre la galere de la religion. De part & d'autre il se fit de furieuses décharges de fleches & de mousqueterie, qui mirent un grand nombre de chrétiens & de Turcs hors de combat. Le pilote des infideles plus adroit que celui des chevaliers, lui présenta le côté; & après avoir fait une décharge nouvelle de ses fleches, prit le large: mais le général Botigella, qui s'étoit réservé pour secourir la galere qui seroit la plus pressée, s'opposa au passage de la galiote, & la joignit proue contre proue. Le combat recommença avec une nouvelle fureur; le coursier & les mousquets firent une furieuse décharge de part & d'autre: le combat se maintint long-tems avec un égal avantage: la victoire plus d'une fois passa successivement dans l'un & l'autre parti. Les corsaires, gens de mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, se battoient avec un courage déterminé: plus d'une fois ils se flatterent d'emporter la rambade, & de faire reculer les chevaliers qui la défendoient; mais ils avoient en tête des hommes intrépides, qui n'avoient jamais connu de péril. Cette

DIDIER DE S. JAILLE.

DIDIER DE S. JAILLE.

courageuse milice se jetta l'épée à la main dans la galiote, en même-tems que les soldats de la cornue forcerent un autre endroit, & se joignirent aux soldats de la capitane. Ce fut moins alors un combat qu'un massacre général. Le soldat chrétien ne fit point de quartier : mais emportés par l'avidité de faire du butin, ils se précipiterent en si grand nombre dans ce vaisseau, que le poids extraordinaire de ceux qui y entrerent, & qui se tenoient tout d'un côté, peut-être aussi quelque voie d'eau reçue dans le combat, le firent couler à fond. Les vainqueurs alors confondus avec les vaincus, eurent un sort pareil, & périrent dans le sein même de la victoire.

La plus grande des galiotes, commandée par Scander, fameux corsaire, & par un autre rais ou capitaine, fit tous ses efforts pour gagner Zoara, à treize milles de l'île de Gelves vers l'orient : mais le chevalier Parisot de la Valette, capitaine d'une des galeres, & le digne camarade de Botigella, lui donna la chasse si vivement, que les Turcs ne purent éviter le combat. Il fut aussi sanglant & aussi meurtrier que le précédent. Scander se battit comme un homme qui n'avoit jamais craint la mort, & qui ne se soucioit pas de périr s'il n'étoit pas victorieux. Le commandeur de la Valette à la tête des chevaliers de sa galere, & en butte aux traits de ses ennemis, reçut deux coups de fleches, dont il ne s'apperçut point dans la chaleur du combat : mais quelque tems après il sentit un coup de

mousquet qui lui fracassa une jambe, & le jetta sur le tillac. Dans cet état, & entre la vie & la mort, il ne relâcha rien de son courage & de son ardeur pour la victoire. Les chevaliers & les soldats chrétiens animés par ses cris, se pousserent contre les infideles avec une valeur si déterminée, qu'ils entrerent dans leur vaisseau. Il fallut y livrer un second combat : les Turcs s'étant ralliés auprès du mât, on en vint tout de nouveau aux mains. Ces barbares furieux de désespoir, & encouragés par l'exemple de leurs chefs, firent des prodiges de valeur : quoique réduits en un petit nombre, ils forcerent les chrétiens d'abandonner leur vaisseau ; & après s'être décramponnés d'avec la galere, malgré tous les efforts des chevaliers, ils prirent le large, & firent route du côté de Zoara. Ils n'en étoient pas éloignés quand les chevaliers qui voguoient après leur proie, les rejoignirent. On recommença à se battre; & ce fut un troisiéme combat; mais la partie n'étoit pas égale. Les Turcs avoient perdu la plûpart de leurs soldats & de leurs matelots : à peine en restoit-il assez pour conduire ce vaisseau ; & le peu qui s'y trouva voyant le rivage proche, se jetta à la mer pour le gagner. Comme il y en avoit un grand nombre de blessés, la plûpart se noyerent, & entr'autres les deux rais ou capitaines. Les chevaliers s'emparerent de la galiote : on y délivra deux cens chrétiens ; les Turcs furent mis à la chaîne, & les renégats pendus. Botigella

DIDIER DE S. JAILLE.

rentra avec sa prise & triomphant, dans le port de Tripoli.

Ce succès, & la guerre continuelle que les chevaliers faisoient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, détermina ces barbares à les chasser, s'ils pouvoient, de Tripoli. Chasse-Diables, seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus intéressé dans cette guerre, se chargea de l'entreprise; il rassembla ce qu'il put tirer de troupes de Tachiora, de Gienzor & d'Almaya : le rendez-vous étoit à la tour de l'Alcaïde. Il en partit la nuit, & au point du jour il présenta l'escalade aux endroits de la muraille de Tripoli, qu'il crut les moins défendus. Il espéroit surprendre les chevaliers : mais Georges Schilling, grand-bailli d'Allemagne, qui commandoit dans Tripoli, averti par des espions qu'il entretenoit dans Tachiora, étoit sous les armes avec toute sa garnison : & les infideles ne parurent pas plutôt au pied des murailles, qu'ils se virent accablés de feux d'artifices, d'huile bouillante, & de coups de pierres, pendant que l'artillerie & les mousquetaires de la place tiroient sans relâche sur les troupes les plus éloignées & qui soutenoient ceux qui avoient la tête de l'attaque. Quoique Chasse-Diables vît bien qu'il étoit découvert, il n'en combattit pas avec moins de courage & de résolution. Ses troupes, à son exemple, firent des efforts extraordinaires pour gagner le haut de la muraille : mais elle étoit bordée par un nombre de chevaliers intrépides, qui ne comptoient

pour rien les bleſſures & la mort : pluſieurs périrent par les fleches & la mouſqueterie des infideles. Ces derniers perdoient encore plus de monde : mais ils les remplaçoient auſſi-tôt par ce grand nombre de troupes qu'ils avoient amenées à cette expédition ; au lieu que les chevaliers, qui pour lors n'étoient pas plus de quarante avec une médiocre garniſon, ne tiroient du ſecours que de leur courage, qui ſembloit même augmenter à proportion que leur nombre diminuoit. Le grand-bailli ſe portoit ſur-tout dans tous les endroits qui étoient les plus preſſés ; on le voyoit preſqu'en même-tems dans toutes les attaques. Chaſſe-Diables de ſon côté n'oublioit rien des devoirs d'un digne chef de guerre ; & moins par ſes paroles que par ſon exemple, il entraînoit à ſa ſuite ſes ſoldats, & faiſoit tous ſes efforts pour gagner le haut de la muraille : mais ce général ayant été renverſé de deſſus ſon échelle par un coup de feu, on eut bien de la peine à le retirer du fond du foſſé où il étoit tombé. Les Turcs le croyant mort, perdirent courage ; tout ſe débanda, & ils laiſſerent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui y avoient été tués.

Après leur retraite le grand-bailli dépêcha à Malthe un brigantin, pour donner avis au lieutenant du grand-maître & au conſeil de l'entrepriſe de Chaſſe-Diables. Il leur repréſenta dans ſa lettre, que Tripoli ſans baſtions & ſans boulevards, n'auroit pas pu tenir contre une armée qui en auroit fait le ſiege dans les

D iv

DIDIER DE S. JAILLE.

formes ; qu'on étoit même exposé tous les jours à une pareille surprise, & que pour la prévenir, & éloigner les infideles de son voisinage, il falloit attaquer & raser la tour de l'Alcaïde, qui tenoit de ce côté-là la place bloquée & investie, & empêchoit le commerce des chrétiens avec les Maures & les Arabes habitans du pays, & aussi ennemis des Turcs & des corsaires, que les chevaliers.

Le conseil approuva cette entreprise dont on confia la conduite au commandeur Botigella, prieur de Pise, & général des galeres. Il se mit aussi-tôt en mer avec cent cinquante chevaliers, & environ sept cens hommes de troupes, que la religion entretenoit à Malthe ; & le bailli Schilling, gouverneur de Tripoli, traita en même-tems avec quelques chéques ou seigneurs Arabes, qui moyennant une certaine somme dont il convint, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella ayant débarqué ses troupes à Tripoli, y prit une partie de l'artillerie dont il avoit besoin, il la fit traîner par ses esclaves & par sa chiourme jusqu'auprès de la tour qu'il vouloit assiéger : & sans se donner le loisir d'ouvrir la tranchée, après avoir dressé ses batteries, il se contenta de les couvrir de gabions. Chasse-Diables, au bruit de cette attaque, y accourut de Tachiora avec ce qu'il avoit de troupes : mais étant arrivé au bourg d'Adabus qui n'étoit éloigné de la tour que de trois milles, il se trouva arrêté par les chevaliers qui étoient à la tête de la cavalerie des Arabes. Comme il ne se

ſentoit pas aſſez fort pour attaquer un corps de troupes bordé de cent cinquante chevaliers, il ſe contenta de légeres eſcarmouches, à la faveur deſquelles environ ſoixante Turcs ſe jetterent dans la place. Ce ſecours n'empêcha pas le général Botigella de la battre continuellement: mais s'appercevant que ſon artillerie ne produiſoit pas un effet auſſi prompt qu'il le ſouhaitoit, il fit venir de ſes galeres, les rambades dont il ſe ſervit comme de mantelets; & à l'abri de cette eſpece de défenſe, il attacha le mineur au pied des murailles, qu'il fit ſauter. Les chevaliers monterent auſſi-tôt ſur la breche, qu'ils trouverent ſans défenſe. La plûpart des corſaires avoient été enſevelis ſous les ruines de la mine: ceux qui étoient échappés, encore étourdis du bruit, voyant les chevaliers maîtres de la breche & l'épée à la main, mirent les armes bas. Botigella fit auſſi-tôt raſer la tour: & durant que ſa chiourme & les autres eſclaves étoient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de ſa petite armée vers le bourg d'Adabus où l'ennemi s'étoit retranché. Il l'en chaſſa, abandonna aux Arabes le pillage de cette bourgade; & après avoir laiſſé dans Tripoli les troupes néceſſaires pour en fortifier la garniſon, il ſe rembarqua pour retourner à Malthe.

Il trouva ſur ſa route un grand galion qui venoit d'Egypte, chargé de riches marchandiſes. Un fameux capitaine Turc appellé Ardor, le commandoit. Botigella alla droit à lui avec ſes galeres, le joignit, & malgré

DIDIER DE S. JAILLE.

tout le feu de ſes canons, les chevaliers ſe préſenterent à l'abordage, ſauterent dans le vaiſſeau Turc l'épée à la main, & s'en rendirent les maîtres. On y fit deux cens Turcs priſonniers & eſclaves, & la priſe fut eſtimée cent ſoixante mille écus. Botigella toujours heureux, & qui méritoit de l'être, rentra dans le port de Malthe. Le commandeur Jacques de Pelloquin, lieutenant du grand-maître, la plûpart des ſeigneurs du conſeil & ce qu'il y avoit de chevaliers dans l'île, ſe trouverent ſur le port pour le recevoir à ſon débarquement. Comme l'on avoit appris l'heureux ſuccès de ſon expédition, il en fut loué & félicité publiquement: & toute cette noble milice le conduiſit comme en triomphe à l'égliſe de ſaint Laurent, où il fut remercier Dieu du ſuccès qu'il avoit donné à ſes armes.

On étoit encore dans les premiers mouvemens de joie que cauſoit au couvent l'heureux retour du général Botigella, lorſque différens accidens y répandirent une conſternation générale. Un jeune diaco, ou novice, qui aſpiroit à devenir chapelain de l'ordre, vola des perles & des pierreries dont les chevaliers avoient orné la ſtatue de Notre-Dame de Philerme, qu'on avoit apportée de Rhodes. Quelques jours après, un chevalier Anglois éperduement amoureux d'une Malthoiſe, mais furieux de jalouſie, ſur de légers ſoupçons, la poignarda de ſa main. Le lieutenant du grand-maître fit arrêter le voleur &

le meurtrier ; & après qu'ils eurent été condamnés par les juges séculiers de l'île, on les transporta un mille loin du port : on les mit ensuite dans des sacs, & on les jetta tout vifs dans la mer. DIDIER DE S. JAILLE.

Ces malheurs en précéderent un autre qui n'affligea pas moins tout le corps de la religion. Le chevalier de Varennes Nagu, commandeur de Trébous, étant arrivé à Malthe le 10 d'octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du grand-maître de Saint-Jâille, qui étant parti du prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, & y mourut le 26 de septembre. On 1536. s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur. Cette dignité regardoit particuliérement le commandeur Botigella, ou le seigneur de Grolée, appellé autrement le commandeur Passim, bailli de Lango, tous deux anciens chevaliers, & qui par leurs services, leurs faits d'armes, & une piété singuliere, avoient si bien mérité de la religion & de toute la chrétienté.

Mais une cabale conduite par le chevalier Garcie Cortez, qui se trouva alors le chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du commandeur JEAN D'OMÉDES, de la langue d'Aragon, & bailli de Caspe. Ce bailli lui avoit promis long-tems auparavant de lui faire tomber son bailliage, si par son moyen il parvenoit à la grande-maîtrise. L'habile Espagnol, homme intriguant & qui trouvoit JEAN D'OMÉDES.

Jean d'Omédes.

ſa propre élévation dans celle de ſon ami, fit valoir parmi les ſeize électeurs, la bleſſure & la perte d'un œil qu'Omédes avoit ſoufferte pendant le ſiége de Rhodes. Peut-être auſſi que ſans trop appuyer ſur une bleſſure, preuve de valeur ſouvent équivoque, l'adroit Eſpagnol ſut ſe prévaloir de la ſupériorité que les chevaliers de ſa nation, à la faveur de la puiſſance de l'empereur, prenoient alors dans les aſſemblées de la religion. Quoi qu'il en ſoit, on n'eut pas plutôt rendu publique l'élection d'Omédes, que la plûpart des trois cens ſoixante chevaliers qui compoſoient l'aſſemblée, en parurent conſternés. Lès triſtes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'élu, furent juſtifiés dans la ſuite par une conduite intéreſſée, partiale, & même pleine de dureté.

L'illuſtre Botigella ſi digne de cette premiere place, en fut exclus, & il ne garda pas même celle de commandant ou général des galeres, dont Léon Strozzi, prieur de Capoue, fut depuis revêtu; jeune ſeigneur d'une des premieres maiſons de Florence, proche parent de Catherine de Médicis, reine de France, & auquel le pape Clément VII, ſon oncle, en lui donnant l'habit de l'ordre, avoit remis cette dignité qu'il poſſédoit quand il fut élevé au ſouverain pontificat.

Le jeune prieur devenu capitaine avant que d'avoir été ſoldat, avoit fait ſes premieres armes ſous le commandement du fameux André Doria, général de l'empereur: & pour prémices de ſon commandement, il ſe trouva avec

quatre galeres de la religion à la priſe de douze autres commandées par un Turc appellé Ali Zelif, grand homme de mer, & chef de cette eſcadre. Doria, ſans compter les galeres de la religion, en avoit trente-quatre; & ayant rencontré les infideles dans le canal de Corfou, il les attaqua avec cette confiance que lui donnoit juſtement le nombre ſupérieur de ſes galeres. Mais il éprouva dans cette occaſion que rien n'eſt ſupérieur à un courage déterminé. Ali avoit ſur ſes galeres un grand nombre de janiſſaires, qu'il étoit chargé de paſſer en Dalmatie, où Soliman aſſembloit un corps de troupes. Ces ſoldats firent paroître une valeur ſurprenante, & ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à leur défaite. Ils s'attacherent ſur-tout aux galeres des chevaliers, leurs anciens & perpétuels ennemis : deux galeres Turques dont l'une étoit la capitane, inveſtirent la capitane de Malthe. La premiere s'attacha à la proue, & l'autre préſenta le côté. Le combat fut ſanglant & meurtrier : les Turcs preſſoient vivement les chevaliers. Pluſieurs de cet ordre, entr'autres Conſtans Opert, un des principaux officiers de la capitane, furent tués en s'oppoſant courageuſement à l'abordage des Turcs, qui tâchoient de ſe jetter dans cette galere. La fortune ſembloit en cet endroit les favoriſer; & peut-être qu'ils auroient enlevé la capitane; mais dans ce péril, le prieur de Capoue fit braquer une coulevrine contre la galere qui lui préſentoit le côté. Ce fut le ſalut de la capitane: la galere

JEAN D'OMÉDES

ennemie bleſſée ſous œuvre de ce ſeul coup, ſe remplit d'eau & coula bas. Les chevaliers pour lors débarraſſés de ce côté-là, tournerent toutes leurs forces contre la capitane des Turcs : le combat devenu plus égal, devint auſſi plus meurtrier. Les chevaliers & les Turcs, dans la vue d'enlever la capitane du parti contraire, ſe précipitoient également dans les armes les uns des autres. Les chevaliers à la fin parurent prendre de l'avantage ſur ces infideles : ils forcerent les janiſſaires, & ſe jetterent en foule & le ſabre à la main dans leur galere. Les Turcs revenus de l'étourdiſſement que leur cauſa une attaque ſi violente, recommencerent le combat avec une nouvelle fureur ; le ſoldat acharné ne vouloit ni donner, ni recevoir de quartier ; le vivant prenoit auſſi-tôt la place du mort. Preſque tous les Turcs avoient été tués, que les chevaliers n'étoient pas encore maîtres de la galere ; & le peu qui reſtoit d'infideles combattoient moins pour ſauver leur vie, que pour la faire perdre à un chevalier. Ils ſe firent tous tuer juſqu'au dernier, & ce qu'on n'avoit guère vu dans ces ſortes de combats, le prieur prit cette galere ſans y avoir fait un ſeul priſonnier.

Les infideles qui étoient dans les autres galeres, malgré l'inégalité du nombre des vaiſſeaux, ne montrerent pas moins de courage : & quoiqu'environnés de trente-huit galeres chrétiennes, ils ſe battirent avec la même opiniâtreté que ceux de la capitane.

Les chrétiens forcerent enfin la victoire à se déclarer en leur faveur; mais ils l'acheterent fort cher: & outre un grand nombre de soldats, on y perdit Antoine Doria, un des officiers généraux, le chevalier Copez, & plusieurs autres du même ordre, qui furent tués ou blessés dans ce combat.

Le général de l'empereur ayant appris que dix galeres de France étoient parties du port de Marseille pour porter à Constantinople un ambassadeur du roi François I, se rangea sous le cap du Passaro pour les surprendre. Le général de la religion, pour observer une exacte neutralité entre ces princes, se sépara du corps de la flotte, courut pendant ce tems-là les côtes de la Calabre, donna la chasse à deux grosses galiotes, & une fuste de corsaires, dont il se rendit maître; délivra quatre cens esclaves chrétiens qu'il conduisit dans le port de Malthe avec les prisonniers qu'il avoit faits. Tout le monde courut le féliciter sur l'heureux succès de ses premieres armes, & on en tira d'heureux préjugés, qu'il justifia depuis par les grandes actions qu'il fit, tant sur l'Océan que dans la Méditerranée. A peine ce jeune général avoit-il désarmé, qu'il apprit que Philippe Strozzi son pere avoit été fait prisonnier dans un combat par le jeune Cosme de Médicis, duc de Florence; que ce prince l'avoit fait conduire dans cette ville chargé de chaînes, & qu'on lui faisoit actuellement son procès comme à un criminel d'état & à un rebelle. Le prieur de Capoue accablé par une

Jean d'Omèdes.

si triste nouvelle, demanda au conseil son congé; & après l'avoir obtenu, il frêta à ses dépens un brigantin, & partit sur le champ pour passer en Italie.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, qui influe beaucoup dans tout ce que nous serons obligés de rapporter au sujet de ce prieur, un des plus grands capitaines de son siecle, il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit dans le livre précédent touchant la guerre que l'empereur Charles-Quint avoit faite au pape Clément VII, de la maison de Médicis. Pendant cette guerre & la prison de ce pontife; les citoyens de Florence étoient partagés en deux partis: les uns attachés à la maison de Médicis, tâchoient de la porter sur le trône, & la rendre souveraine; les autres soutenoient l'ancien gouvernement, & vouloient conserver leur liberté, & l'état républicain. Tant que le pape Clément fut brouillé avec l'empereur, ce prince avoit maintenu hautement les républicains: ils comptoient absolument sur sa protection, & les Médicis avoient été chassés de Florence, comme des tyrans & des ennemis de la liberté publique.

Mais l'empereur dont les résolutions changeoient suivant ses intérêts, s'étant raccommodé avec le pape, la confiance des Florentins diminua, & leur liberté fut fort ébranlée; par le traité fait entre le pape & Charles-Quint, les Médicis devoient être rétablis à Florence dans tous leurs biens, & dans les dignités dont ils étoient en possession avant leur bannisse-

ment; & par un article ſecret, l'empereur s'étoit engagé à établir comme prince & gouverneur perpétuel de cette république, Alexandre de Médicis, bâtard de Laurent, duc d'Urbain, d'autres diſent qu'il étoit fils de Clément même. Tel fut le ſujet du ſiége que les troupes du pape & de l'empereur mirent de concert devant cette place; & après s'en être rendus les maîtres, pour ne pas effaroucher le parti républicain, l'empereur voulut que le nouveau prince ne prît ſimplement que le titre de gouverneur de la république de Florence. Mais Alexandre trop jeune pour être modeſte, & ſe voyant depuis devenu gendre de l'empereur par ſon mariage avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de ce prince, affectoit des manieres de ſouverain, & gouvernoit cet état avec une hauteur & une indépendance qui le rendirent odieux, non-ſeulement à ſes concitoyens, mais encore à ſes propres parens. Il ſe forma contre la vie de ce prince une dangereuſe conſpiration; Philippe Strozzi, mari de Clarice de Médicis, ſœur du pape Léon X, ſe mit à la tête des conjurés, & il eut l'adreſſe d'engager dans le même parti Laurent de Médicis, couſin d'Alexandre, ſon plus proche héritier, & même ſon favori. Peut-être qu'outre le motif & le prétexte de défendre la liberté publique, il enviſageoit une ſi grande ſucceſſion, & qu'il étoit plus ennemi du prince que de la principauté.

Ce perfide, le miniſtre ordinaire des plaiſirs

JEAN D'OMÉDES. du duc Alexandre, ſous prétexte d'un rendez-vous qu'il lui avoit ménagé, à ce qu'il lui dit, avec une dame Florentine, l'attira dans ſa maiſon, & le poignarda. Mais au lieu de s'emparer du palais, & d'exciter le peuple par l'eſpérance & l'appât de la liberté, à prendre les armes en ſa faveur, le trouble, l'étonnement & la peur ſuccéderent à une action ſi cruelle : il s'enfuit, & les partiſans de la maiſon de Médicis, revenus de leur ſurpriſe, & qui ne pouvoient ſe maintenir ſans un chef, mirent en la place du duc Alexandre, Coſme de Médicis, quoique d'une branche éloignée; jeune homme à peine âgé de ſeize ans, mais d'un eſprit déja formé, & qui dans une conjoncture ſi délicate ne montra pas moins de courage que d'ambition. Il étoit fils de Jean de Médicis, un des plus fameux capitaines d'Italie, & de Marie Salviati, femme illuſtre par la nobleſſe de ſon origine, & par la ſageſſe de ſa conduite. Depuis la mort de Jean de Médicis elle avoit vécu dans un veuvage auſtere : renfermée dans ſa maiſon, elle n'avoit paru occupée que de l'éducation du jeune Coſme. Aux premieres nouvelles qu'elle eut qu'on vouloit faire occuper à ſon fils la place du duc Alexandre, ſoit que par un ſentiment de mere elle craignît pour lui un poſte ſi dangereux, ſoit auſſi, comme des hiſtoriens l'ont avancé, que cette généreuſe femme préférât la liberté de ſa patrie à l'élévation de ſon fils, elle employa ſes prieres & ſes larmes pour le détourner de cette entrepriſe. Mais Coſme,

plus ferme ou plus ambitieux, ſans écouter ſes remontrances, ſe livra aux partiſans de ſa maiſon : par leur crédit, il fut reconnu dans une aſſemblée publique pour gouverneur de la république. L'empereur, averti de la mort funeſte de ſon gendre, confirma cette diſpoſition. Coſme prit les rênes du gouvernement, & dans un âge ſi peu avancé il ſe conduiſit avec tant de prudence, qu'il ne ſeroit pas aiſé de décider s'il fut plus redevable de la principauté de Florence à la fortune, qu'à ſon habileté.

Strozzi & les partiſans de l'état républicain, voyant que le parti de Médicis prévaloit dans la ville, en ſortirent, délivrerent ſecrettement des commiſſions pour lever des troupes, & ſe mettre en état d'y rentrer les armes à la main. Ils ſe flattoient que le jeune Coſme occupé des premiers ſoins du gouvernement, ne ſeroit pas ſi-tôt en état de les pourſuivre. Mais ce prince qui avoit des eſpions fideles dans toutes les cabales, fut bientôt averti de leur armement; & pour ne leur pas donner le tems de le groſſir, il ſortit de Florence à la tête de ſes amis, & des troupes que le gouvernement entretenoit en tout tems. Fortifié de l'autorité des loix dont il étoit dépoſitaire, il marcha droit aux Strozzi qui étoient proſcrits publiquement par le magiſtrat. Les deux partis ſe rencontrerent proche de Marono, village peu éloigné de Florence. On en vint bientôt aux mains; mais ce fut moins un combat qu'une déroute. La plûpart des conjurés craignant de

JEAN D'OMÉDES.

tomber dans les mains de leurs ennemis, prirent la fuite. Strozzi, & quelques amis fideles, qui ne voulurent pas l'abandonner, firent ferme, & se battirent en désespérés, & comme des gens qui se vouloient faire tuer : ils n'en purent venir à bout. Cosme qui avoit un si grand intérêt de connoître à fond les forces & les relations secrettes de ce parti, avoit ordonné qu'on les épargnât. Il fut obéi; on se contenta de les envelopper : ils furent désarmés, chargés de chaînes, & conduits dans les prisons de Florence, où on commença à instruire leur procès.

Ce fut sur d'aussi tristes nouvelles que le prieur de Capoue partit de Malthe, & passa en Italie pour travailler à la liberté de son pere. Mais étant arrivé à Naples, il apprit qu'il s'étoit tué lui-même dans sa prison, soit pour éviter l'ignominie du supplice, soit, comme quelques historiens l'ont publié, par la crainte que la violence des tortures & de la question ne lui arrachât le nom des partisans secrets qu'il avoit dans la ville. Cet homme que l'antiquité payenne eût adoré, mais que Rome chrétienne condamne, se tua d'une épée qu'on avoit laissée dans sa chambre. On trouva sur le manteau de la cheminée ce vers de Virgile, qu'il y avoit gravé auparavant avec la pointe de cette épée :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.
Qu'il sorte de ma cendre un généreux vengeur.

Ses enfans fideles à la mémoire de leur

pere, se dévouerent à sa vengeance; mais d'une maniere noble & autorisée par les loix. Comme ils regardoient l'empereur comme le destructeur de la liberté de leur patrie, & l'auteur indirect de la mort de leur pere, ils s'attacherent à la France, & servirent dans ses armées. Pierre Strozzi l'aîné parvint, par sa valeur, à la dignité de maréchal: & le prieur de Capoue se distingua dans le service de mer, où il commanda en qualité de général des galeres. Il n'en fut pas moins utile à son ordre: la suite de cette histoire fera connoître les services importans qu'il rendit à la religion. Il en auroit même depuis rempli la premiere dignité, si on n'avoit craint que pour satisfaire un ressentiment particulier, il n'eût donné atteinte à la neutralité dont les grands-maîtres & tout l'ordre font profession à l'égard des princes chrétiens.

En son absence, & pendant son séjour en Italie, le chevalier Paul Simeoni, prieur de Lombardie, qui avoit eu tant de part à la prise de Tunis, fût fait général des galeres, & reçut ordre peu après de se trouver avec le marquis de Terre-Neuve devant le port de Suse en Afrique, qui s'étoit soustraite de l'obéissance de Muley Hascen, roi de Tunis, & que ce prince vouloit assiéger.

Suse a été bâtie sur un rocher proche la mer, à huit ou neuf lieues de Tunis, au-delà du Cap-Bon. Le port en est sûr & défendu comme la place par un ancien château, fortifié & entouré de fossés avec une esplanade autour.

JEAN D'OMÉDES.

Depuis que l'empereur fut de retour de la conquête de Tunis, les Turcs se saisirent de la plûpart des places qui sont le long de la côte, & resserrerent Muley Hascen dans sa capitale. Ce prince, pour se rétablir entiérement dans ses états, & en chasser les usurpateurs, eut recours à l'ordre de saint Jean. Il envoya à Malthe un ambassadeur appellé Camugi, pour implorer le secours des chevaliers. Et pour les intéresser dans cette entreprise, ce ministre leur représenta que les corsaires avoient fortifié Tachiore; qu'ils y avoient jetté une puissante garnison sous le commandement de Morat Aga, un des principaux capitaines de Barberousse; qu'on attendoit ce général des corsaires avec une flotte nombreuse, & que si on ne prévenoit ses desseins, la religion ne pourroit jamais conserver Tripoli. Le grand-maître jugea à propos de faire passer ces avis à l'empereur, qui se trouvant plus intéressé lui-même à la défense de Muley, son vassal, que la religion, exhorta le grand-maître à joindre ses forces à celles de Sicile pour chasser les corsaires de la côte de Barbarie; & il ordonna à son vice-roi de fournir à Muley tout le secours dont il pourroit avoir besoin pour faire le siége de Suse.

Le grand-maître & le vice-roi mirent en mer quatorze galeres chargées d'un bon nombre de chevaliers, & des troupes que la religion tenoit à sa solde, auxquelles le vice-roi pour sa part joignit trois mille hommes d'infanterie, sous les ordres du marquis de

Terre-Neuve, seigneur Sicilien, qui devoit commander les troupes de débarquement, pendant que le général des galeres de la religion tiendroit la mer.

Cette escadre ayant traversé le canal de Malthe, aborda proche de l'endroit où Muley avoit formé son camp. Après que le marquis de Terre-Neuve & les chevaliers eurent débarqué leurs troupes, & un train d'artillerie dont le roi de Tunis manquoit, on ouvrit la tranchée, & on dressa des batteries qui commencerent à foudroyer l'endroit le plus foible de la ville; on l'auroit infailliblement emportée, si le marquis trompé par un renégat, n'eût changé son canon de place. Ce renégat feignant de s'être échappé, & affectant une sensible douleur d'avoir quitté sa religion & son pays, se jetta aux pieds du marquis, répandit un torrent de larmes, & lui demanda pardon de sa désertion & de son apostasie. Le marquis, séduit par les apparences de son repentir, lui promit un asyle dans son armée, & après la prise de Suse, de le repasser en Europe. Il interrogea ensuite ce renégat sur l'état de la place; le traître lui en fit un rapport concerté auparavant avec le gouverneur. Il lui dit surtout avec un air de sincérité, que l'endroit que son canon battoit étoit le plus fort de la place; que la muraille étoit terrassée, & que quand même on pourroit la ruiner & l'abattre, on trouveroit derriere de profonds retranchemens fortifiés de flancs & de redans, & garnis d'un grand nombre de mousquetaires qui en défen-

JEAN D'OMÉDES.

doient l'approche; que le gouverneur le voyant attaché à cette attaque, s'étoit vanté qu'il y feroit périr tous les chevaliers. Le marquis inquiet & chagrin, lui demanda quel étoit le poste le plus foible de la place: le renégat l'ayant amené au point qu'il souhaitoit, lui indiqua l'endroit le plus fort. Le marquis, séduit par les conseils de ce perfide, changea sa batterie de place, & porta tout l'effort de ses armes contre certaines tours qui flanquoient le château. A en croire le renégat, elles devoient crouler aux premiers coups de canon: on consomma toute la poudre qu'on avoit apportée de Malthe & de Sicile sans y avoir pu faire qu'une breche assez étroite. Cependant comme les munitions de guerre manquoient, le marquis, toujours trompé par le renégat, voulut qu'on tentât un assaut. Cent trente chevaliers, & quatre cens soldats à la paye de la religion y monterent les premiers. Quoiqu'ils ne pussent s'avancer qu'à la file, ils ne laisserent pas de gagner le haut de la breche: leur dessein étoit d'y faire un logement; mais ils trouverent devant eux des retranchemens si hauts & si profonds, & il partit des flancs tant de coups de mousquets & d'arbalêtes, qu'ils furent obligés de se retirer. On proposa de tourner d'un autre côté l'attaque & les batteries; le défaut de poudre empêcha l'exécution de ce projet. Ce fut avec une violente douleur que le marquis se vit réduit à lever le siége. Avant que de se rembarquer il vouloit décharger sa colere sur

ſur le renégat : mais celui-ci content de l'heureux ſuccès de ſa tromperie, étoit entré dans la ville pour en recevoir la récompenſe. Les chevaliers, après avoir laiſſé au pied des murailles & ſur la breche un grand nombre de leurs camarades & de leurs ſoldats, retournerent triſtement à Malthe, où ils ſe plaignirent que l'empereur eût ſacrifié les forces de la religion ſous un général ſi peu digne de les commander.

Le commandeur Botigella joignit ſes avis à de ſi juſtes plaintes : il revenoit de Tripoli dont il avoit été gouverneur, & après ſon tems fini, on lui avoit donné pour ſucceſſeur Fernand de Bracamont, commandeur d'Ecolca ; & Alphonſe Cordan, chevalier d'une grande réputation, devoit commander la cavalerie de la place. Botigella à ſon retour prit occaſion du mauvais ſuccès du ſiége de Suſe pour repréſenter au grand-maître & au conſeil, que l'expérience devoit leur avoir appris que les chrétiens ne feroient jamais de conquêtes fixes & durables ſur les côtes d'Afrique, & parmi les Maures, ſoit par l'averſion qu'inſpire la différence des religions, ſoit par l'inconſtance & la légéreté naturelle de ces peuples, qui n'étoient pas même plus fideles aux ſouverains de leur nation, qu'aux étrangers; que depuis le retour de Charles-Quint, la plûpart des villes qui ſont le long des côtes d'Afrique s'étoient révoltées plus d'une fois; que ces guerres & les armemens que la religion faiſoit en faveur de l'empereur, épuiſoient

JEAN D'OMÉDES.

l'ordre de ses meilleurs sujets, & lui coûtoient des sommes immenses; que la cession que ce prince avoit faite de Tripoli, & pour mieux dire, que la condition onéreuse de se charger de la défense d'une pareille place, qu'il avoit attachée au transport qu'il avoit fait de l'île de Malthe, devoit être regardée comme un présent fatal à la religion, & qu'il falloit la remettre au plutôt à ce prince; ou, s'il prétendoit que les chevaliers y restassent, exiger qu'il la mît lui-même en état de défense, & qu'il y fît construire, à ses dépens, des fortifications, & d'autres ouvrages nécessaires pour soutenir un siége.

Quelque déférence qu'eût le conseil pour le sentiment de Botigella, il jugea à propos, sur une affaire aussi importante, de consulter les chevaliers les plus habiles en fait de fortifications, & sur-tout ceux qui avoient commandé dans cette place. Tous d'un même avis conclurent qu'elle n'étoit pas tenable; & sur leur rapport le conseil dépêcha à l'empereur le bailli Grolée, qui étant arrivé à sa cour, lui représenta qu'il étoit impossible de conserver Tripoli, si on ne fortifioit cette place par des murailles de la hauteur & de la largeur nécessaires; qu'il y falloit creuser des fossés, y ajouter des boulevards; que sans cette précaution, c'étoit exposer à la boucherie les chevaliers qui s'y enfermeroient; que la ville prise, le château bâti à l'antique ne dureroit que peu de jours; qu'il seroit peut-être plus utile pour le service de sa majesté d'abandonner une aussi

méchante place, d'en faire ſauter le château, & de combler l'embouchure du port. Mais l'empereur qui ne vouloit ni faire la dépenſe néceſſaire pour fortifier cette place, ni ſe priver d'un port qui lui ſervoit d'entrée dans l'Afrique, & dont la défenſe ne lui coûtoit rien, chargea le bailli de dire de ſa part au grand-maître & au conſeil qu'il n'oublieroit rien pour mettre Tripoli en état de défenſe; qu'il exhortoit l'ordre à y entretenir toujours une forte garniſon, & qu'en cas que les infideles en formaſſent le ſiége, il alloit y envoyer inceſſamment des ordres très-précis au vice-roi de Sicile, pour y jetter tous les ſecours dont on auroit beſoin. Ce prince ajouta qu'il eſpéroit dans peu de chaſſer tous les corſaires Turcs des côtes d'Afrique, & qu'en attendant qu'il pût tourner ſes armes de ce côté-là, la religion lui feroit plaiſir de joindre ſes galeres à la flotte qu'il avoit envoyée dans la Méditerranée.

Le bailli à ſon retour ayant rendu compte au conſeil du ſuccès de ſon ambaſſade, on arma auſſi-tôt quatre galeres: deux cens chevaliers s'y embarquerent ſous le commandement de Simeoni, bailli de Lombardie, qui joignit à Meſſine l'armée chrétienne, commandée par André Doria, prince de Melphe, & grand-amiral de l'empereur. Ce général étoit Génois, d'une maiſon noble, mais qu'il illuſtra par ſa valeur incomparable. Le roi François I, & le pape Clément VII, lui confierent l'un après l'autre le commandement

JEAN D'OMÉDES.

de leurs flottes. Il quitta depuis la folde du roi, & se mit à celle de l'empereur. Ce prince dont l'intrigue étoit encore plus redoutable que l'épée, & si habile à corrompre les généraux de ses ennemis, séduisoit le Génois par les offres qu'il lui fit faire d'une pension de soixante mille ducats, & de douze galeres entretenues, avec la liberté de Gènes, sous la protection de l'empereur, & que Savonne seroit remise sous la domination des Génois. Doria ayant fait son traité, publia, pour justifier son changement de parti, que le roi de France ne lui payoit pas l'entretien de ses galeres; qu'il l'avoit frustré de la rançon du prince d'Orange, son prisonnier de guerre, & que quelques offices qu'il eût employés auprès des ministres de François I en faveur des Génois ses compatriotes, il n'avoit pu obtenir qu'on les traitât moins durement. On prétend que ce dernier sujet de plainte eut plus de part à son changement de parti, que tous les autres; que ce général avide de gloire, s'étoit flatté de s'en acquérir une immortelle, en délivrant sa patrie de la domination des François. Peut-être envisagea-t-il en même-tems, qu'à la faveur de la protection de l'empereur, & sous ombre de cette liberté, il y établiroit sa propre autorité pour regle du gouvernement.

Quoi qu'il en soit de ces différens motifs, la France ne pouvoit guère faire de perte plus considérable, ni l'empereur d'acquisition plus utile. Il s'en servoit également contre Soliman & contre François I; & dans l'occasion dont

nous parlons, il commandoit non-feulement les vaiffeaux de Charles-Quint, mais il avoit encore l'autorité fuprême en qualité de généraliffime fur toute la flotte de la ligue chrétienne.

JEAN D'OMÉDÈS.

Le pape étoit entré dans cette ligue avec l'empereur & l'ordre de Malthe : il étoit queftion d'y engager les Vénitiens : mais ces républicains évitoient avec foin tout fujet de rupture avec Soliman, prince redoutable, & dont les états étoient voifins de ceux de la république. Doria, pour les rendre fufpects à Soliman, & comme fi ces républicains euffent agi de concert avec lui, écrivit à Girolamo Pezaro, leur général, qu'il falloit qu'il attaquât les Turcs, avant que leurs différentes efcadres fuffent jointes. Il envoya fa lettre par une petite barque, qui ne manqua pas, comme c'étoit fon deffein, de tomber entre les mains des infideles. Elle fut envoyée auffitôt à Soliman, qui en fit des plaintes très-aigres au baile ou ambaffadeur de la république. En vain ce miniftre protefta que fa république n'avoit aucune intelligence avec Charles-Quint: tous fes fermens & toutes fes proteftations ne faifoient pas grande impreffion fur l'efprit de Soliman : « Et il n'y a, *lui dit* » *ce prince*, qu'un feul moyen de juftifier vos » maîtres, c'eft qu'ils fignent actuellement une » ligue avec moi contre l'empereur, & qu'ils » joignent leurs vaiffeaux à ma flotte pour » attaquer fes états ». Le fénat, dont la neutralité eft la maxime fondamentale, rejetta

IEAN D'OMÉDES. cette propoſition, & il arriva dans le même tems un accident qui fournit le ſujet ou le prétexte à une rupture.

La galere impériale du ſultan, écartée par la tempête, étant tombée de nuit dans la flotte des Vénitiens, Alexandre Contarini, provéditeur général de l'armée, croyant à cauſe des ténebres, que ce fût un vaiſſeau de corſaires, l'attaqua, tua le rais ou commandant, tailla en piéces trois cens janiſſaires, & s'en rendit maître. Soliman en fit de grandes plaintes, & demanda que Contarini lui fût livré pour être puni. Mais n'ayant pu obtenir cette ſatisfaction, il déclara la guerre aux Vénitiens.

Quelque part que les chevaliers ayent eue dans cette guerre, le détail n'eſt point de mon ſujet : je remarquerai ſeulement que les flottes chrétiennes, & celle du Turc ſe rencontrerent proche du golfe de la mer Adriatique; qu'elles ſe canonnerent furieuſement: mais que celle des Turcs moins forte, & commandée par Barberouſſe, ſe jetta dans le golfe d'Arta, pour éviter le combat; qu'il ſe paſſa pluſieurs actions particulieres, mais peu déciſives : enfin que Doria, quoique ſollicité puiſſamment par le patriarche d'Alexandrie, qui commandoit l'eſcadre du pape, & par les chevaliers de ſaint Jean, ſous prétexte que ſes vaiſſeaux manquoient de vent, refuſa opiniâtrément d'avancer ſur les ennemis, & qu'il vit tranquillement échapper Barberouſſe, de peur de faire périr le ſeul général ennemi,

redoutable à son maître, & qui tant qu'il vivroit, le rendroit lui-même nécessaire à l'empereur : politique qui s'observa réciproquement entre Barberousse & Doria, qui sans aucune intelligence concertée entr'eux, ne poussoient jamais leur avantage contre leurs propres intérêts, & jusqu'à se défaire d'un ennemi, qui tout rival qu'il étoit, servoit à faire valoir leur capacité & leurs talens.

Les armes des chrétiens furent encore moins heureuses par terre, qu'elles ne l'avoient été sur mer. La conquête de la Hongrie avoit toujours fait partie du vaste projet, ou pour mieux dire, de la chimere d'une monarchie universelle, qu'on a attribuée à Charles-Quint. Ferdinand, roi des Romains, & frere de ce prince, de concert avec lui, ou pour mieux dire, par ses ordres, tenoit actuellement la ville de Bude assiégée, & Rocandorf, un de ses généraux, poussoit ce siége avec beaucoup de vigueur. Soliman jaloux de l'agrandissement de la maison d'Autriche, & sous prétexte que Sepuse, dernier roi de Hongrie, l'avoit nommé par son testament tuteur d'un fils qu'il avoit laissé encore à la mammelle, envoya Mahomet, un de ses bachas, pour jetter du secours dans la place. Le général Turc attaqua les lignes des Autrichiens, les força, tailla en pieces plus de vingt mille hommes, mit en fuite ou fit prisonniers les restes malheureux de cette armée : & Soliman arrivant peu après en Hongrie, entra dans la Bude, y mit une puissante garnison ; sous

JEAN D'OMÉDES.

prétexte de prévenir les desseins de Ferdinand; & pour couvrir son usurpation, il déclara publiquement qu'à la majorité du jeune roi, il lui remettroit cette place.

Malgré une promesse solemnelle, dont les princes ambitieux ne trouvent que trop de prétexte de se dispenser, les Hongrois ne furent pas moins allarmés que les Allemands de l'entreprise du grand-seigneur. Personne ne doutoit que l'empereur n'armât puissamment pour se défaire d'un voisin si redoutable; ç'auroit même été un spectacle digne de l'attention de tous les autres souverains de voir ces deux grands princes, l'un & l'autre si puissans & si ambitieux, aux prises l'un contre l'autre, & se disputer les armes à la main la possession entiere de la Hongrie. Mais soit que Charles-Quint ne voulût pas confier sa gloire à la fortune, soit qu'il se flattât d'un succès moins douteux dans une autre entreprise, ce prince, toujours impénétrable dans ses projets, abandonna la défense de la Hongrie au roi son frere, pour porter ses armes en Afrique & dans les états de Barberousse. L'éloignement de ce roi corsaire, qui étoit passé à Constantinople, lui fit croire qu'il ne trouveroit que de foibles obstacles à la conquête d'Alger, & il espéra qu'il ne seroit pas moins heureux au siége de cette place, qu'il l'avoit été à celui de Tunis. Dans cette vue, il donna ses ordres en Espagne, à Naples & en Sicile, afin qu'on y fît des préparatifs conformes à la grandeur de cette entreprise.

Ferdinand Cortez, cet Eſpagnol qui avoit acquis tant de gloire à la découverte & à la conquête du Mexique, fut chargé de l'armement qui ſe devoit faire en Eſpagne. Fernand de Gonzague, & dom Pedro de Tolede, viceroi de Sicile & de Naples, n'y travaillerent pas avec moins d'ardeur dans ces deux royaumes. On tira de l'Allemagne & de la comté de Bourgogne un corps de cavalerie; & Camille Colonne, Auguſtin Spinola, & Antoine Doria, revêtus de la commiſſion de colonels, firent des levées d'infanterie dans toute l'Italie.

Le grand-maître de Malthe reçut en mêmetems une lettre de l'empereur, qui dans les termes les plus obligeans, invitoit les chevaliers à joindre leurs armes aux ſiennes dans une guerre ſi ſainte, & qui n'avoit pour objet, leur diſoit-il, que la ruine des corſaires & des ennemis de la religion. Il ſe préſenta pour cette expédition un ſi grand nombre de chevaliers, que Malthe & le couvent ſeroient reſtés déſerts, ſi le grand-maître, par ſa prudence, n'avoit reſtreint ce ſecours à quatre cens chevaliers. Ils s'embarquerent ſur quatre galeres de la religion, chacun ſuivi de deux valets bien armés, & Georges Schilling, grand-bailli d'Allemagne, & général alors des galeres de la religion, fut nommé pour commander cette eſcadre. Il joignit dans le port de Boniface une partie de la flotte de l'empereur, qui la commandoit en perſonne, d'où on ſe rendit à Majorque, où les vaiſſeaux

JEAN D'OMÉDES.

& les galeres avoient ordre de se trouver avant la fin de septembre.

Personne n'auguroit bien d'une entreprise faite dans une saison si avancée : mais comme l'empereur en poursuivoit l'exécution avec beaucoup d'ardeur, le courtisan, toujours flatteur, n'avoit garde de publier une vérité contraire à l'inclination du prince. Il n'y eut qu'André Doria, grand-amiral, & le marquis Delvasto, général des armées de terre, qui oserent lui représenter les périls où il s'exposoit : & Doria, le plus grand homme de mer qui fût dans ce siecle, lui dit que dans une pareille saison, il n'y avoit point de pilote qui osât, sans une extrême nécessité, tenir long-tems la mer; que celle de Barbarie étoit alors fort orageuse, & qu'il craignoit qu'un coup de vent dissipât sa flotte, & n'empêchât le succès de ses armes. Ce vénérable vieillard ajouta avec son style guerrier : « Souffrez, » *lui dit-il*, qu'on vous détourne de cette » entreprise ; car pardieu si nous y allons, » nous périrons tous ». A quoi l'empereur répondit en riant : « Vingt-deux ans d'empire » pour moi, & soixante-douze ans de vie pour » vous, nous doivent suffire à tous deux pour » mourir contens » ; & sans vouloir changer de résolution, il s'embarqua, mit la proue vers Alger; & après avoir essuyé une tempête assez violente, il gagna la rade de cette ville, où il arriva le 24, d'autres disent le 26 d'octobre.

Quoique le vent fût appaisé, la mer étoit

encore si émue, que pour ne pas obliger les soldats à se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, on différa de deux jours le débarquement. Il se fit ensuite sans beaucoup de résistance de la part des infideles. Soixante galeres mirent leurs troupes à terre, & les gros vaisseaux firent passer les leurs dans les chaloupes. Le débarquement étant achevé, l'armée de terre se trouva composée de vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux. L'empereur, pour prévenir les jalousies ordinaires entre différentes nations, partagea ses troupes en trois corps; le premier fut composé d'Italiens, auxquels ce prince joignit les chevaliers & les soldats de Malthe, commandés par le grand-bailli, & qui ne prenoient l'ordre que de l'empereur. On mit dans le second corps les Espagnols, tous vieux soldats : les Allemands, les Bourguignons, & un grand nombre de volontaires, faisoient le troisiéme. Les Espagnols avoient l'avant-garde; les Italiens le corps de bataille où étoit l'empereur, & les Allemands avoient été mis à l'arriere-garde. Chacun de ces corps avoit trois pieces de campagne à sa tête pour combattre les Arabes, qui, sans garder aucun ordre, attaquoient, tuoient & revenoient continuellement à la charge.

L'empereur ordonna que le bataillon de Malthe s'étendît à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs; les chevaliers étoient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, & la pique ou le sponton à la

JEAN D'OMÉDES.

main. L'auteur d'une relation envoyée au pape, remarque que leurs ſubreveſtes étoient toutes de damas ou de velours cramoiſi, ſur lequel brilloient leurs croix blanches, & qu'ils faiſoient paroître un certain air de grandeur & de fierté, qui jettoit la terreur parmi les barbares qui oſoient en approcher. Le quartier de l'empereur fut marqué entre deux torrens, & il fit entourer une petite colline de gros canons, qui battoient en même-tems la campagne & la ville.

La ville d'Alger eſt bâtie en forme d'amphithéâtre ſur la pente d'une montagne qui regarde le port: on en attribue la fondation au fils de Juba, roi de Mauritanie. Barberouſſe en partant pour Conſtantinople y avoit laiſſé pour gouverneur un vieil eunuque appellé Haſcen, aga, renégat de l'île de Sardaigne, grand homme de mer, & qui avoit toute ſa confiance. L'empereur, avant que d'attaquer la place, lui dépêcha un gentilhomme pour le porter à lui en ouvrir les portes. Cet envoyé, pour l'y déterminer, lui repréſenta la puiſſance de l'empereur, ſes forces, ſon armée de terre & de mer. Il y ajouta des offres de ſommes conſidérables, & il conclut ſon diſcours par lui repréſenter qu'il devoit profiter de cette occaſion pour retourner dans ſa patrie, & pour rentrer en même-tems dans le ſein de l'égliſe, dont le malheur de ſa fortune l'avoit arraché. L'eunuque écouta paiſiblement tout ce diſcours, & pour toute réponſe, il lui dit: « Que » c'étoit être fou que de ſe mêler de conſeiller

» son ennemi : mais que c'étoit encore être plus » fou que de s'arrêter aux conseils qu'un » ennemi donne » : & là-dessus il congédia ce gentilhomme. JEAN D'OMÉDES.

Ce gouverneur avoit dans sa place huit cens Turcs, vieux soldats & fort aguerris, avec environ six mille habitans, partie Maures, & partie Grenadins, tous portant les armes, & qui se feroient fait tuer jusqu'au dernier, plutôt que de retomber sous la domination des Espagnols. L'aga avoit envoyé en mêmetems de l'argent & des présens à différens capitaines des Arabes, pour les obliger à se répandre dans la campagne, & harceler le camp des chrétiens, & ils n'y étoient que trop disposés par le génie de cette nation, qui ne subsiste que de ses courses & de ses brigandages. Toute la plaine en fut bientôt couverte. La plûpart portoient de longues zagaies, qu'ils lançoient avec tant d'adresse, que les chrétiens avoient bien de la peine à en parer les coups.

Pendant que ces coureurs continuoient leurs escarmouches, il s'éleva à l'entrée de la nuit une furieuse tempête, mêlée d'une pluie extrêmement froide, & qui remplit d'eau tout le camp des chrétiens. La pluie avoit tellement détrempé la terre, qu'on ne marchoit plus que dans la boue : d'ailleurs, comme on n'avoit pas encore eu le tems de débarquer les tentes & les équipages, toute l'armée n'avoit que le ciel pour couvert. Les meches des soldats étoient éteintes, & les poudres de leurs fournimens mouillées. Le gouverneur, pour pro-

JEAN D'OMÉDES.

fiter de ce désastre, fit faire une sortie au point du jour par une partie de la garnison. Ils tomberent d'abord sur trois compagnies qu'on avoit postées sur un pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la ville : les infideles trouvant ces soldats transis de froid, les taillerent en pieces. Ce petit succès les porta jusqu'à se jetter sur le quartier de l'empereur ; mais les colonels Colonna & Spinola y accoururent à la tête de leurs régimens : ils furent soutenus par les chevaliers de Malthe, qui quoiqu'à pied se mêlerent si furieusement avec la cavalerie des Turcs & des Maures, qu'ils en tuerent un grand nombre, & en démonterent plusieurs. L'auteur qui m'a fourni en partie cette relation, rapporte qu'un chevalier François, appellé frere Nicolas de Villegagnon, se jettant avec l'impétuosité naturelle à sa nation au milieu des infideles, fut blessé au bras gauche d'un coup de lance, que lui porta un cavalier Maure : mais que ce chevalier ayant manqué contre lui son coup de pique, comme le Maure tournoit son cheval pour lui donner un second coup, le chevalier, qui étoit d'une haute taille & d'une force proportionnée à sa grandeur, sauta sur la croupe du cheval de son ennemi, le poignarda & le jetta à terre. Ses camarades ne montrerent pas moins de courage : tout se rallia sous l'enseigne de la religion ; & Fernand de Gonzague, un des lieutenans-généraux de l'empereur, adressant la parole au grand-bailli de l'ordre : « Courage, » *lui cria-t-il*, généreux commandeur : ce

» n'eſt pas aſſez que de battre ces chiens, il » faut les pourſuivre & entrer avec eux dans » Alger : ce n'eſt qu'à vos chevaliers qu'il » appartient de finir la guerre avant qu'elle » ſoit commencée, & de prendre une place » auſſi forte, ſans artillerie & ſans armes ». Les chevaliers qui ne tiroient leurs forces que de leur courage, n'avoient pas beſoin d'être animés par ces diſcours, & pleins d'ardeur & de feu ils pourſuivirent les infideles juſqu'à la porte de la ville. Ils étoient prêts de ſe jetter dans la place, lorſque le gouverneur ſacrifiant à la fureur des chrétiens ce qui reſtoit de ſes ſoldats hors de la ville, en fit fermer la porte. Le même écrivain que je viens de citer, rapporte que le chevalier Ponce de Savignac, François de nation, & qui portoit l'enſeigne de l'ordre, planta ſon poignard dans la porte, comme une preuve qu'il en avoit approché d'auſſi près qu'il ſe pouvoit. Comme la pluie avoit ceſſé dès le matin, le vieux gouverneur ayant reconnu de deſſus les murailles que les ſoldats de cette ſortie n'avoient eu à combattre que contre les chevaliers & quelques compagnies d'Italiens, il fit braquer contr'eux l'artillerie, qui étoit de ce côté-là, ſur les remparts de la ville : pour empêcher en même-tems leur retraite, il fit une ſeconde ſortie avec les meilleures troupes de ſa garniſon, armées d'arbalêtes de fer, dont on ſe ſervoit utilement dans des tems de pluie. On en vint de rechef aux mains : la plûpart des Italiens, nouveaux ſoldats, qui n'avoient jamais vu

de guerre, transis de froid, ou prenoient la fuite, ou se laissoient égorger sans se défendre. L'empereur averti du péril où les chevaliers étoient exposés, envoya à leur secours quelques compagnies d'Allemands. Le bailli Schilling, de la même nation, se mit à leur tête, chargea de nouveau les infideles, les poussa une seconde fois jusqu'aux portes d'Alger, & ramena sa troupe couverte de gloire & de blessures. Les infideles se servoient de traits empoisonnés: tous ceux qui en furent atteints, moururent depuis: entr'autres frere Ponce de Savignac, enseigne de la religion, ce chevalier qui avoit enfoncé son poignard dans la porte d'Alger, comme nous venons de le rapporter. Malgré une large blessure que lui avoit faite un coup d'arbalête, & quoiqu'il sentît que le poison lui gagnoit le cœur, il eut le courage & la force, appuyé sur un soldat, de tenir toujours de sa main son étendard levé; & ce ne fut qu'en expirant qu'il l'abandonna. Outre ce chevalier & celui de Villars, de la langue d'Auvergne, qui demeura estropié de sa blessure, on prétend que la religion dans ces deux occasions perdit plus de soixante-quinze chevaliers, parmi lesquels on comptoit frere Diégo de Couteras, Espagnol, frere Lopez Alvarez, Navarrois, frere Jean di Pennas, Castillan, frere Pierre de Ressay, Jean Babo, Charles de Gueval, Jean Pinard, tous François; frere Joseph de la Cosa, & frere Marie Catracanti, Italiens, trois chapelains de l'ordre, &

près de quatre cens hommes à la solde de la religion.

Mais cette perte étoit peu considérable par rapport à celle que l'empereur fit le même jour de la plus grande partie de sa flotte. Des nuages obscurs commencerent à dérober la lumiere du soleil, & furent suivis d'une tempête si furieuse, qu'il sembloit que les vents, la mer, la terre, les éclairs, le tonnerre, la pluie, & tous les élémens confondus ensemble, concourussent pour faire périr l'armée chrétienne. Les vaisseaux arrachés par la violence des vents de dessus leurs ancres, paroissoient quelquefois élevés par des montagnes d'eau jusqu'aux nues; & un moment après ils retomboient dans les abymes, & jusqu'au fond de la mer. Quelques-uns agités par la violence des vents, sans que les pilotes & les matelots pussent les gouverner, se brisoient les uns contre les autres; d'autres portés par l'effort de la tempête le long de la côte, échouoient contre les écueils, qui les mettoient en pieces; en sorte qu'en moins d'une demi-heure, il périt quinze galeres & quatre-vingt-six vaisseaux. Ce qui rendoit cette perte encore plus sensible, c'est que ces navires étoient chargés de vivres, & qu'en les perdant, l'armée de terre perdoit encore l'espérance de pouvoir subsister, surtout dans un pays désert, & occupé par des barbares qui tromphoient de la disgrace & du malheur des chrétiens.

Dans cette extrémité, quelques officiers de galeres, qui voyoient leur perte inévitable, par

JEAN D'OMÉDES.

un coup de déſeſpoir, tâchoient d'échouer le long de la côte, dans la vue que la tempête les jetteroit dans quelqu'endroit plus près de terre, & d'où les plus heureux, ſoit à la nage, ou ſur le débris de leurs vaiſſeaux, pourroient ſe ſauver. Pluſieurs prirent ce parti, & périrent miſérablement, ou furent tués par les Arabes, qui bordoient le rivage, & qui ſans vouloir faire d'eſclaves, égorgeoient impitoyablement ces malheureux, comme nous l'apprenons de l'hiſtorien Ulloa, dont le pere s'étoit trouvé à cette funeſte expédition. Cet auteur rapporte que le vaiſſeau de dom Antoine Carriero, chef d'eſcadre, ayant été mis en pieces, une jeune Eſpagnole, d'une rare beauté, qui étoit dans ce vaiſſeau, & qui ſervoit à ſes plaiſirs, ayant été jettée par les flots ſur le rivage, un Arabe, à la vue de la richeſſe de ſes habits & des pierreries dont elle étoit couverte, accourut auſſi-tôt pour en faire ſa proie, & que ſans ſe laiſſer toucher aux prieres, aux larmes, & même aux charmes de cette jeune perſonne, il la maſſacra inhumainement.

La mer étoit couverte de navires briſés, de pieces de bois flottantes, de corps d'hommes & de chevaux. La galere de Jannetin Doria, le cher neveu du grand-amiral, ayant voulu échouer contre terre, s'engrava au bord de la mer, & il alloit être tué comme les autres par les Arabes, ſi l'empereur, triſte ſpectateur de ce naufrage, n'y eût envoyé dom Antoine d'Aragon, avec quelques compagnies Italiennes, qui le tirerent des mains de ces

barbares. On dit que l'amiral ayant appris le péril qu'il avoit couru, s'écria les larmes aux yeux : « Il falloit que mon neveu fût exposé à » cette disgrace, pour m'apprendre, avant que » de mourir, à pleurer sur mer ». Douze galeres, qui appartenoient en propre à cet amiral, quatre commandées par Virginie des Ursins, plusieurs galeres de Naples & de Sicile, & trois cens colonels, capitaines de vaisseaux, ou officiers de terre & de mer, & plus de huit mille soldats ou matelots, périrent dans cette occasion.

Les matelots d'une galere de Malthe, appellée *la Bâtarde*, ayant tenté de la faire échouer contre quelque plage où ils pussent se sauver, frere François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçu de leur dessein, s'y opposa avec une fermeté invincible ; & sur ce que ces mariniers devenus plus hardis par le péril commun, lui représenterent que l'ordre ne perdoit pas beaucoup en perdant le corps de cette galere, qui servoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit été plusieurs fois réparée & radoubée, le commandeur mettant l'épée à la main, leur dit : « Cette galere m'a » été confiée par la religion ; je tuerai le » premier qui se mettra en état de la détruire, » & il faut périr ici, ou la sauver ». Une résolution si héroïque, le courage & la fermeté de ce chevalier en inspirerent à son équipage. A son exemple, & par l'argent qu'il répandit avec profusion, tout le monde mit la main à la pompe, & malgré la grande quantité d'eau

JEAN D'OMÉDES.

qui y entroit, il conferva fa galere. Une autre de la religion appellée *la Catarinetta*, commandée par Jean Barientos, penfa périr par un autre malheur. Son timon ayant été rompu par un violent coup de vent, le vaiffeau fans gouvernail, & porté par la tempête, alloit fe brifer contre des rochers; mais deux hardis matelots, attachés avec des cordes, fe firent defcendre tous nuds dans la mer, remirent un autre timon qu'on avoit de réferve, & fans d'autres outils que leurs mains, ils firent entrer l'éguille dans l'œil du timon, & fauverent cette galere.

L'armée de terre n'étoit pas dans un moindre danger, fans tentes & fans équipages, fans munitions, fans vivres, pas même pour un jour, & fans les remedes néceffaires pour panfer les bleffés. L'auteur de la relation que j'ai fuivie, dit en parlant au pape Paul III, à qui il l'avoit envoyée: « Je puis affurer votre » fainteté que j'ai vu cinq chevaliers de Malthe » & plus de trente gentilshommes volontaires, » languir & perdre tout leur fang dans la boue, » fans qu'on pût leur donner aucun fecours. » Par ordre de l'empereur, on tua tous les » chevaux de l'armée, & on les diftribua aux » foldats par compagnies ».

Ce prince leva enfuite le fiége, & tint à fon retour le même ordre & la même route qu'il avoit obfervés à fon débarquement. Les chevaliers de Malthe, quoique la plûpart bleffés, occuperent le pofte d'honneur, & furent mis à l'arriere-garde, avec les foldats

de la religion & ceux de l'armée, qui étoient les mieux armés. L'auteur de la relation ajoute, qu'ils eurent à soutenir les attaques du gouverneur d'Alger, qui, à la tête de sa cavalerie, & pour traverser la marche de l'armée, leur faisoit des charges continuelles. Enfin les chrétiens gagnerent sur le soir le bord d'un torrent appellé Alcaras, mais qui grossi par la pluie, ne se trouva pas guéable. Il fallut camper dans cet endroit, & y passer la nuit, que les ouvriers de l'armée employerent à dresser un pont avec les débris des vaisseaux qui se trouverent sur la plage, & sur lequel l'armée passa le lendemain. Après trois jours de marche, elle arriva proche du camp de Matafus, où les malheureux restes de la flotte étoient abordés. L'armée s'y rembarqua avec la joie de quitter ce rivage.

A peine y avoit-il trois heures qu'on étoit à la voile, qu'il s'éleva une nouvelle tempête: la flotte fut dispersée de nouveau, plusieurs vaisseaux périrent, un entr'autres, où il y avoit sept cens soldats Espagnols: il fit naufrage à la vue de l'empereur, sans qu'on le pût secourir. Enfin les chrétiens, parmi tant de périls, & dans la crainte continuelle d'être abîmés dans la mer, arriverent au port de Bugie, dont les Espagnols étoient maîtres depuis la conquête qu'en avoit faite dom Pedre de Navarre, général des rois catholiques. Muley Hascen, roi de Tunis, s'y rendit avec des vivres & des rafraîchissemens pour l'empereur & pour son armée. Ce prince le reçut bien, & l'assura

JEAN D'OMÉDES.

de sa protection, & après que le calme fut revenu, il en partit le 16 de novembre pour Carthagene, où il arriva le 25 du même mois. Avant que de se rembarquer, il congédia avec de grands témoignages de satisfaction le bailli d'Allemagne, & tous les chevaliers, qui sur trois galeres à demi brisées, regagnerent avec beaucoup de peine le port de Malthe.

Pendant que les vaisseaux & les galeres de la religion étoient retenus en Afrique au siége d'Alger, le canal de Malthe étoit souvent rempli de corsaires, qui en tenoient le port bloqué, insultoient les côtes de l'île, & celles de Goze, & en enlevoient les habitans qui étoient assez malheureux pour tomber entre leurs mains. Le grand-bailli à son retour n'eut pas plutôt fait radouber ses galeres, qu'il se mit en mer, leur donna la chasse, purgea le canal de ces pirates, les poursuivit jusques sur les côtes d'Afrique, prit plusieurs rais ou capitaines, & répandit dans ces mers la terreur de son nom, & la crainte de ses armes.

Le gros tems l'ayant obligé de se retirer dans le port de Tripoli, il apprit par un envoyé de Muley Hascen, roi de Tunis, que ce prince envoyoit au gouverneur de la place, que Barberousse, irrité de trouver les chevaliers à la tête de toutes les entreprises que les chrétiens faisoient contre les Turcs d'Afrique, sollicitoit à la Porte un ordre pour faire le siége de Tripoli; que Morat Aga son lieutenant en faisoit les préparatifs à Tachiore; qu'il

avoit même fait conſtruire une redoute dans le village d'Adabus, voiſin de Tripoli, où il avoit mis un corps avancé, qui, de ce côté-là, tenoit Tripoli comme bloqué. Il ajouta que les liaiſons de Haſcen avec l'empereur & les chevaliers, avoient rendu ſon maître odieux aux Turcs & aux autres princes de ſa religion; que pluſieurs même des principales villes de ſon état, comme Souſa, Monaſter, Mehedia ou Africa, Aſſacos & Calibie s'étoient révoltées, & que les unes avoient reçu les Turcs, & d'autres prétendoient ſe maintenir par leurs ſeules forces dans une entiere indépendance: qu'un grand nombre de Tuniſiens mécontens, s'étoient retirés dans Alger ſous la protection de Barberouſſe, depuis la déroute de l'empereur; que l'on ne doutoit pas qu'on ne vît dans peu ce redoutable corſaire à la tête d'une armée faire le ſiége de Tripoli & de Tunis; que Haſcen devoit partir inceſſamment pour aller trouver l'empereur qui étoit alors en Italie, & lui demander des ſecours qu'il avoit lieu d'eſpérer d'un prince, qu'il reconnoiſſoit pour ſon ſouverain.

Nous avons déja dit que les chevaliers avoient ſollicité l'empereur de mettre Tripoli en état de défenſe, ou qu'il leur fût permis d'en combler le port, de faire ſauter le château, & d'abandonner une ville ſi à charge à l'ordre. Le grand-bailli, après avoir viſité tout de nouveau la place, tint enſuite un conſeil de guerre avec le gouverneur & les principaux chevaliers de la garniſon; &

JEAN D'OMÉDES.

d'un commun avis, après avoir eu le consentement du grand-maître & du conseil, on renvoya à Charles-Quint d'autres ambassadeurs qui lui firent de nouvelles instances, & qui lui représenterent qu'on ne pouvoit conserver cette place ouverte de tous côtés, sans en relever les murailles, & les fortifier par des ouvrages avancés; que le pays ne fournissoit ni chaux ni pierres, pour ces différens travaux; qu'on n'en pourroit tirer de Malthe sans une grande dépense, outre que les chevaliers étoient embarrassés à s'y fortifier: mais que si sa majesté impériale trouvoit à propos qu'ils restassent dans une aussi méchante place, il étoit nécessaire qu'il ordonnât à son vice-roi de Sicile d'y envoyer incessamment de l'argent, des ouvriers & des matériaux: que pour prévenir le siége dont on étoit menacé, & pendant qu'on travailleroit aux fortifications, on y fît entrer quelques compagnies des troupes de Sicile; que les galeres de ce royaume avec celles de la religion tinssent la mer pour empêcher les infideles de faire des descentes, & de traverser les ouvrages qu'on ne pouvoit se dispenser d'entreprendre pour la sûreté de cette place.

Cette ambassade n'eut pas un succès plus heureux que la premiere. L'empereur qui craignoit que les Turcs ne s'attachassent à la conquête de la Sicile, mais qui prévoyoit en même-tems qu'ils ne tourneroient jamais leurs armes de ce côté-là, tant que les chevaliers

seroient

seroient maîtres de Tripoli, étoit bien aise que ces guerriers, au prix de leur sang & à leurs dépens, occupassent en Afrique les forces de ses ennemis : ainsi il fit dire par ses ministres aux ambassadeurs de la religion, que conformément au traité de l'inféodation de Malthe, il souhaitoit que les chevaliers se maintinssent dans Tripoli : il ajouta des promesses magnifiques d'un puissant secours, si la place étoit assiégée : mais il s'excusa d'accorder des troupes & l'argent qu'on lui demandoit, sur le pressant besoin qu'il en avoit, disoit-il, pour résister aux armes des François & des Turcs, qui attaquoient en même-tems ses états ou ceux du roi des Romains son frere, tant en Flandre, en Italie, qu'en Hongrie.

Le grand-bailli fut sensiblement touché de voir revenir ces ambassadeurs, sans autres secours que de vaines promesses. Cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, quoique tout lui manquât, il ne se manqua pas à lui-même & à son ordre ; & avant que de partir de Tripoli, il résolut de mettre cette place en état, si elle étoit assiégée, de pouvoir attendre du secours de Malthe ou de Sicile. Dans cette vue, il employa la chiourme de ses galeres à creuser & à élargir les fossés en quelques endroits ; on haussa les murailles, & on ajouta au château quelques ouvrages de terre pour en éloigner les approches : lui-même & tous les chevaliers de son escadre & de la garnison servoient les ouvriers, & s'employoient à l'envi dans ces travaux

Jean d'Omédes.

militaires. Mais comme après tout, de pareilles fortifications faites à la hâte ne pouvoient au plus que reculer de quelques jours la perte de la ville, le grand-bailli, qui ne désespéroit pas que l'empereur infiniment jaloux de sa gloire, ne fît des efforts extraordinaires pour maintenir Muley Hascen dans un royaume qu'il regardoit comme sa conquête, écrivit à ce roi Maure; & par sa lettre, il l'exhortoit de presser son départ, & de se rendre incessamment à la cour de l'empereur. Il se flattoit que les secours qu'il tireroit de ce prince serviroient également à la conservation de Tripoli, comme à celle de Tunis; & que les Turcs voyant une armée de Charles-Quint sur les côtes d'Afrique, ne hasarderoient pas en sa présence de faire le siége de Tripoli.

Muley, suivant ces avis & son propre intérêt, se disposa à passer en Italie; & en son absence il laissa le gouvernement de son état & de sa capitale à un Maure appellé Mahomet Temtes ou le Begue. Un renégat, corsaire de nation, nommé Caid Ferrath, devoit commander dans le château; & comme le roi de Tunis redoutoit l'humeur inquiete du prince Muley Hamida son fils ainé, pour l'occuper, il l'envoya du côté du cap Bon avec quelques compagnies d'Arabes, dans le dessein de soumettre quelques chevaliers ou seigneurs qui refusoient de payer les tributs auxquels ils étoient assujettis.

Muley après avoir établi cet ordre dans ses états, en partit, passa par la Goulette pour

JEAN D'OMÈDES.

y voir le prince Mahomet son fils qui y étoit en ôtage avec plusieurs Maures ; & après avoir conféré du sujet de son voyage avec dom Francisco de Touar, il lui confia ses pierreries, & ce qu'il avoit de plus précieux. Il chargea son vaisseau de présens magnifiques pour l'empereur & pour ses ministres : il s'embarqua, & soit par une certaine ostentation inséparable du trône, ou pour sa sûreté, & pour se défendre, si dans la traverse il étoit attaqué par des corsaires, il se fit escorter par cinq cens hommes, officiers de guerre, ou simples courtisans, & qui lui servoient de garde. Sa navigation fut heureuse ; il arriva sans obstacle en Sicile, d'où il passa à Naples : il y fut reçu avec beaucoup de magnificence par le vice-roi. Il dépêcha ensuite des couriers, pour demander une entrevue à l'empereur ; mais ce prince qui étoit pressé de passer en Allemagne, où les mouvemens excités par les Luthériens l'appelloient, envoya des ordres au vice-roi de conférer avec le prince Maure du sujet de son voyage, & ensuite de lui en rendre compte.

Fin du dixième Livre.



LIVRE ONZIÉME.

JEAN D'OMÉDES.

PENDANT que le roi de Tunis & le miniftre de Charles-Quint conféroient enfemble fur les moyens de s'oppofer à Barberouffe & aux autres corfaires, la fortune fufcita à Muley un ennemi dont il ne s'étoit pas affez défié, & qui lui enleva fa couronne. Le prince Hamida, fils ainé de Muley, avoit un favori appellé Mahomet, qui par la voie ordinaire des courtifans, la flatterie & une complaifance fervile, s'étoit rendu maître de toute fa confiance. Ce favori cachoit au fond de fon cœur une haine mortelle, & des defirs violens de vengeance contre le roi qui avoit fait mourir fon pere. L'abfence de ce prince lui parut une occafion favorable pour fatisfaire fon reffentiment. Il jetta dans l'efprit d'Hamida des foupçons au fujet du voyage du roi fon pere en terre chrétienne. Il lui dit qu'il devoit craindre que Muley ne voulût laiffer après fa mort fa couronne au prince Mahomet fon fecond fils; que c'étoit peut-être le motif des conférences qu'il avoit eues avec le gouverneur de la Goulette; qu'on n'ignoroit pas qu'il lui avoit remis tous fes tréfors, & que vraifemblablement il n'étoit allé trouver l'empereur que pour lui faire agréer cette difpofition, & en tirer comme du prince fouverain une inveftiture en faveur de fon frere. Hamida, jeune ambitieux, &

brûlant du desir de regner, prit feu à ces discours ; & de concert avec son favori, il fit répandre dans Tunis des bruits sourds, que le roi son pere étoit tombé griévement malade à Naples, & qu'avant que de mourir il avoit voulu recevoir le baptême, & s'étoit fait chrétien.

A la faveur de ces bruits dont il étoit l'auteur secret, & comme s'il n'eût pas douté de la mort du roi, il se rendit à Tunis, & monta au palais pour en prendre possession. Mais le vice-roi, vieillard austere & ferme, lui reprocha son excès de facilité à croire de méchantes nouvelles ; & après lui avoir dit qu'il rendroit compte à Muley de son empressement à lui succéder, il l'obligea de sortir de la capitale. Hamida, confus du mauvais succès de son artifice, & inquiet de l'avenir, se retira dans une maison de plaisance à quelques milles de Tunis. Il ne fut pas plutôt sorti de cette place, que le vice-roi se jetta dans une barque, se rendit au château de la Goulette pour savoir du gouverneur quelles nouvelles il avoit reçues de Sicile & de Naples ; & sur ce qu'il apprit que le roi son maître étoit en parfaite santé, il s'en revint avec beaucoup de joie dans son gouvernement.

Mais le favori d'Hamida tirant avantage de son voyage, répandit parmi le peuple de nouveaux bruits ; que la mort de Muley n'étoit que trop certaine ; que ç'avoit été le sujet du voyage que le vice-roi venoit de faire avec tant de précipitation à la Goulette ;

JEAN D'OMÉDES.

qu'on n'ignoroit pas que ſon frere Adulzes, & le jeune Ferrath, fils du gouverneur du château de Tunis, étoient élevés auprès de Mahomet, & en ôtage comme lui dans le fort de la Goulette; que le vice-roi n'en avoit fait le voyage que pour conférer avec eux & avec le gouverneur chrétien, des moyens les plus sûrs pour placer Mahomet ſur le trône de Tunis, & qu'infailliblement on verroit au premier jour les Eſpagnols les armes à la main ramener ce jeune prince à Tunis, & l'en faire proclamer ſouverain.

Le peuple toujours avide de la nouveauté, ajouta une foi entiere à ces bruits qui augmenterent encore en paſſant de bouche en bouche, & qu'on chargea de pluſieurs circonſtances fabuleuſes. A en croire ſur-tout les partiſans d'Hamida, ils publioient que le jeune Mahomet ſon frere élevé chez les chrétiens, avoit embraſſé ſecrétement le chriſtianiſme, comme le gage le plus sûr qu'il pourroit donner à l'empereur de ſa fidélité.

La crainte d'avoir un chrétien pour ſouverain allarma toute la ville. On s'aſſemble, on cabale, & on députe enfin à Hamida pour l'exhorter à venir au ſecours d'un peuple qui vouloit lui mettre la couronne ſur la tête. On le trouva ſe promenant dans des jardins, enſeveli dans une profonde mélancolie, déteſtant la fauſſe démarche que ſon favori lui avoit fait faire, & croyant bien que le roi ſon pere à ſon retour ne lui pardonneroit pas le fatal empreſſement qu'il avoit fait paroître pour

monter ſur le trône. La nouvelle de l'émotion du peuple fit ſuccéder la jòie à ces triſtes preſſentimens ; il ramaſſe ſes partiſans , & à leur tête, & à la faveur du peuple, il entre dans Tunis, ſurprend le vice-roi & le gouverneur du château, les fait égorger, maſſacre les plus zélés ſujets de Muley, s'empare du palais ; & pour prémices de ſa puiſſance, ce jeune tyran, par un inceſte déteſtable, contraint les femmes les plus chéries de ſon pere d'entrer dans ſon lit.

Le roi de Tunis ayant appris de ſi fâcheuſes nouvelles, & dans la crainte que ſon fils pour ſe maintenir ſur le trône ne ſe fortifiât de la pròtection & du ſecours de Barberouſſe, réſolut de retourner inceſſamment en Afrique. Du conſentement du vice-roi, il leve juſqu'à deux mille hommes qu'il ramaſſe parmi les bandits & les exilés ; met à leur tête un ancien officier du pays, appellé l'Ofredo, s'embarque & arrive à la Goulette, où les nouvelles & les différentes circonſtances de la révolte d'Hamida lui furent confirmées. Le gouverneur lui conſeilloit de ne point ſortir de ſa place qu'il ne fût inſtruit des forces de ſon ennemi, & de la diſpoſition de ſes ſujets ; mais Muley prévenu que ſon fils n'oſeroit ſoutenir ſa préſence, & encouragé par l'Ofredo qui ſe flattoit de s'enrichir à la priſe de Tunis, ſe mit en chemin. Ce qui acheva de le déterminer à prendre un parti ſi dangereux, ſur-tout avec ſi peu de forces, c'eſt que des traîtres par des ordres ſecrets d'Hamida, ſe préſenterent ſur ſon

JEAN D'OMÉDES.

chemin comme des fideles sujets qui venoient se ranger sous les étendards de leur légitime souverain; & ils lui dirent qu'ils avoient laissé son fils fort consterné des nouvelles de son retour, incertain du parti qu'il avoit à prendre, & qu'on disoit qu'il étoit résolu de se réfugier dans le fond des terres, chez quelques Arabes ses amis.

Muley séduit par les discours de ces perfides, hâta sa marche. En approchant de Tunis, il en vit sortir d'abord quelques escadrons, qui à leur contenance mal assurée, sembloient ne s'être avancés que pour reconnoître ses forces. On ne laissa pas d'en venir à de légeres escarmouches : mais pendant que les rebelles amusoient Muley, il en vint un plus grand nombre qui engagerent le combat. Les troupes se mêlerent ensuite; la bataille fut sanglante; Muley emporté par son courage, & encore plus par sa colere, poussoit vivement les troupes qui lui étoient opposées; mais en combattant à la tête d'un escadron, il reçut une blessure que ses soldats crurent mortelle; ce qui rallentit leur ardeur. Dans le même instant il sortit de la forêt des Oliviers, voisine de Tunis, un grand corps d'infanterie composé d'Arabes, qu'Hamida avoit pris à sa solde. Les chretiens s'en virent bientôt enveloppés; & malgré leur courage & leur fermeté, les infideles, supérieurs en nombre, les taillerent en pieces. Quelques-uns, en tâchant de se sauver à la Goulette par l'étang, se noyerent, & le malheureux Muley

abandonné des chrétiens & des Maures, fut pris. On le conduisit aussi-tôt à son fils ; mais ce perfide auquel il restoit quelque sorte de honte de son crime, ne voulut pas le voir. Il le fit jetter chargé de chaînes dans un cachot, & le lendemain il lui envoya des bourreaux, qui ne lui laisserent que le choix de la mort, ou d'être aveuglé. Il prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les deux yeux.

JEAN D'OMÉDES.

Une révolution si surprenante dans un royaume voisin de Tripoli, & allié avec l'ordre de Saint-Jean, consterna les chevaliers. Ceux sur-tout qui se voyoient à Tripoli éloignés de Malthe, environnés des infideles, dans une place sans fortifications, & commandée de plusieurs endroits, ne doutoient pas de se voir assiégés au premier jour. Fernand de Braquemont qui en étoit gouverneur, désespérant de s'y pouvoir maintenir, & sous prétexte qu'il n'y avoit point d'honneur à acquérir dans la défense d'une place si foible, fit de grandes instances auprès du grand-maître pour être rappellé, & obtint à la fin son congé. Il eut pour successeur Christophle de Solertarfan, grand-chancelier, duquel dans la suite on n'eut pas plus de sujet d'être content. Cependant comme dans un poste si important on avoit besoin d'un gouverneur plein d'expérience, & aussi sage qu'intrépide, le grand-maître & le conseil jugerent à propos de le rappeller, & on substitua en sa place le commandeur de la Valette, chevalier de la langue de Provence,

JEAN D'OMÉDES.

& qui depuis qu'il avoit pris l'habit à Malthe, n'en étoit sorti que pour aller en course contre les infideles. Il essuya dans ces expéditions l'une & l'autre fortune, mais toujours avec le même courage & la même fermeté. Tantôt vainqueur, & quelquefois vaincu, il se vit même dans les fers des infideles; mais il n'en étoit pas plutôt sorti, qu'il armoit de nouveau. Son nom seul portoit la terreur dans les mers d'Afrique & de Sicile; & parmi ce grand nombre de chevaliers qui faisoient la course, les infideles n'avoient point d'ennemi plus redoutable. Il ne fut pas plutôt arrivé à Tripoli, qu'il fit faire la revue des officiers & des soldats, chrétiens ou Maures, alliés de la religion. Il les pourvut tous de bonnes armes, cassa ceux qui ne lui parurent pas propres à les porter, ou ceux qui furent convaincus, faute d'argent, de les avoir jouées, & punit sévérement les blasphémateurs. Il mit ensuite hors de la ville & du château toutes les bouches inutiles, fit un grand amas de vivres, ajouta de nouvelles fortifications à la place, autant que sa mauvaise situation & le peu d'argent qu'il avoit le purent permettre; & après en avoir fait lever un plan exact, & de toute la côte d'Afrique, il l'envoya par un chevalier à l'empereur, pour lui faire voir de quelle importance il lui étoit pour ses états d'Italie, & même d'Espagne, que Tripoli ne tombât pas entre les mains des infideles, & sur-tout de Dragut, alors chef de tous les corsaires de Barbarie, qui avoit succédé à Barberousse dans

cet emploi, & qui n'étoit occupé que du dessein de chasser les chevaliers des côtes d'Afrique.

Dragut dont nous venons de parler, étoit né dans un petit village de la Natolie, situé vis-à-vis l'île de Rhodes. Son pere & sa mere étoient mahométans, gens pauvres, & qui ne subsistoient que de la culture des terres, & du travail de leurs mains. Cette vie obscure & pénible ne convenant pas à l'humeur vive & inquiete du jeune Dragut, il prit parti dès l'âge de douze ans avec un officier d'artillerie, qui servoit sur les galeres du grand-seigneur. D'abord mousse, & simple matelot, ensuite pilote ; & depuis à l'école de son patron, il devint excellent canonnier. Pendant plusieurs années il servit en cette qualité sur différens vaisseaux; & ayant fait quelque profit, il parvint à être de part dans un brigantin de corsaires. Il eut bientôt à lui seul une galiote, avec laquelle il fit des prises considérables. Il grossit ensuite son armement, & se fit redouter dans tout le levant. Parmi les infideles il n'y avoit point de pilote, qui eût une connoissance si parfaite des îles, des ports & des rades de la Méditerranée. Mais comme tout ce qui navigeoit dans les mers de Turquie dépendoit en quelque maniere de Barberousse, alors amiral du grand-seigneur, Dragut rechercha sa protection, & se rendit à Alger pour lui offrir ses services.

La réputation de ce corsaire l'avoit précédé; Barberousse étoit instruit de sa valeur,

JEAN D'OMÉDES.

& sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux. Il fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son général, & avec un entier succès. Barberousse après l'avoir fait passer par tous les degrés de la milice, en fit son lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de douze galeres.

Depuis ce tems-là il ne se passoit point d'été que ce redoutable corsaire ne ravageât les côtes de Naples & de Sicile ; aucun vaisseau chrétien n'osoit même s'exposer à passer d'Italie en Espagne, qu'il ne fût aussi-tôt enlevé ; & quand la mer ne lui fournissoit pas de proie, il s'en dédommageoit par des descentes le long des côtes, pilloit les bourgs & les villages, & faisoit esclaves les habitans.

L'empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria son amiral de le chercher, de tâcher à quelque prix que ce fût de s'en défaire, & d'en purger la mer. Doria ayant reçu les ordres de l'empereur, arma aussi-tôt ce qu'il trouva de vaisseaux & de galeres en état d'aller en mer ; & comme ce vieux général étoit rassasié de gloire, pour en faire acquérir à Jannetin Doria son neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Doria partit aussi-tôt, chercha Dragut, & fut enfin assez heureux pour le rencontrer le long des côtes de l'île de Corse, dans le port ou la cale de Giralate, château situé entre Calvi & Layazzo. Le

corsaire qui ne savoit point que la flotte de l'empereur fût en mer, se croyoit en sûreté dans cette anse; mais il s'y vit bientôt enfermé & foudroyé par le canon du château, & par l'artillerie des vaisseaux. Il se défendit d'abord avec son courage ordinaire; mais le feu supérieur des chrétiens fit taire le sien, & il vit en même-tems toute la côte de l'île bordée des habitans en armes, gens féroces qui accoururent pour contribuer à sa défaite, & pour se venger de celui qui avoit tant de fois ravagé leurs campagnes, & pillé leurs maisons.

Dans cette extrémité, Dragut n'eut point d'autre parti à prendre que d'arborer le drapeau blanc; il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre. Mais toute la composition qu'il obtint, fut de racheter sa vie au prix de sa liberté: il fut obligé avec ce qu'il avoit alors de galeres de se remettre au pouvoir du général chrétien. On le fit passer avec ses officiers sur la capitane à la vue du jeune Doria qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux corsaire outré de rage, s'écria: *Faut-il qu'à mon âge je me voye dans les fers d'un petit efféminé?* Les historiens du tems prétendent qu'il se servit même d'un terme bien plus offensant, que la pudeur ne permet pas de rapporter, & que Jannetin irrité d'une injure si atroce, lui donna quelques gourmades, & le fit enchaîner.

Il resta dans l'esclavage pendant quatre ans entiers; & quoiqu'il offrît la carte blanche pour sa rançon, on n'étoit pas résolu de lui

JEAN D'OMÉDES. rendre sa liberté. Mais les Génois allarmés depuis de voir le fameux Barberousse avec cent galeres dans la riviere de Gènes, demanderent Dragut à Doria; & pour empêcher qu'on ne ravageât leur territoire, ils le renvoyerent avec des présens à l'amiral du sultan.

Barberousse le rétablit aussi-tôt dans son emploi, & lui confia à l'ordinaire un détachement de ses galeres. Les mauvais traitemens qu'il avoit reçus pendant qu'il étoit dans les chaînes, augmenterent sa haine naturelle contre les chrétiens. Il courut toutes les côtes du royaume de Naples, prit & saccagea Castel-Lamare, & la plûpart des villages de la côte, fit un grand nombre d'esclaves, & & peu de jours après, il enleva une galere de la religion, qu'un gros tems avoit séparée de son escadre, & sur laquelle ce corsaire trouva soixante-dix mille écus, qui étoient destinés pour les fortifications de Tripoli: perte irréparable à l'égard de cette place, & pour ceux à qui elle appartenoit. Barberousse étoit retourné à Constantinople, ou quoiqu'âgé de plus de quatre-vingts ans, il passoit les jours & les nuits avec ses plus belles esclaves. Mais ayant poussé la débauche trop loin, on le trouva mort dans son lit de ces excès. Soliman sentit vivement sa perte, & pour le remplacer, il ordonna à tous les corsaires de ses états, de reconnoître Dragut pour général: mais sans le revêtir de la dignité d'amiral. Cependant il ne laissa pas de lui confier toute

son autorité du côté du midi, & à l'égard des côtes d'Afrique.

L'ambition de Dragut crut avec son pouvoir; & à l'exemple de Barberousse, il résolut de s'emparer de quelque place forte, & d'un bon port, où sous l'aveu & la protection de Soliman, il pût retirer ses prises, & s'en faire comme un petit état, & une principauté particuliere. Plein de ces vues, & avant que les ordres de la Porte eussent décidé des opérations de la campagne, il ramassa pendant l'hiver même ce qu'il y avoit dans ces mers de corsaires. S'étant mis à leur tête, il chassa d'abord les Espagnols des villes de Sousa, de Monaster & de Fagues; toutes places qui faisoient partie autrefois du royaume de Tunis, mais qui pour être ouvertes & sans aucune fortification, recevoient indifféremment dans leurs ports, le parti le plus puissant, & celui qui tenoit la mer: en sorte qu'elles avoient passé successivement & plus d'une fois de la domination des Maures & des princes naturels du pays, à celle des corsaires Turcs, & depuis sous la domination des Espagnols.

Dragut s'en étoit rendu maître avec la même facilité: mais comme il prévit qu'il ne pourroit pas s'y maintenir contre toutes les forces de l'empereur, & qu'au retour du printems il s'y verroit assiégé par les galeres de Naples & de Sicile, il jetta les yeux sur la ville d'Africa, autrement appellée Méhédia, & connue du tems des Romains sous le nom d'Adrumette. Cette place située entre Tunis & Tripoli,

étoit bâtie sur une langue de terre qui avance dans la mer. On l'appelloit la petite Afrique, comme une des plus considérables de cette troisiéme partie de notre continent. Elle étoit fortifiée réguliérement ; ses murailles très-élevées, terrassées en dedans, d'une épaisseur extraordinaire, garnies de tours & de boulevards ; l'artillerie en étoit nombreuse & en bon état. On trouvoit au-dessus de la ville, sur une éminence qui la dominoit, un fort ou une espece de château qui lui servoit de citadelle. Le port étoit grand, sûr, & à l'abri de tous vents. Il y en avoit un particulier & plus petit pour les galeres, & qui étoit fermé par une barriere de fer : les flots de la mer battoient le pied des murailles, & environnoient cette place de tous côtés, excepté par l'endroit seul qu'elle tenoit à la terre ferme.

Les habitans, tous Maures, & mahométans, après s'être soustraits de la domination des rois de Tunis leurs princes naturels, avoient érigé leur gouvernement en forme de république : & de peur de surprise, & qu'on ne donnât atteinte à leur liberté, ils n'admettoient dans leur ville ni Turcs ni Chrétiens ; & si par la nécessité du commerce ils souffroient dans leur port quelques vaisseaux étrangers, c'étoit toujours en petit nombre, & avec des précautions qui les mettoient hors d'état d'en être surpris.

Cette place telle que nous la venons de représenter, devint l'objet des desirs ambitieux de Dragut. Mais comme il n'avoit pas

de troupes suffisantes pour l'attaquer à force ouverte, & qu'il n'étoit pas même assuré que le grand-seigneur trouvât bon qu'il y employât ses armes, il résolut de faire suppléer l'artifice à la force, & de tâcher en formant quelqu'intelligence dans la place, de s'en rendre maître, persuadé que les princes ne désavouent guère les entreprises même les plus injustes, quand par le succès elles tournent à leur profit. Dans cette vue, & pour reconnoître la place de plus près, il entroit quelquefois dans le port, mais seulement avec un léger brigantin ou quelque galiotte; & il contenoit ses soldats dans une modestie rare parmi les corsaires. Insensiblement il fit connoissance avec un des principaux magistrats, appellé Hybrahim-Barat, & qui commandoit dans une des principales tours qui flanquoient les murailles de cette place. Dragut cultiva cette nouvelle amitié par des présens de ce qui se trouvoit de plus rare dans ses prises; seul moyen parmi les barbares & souvent même parmi les chrétiens, pour en attirer la confiance. Il commença par lui laisser entrevoir qu'il l'associeroit volontiers dans les prises qu'il faisoit tous les jours, & il lui fit connoître ensuite le profit immense qu'il tireroit de cette société; mais en même-tems il lui fit envisager que pour rendre cette société plus durable, & leur liaison plus sûre, il étoit à souhaiter qu'il pût être admis dans la ville en qualité de citoyen. Le Maure gagné par l'espérance du gain, se chargea d'en faire la

JEAN D'OMÉDES.

proposition au conseil ; mais la profession du corsaire la fit rejetter par tous les magistrats ; & Hybrahim fut même repris sévérement d'en avoir fait la premiere ouverture. Le dépit & le chagrin de se voir rebuté, menerent ce Maure plus loin qu'il n'avoit peut-être pensé d'abord : il parut à Dragut qu'il étoit capable de tout entreprendre pour s'en venger. Le corsaire, pour profiter de la chaleur de son ressentiment, lui proposa de le recevoir dans cette tour de la ville, dont il avoit le commandement, & il lui fit goûter cette nouvelle proposition par des sommes considérables. L'avare Maure ne put y résister : il s'abandonna entiérement à Dragut ; leur marché fut bientôt conclu ; ils convinrent que le corsaire partiroit incessamment ; que pour faire oublier ses vues, & dissiper l'ombrage que les magistrats en auroient pu prendre, il laisseroit couler quelque tems sans reparoître ; qu'il prendroit ensuite toutes les troupes qu'il avoit dans Soufa & dans Monaster ; qu'il les feroit filer le plus secrétement qu'il pourroit du côté d'Africa ; qu'il s'approcheroit jusqu'au pied de la tour pendant une nuit, & à une heure que le Maure lui assigna ; & que par le poste où il commandoit, il lui faciliteroit l'entrée dans la ville. Ce perfide complot fut exécuté avant que les habitans s'en apperçussent : Dragut à la faveur des ténebres entra dans la tour, & de-là dans la ville, & en occupa les principaux postes. Le jour découvrit aux citoyens leur malheur ; ils ne laisserent pas de

prendre les armes : on en vint aux mains ; mais comme tout étoit rempli de trouble & de confusion, ils se battirent avec plus d'impétuosité que de conduite. Les corsaires en taillerent en pieces une partie, & obligerent les autres a mettre les armes bas, & à reconnoître pour maître & pour souverain, celui qu'ils avoient refusé d'admettre pour citoyen. Il introduisit depuis dans la place de nouvelles troupes, qui faisoient redouter son autorité, & qui servoient à la maintenir : & après avoir établi sur des fondemens aussi solides sa nouvelle domination, il confia le gouvernement de cette ville à un jeune corsaire son neveu, appellé le rais, ou capitaine Essé.

Il partit ensuite d'Africa sur des ordres de la Porte, pour continuer ses courses contre les chrétiens ; mais avant que de s'embarquer, il ordonna à son neveu de se défaire en son absence de ce Maure qui l'avoit introduit dans la place, de peur que le repentir d'avoir trahi sa patrie, ou peut-être l'espoir d'une plus grande récompense, ne l'engageât à une nouvelle trahison. Le gouverneur, dès qu'il fut parti, ne manqua pas d'exécuter ses ordres, & Hybrahim reçut la récompense que méritoit sa perfidie.

Les nouvelles de la conquête d'Africa allarmerent toutes les côtes de la Sicile, & donnerent beaucoup d'inquiétude à l'empereur. Ce prince prévit que le corsaire en alloit faire sa place d'armes ; que le port lui serviroit à l'avenir de retraite pour ses vaisseaux, &

JEAN D'OMÉDES.

qu'il lui feroit aifé d'infefter de-là toutes ces mers, & même de défoler les côtes de Naples & de Sicile. Pour prévenir fes deffeins, & avant que fa domination fût plus affermie, il réfolut de faire le fiége de cette ville. L'affaire ayant été mife en délibération, fon confeil fut d'avis de reprendre Soufa, Monafter, & les autres places voifines, d'où les corfaires auroient pu tirer du fecours, afin de trouver moins de difficulté dans le fiége d'Africa.

Doria, par fon ordre, mit en mer la flotte qu'il commandoit, le pape y joignit les galeres de l'églife, & le grand-maître, à la priere de l'empereur, envoya pour cette expédition celles de Malthe, fous le commandement du bailli de la Sangle. Il y avoit dans cette efcadre particuliere cent quarante chevaliers, & un bataillon de quatre cens hommes de troupes, que la religion entretenoit à fa folde. Toutes ces forces étant réunies, la flotte chrétienne mit à la voile, tint la route des côtes d'Afrique, & fur des avis que Doria reçut que Dragut étoit dans le port de Monafter, il fut l'y chercher. Mais le corfaire étoit trop habile & trop défiant pour s'enfermer dans une fi mauvaife place, il prit le large, tint la mer, & étant bien inftruit que Doria n'avoit pas affez de troupes fur fa flotte pour former le fiége d'Africa, foit pour éviter fa rencontre, foit pour faire diverfion, en attendant qu'il fût éclairci de fes deffeins, il courut les côtes d'Efpagne, où il continua fes ravages ordinaires.

Doria, de son côté, pour suivre les ordres de l'empereur, débarqua ce qu'il avoit de troupes au cap Bon, s'empara du fort de Calibre, l'ancienne Clupée des Romains, d'où il s'avança ensuite jusqu'aux portes de Monaster. A l'approche des troupes chrétiennes, qui ne paroissoient pas en grand nombre, les Turcs joints aux habitans qui avoient pris les armes en leur faveur, firent une sortie, moins pour combattre, que pour reconnoître les forces de leurs ennemis. Les chevaliers qui avoient la tête de l'attaque, & qui étoient soutenus par un Terce Espagnol, les joignirent, engagerent le combat malgré les Maures, en tuerent un grand nombre, tournerent le reste en fuite, & les suivirent de si près, qu'ils entrerent avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Une partie des habitans qui ne s'étoient point trouvés à cette sortie, & les Turcs qui purent échapper à la premiere fureur des victorieux, se refugierent avec le gouverneur dans le château. Doria, après avoir fait sommer le commandant de se rendre, sur son refus, fit dresser ses batteries, le fort fut foudroyé à coups de canon. A peine eut-on fait breche, que l'amiral chrétien, sans examiner si elle étoit assez grande, & qui auroit cru se déshonorer en attaquant une si petite place selon les regles ordinaires, ordonna qu'on se préparât pour l'assaut. Les habitans eussent bien voulu capituler : mais le gouverneur, vieux corsaire, & qui avoit plusieurs de ses compagnons avec

JEAN D'OMÉDES.

lui, en rejetta fiérement la propofition Son audace & la précipitation de Doria furent caufe que l'attaque & la défenfe furent également vives & meurtrieres: la religion y perdit la plûpart de fes chevaliers, & cette action avoit déja duré plus d'une heure & demie, fans qu'on pût juger quel en feroit le fuccès, lorfque le gouverneur fut tué fur la breche d'un coup de moufqueton. Ce coup, comme s'il eût porté fur tous les foldats de la garnifon, leur fit perdre courage, & on arbora le drapeau blanc. Les corfaires, pour fauver leur vie, confentirent à perdre leur liberté; & les habitans, qui par zele pour leur religion, avoient pris les armes en leur faveur, ne furent pas mieux traités.

L'empereur tirant un bon augure de ce premier avantage, ordonna à Doria de difpofer tout pour le fiége d'Africa, & il lui fit favoir que les vice-rois de Naples & de Sicile avoient ordre de lui fournir tous les fecours de troupes & de munitions, dont il auroit befoin. L'amiral écrivit auffi-tôt à dom Pedre de Tolede, vice-roi de Naples, & à dom Juan de Véga, qui commandoit en Sicile, de lui envoyer au plutôt ce qu'ils avoient de galeres & de vaiffeaux chargés de munitions de guerre & de bouche, & les troupes de débarquement. En les attendant, & pour empêcher qu'on ne fît entrer des troupes dans Africa, il fut fe pofter aux îles Cumilieres ou Coniglieres, plus proches encore de cette place que Monafter, quoique cette derniere

n'en fût qu'à trois milles. Le vice-roi de Naples lui fit ſavoir qu'il lui préparoit un puiſſant ſecours, qui ſeroit commandé par dom Garcie, ſon fils : celui de Sicile l'aſſura de la même choſe, & il ajouta que tous les peuples de ſon gouvernement, comme plus voiſins d'Africa, ayant un ſi grand intérêt de chaſſer les corſaires de cette place, il prétendoit conduire lui-même ſes troupes. Mais comme le ſecours qu'il préparoit n'étoit pas encore prêt, & que d'ailleurs Dragut avec différentes eſcadres couroit ces mers pour ſurprendre les vaiſſeaux chrétiens, & traverſer l'entrepriſe, ce vice-roi exigea de l'amiral qu'il fixât le rendez-vous général de toute la flotte chrétienne à Drepano en Sicile, afin de mettre en ſûreté les côtes de ce royaume. Il lui mandoit qu'il étoit réſolu de s'y rendre lui-même avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux & de galeres, & qu'après avoir joint leurs eſcadres, & mis en un ſeul corps toutes les forces maritimes de l'empereur, ils pourroient tous aller ſans inquiétude & de concert faire le ſiége d'Africa.

L'amiral, qui des îles Cumilieres tenoit le port de cette place comme bloqué, prévit que s'il quittoit ſon poſte, Dragut ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & d'y jetter du ſecours ; mais comme il lui étoit venu des ordres ſecrets de n'agir dans la conduite du ſiége que par les avis de dom Juan de Véga, ancien officier & général habile, Doria fut contraint de le venir trouver à Palerme. De-là ils ſe rendirent enſemble à Drepano, où ils

JEAN D'OMÉDES. trouverent les galeres & les troupes de Naples & de Malthe.

Le ſecours de Naples conſiſtoit en vingt-quatre galeres, & pluſieurs bâtimens chargés de troupes. Dom Garcie de Tolede, comme nous le venons de dire, commandoit cette puiſſante eſcadre, & comme Doria ne quittoit guère la mer, ce jeune ſeigneur ſe flattoit de conduire le ſiége, & d'en avoir tout l'honneur; mais ayant appris que le vice-roi de Sicile avoit déclaré qu'il marcheroit en perſonne, le chagrin de ſe voir privé de la gloire qu'il eſpéroit acquérir, le fit rembarquer, comme s'il eût voulu partir, & ſe ſéparer du reſte de l'armée. Pour couvrir ſon mécontentement d'un prétexte ſpécieux, il dit à Doria que le vice-roi ſon pere ayant reçu des ordres de l'empereur de mettre toutes ſes galeres en mer, pour chercher Dragut & le combattre, il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de ſuivre ſon inſtruction.

Doria vit avec douleur que cette diviſion entre les chefs, cauſée par une jalouſie pour le commandement, feroit échouer l'entrepriſe, & que dom Garcie, quoique jeune officier, mais indépendant du vice-roi de Sicile, ſe prévaloit du beſoin qu'on avoit du corps qui étoit à ſes ordres. Il fit ce qu'il put pour tâcher de le retenir, & pour l'empêcher de partir: l'affaire fut miſe en négociation. Le bailli de la Sangle, qui commandoit les galeres de Malthe, en fut chargé par Doria. Ce ſage chevalier portoit les pa-

roles

roles de chaque côté ; mais quelques propositions qu'on fît à dom Garcie, il ne voulut jamais se relâcher. Il soutenoit que commandant en chef une flotte & un corps d'armée, rien ne l'obligeoit, sans des ordres exprès de l'empereur, de servir en qualité de subalterne, qu'à la vérité, tant qu'il seroit en mer, il savoit le respect qui étoit dû au pavillon de l'empereur & à son grand-amiral : mais que sur terre, & sur-tout dans une terre étrangere, il ne prendroit jamais d'ordre d'un général, qui de droit n'avoit aucune autorité sur les troupes Napolitaines. Cette contestation fut vive, & dura plusieurs jours : enfin le bailli de la Sangle qui étoit d'un génie conciliant, les fit convenir que sur terre ils auroient tous deux une égale autorité; que chacun commanderoit les troupes qu'il auroit amenées au siége; que le conseil de guerre, à la pluralité des voix, décideroit des attaques, & que les ordres seroient donnés au nom de l'empereur, & comme s'il commandoit lui-même en personne au siége. Ces contestations étant heureusement terminées, toute la flotte mit à la voile, prit la route d'Africa, & on débarqua les troupes au levant de cette place le 26 de juin.

Pendant que Doria étoit passé à Drepano, Dragut, comme l'avoit bien prévu cet habile amiral, n'avoit pas manqué de jetter un puissant secours dans la place ; il y avoit fait entrer tous ses meilleurs officiers avec des vivres & des munitions de guerre ; en même-tems il tenoit la mer pour traverser les convois qu'on

JEAN D'OMÉDES.

pourroit envoyer à l'armée chrétienne. Le gouverneur de la Goulette, officier plein de valeur, & d'une grande réputation, fur des ordres exprès de l'empereur, fe rendit au fiége; & le grand-maître de Malthe qui n'ignoroit pas la perte que la religion avoit faite à l'affaut du château de Monafter, envoya une nouvelle recrue de chevaliers, pour remplacer les morts.

Après que les généraux eurent débarqué leurs troupes, leurs munitions & leur artillerie, on ouvrit la tranchée: on dreffa des batteries, & l'artillerie commença à tirer contre la place. Les magiftrats & les principaux habitans, tous bons négocians, voyant une armée fi redoutable au pied de leurs murailles, déteftoient les brigandages de Dragut, qui leur avoit attiré cette guerre : ils parloient même tout haut de traiter avec les chrétiens; mais le raïs Effé, neveu de Dragut, & gouverneur de la place, foldat déterminé, les menaça, s'il entendoit parler de capitulation, de les poignarder tous les uns après les autres, & de mettre enfuite le feu dans la ville. Après leur avoir reproché leur lâcheté, il leur demanda avec plus de douceur, fi en fe livrant aux chrétiens, ils étoient affez dupes pour croire que leurs ennemis mortels devenus leurs maîtres, leur laifferoient l'exercice de leur religion, & la poffeffion de leurs biens; qu'ils fongeaffent que dans cette guerre il s'agiffoit de ce que tous les hommes ont de plus cher; & qu'ils avoient à défendre leur

vie, leur liberté, leur religion, leurs femmes & leurs enfans. En même-tems, pour les rassurer, il leur représenta la force de la place, son artillerie nombreuse, ses armes & ses munitions. Il ajouta qu'il avoit sous ses ordres dix-sept cens hommes d'infanterie, & six cens cavaliers que son oncle avoit choisis parmi ses meilleures troupes, & tous résolus comme lui de s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de la rendre aux chrétiens. Les magistrats, plutôt intimidés par ses menaces, que rassurés par ses promesses, se disposerent, malgré eux, à soutenir un siége qu'ils ne pouvoient empêcher. Mais le petit peuple furieux de zele, & d'autant plus jaloux de sa religion, qu'il ne la connoissoit guère, ne répondit au discours du gouverneur que par des imprécations contre les chrétiens. Tous à l'envi s'exhortoient à mourir pour leur religion ; en sorte que le préjugé & l'entêtement leur tinrent lieu de fermeté & de courage.

Le gouverneur, pour les fortifier dans ce sentiment, & pour leur faire voir qu'il ne craignoit pas les chrétiens, fit sortir de la place sa cavalerie, avec trois cens arquebusiers, qui occupoient une colline voisine, & d'où avec leurs mousquets, & quelques pieces de campagne, ils battoient le camp de l'empereur. Dom Garcie, dont le quartier étoit proche, s'avança aussi-tôt à la tête d'une partie de ses troupes, pour les déloger de ce poste. L'escarmouche fut vive & opiniâtre, comme il arrive ordinairement dans les pre-

JEAN D'OMÉDES.

mieres actions, dont l'événement semble former un préjugé pour le succès de toute l'entreprise. Le gouverneur pour soutenir ses gens, fit encore sortir à leur secours six cens Maures armés de mousquets, qui firent une furieuse décharge, & qui maltraiterent extrêmement les Napolitains. Quoique le vice-roi de Sicile n'eût pas été peut-être fâché de voir dom Garcie battu & repoussé, cependant le service de l'empereur, & l'intérêt de la cause commune le porterent à exhorter les chevaliers à marcher au secours des Napolitains. Le bailli de la Sangle qui commandoit le bataillon de Malthe, marcha aussi-tôt, joignit les Maures, les chargea l'épée à la main : & ces infideles, peu faits à combattre de pied ferme, se débanderent. L'infanterie regagna les portes de la ville, qui furent ensuite fermées ; pour la cavalerie, elle se dispersa dans la plaine, & à course de cheval, se jetta dans une forêt d'oliviers, où elle se perdit.

Le canon avoit commencé par battre la fausse braye, & le pan de muraille qui fermoit cette langue de terre, dont nous avons parlé. La breche paroissant raisonnable, on envoya quelques officiers pour la reconnoître. A leur retour, ils rapporterent qu'ils avoient apperçu derriere la breche de profonds retranchemens bien flanqués, dont le fond étoit garni de pointes de fer, & qu'on perdroit infailliblement toutes les troupes qu'on y enverroit. Mais le vice-roi de Sicile soupçonnant que la peur pouvoit avoir beaucoup de part à ce rapport, sur

ou du moins qu'il étoit fort exagéré, fit résoudre l'assaut pour le vendredi suivant, & dans l'intervalle, on redoubla la batterie, afin d'élargir la breche. Le vendredi, deux heures avant le jour, le vice-roi qui vouloit avoir tout l'honneur de cette entreprise, malgré la possession où étoient les chevaliers d'être à la tête de toutes les attaques, fit avancer ses troupes au pied de la muraille.

Ces Siciliens trouverent la breche de la fausse braye bordée d'ennemis, qui firent une furieuse décharge, & tuerent un grand nombre de chrétiens. Les assaillans, sans s'épouvanter, & peut-être sans connoître le péril, gagnerent le haut de la breche, & les plus braves se jetterent à corps perdu dans le fossé, qui étoit entre la fausse braye & le fort. Mais ils y périrent tous, à l'exception d'un seul que les infideles épargnerent pour tirer quelque connoissance des desseins des chrétiens. D'autres troupes qui s'avançoient pour soutenir ce premier corps, n'eurent pas un sort plus heureux; elles trouverent par-tout de profondes coupures & des retranchemens entassés les uns sur les autres, & d'où il partoit une grele continuelle de canon & de mousqueterie. Tout ce qui paroissoit étoit foudroyé par le feu des assiégés. Cet assaut coûta aux généraux leurs plus braves soldats; & pour ne pas perdre plus de monde, on fit sonner la retraite. L'officier comme le soldat, rebutés d'une attaque si périlleuse, se jetterent avec précipitation dans leurs tranchées. Ce mauvais succès rallentit

JEAN D'OMÉDES. extrêmement l'ardeur des aſſiégeans. Si le ſoldat mécontent & rebuté n'oſa pas encore parler de lever le ſiége, on jugea bien cependant qu'il traîneroit en longueur. Pour ſurcroît de diſgrace, les vivres commencerent à manquer; & enſuite des maladies contagieuſes cauſées par la fatigue & la mauvaiſe nourriture, attaquerent l'officier comme le ſimple ſoldat. Le bailli de la Sangle qui comptoit pour le premier de ſes devoirs celui de l'hoſpitalité, dreſſa ſous ſes tentes une eſpece d'hôpital & d'infirmerie, où il faiſoit traiter avec grand ſoin les ſoldats malades. Les chevaliers, par ſon ordre, & à ſon exemple, les ſervoient tour-à-tour; & toute l'armée n'admiroit pas moins leur charité que leur valeur.

Dragut toujours attentif à la défenſe d'une place qui lui étoit ſi importante, tâcha d'y faire entrer du ſecours; il mit à terre huit cens hommes de ſes troupes, & ayant encore ramaſſé trois mille Maures, bons arquebuſiers, qu'il avoit levés à prix d'argent, il s'enfonça dans la forêt des oliviers, voiſine d'Africa, & où les chrétiens avoient coutume d'aller chercher des faſcines. Son deſſein étoit d'attaquer les lignes le jour de ſaint Jacques, patron des Eſpagnols, dans l'eſpérance d'en trouver les ſoldats ou ivres, ou du moins débandés & en déſordre; & il avoit fait avertir le gouverneur, pour faciliter l'entrée du ſecours, de faire en même-tems une ſortie avec toute ſa garniſon. Mais le haſard fit découvrir ſon embûche, & avança le combat.

Le vice-roi de Sicile, accompagné du bailli de la Sangle, du gouverneur de la Goulette, & avec une grosse escorte de chevaliers, étant allé dans la forêt pour faire couper des fascines, Dragut qui y étoit caché, après les avoir laissé approcher, se leva tout-d'un-coup avec ses gens, fit d'abord une furieuse décharge, & vint fondre ensuite le sabre à la main sur les chevaliers. Le bailli, quoique surpris par l'ennemi, eut bientôt remis en ordre de vieux guerriers, & capables de le prendre d'eux-mêmes. Ce bataillon se forma sans peine. Ce fut moins une escarmouche, qu'un combat de pied ferme & opiniâtre : on se battit long-tems avec différens succès. Les Turcs & les Maures, par les décharges fréquentes, tuoient beaucoup de chrétiens, & on regretta sur-tout Louis Perés de Vargas, gouverneur de la Goulette, & plusieurs chevaliers des plus braves. Ce ne fut pas sans peine que le vice-roi débarrassa sa troupe de la forêt, & gagna la plaine. Dragut le poursuivit quelque tems, & revint plusieurs fois à la charge; mais trouvant toujours les mêmes hommes, & des guerriers, qui quoiqu'en petit nombre, faisoient une bonne contenance, il fit sonner la retraite. Les Maures qui connoissoient le pays, se jetterent dans la forêt, se dispersèrent à leur ordinaire, & ne se rallierent qu'auprès de Faques, qui étoit leur rendez-vous.

Au retour du vice-roi, les généraux tinrent conseil, & par leur ordre & leurs soins, on

JEAN D'OMÉDES.

continua avec la même furie les décharges de toutes les batteries, & on en dressa même de nouvelles. Mais les murailles étoient si épaisses & si bien terrassées, que le canon ne faisoit, pour ainsi dire, que les effleurer: & les breches parurent si petites, & couvertes par des retranchemens si fortifiés, qu'on n'osa hasarder un nouvel assaut. On commençoit même à croire qu'on seroit obligé de lever le siége; mais dom Garcie plein de feu, toujours en action, & occupé uniquement du succès de l'entreprise, forma un dessein qui lui en procura le principal honneur. Il avoit appris par quelques transfuges, qu'un endroit des murailles battu des eaux de la mer, étoit plus foible, & même négligé par les assiégés, qui ne croyoient pas que les gros vaisseaux en pussent approcher à cause des bancs de sable que les flots avoient poussés de ce côté-là. Dom Garcie, après avoir communiqué son projet à l'amiral & au conseil, prit le corps de deux vieilles galeres, qui ne tiroient pas beaucoup d'eau, qu'il attacha étroitement l'une à l'autre, & sur lesquelles il fit dresser une batterie avec ses parapets & ses embrasures. Cette machine, à la faveur de la nuit, fut remorquée par des esquifs & des chaloupes, & conduite vis-à-vis de l'endroit où il vouloit faire ouverture; & il assura ces deux galeres avec quatre ancres, deux du côté de terre & du mur, & les deux autres vers la pleine mer.

On commença au point du jour à battre le pan de muraille opposé à cette plate-forme;

& le canon tira avec tant de furie, qu'une grande partie de cette muraille tomba en peu de tems. Au jugement des ingénieurs, il y eut bientôt une ouverture raisonnable, & qui détermina les généraux à tenter un assaut. Les chevaliers de Malthe, suivant l'usage & le privilege attaché à un corps si illustre, eurent la pointe. Le bailli de la Sangle regla leur marche & l'ordre de l'attaque, il ordonna que le commandeur de Giou, escorté par deux files des plus anciens chevaliers, porteroit à leur tête l'étendard de la religion. Le chevalier de Guimeran, & en cas qu'il fût tué, le chevalier Copier devoit soutenir ce premier corps avec toute la jeunesse de l'ordre, & plusieurs volontaires de différentes nations qui avoient demandé à combattre sous l'enseigne de saint Jean. On avoit mis à la queue quatre compagnies des soldats de Malthe, chacune commandée par des officiers de l'ordre; & le bailli avec quelques anciens chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, devoit fermer la marche, pour se porter ensuite dans les endroits qui auroient le plus besoin de sa présence & de son secours.

Le vice-roi de Sicile avec ses troupes, & dom Garcie avec celles de Naples, pour faire diversion, se chargerent chacun de leur côté des autres attaques: & ces deux généraux, qui aspiroient l'un & l'autre à la gloire d'arborer le premier son enseigne sur le haut de la breche, promirent à leurs soldats des récompenses magnifiques. Les chevaliers n'ayant

JEAN D'OMÉDES.

pas beſoin de ces motifs intéreſſés, entrerent dans des eſquifs & de légeres chaloupes, ſi-tôt qu'un coup de canon eut donné le ſignal de l'attaque. Mais ſe voyant arrêtés à tous momens par des bancs de ſable, ils ſe jetterent l'épée à la main dans la mer; & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux épaules, ils gagnerent le pied de la muraille. Les infideles parurent ſur le haut de la breche; pour empêcher les chrétiens d'en approcher, ils employoient en même-tems le feu du canon, celui de la mouſqueterie, les coups de fleches, de pierres, les feux d'artifice, & l'huile bouillante: ils ſe faiſoient des armes de tout ce qui ſe préſentoit ſous leurs mains.

Les chevaliers, ſans s'étonner du nombre de leurs morts, ſurmonterent tous ces obſtacles, gagnerent le haut de la breche du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le commandeur de Giou arbora auſſi-tôt l'enſeigne de la religion; mais il fut au même inſtant renverſé d'un coup de mouſquet. L'enſeigne fut relevée par le commandeur Copier, qui pendant toute l'action, & au milieu du feu & d'une nuée de traits d'arbalêtes, la tint toujours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voiſine, & le feu de la mouſqueterie qui venoit des retranchemens, foudroyoient les chevaliers ſans qu'ils puſſent avancer, ni faire reculer les infideles. Un grand nombre de chevaliers, d'illuſtres volontaires qui combattoient ſous leur enſeigne, & la plûpart des ſoldats de Malthe,

périrent dans cette occafion. Le commandeur de Guimeran qui étoit refté à la tête de l'attaque, étoit au défefpoir de voir tuer fes freres à fes côtés; cependant il ne pouvoit fe réfoudre à abandonner fon pofte. Heureufement, en jettant les yeux de tous côtés, il découvrit fur la gauche & au travers dès ruines, un petit fentier qui conduifoit dans le corps de la place; d'autres prétendent que c'étoit le débris d'une galerie de communication. Quoi qu'il en foit, le commandeur, à la tête de fes camarades, fait un effort, pouffe tout ce qui fe préfente devant lui, s'ouvre un paffage, fe jette dans cette galerie, où il ne reftoit plus que des poutres, & quelques folives, & marchant deffus avec autant de fermeté qu'il auroit fait fur un pont de pierre, il pénétra jufques dans la ville.

Au bruit de ce qui fe paffoit, les habitans accoururent: excités par les cris de leurs femmes & de leurs enfans, ils fe barricaderent dans les rues, & percerent les maifons, d'où ils faifoient un feu terrible. Les chevaliers fe virent de nouveau arrêtés; il auroit fallu, pour ainfi dire, faire autant de fiéges qu'il y avoit de retranchemens dans chaque quartier. Mais pendant qu'on s'y battoit, les Turcs & les Maures qui étoient oppofés aux Napolitains & aux Siciliens, ayant appris que les Malthois étoient dans la place, en abandonnerent la défenfe pour accourir au fecours de leurs maifons & de leurs familles. Les chrétiens fe répandirent auffi-tôt dans la ville, & leur

JEAN D'OMÉDES.

firent bien voir que ce n'étoit qu'en se maintenant chacun dans leurs postes qu'ils auroient pu conserver leurs fortunes particulieres.

Ces malheureux habitans, après une assez foible résistance qu'ils firent dans quelques quartiers, voyant l'ennemi maître de la place, cherchent leur salut dans la fuite. Les uns tâchent de gagner la plaine & la forêt, d'autres se jettent dans des nacelles; il y en eut qui par désespoir se précipiterent au fond de la mer; & les soldats de Dragut qui craignoient plus ses reproches que la mort même, la furent chercher dans la pointe des armes des chrétiens; & aucun ne voulant demander quartier, ils furent tous tués. Le butin fut très-considérable : outre sept mille esclaves de tout âge & de tout sexe, le soldat trouva la ville remplie de magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent & des pierreries dans les maisons des principaux habitans.

Mais le plus riche butin fut la place même, la plus forte qu'il y eût alors sur les côtes d'Afrique. Le vice-roi de Sicile, qui n'avoit plus besoin du secours des Napolitains, s'attribua hautement tout l'honneur de cette conquête, y mit son fils pour gouverneur, & y laissa pour garnison six compagnies d'infanterie. Les breches furent réparées avec soin, les fossés nettoyés; & après qu'on eut purifié & béni la principale mosquée, on y enterra les chevaliers & les principaux officiers qui avoient été tués au siége. L'empereur ayant

été depuis obligé d'abandonner cette place, leurs cendres furent transportées en Sicile dans deux caisses séparées, & déposées dans l'église cathédrale de Montréal; & par ordre du vice-roi, on leur dressa un mausolée, où il fit graver cette épitaphe: JEAN D'OMÉDES.

La mort a pu mettre fin à la vie de ceux dont les cendres reposent sous ce marbre; mais le souvenir de leur rare valeur ne finira jamais. La foi de ces héros leur a donné place dans le ciel, & leur courage a rempli la terre de leur gloire; de maniere que le sang qui est sorti de leurs blessures, pour une vie passagere, leur a procuré deux vies immortelles.

Dragut outré de la perte de la ville d'Africa, de ses trésors & de ses esclaves qui y étoient enfermés, l'attribuoit principalement aux chevaliers de Malthe; il en porta ses plaintes au grand-seigneur. Son agent à la Porte représenta à ce prince & à tout le divan, que l'empereur par cette conquête tenoit en son pouvoir une des principales clefs de l'Afrique; qu'il étoit maître de la forteresse de la Goulette, & de la plûpart des places qui dépendoient du royaume de Tunis; que les chevaliers de Malthe, dévoués aux intérêts de ce prince, s'étoient fortifiés dans Tripoli; qu'il étoit à craindre que les Arabes, grands ennemis des Turcs, ne leur facilitassent, au travers des déserts, le passage dans l'Egypte, & que ces chevaliers, sous prétexte de délivrer Jérusalem & la Palestine de la domination

Jean d'Omédes.

des Ottomans, ne pénétrassent dans ces contrées; qu'ils ne fissent revivre l'ancien esprit des croisades, & qu'ils n'attirassent dans leur parti les forces des princes chrétiens, toujours redoutables quand ils sont unis.

Des présens magnifiques, l'interprete le plus sûr pour être écouté à la Porte, & que Dragut fit répandre parmi les principaux bachas, les engagerent à représenter au grand-seigneur que c'étoit moins Dragut, que sa hautesse même qui étoit intéressée dans la perte d'Africa; que cette entreprise étoit un attentat contre la foi de la treve qui subsistoit encore avec les chrétiens; qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'en marquer son ressentiment, & qu'il falloit sur-tout chasser de toute l'Afrique, comme il avoit déja fait de l'Asie, les chevaliers, ennemis déclarés & perpétuels de l'alcoran.

Dans ce haut degré de puissance où la naissance & les conquêtes de Soliman l'avoient élevé, on n'eut pas grande peine à exciter son indignation & son ressentiment: mais comme ce prince, contre la coutume de la plûpart de ses prédécesseurs, se piquoit d'observer réligieusement les traités, avant que de prendre les armes, il envoya à l'empereur un chiaou pour lui demander la restitution de Sousa, de Monaster & d'Africa.

Charles-Quint répondit à cet envoyé que ces places étoient des dépendances du royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Castille, & qu'indépendamment de ses droits

de haute souveraineté, ses généraux n'avoient fait en cela que ce que tous les souverains, de quelque religion qu'ils fussent, devoient pratiquer à l'égard d'un corsaire odieux à Dieu & aux hommes; que pour lui, sans prétendre rompre la treve qu'il avoit avec sa hautesse, il poursuivroit ce pirate dans tous les lieux où il se retireroit.

Soliman trop puissant pour être équitable, & qui mesuroit ses raisons au poids seul de ses forces, fut irrité d'une réponse aussi fiere : il résolut d'en tirer raison par quelqu'entreprise d'éclat. Dragut reçut ordre de ramasser & de mettre en corps tous les corsaires qui navigeoient sous l'enseigne du croissant; de les tenir prêts pour se joindre à la flotte Ottomane que le sultan vouloit employer dans cette guerre : & afin d'ôter à Charles-Quint le prétexte de traiter Dragut de corsaire, il lui envoya comme à un de ses officiers, un brevet de sangiac de l'île de Sainte-Maure. Le dessein du grand-seigneur étoit de commencer la campagne par le siége des places que Doria & les autres généraux de l'empereur venoient de conquérir: mais Dragut lui fit représenter que les chevaliers de Malthe le traverseroient infailliblement dans toutes ses entreprises; que leurs vaisseaux enleveroient souvent les convois qui passeroient le long des côtes de Tripoli, ou proche de Malthe; qu'il falloit porter le fer & le feu dans cette île & à Tripoli, & employer toutes ses forces pour exterminer ces chevaliers, qui, quoiqu'en

JEAN D'OMÉDES.

petit nombre, ſe multiplioient, pour ainſi dire, quand il étoit queſtion de faire la guerre aux muſulmans.

Le grand-ſeigneur qui n'entendoit parler que des priſes faites ſur ſes ſujets par les chevaliers de Malthe, & qui les regardoit comme des corſaires uniquement occupés à ruiner le commerce de ſes états, entra dans les vues de Dragut. Il falloit pour cela une puiſſante flotte ; par ſon ordre on travailla ſans relâche dans tous les ports de ſon empire, à conſtruire & à armer des galeres & des vaiſſeaux de toute grandeur. Le bruit d'un ſi grand armement parvint bientôt à Charles-Quint : il ne douta pas que cette guerre ne fût l'ouvrage de Dragut, & que ce corſaire, pour ſes intérêts particuliers, ne fût bien aiſe d'attirer les armes de ſon maître, & d'étendre ſa puiſſance dans l'Afrique Pour conjurer l'orage, il n'eut fallu que faire périr ce pirate, ou ſe rendre maître encore une fois de ſa perſonne. Charles-Quint perſuadé que ſi le ſultan ſe voyoit privé d'un général ſi habile, & qui depuis tant d'années navigeoit dans ces mers, il tourneroit d'un autre côté l'effort de ſes armes, ordonna à Doria de le chercher, de le combattre fort ou foible, & de ne rien négliger pour ſe défaire d'un ennemi ſi redoutable.

Doria en exécution des ordres de l'empereur, au retour du printems, ſe mit en mer avec vingt-deux galeres, ſans les galiotes & les brigantins, & arriva dans le mois de mars ſur les côtes d'Afrique. L'amiral chrétien

ayant appris que Dragut qu'il cherchoit, avoit relâché dans le havre ou canal de l'île de Gelves, y aborda; & pour en fermer la sortie, il jetta l'ancre à son embouchure, dans un endroit appellé *la bouche de Cantara*. Le corsaire surpris par l'arrivée des vaisseaux chrétiens, pendant toute la nuit fit construire un rempart de terre à l'embouchure de ce canal, d'où il battit ensuite les galeres de Doria, qui fut obligé de s'éloigner de la portée du canon. Mais l'amiral chrétien persuadé que sa proie ne pouvoit lui échapper, dépêcha en diligence des brigantins en Sicile, à Naples & à Gènes pour en faire venir un renfort de troupes.

JEAN D'OMÉDES.

Son dessein étoit que pendant qu'avec sa flotte, il garderoit, pour ainsi dire, le corsaire à vue, & qu'il tiendroit l'issue du canal bloquée, ces troupes qu'il avoit envoyé chercher, débarqueroient dans l'île, brûleroient les galeres de Dragut, & le feroient prisonnier. Dragut qui prévit son dessein, & qu'il alloit être investi par terre & par mer, pour se tirer d'un si grand péril, forma un projet aussi hardi qu'extraordinaire, & dont l'histoire fournit peu d'exemples.

Pour entretenir la confiance de l'amiral chrétien, & lui faire croire qu'il étoit résolu de défendre jusqu'à l'extrémité l'entrée du canal, il fit construire le long de ses bords, & des deux côtés, différens retranchemens, garnis d'artillerie & de mousquetaires, qui dès que le moindre vaisseau chrétien approchoit,

JEAN D'OMÉDES.

faisoient un feu continuel : mais en même-tems l'habile corsaire par le moyen de ses soldats, des esclaves de sa chiourme, & avec le secours des Maures qui habitoient cette île, fit applanir un chemin qui commençoit à l'endroit où ses galeres étoient mouillées, & sur lequel on éleva un exhaussement composé de plusieurs pieces de bois, qu'il fit recouvrir de planches frottées de graisse, pour faciliter le passage à tout ce qu'il voudroit faire glisser dessus. On guinda ensuite par la force des cabestans ses galeres sur ce plancher, & avec des rouleaux de bois on les fit avancer jusqu'à un endroit de l'île dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creuser un nouveau canal du côté de l'île, opposé au canal de Cantara, & par lequel ses galeres passerent d'une mer à l'autre. Doria n'en apprit la nouvelle que par la perte de la capitane de Sicile, que Dragut, comme pour le braver, enleva presqu'à sa vue. Ce corsaire prit ensuite la route de Constantinople pour hâter par sa présence le départ de la flotte destinée contre Tripoli, & les autres places qui appartenoient aux chevaliers de Saint-Jean. L'amiral chrétien étonné, & plus confus que s'il eût perdu une grande bataille, revint dans le port de Gènes : & pour se dispenser de la poursuite du corsaire, il se servit du prétexte honorable de commander lui-même les galeres qui devoient passer d'Italie en Espagne, dom Philippe d'Autriche, fils unique de l'empereur. Il conduisit ce jeune prince à Barcelonne, d'où il ramena depuis Maximilien, roi de Bohême,

JEAN D'OMÉDES.

cousin-germain de Philippe, & fils de Ferdinand, roi des Romains, que son pere avoit rappellé en Allemagne auprès de lui.

Doria employa tout l'été à faire ces voyages. Les vice-rois de Naples & de Sicile destitués de son secours, avoient joint leurs forces maritimes. Malgré cette jonction, ne se trouvant pas encore assez forts pour tenir la mer, ils avoient envoyé à Malthe demander le secours des galeres de la religion. Par la même raison & par la crainte d'un siége, le grand-maître ne devoit pas les laisser sortir de ces ports: mais en ce tems-là, & sous un grand-maître Espagnol, la religion étoit toute Autrichienne; les prieres, & même de simples demandes que faisoient l'empereur ou ses généraux, étoient des ordres absolus pour le grand-maître. Cependant il se trouva dans le conseil quelques commandeurs qui se plaignirent assez hautement de ce qu'à la veille d'être attaqués par les infideles, on se privoit des forces de la religion, & d'un secours si nécessaire. D'Omédes pour empêcher que le reste du conseil ne fît attention à de si justes raisons, déclara qu'il avoit des avis certains que la flotte des infideles ne devoit être employée cette année que pour servir le roi de France contre l'empereur. Sur sa parole, & encore plus par son crédit & son autorité, les galeres eurent ordre de joindre incessamment celles de l'empereur. Pour adoucir ceux qui murmuroient de cette disposition, le grand-maître ordonna au chevalier *Pied-de-Fer*, général des

De Bello Melitensi ad Carolum Cæsarem Nicolai Villegagnonis Commentarius, 1553.

JEAN D'OMÉDES.

galeres, lorſqu'il fut prendre congé de lui, qu'en cas qu'il s'apperçût que la flotte des infideles tînt la route de Malthe ou de Tripoli, il eût à revenir en toute diligence dans les ports de la religion. Mais pour exécuter de pareils ordres, il falloit que ce général des galeres eût ſur ſa route un ſauf-conduit de la mer, des vents, & même de la flotte ennemie.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Meſſine. A peine les différentes eſcadres qui compoſoient la flotte chrétienne y étoient entrées, qu'on reçut pluſieurs avis du Levant, que celle du grand-ſeigneur étoit en mer, & qu'un armement ſi redoutable tenoit la proue vers les côtes de Naples & de Sicile; mais ſans qu'on pût juger de quel côté tomberoit l'orage. Cette flotte étoit compoſée de cent douze galeres qu'on appelloit royales, de deux grandes galeaſſes, de trente flûtes, & de pluſieurs brigantins & de vaiſſeaux de tranſport. Le bacha Sinam en étoit général: il avoit pour lieutenans Dragut, & un autre fameux corſaire appellé Salarais, & on avoit embarqué ſur cette flotte douze mille hommes, la plûpart janiſſaires, & un grand nombre de pionniers, d'outils & de machines pour un ſiége. Le chevalier George de Saint-Jean qui avoit couru toutes les côtes de la Morée, revint en ce tems-là dans le port de Malthe, & rapporta que dans tout le Levant on parloit aſſez publiquement du ſiége de Tripoli, ou de celui de Malthe même: & ce qui augmenta l'inquiétude du conſeil, c'eſt que le com-

mandeur de Villegagnon qui arriva alors de France en Sicile, écrivit de Meffine au grand-maître, & à fes amis particuliers, que l'armement du grand-feigneur ne regardoit que les états de la religion; & qu'il étoit parti exprès de fon pays pour en apporter des nouvelles certaines, & rendre à l'ordre les fervices qu'il lui devoit par fa profeffion. Comme ce chevalier étoit alors également confidéré en France & dans fon ordre, peut-être qu'il ne fera point inutile de le faire connoître un peu particuliérement.

JEAN D'OMÈDES.

Frere Nicolas Durand de Villegagnon étoit né François, de la province de Brie, d'une ancienne maifon. C'étoit un des hommes de fon fiecle le mieux fait, l'efprit orné de rares connoiffances, & d'une valeur révérée même par les plus braves capitaines de fon tems. Nous avons déja parlé de la maniere avantageufe dont il s'étoit diftingué au fiége d'Alger, & de la gloire qu'il y acquit à la vue de tant de nations différentes, qui compofoient l'armée de Charles-Quint. Il ne s'étoit pas moins fignalé fur mer pour le fervice de fon prince, & en qualité de vice-amiral des côtes de Bretagne. Ce chevalier, au premier bruit de l'armement du Turc, & du fiége dont Malthe étoit menacée, fans attendre une citation générale, demanda fon congé au roi Henri II, quitta la cour & fes efpérances, arriva en Sicile, communiqua au vice-roi les nouvelles qu'il portoit au grand-maître. Il lui repréfenta enfuite avec beaucoup de zele, le peu de

JEAN D'OMÈDES.

troupes & de munitions qu'il y avoit à Malthe, au Goze & à Tripoli : il l'exhorta à ne pas laisser sans secours des îles feudataires de la couronne de Sicile, & qui lui servoient même de boulevard.

Le vice-roi prévenu que les côtes de Naples & de Sicile avoient plus à craindre des infideles, que les places de la religion, se contenta de lui dire, qu'autant que l'intérêt de l'île dont il avoit le gouvernement, pourroit le lui permettre, il n'oublieroit rien pour contribuer à la défense de Malthe. Cette réponse en des termes si vagues & si généraux, ne contentant pas Villegagnon, il s'embarqua dans un brigantin, & arriva peu de jours après à Malthe. A son débarquement, une troupe de chevaliers l'entoure & le conduit au grand-maître. Après qu'il lui eut rendu ses premiers devoirs, ce prince fit assembler le conseil, l'y fit appeller, & lui demanda ce qu'on pensoit en France de l'armement du grand-seigneur. Le commandant François lui répondit, qu'on y étoit persuadé que toutes les forces de l'empire Ottoman alloient tomber sur les états de la religion ; qu'à son départ, & en prenant congé du connétable de Montmorenci, premier ministre du royaume, ce seigneur l'avoit chargé de l'avertir de sa part qu'il alloit être incessamment attaqué ; que le grand-seigneur, chagrin de trouver dans toutes les armées, soit de l'empereur ou des Vénitiens, un grand nombre de chevaliers, mais sur-tout irrité de la part qu'ils avoient eue à la prise d'Africa, avoit

dessein de les chasser de Tripoli, & des îles qu'ils occupoient; qu'il l'exhortoit à ne pas se laisser surprendre, qu'il devoit ces avis aux sentimens d'estime & d'affection qu'il conservoit pour un ordre illustre, & que le grand-maître de l'Isle-Adam son oncle avoit gouverné dans des tems si difficiles, avec l'approbation générale de tous les souverains de la chrétienté.

Ces nouvelles allarmerent le conseil; on fit de vives instances au grand-maître pour mettre les places de la religion en état de défense; & tout le monde opina qu'il falloit envoyer incessamment du secours à Tripoli, place peu fortifiée, & qui n'avoit pour garnison que de vieux chevaliers, & des infirmes, qui à cause de la bonté de l'air s'y étoient retirés; que la petite île du Goze n'étant pas tenable, il en falloit raser le château, de peur que les Turcs ne se logeassent dans une place si voisine de Malthe, transporter les habitans de cette île en Sicile, prier le vice-roi de leur y donner retraite, & demander en échange quelques compagnies d'infanterie pour les envoyer à Tripoli.

Le grand-maître écouta ces différens avis avec beaucoup de froideur: & après avoir témoigné à Villegagnon qu'il étoit bien obligé au connétable de l'intérêt qu'il prenoit à son ordre, il le congédia: & retenant les grands-croix & les piliers du couvent: *ou ce François*, leur dit-il avec un souris moqueur, *est la dupe du connétable*, *ou il nous veut prendre pour la sienne*. Affectant ensuite un air plus sérieux & convenable dans une affaire

JEAN D'OMÉDES.

de cette importance, il leur dit qu'on ne lui persuaderoit jamais que Soliman eût fait les frais d'un si grand armement, seulement pour s'emparer de Malthe ; qu'un si petit objet, & la conquête d'un rocher, ne le dédommageroit pas de la prodigieuse dépense qu'il venoit de faire pour mettre une si puissante flotte en mer ; mais que ce prince, un des plus grands politiques de son siecle, avoit de bien plus hauts desseins ; que de concert avec le roi de France, il alloit attaquer le royaume de Naples ; que sa flotte qui les allarmoit si fort, étoit attendue dans le port de Toulon ; qu'elle devoit se joindre incessamment à celle de France, & même qu'il avoit des avis bien certains que le roi y avoit envoyé cinq mulets chargés d'or & d'argent pour la solde des infideles. Qu'après tout, avant que de s'engager dans des dépenses peut-être inutiles, il étoit à propos d'attendre des nouvelles plus positives.

Une réponse si indifférente remplit d'indignation quelques seigneurs du conseil. Ce que Villegagnon avoit avancé au sujet de la nécessité de fortifier Tripoli, ne pouvoit jamais être regardé comme une dépense inutile ; mais on ne savoit que trop à Malthe que d'Omédes uniquement attaché à l'agrandissement de sa famille, comptoit pour perdu tout l'argent qui ne tournoit pas au profit de ses neveux, & que le plus foible prétexte, pourvu qu'il pût servir à éloigner quelque dépense, si nécessaire qu'elle fût, lui pa-

roissoit

roissoit toujours une raison solide, & un profit certain. Ainsi quelques commandeurs lui repartirent avec vivacité, qu'à l'approche de la flotte Ottomane, & à la vue d'un si grand péril, il n'étoit pas de la prudence du conseil, sur la foi incertaine de quelques espions, de demeurer dans l'inaction; qu'il falloit incessamment, par une citation générale, convoquer tous les chevaliers qui étoient en différentes contrées de la chrétienté, fortifier les endroits foibles de l'île de Malthe, & qui pouvoient faciliter la descente des infideles, raser le château du Goze, en transporter les habitans en Sicile, tâcher d'obtenir du secours du vice-roi, & sur-tout tirer les anciens chevaliers de Tripoli, & les remplacer par un corps d'autres plus jeunes & plus capables de soutenir les fatigues d'un siége.

Le grand-maître toujours avide d'argent, leur dit qu'il ne s'éloigneroit pas de publier la citation, pourvu que dans un conseil complet, & en attendant un chapitre général, on augmentât les responsions & les taxes auxquelles chaque commanderie étoit assujettie, afin de subvenir à la dépense que l'arrivée d'un si grand nombre de chevaliers alloit coûter. Il ajouta qu'il ne pouvoit consentir qu'on abandonnât le château du Goze situé sur la pointe d'un rocher; qu'il pourroit servir de retraite aux femmes & aux enfans des habitans de l'île; & même que les Gozitains, à la vue de gages si chers, en combattroient avec plus de courage; d'ailleurs qu'il faisoit un grand fond

Jean d'Omedes.

ſur la valeur & l'expérience du chevalier d'Eſſé qui en étoit gouverneur. A l'égard du changement qu'on propoſoit de faire dans la garniſon de Tripoli, il s'y oppoſa, ſur le prétexte qu'il n'étoit pas de la prudence d'affoiblir Malthe pour fortifier une place éloignée; que pour la ſecourir, il ſuffiſoit de tirer de Sicile quelques compagnies d'infanterie, & qu'il en alloit écrire inceſſamment au vice-roi.

Quelque foibles que fuſſent ſes raiſons, rien ne put vaincre ſon entêtement, & le faire revenir de ſa prévention; & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt que ſon ſentiment, par la complaiſance des commandeurs Eſpagnols & Italiens, prévalut dans le conſeil. On abandonna même le deſſein d'une citation générale ſur ce que ſi les Turcs avoient ordre d'attaquer les états de la religion, ils ſeroient devant Malthe avant que la citation eût paſſé la mer: ainſi après qu'on eut fait de légeres fortifications dans les endroits où on pouvoit faire des deſcentes, le grand-maître demeura dans une inaction auſſi étonnante, que s'il eût eu communication des ordres du général des Turcs, ou qu'il ſe fût entendu avec lui. Cependant à ſa priere, le vice-roi de Sicile, qui n'ignoroit pas de quelle importance étoit pour la Sicile, la conſervation de Malthe, lui envoya une recrue de deux cens Calabrois qui lui étoient venus du royaume de Naples, tous pâtres ou artiſans, & qui n'avoient point porté les armes; mais on ſe flatta, quand ils ſeroient arrivés à Tripoli, que ſous les ordres & à l'exemple des

chevaliers, ils se formeroient insensiblement dans la discipline militaire.

On se disposa à les faire partir ; mais quand il fut question de les embarquer, la crainte de se trouver dans une place éloignée, & menacée d'un siége, leur fit perdre cœur. La plûpart se cacherent : ils se plaignirent que le grand-maître, pour épargner les chevaliers & ses propres soldats, les envoyoit à la boucherie, & on ne put venir à bout de les faire passer en Afrique, qu'en mettant à leur tête vingt-cinq chevaliers, tous jeunes gens, qui, pour quelque mutinerie qu'ils avoient faite, avoient été mis aux arrêts, & dont le grand-maître n'étoit pas fâché de se débarrasser.

Ce fut tout le secours qu'on put tirer de ce prince en faveur de la ville de Tripoli. Les Gozitains en furent encore plus abandonnés : & comme s'il eût été persuadé que pour leur défense il sortiroit de la terre des bataillons armés, on n'en put arracher ni troupes, ni même des canonniers : & les malheureux habitans de cette petite île, qui vouloient au moins mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfans, les ayant envoyés à Malthe sur deux barques, le grand-maître qui craignoit d'être obligé de fournir à leur subsistance, ne souffrit point qu'on les débarquât. Il menaça même de les couler à fond, si elles approchoient du port. Toutes ces femmes avec leurs petits enfans, furent contraintes de retourner au Goze ; & d'Omédes couvrit un si grand fond de dureté d'un rafinement de politique, & du

JEAN D'OMÉDES.

prétexte dont nous avons déja parlé, que ces habitans ayant ſous les yeux des gages ſi chers, en combattroient avec plus de courage & de fermeté. On apprit peu de jours après que la flotte du grand-ſeigneur avoit paru le long des côtes de Sicile; que les Turcs avoient fait des deſcentes & de grands ravages en différens endroits; qu'après avoir tenté le ſiége de Catane, ils s'étoient arrêtés à Auguſta; que cette place & le château n'avoient tenu que peu de jours; que les infideles y avoient commis toutes ſortes d'excès, & que le bruit commun étoit qu'ils ſe diſpoſoient à faire voile droit à Malthe.

De ſi triſtes nouvelles donnerent beaucoup d'inquiétude au conſeil, & allarmerent tous les habitans. Le grand-maître, pour les raſſurer : « Ce n'eſt point à nous, *leur dit-il*, » que les Turcs en veulent; & ils n'ont pris la » route du Midi, qui ſemble les approcher de » Malthe, que parce que ce chemin eſt le plus » court pour aller en Provence ». Pour fortifier ſon ſentiment par l'avis des plus habiles pilotes, il en fit venir dans le conſeil des plus anciens, qui, ſoit par complaiſance, ou que ce fût la vérité, convinrent qu'effectivement, ſuppoſé que les Turcs euſſent ordre d'aborder aux côtes de Provence, la route par le Midi étoit la plus courte de deux cens milles.

Mais enfin un ſi funeſte aveuglement ſe diſſipa; le grand-maître trois jours après, des fenêtres de ſon palais, vit arriver la flotte Ottomane, qui pouſſée par un vent favorable,

parut en bonne ordonnance devant l'île de Malthe. Les ordres que Soliman avoit donnés à son général, portoient, qu'il tenteroit en passant, & selon la disposition qu'il y trouveroit, de se rendre maître des îles de Malthe & du Goze; & que si cette entreprise lui paroissoit de trop difficile exécution, il s'attachât uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête, dans la vue de reprendre Africa, lui paroissoit plus nécessaire. Le grand-seigneur ajouta, que connoissant l'expérience de Dragut, il souhaitoit que Sinam n'entreprît rien d'important sans la participation de ce corsaire. Le général Turc, en exécution de ces ordres, se présenta d'abord devant un des ports de l'île, appellé *Marsa Musciete*, qui n'est séparé du grand port que par une langue de terre, ou pour mieux dire, par un rocher fort élevé.

A l'approche d'une armée si formidable, une terreur générale se répandit parmi les habitans de l'île; chacun pour se soustraire à la fureur des Turcs, cherchoit un asyle & une retraite; les uns dans les antres que formoient des rochers, & d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avoit que deux dans toute cette île; l'une située au pied du château Saint-Ange, appellée communément *le Bourg*, & la résidence ordinaire en ce tems-là de tout le couvent; & l'autre dans le fond des terres, & au milieu de l'île, éloignée du Bourg & du grand port d'environ six milles: on la nommoit *la Cité notable*, ou *la Ville de Malthe*, du

JEAN D'OMÉDES.

nom commun à toute l'île; c'étoit la capitale, & même, à proprement parler, la feule ville qu'il y eût alors.

La plûpart des habitans de la campagne, hommes, femmes & enfans, chargés de leurs petits meubles, & traînant à leur fuite des vaches & des chevres néceffaires à la fubfiftance de leurs enfans, fe réfugierent dans ces deux places. Mais comme il n'y avoit pas affez de maifons pour loger tout ce peuple, la plûpart furent réduits à demeurer dans les places publiques & dans les rues; ce qui étoit de plus fâcheux, ils s'y étoient expofés pendant la canicule, à l'ardeur du foleil infupportable dans ces climats brûlans. L'infection & la puanteur qui exhaloit des excrémens de ces malheureux entaffés les uns fur les autres, auroit bientôt produit des maladies contagieufes; & ce qui augmentoit la peine & le défefpoir de tout ce peuple, c'eft que dans l'une & l'autre place il n'y avoit ni puits ni fontaines: il fe trouvoit même peu d'eau dans les citernes; en forte que fi par malheur les Turcs s'opiniâtroient à faire le fiége d'une de ces deux places, il faudroit fe réfoudre à en chaffer les bouches inutiles, & livrer tout ce peuple à la cruauté des barbares, ou prendre le parti de capituler: deux extrémités dont l'ordre par fa charité & par fa valeur étoit également incapable.

Par l'entêtement du grand-maître les chevaliers manquoient de tout, hors de courage: mais ils ne fe manquerent pas à eux-mêmes,

ni à la religion : jamais ils n'avoient fait paroître plus de résolution. C'étoit toujours la même valeur de ces anciens chevaliers, auxquels l'ordre devoit son institution & ses premieres conquêtes.

Il sembloit que ce fussent encore les mêmes hommes, & qu'il n'y eût que les noms de changés. Le chevalier Upson, commandeur Anglois, & un des plus braves chevaliers de l'ordre, à la tête de trente autres, & suivi de quatre cens habitans de l'île, tous à cheval, se présenta fiérement au bord de la mer du côté du Bourg, pour s'opposer aux descentes que les Turcs pourroient tenter. Le commandeur de Guimeran, Espagnol, sortit en même-teme par un autre côté avec cent chevaliers à pied, & trois cens arquebusiers ; & ayant passé dans des esquifs, du Bourg sur le mont Sceberras, ce rocher qui séparoit les deux plus grands ports, il s'y tint caché ventre contre terre, pour observer les desseins & la contenance des infideles. Il n'y eut pas été long-tems, qu'il vit paroître le général Turc dans sa capitane, suivie de quelques galeres qui s'avancerent dans le grand port, pour reconnoître l'endroit le plus propre à faire des descentes : & comme le côté du Bourg étoit le plus exposé à l'artillerie du château Saint-Ange, pour s'en éloigner, il rangeoit celui du mont Sceberras. Mais approchant de cet écueil, le commandeur de Guimeran le voyant à portée de ses arquebusiers, fit faire une salve si furieuse, particuliérement sur la capitane, que toute la

Jean d'Omédis.

chiourme en désordre en abandonna les rames. La colere du général Turc succéda bientôt à la surprise, & son orgueil blessé de se voir attaqué le premier par des gens qu'il croyoit surprendre, & si inférieurs en forces, lui en fit jurer la perte. Il fit tourner les proues contre terre, aborda dans une plage où la descente paroissoit aisée, mit à terre son escorte, & s'avança pour chercher les chevaliers & les combattre. Mais le commandeur content de son avantage, & fort inférieur en troupes, après avoir fait sa décharge, fit rembarquer ses soldats, & les ramena heureusemenr dans le Bourg, sans avoir perdu un seul homme.

Sinam lesayant cherchés inutilement, monta avec ses principaux officiers sur l'endroit du mont Sceberras, le plus élevé, d'où considérant le château Saint-Ange, sa situation sur la pointe d'un rocher, & les boulevards dont il étoit fortifié: « Est-ce là ce château, *dit-il* » *avec colere à Dragut*, que tu as représenté » au grand-seigneur si facile à emporter? Cer- » tainement, *continua le bacha*, l'aigle ne » pouvoit jamais choisir pour placer son aire » sur une pointe de rocher plus escarpée ». Un vieux corsaire frere de cet Airadin, autrefois seigneur de Tachiora, dont nous avons parlé, soit par aversion pour Dragut, ou par complaisance pour son général: « Vois-tu, » *dit-il à Sinam*, ce boulevard qui s'avance » du côté de la mer, & sur lequel les cheva- » liers ont arboré le grand étendard de la » religion? Il faut que tu saches, Seigneur,

» qu'étant esclave à Malthe, j'ai porté sur mes » épaules ces grosses pierres qui ont servi à le » construire; & qu'avant que tu puisses ruiner » cet ouvrage, l'hiver arrivera, ou ce qui est » de plus à craindre, quelques puissans secours » en faveur des assiégés ».

Dragut tout de feu, & qui n'avoit jamais connu de péril, étoit au désespoir de trouver tant de froideur & de défiance dans son général; & pour le déterminer à faire promptement le siége du Bourg, il lui représentoit que cette place tiroit toute sa force du château Saint-Ange, & qu'en ruinant avec son artillerie ce château, il prendroit comme d'un coup de filet le grand-maître, & tous les chefs de l'ordre, qui s'étoient, disoit-il, renfermés imprudemment dans une mauvaise place.

Sinam en jugeoit autrement : il n'ignoroit pas que pour se rendre maître d'une place défendue par les chevaliers, il ne suffisoit pas d'en avoir ruiné les fortifications; qu'il falloit encore, avant que d'y pouvoir entrer, avoir fait périr tous ces guerriers jusqu'au dernier : ainsi pour ne pas s'engager mal-à-propos dans cette entreprise, il assembla le conseil de guerre. Soliman n'avoit point de général si timide en apparence, quand il s'agissoit de délibérer; quoiqu'intrépide dans l'action, il ne s'y engageoit jamais qu'avant que de songer à vaincre, il n'eût pris toutes les précautions possibles pour n'être pas vaincu. Ainsi après avoir exposé dans le conseil les ordres qu'il avoit du grand-seigneur, il représenta en

JEAN D'OMÉDES.

même-tems qu'en s'attachant au siége du Bourg & du château Saint-Ange, il craignoit que cette entreprise ne fût de longue haleine, & ne l'empêchât de passer en Afrique, où l'objet principal de son instruction l'appelloit, & qu'il croyoit que pour se conformer aux intentions du grand-seigneur, & pour se venger de ces corsaires chrétiens, il suffisoit de ravager l'île, & d'enlever tous les habitans qu'on pourroit prendre & faire esclaves.

La complaisance que les officiers subalternes ont presque toujours pour le sentiment de leur général, fit approuver celui de Sinam. Mais Dragut, ennemi juré des chevaliers, & qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec eux, malgré le résultat du conseil de guerre, insista fortement à ce que, si on ne jugeoit pas à propos d'attaquer le château Saint-Ange & le Bourg, on fît du moins le siége de la capitale, où la plûpart des habitans de l'île s'étoient, disoit-il, renfermés avec leurs richesses, & qu'on trouveroit sans aucune fortification, & sans autre garnison que de malheureux paysans, toujours tremblans, même derriere les bastions les plus épais. Comme le bacha, en prenant congé du grand-seigneur, en avoit reçu ordre de ne rien entreprendre de considérable sans l'avis de Dragut, il crut que dans cette occasion il ne pouvoit pas se dispenser de déférer à son sentiment: ainsi, pour ne pas s'attirer ses murmures & ses mauvais offices à la Porte, il fit débarquer ses troupes & son artillerie. Toute l'armée

s'avança dans les terres, & arriva ſans obſtacle devant la cité notable. Il n'y eut que le canon qu'on eut une peine infinie à y conduire, à cauſe des rochers dont l'île eſt remplie. Tous les affuts furent briſés plus d'une fois, & on fut réduit à la fin à les faire traîner par des eſclaves, qui y employerent même pluſieurs jours, avant qu'on pût dreſſer des batteries devant cette place, appellée *Malthe*, du nom général de l'île.

On prétend que les Carthaginois en étoient les fondateurs; que les Romains après avoir détruit Carthage, cette fiere rivale de Rome, chaſſerent depuis les Africains de l'île, & que les Arabes mahométans s'en emparerent à leur tour, & lui donnerent le nom de Medine, en mémoire de la ville de ce nom, ſituée dans l'Arabie Pétrée, & que Mahomet avoit appellée *Medina-Labi*, c'eſt-à-dire, la ville du Prophete. Le bailli George Adorne, d'une maiſon illuſtre de Gènes, commandoit dans la ville de Malthe: plus de treize mille perſonnes de l'un & de l'autre ſexe s'y étoient réfugiées; en ſorte qu'il y avoit beaucoup de monde, mais peu de ſoldats. Les Turcs en entrant dans l'île, ſe répandirent d'abord dans les villages & dans les caſals, & porterent le fer & le feu de tous côtés. Les maiſons étoient embraſées; & auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, on voyoit les campagnes fumantes de l'incendie des maiſons, & des grains qu'on n'avoit pas eu le tems de recueillir. Bientôt toute l'armée s'approcha du corps de la place:

JEAN D'OMÉDES.

on ouvrit la tranchée, & on commença à dreſſer des batteries. Ce ne fut pas ſans réſiſtance de la part du gouverneur : il fit pluſieurs ſorties, moins à la vérité dans l'eſpérance de pouvoir ruiner les travaux de l'ennemi, que pour faire voir par une contenance aſſurée, qu'il étoit réſolu à une courageuſe défenſe.

Mais il manquoit de troupes réglées, & ſur-tout d'un nombre ſuffiſant de chevaliers pour commander, & pour faire combattre les payſans, & les habitans de la campagne, qui s'étoient réfugiés dans la place. La plûpart même de ces payſans, à l'approche de l'ennemi, & ſe regardant déja comme la proie des infideles, ſe repentoient de s'être enfermés dans la place. Se croyant plus en ſûreté par-tout où ils n'étoient pas, ils ſe faiſoient deſcendre avec des cordes dans les foſſés, & croyant échapper à l'ennemi, ils rencontroient bientôt ou la mort ou l'eſclavage. Le gouverneur au déſeſpoir de s'en voir abandonné, exhorte, prie, & menace ceux qui reſtent ; & par ſon exemple & ſa fermeté, il vient à bout d'en former des compagnies, met à leur tête quelques chevaliers de ſes amis, qui s'étoient enfermés généreuſement avec lui. Mais comme il prévit bien qu'il en auroit beſoin d'un grand nombre, ſur-tout de quelqu'un qui eût vu des ſiéges, & qui entendît l'art d'attaquer & de défendre des places, il trouva le moyen de faire ſortir la nuit de la ville un ſoldat, pour donner avis au grand-maître de l'état du

siége, & pour lui demander une recrue de chevaliers, & sur-tout Villegagnon, comme le plus capable, par sa valeur & son expérience de partager avec lui le commandement & la défense de la place.

Le grand-maître, tant pour sa sûreté que pour celle du Bourg, ne put se résoudre à se priver de ses défenseurs, & à en diminuer le nombre; & il se contenta de dire à cet envoyé, que parmi ce grand nombre de citoyens & de paysans qui s'étoient réfugiés dans la ville, il n'étoit pas possible qu'il ne s'en trouvât de capables de commander les autres; que l'intérêt de leur patrie; & la défense de leur vie & de leur liberté suffisoient pour faire combattre les uns & les autres jusqu'à l'extrémité, & qu'en pareilles occasions on avoit moins besoin dans le simple officier & dans le soldat d'expérience & de capacité, que de force & de courage. L'envoyé au désespoir de se voir réduit à ne rapporter à son maître pour tout secours qu'une réponse aussi dure, lui demanda suivant ses ordres, qu'il lui envoyât au moins le chevalier de Villegagnon. Le grand-maître, qui depuis son arrivée à Malthe, l'avoit toujours trouvé plus sincere qu'il n'eût souhaité, fut ravi sous un prétexte aussi honorable de s'en pouvoir défaire; il l'envoya querir aussitôt, & quand il parut, il lui dit avec un air obligeant & gracieux, qu'il avoit toujours fait un cas infini de sa valeur & de sa capacité dans le métier de la guerre; que la religion dans cette conjoncture lui en demandoit de

JEAN D'OMÉDES.

nouvelles preuves ; qu'il s'agiſſoit de s'aller jetter dans la ville aſſiégée ; qu'à la vérité le grand nombre de citoyens & de payſans qui y étoient enfermés le raſſuroit contre toutes les attaques des Turcs ; mais que ce peuple dont il étoit aiſé de faire de bons ſoldats, avoit beſoin d'un chef qui remplaçât le gouverneur dans les endroits où il ne ſe pourroit pas trouver.

Villegagnon, avec cette modeſtie inſéparable d'une parfaite valeur, lui répondit ſimplement, qu'en prenant l'habit & la croix de l'ordre, il avoit conſacré ſa vie au ſervice de la religion; qu'elle n'étoit plus à lui, & que c'étoit à ſes ſupérieurs à en diſpoſer; qu'il étoit prêt de partir quand il l'ordonneroit. Il ajouta qu'il le prioit de trouver bon qu'il lui repréſentât qu'on ne devoit pas faire un grand fond ſur cette foule de payſans qui étoient renfermés dans la place, tous ennemis du péril, & qui n'étoient point en priſe à la honte d'avoir ſu l'éviter ; que dans la conjoncture préſente le gouverneur avoit beſoin de gens intrépides, & conduits dans le combat par des motifs de religion, & par des principes d'honneur ; qu'enfin, pour ne lui rien diſſimuler, il falloit pour ſauver la place, y faire entrer au moins cent chevaliers.

Le grand-maître lui répondit, que par un decret du conſeil, il avoit été arrêté qu'on réſerveroit tous les chevaliers pour la défenſe du bourg & du château Saint-Ange ; cependant que pour ne pas le laiſſer partir ſeul, il

obtiendroit du conſeil qu'il pût amener avec lui ſix autres chevaliers; mais que c'étoit tout le ſecours qu'on lui pouvoit accorder. Villegagnon le pria de conſidérer quel ſecours dans un aſſaut on pourroit ſe promettre de ſix chevaliers ſeuls, & qui à l'approche de l'ennemi, & au bruit de l'artillerie, ſeroient bientôt abandonnés par les payſans; que pour ne lui rien diſſimuler, ce ſeroit ſix chevaliers qu'il enverroit à la boucherie, & qui ſeroient en un inſtant accablés par une foule d'ennemis, ſans même que par la perte de leur vie ils puſſent eſpérer d'acquérir quelque honneur, qu'on ne trouve que dans une défenſe opiniâtrée.

Le grand-maître, fatigué de la ſolidité de ſes remontrances, lui repartit bruſquement, qu'il demandoit dans un chevalier plus de courage & d'obéiſſance, que de raiſons; & que s'il avoit peur, il en trouveroit aſſez d'autres qui ſe trouveroient honorés d'une pareille commiſſion. Villegagnon piqué d'une réponſe qui ſembloit donner atteinte à ſon honneur: « Seigneur, *lui dit-il*, je vous » ferai voir que la peur ne m'a jamais fait fuir le » péril ». A l'inſtant il part avec ſix chevaliers François de ſes amis; & pour arriver avant le jour, ils ſe jettent à crû ſur des cavales qui paiſſoient dans les foſſés du château, approchent de la ville aſſiégée, ſe gliſſent à la faveur des ténebres au pied de la muraille; & après avoir fait les ſignaux dont on étoit convenu, par le moyen des cordes qu'on leur

JEAN D'OMÉDES.

jette, ils entrent tous ſept avec leur guide dans la place, ſans avoir été apperçus par l'ennemi.

Au bruit qui ſe répandit le matin dans la ville, de l'arrivée de ce petit ſecours, tout le peuple prévenu de la réputation du chevalier de Villegagnon, fit éclater ſa joie. Les vieillards, les femmes & les enfans donnoient de juſtes louanges à la généreuſe réſolution qu'il avoit priſe avec ſes compagnons de venir s'enfermer dans la place. Les habitans ſolemniſerent ſon entrée par des décharges de mouſqueterie : il ſembloit que dans ſa ſeule perſonne ils euſſent recouvré des troupes, des armes & des vivres. Ce commandeur, pour entretenir leur confiance, leur dit qu'il étoit ſuivi par un corps conſidérable de chevaliers, qu'il n'avoit précédé que pour concerter avec le gouverneur les moyens d'introduire ce ſecours dans la place. Mais après s'être enfermé en particulier avec le bailli, il ne lui cacha rien des diſpoſitions du grand-maître : il lui avoua franchement qu'il ne devoit point compter ſur d'autre ſecours que ſur celui qu'il tireroit de ſa propre valeur ; qu'il étoit venu mourir avec lui ; que par une courageuſe réſiſtance il falloit au moins rendre leur perte célebre dans l'ordre, & funeſte à l'ennemi.

Le bailli conſidérant que les murailles de la place ne tiendroient pas contre les batteries des Turcs, par le conſeil de Villegagnon, fit faire des retranchemens larges & profonds,

qu'il fortifia de flancs & d'épaulemens garnis d'artillerie & de mousquetaires. Villegagnon conduisoit l'ouvragè; les chevaliers qui l'avoient accompagné, y mettoient eux-mêmes la main; & à leur exemple, & par leurs discours, tout le peuple, hommes, femmes, y travailloient avec la même ardeur; & tous en voyant Villegagnon se croyoient en sûreté.

Le bacha, au bruit de la mousqueterie, & des cris de joie que les habitans avoient poussés à son arrivée, se douta bien qu'il étoit entré quelque renfort dans la ville. Les cavales mêmes que ce commandeur avoit abandonnées en entrant dans la place, & que les Turcs trouverent le lendemain, ne lui permirent pas d'en douter. Mais ces foibles secours n'auroient pas été capables d'empêcher la continuation du siége, si une lettre que les Turcs intercepterent dans une barque de Sicile qu'ils prirent, lorsqu'elle tentoit d'entrer dans un des ports de Malthe, n'eût causé de vives inquiétudes à Sinam.

Cette lettre étoit écrite par le receveur de l'ordre, qui résidoit à Messine, & adressée au grand-maître. Il lui marquoit qu'il avoit dépêché expres cette barque pour lui donner avis qu'André Doria, amiral de l'empereur, & la terreur des infideles, étoit de retour d'Espagne, & actuellement dans le port de Messine; qu'il avoit dépêché en diligence dans tous les autres ports de l'île, à Naples & à Gènes des brigantins & des couriers pour rappeller auprès de lui toutes les galeres &

Jean d'Omédes.

les vaiſſeaux qui ſeroient en état de tenir la mer, & les troupes néceſſaires pour les armer, & qu'il devoit partir inceſſamment pour combattre les ennemis, & les obliger à lever le ſiége.

Cet avis étoit ſuppoſé, & de l'invention du receveur, qui pour donner de l'inquiétude au bacha, avoit eu recours à cet artifice. Son deſſein réuſſit; Sinam fut allarmé de cette nouvelle; & quoique l'avis venu d'une main ennemie, pût lui être ſuſpect, il ne crut pas pourtant le devoir négliger. Il aſſembla le conſeil de guerre, & après avoir fait la lecture de la lettre du receveur, il y repréſenta que dans la conjoncture où Doria pouvoit venir attaquer ſa flotte, il ne pouvoit ni continuer le ſiége ſans la laiſſer dégarnie des troupes qu'il avoit fait débarquer, ni auſſi les renvoyer à la défenſe des vaiſſeaux, ſans affoiblir conſidérablement l'armée de terre, & s'expoſer même à être défait par la garniſon de la place, qui de concert avec le corps des chevaliers qui étoient dans le Bourg, pourroient attaquer en même-tems ſes lignes; que ſuppoſé même que par l'arrivée ſubite de la flotte chrétienne, il fût obligé de ſe rembarquer promptement, il couroit riſque dans une retraite précipitée, & ſur-tout dans un pays plein de rochers, d'être contraint d'abandonner ſon canon. Il ajouta, qu'à la vérité il avoit bien permiſſion de tenter en paſſant le ſiége de Malthe, & celui du Bourg & du château Saint-Ange; mais que préférablement à tout, ſes ordres portoient

expreſſément qu'il feroit celui de Tripoli ; qu'il craignoit que le mois de ſeptembre ne le ſurprît avant que d'avoir terminé l'entrepriſe de la ville de Malthe ; qu'on n'ignoroit pas que dans cette ſaiſon la mer n'étoit pas tenable le long des côtes d'Afrique, & qu'il pourroit ſe trouver hors d'état de faire le ſiége de Tripoli, avec le chagrin d'avoir manqué celui de Malthe.

Le conſeil, après avoir examiné ces raiſons, & balancé les différens partis qu'on pourroit prendre, convint que le général, ſans perdre davantage de tems au ſiége de Malthe, devoit s'attacher uniquement à celui de Tripoli ; qu'infailliblement il emporteroit une place ſi peu fortifiée, & qu'au moins en ſuivant ſes ordres, il préviendroit les reproches du grand-ſeigneur, toujours terrible dans ſa colere. Les Turcs en conſéquence de ce réſultat, leverent le ſiége & ſe rembarquerent ; mais comme l'avidité de faire du butin eſt la paſſion dominante de ces barbares, le bacha, avant que de prendre la route de Tripoli, ne put refuſer à ſes troupes la permiſſion de ravager l'île du Goze, qui appartenoit à la religion.

Cette petite île appellée par ſes habitans *Gaudiſch*, eſt ſituée à quatre milles de Malthe, du côté de l'occident, ou plutôt de l'oueſt-nord-oueſt ; ſon circuit eſt d'environ vingt-quatre milles, & ſa largeur de trois ; elle eſt environnée preſque par-tout de rochers & d'écueils : il y avoit alors près de ſept mille habitans, & un château ſans fortifications, ſitué

sur une montagne, & qui commandoit sur un bourg qui étoit au pied de la montagne.

Quelques commandeurs avoient été d'avis de raser ce petit château, & de transporter tous les habitans de l'île en Sicile; mais nous avons vu que le grand-maître avoit été d'un sentiment contraire, & que par son crédit & son autorité, plutôt que par ses raisons, il avoit ramené le conseil à son avis. Une triste expérience en fit voir alors le peu de solidité; le général Turc ayant fait sommer inutilement le gouverneur de lui ouvrir les portes du château, le battit avec son artillerie. Les habitans, dans la crainte de tomber dans les chaînes des infideles, offrirent au gouverneur de défendre la breche; mais ce chevalier appellé Galatian de Sesse, & dont le grand-maître avoit tant vanté la bravoure, au lieu de profiter d'une si courageuse disposition, & de se mettre à leur tête, désespéra de la conservation de sa place, & alla se cacher dans le fond de son appartement. Une conduite si lâche, & dont il n'y avoit point d'exemple dans l'ordre, répandit une consternation générale parmi ces malheureux habitans; il n'y eut dans toute la place qu'un canonier Anglois, qui braquant son canon, tua lui seul plusieurs Turcs, & empêcha les autres d'approcher du pied de la muraille.

Mais ce brave Anglois ayant été tué d'un coup de canon qui partoit des batteries des Turcs, personne ne voulut prendre sa place. Le gouverneur pour se procurer une capitulation, qui le mît en sûreté, demeura dans son

inaction ordinaire; mais comme il n'étoit pas moins fanfaron que lache, il fit demander au bacha, les conditions honorables, qu'on n'accorde qu'à ceux qui ont fait une courageuse défense. Un moine alla de sa part offrir à Sinam de lui rendre la place, pourvu que ce général s'engageât par un traité de lui conserver & à tous les habitans, la vie, la liberté & les biens. Le général Turc rejetta avec mépris ces propositions, & il répondit à cet envoyé, que si le gouverneur ne sortoit pas à l'instant de la place, il le feroit pendre à la porte. Le moine rentra dans le château avec de si tristes nouvelles : le gouverneur le renvoya pour demander au moins qu'on lui laissât la liberté, & à deux cens des principaux habitans, & qu'il auroit droit de choisir lui-même. Le bacha réduisit le nombre à quarante personnes, & il menaça en même-tems le négociateur de le faire pendre, s'il étoit assez hardi pour se présenter une autre fois devant lui. Le gouverneur, toujours tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à l'ennemi : ce fut le seul ordre qu'il donna depuis que les Turcs étoient entrés dans l'île. Ces infideles se jetterent aussi-tôt dans la place pour piller; le logis du gouverneur fut le premier en proie à leur avidité; & après en avoir enlevé tous les meubles, par mépris pour ce lâche commandant, ils lui en firent porter une partie sur ses épaules, jusques sur leurs vaisseaux. Il fut ensuite dépouillé de ses habits, & mis à la chaîne comme un esclave. En vain il réclama

JEAN D'OMÉDES.

la foi du général; & il se plaignit inutilement qu'on violât en sa personne la capitulation. Sinam, pour en éluder le sens, & pour se moquer de lui, rendit la liberté à quarante pauvres vieillards infirmes, & les plus âgés de l'île; & il prétendit que ne s'étant engagé à laisser en liberté que quarante des premiers de l'île, les plus âgés devoient être censés les premiers. A la faveur d'une pareille interprétation, il retint dans les fers le gouverneur & six mille trois cens personnes de tout âge & de différens sexes, qu'il fit embarquer sur sa flotte.

Parmi ces malheureux habitans, il y eut un Sicilien établi depuis long-tems au Goze, qui préférant la mort à la servitude, par une compassion cruelle, & une action toute tragique, se délivra & toute sa famille des peines & de la honte de l'esclavage. Ce Sicilien, transporté de jalousie & de fureur, poignarda sa femme & deux jeunes filles qu'il avoit eues de son mariage. Pour ne leur pas survivre, il prit un fusil & une arbalête dont il tua deux Turcs; se jettant ensuite l'épée à la main au milieu d'une foule de soldats ennemis, après en avoir blessé plusieurs, il fut mis en pieces, & trouva la mort qu'il cherchoit.

On n'apprit à Malthe qu'avec une sensible douleur la malheureuse destinée des Gozitains; tout le monde détestoit la lâcheté du gouverneur; plusieurs chevaliers, & des François sur-tout, par une antipathie de nation, demandoient hautement qu'on lui fît

ſon procès; mais le grand-maître qui le protégeoit, en éluda la propoſition, ſous prétexte que ce chevalier étoit entre les mains des infideles, & que néanmoins on ne pouvoit le juger ſans l'avoir entendu. Mais pour couvrir aux yeux de toute la chrétienté la honte que la lâcheté de ce gouverneur pouvoit faire retomber ſur le corps de l'ordre, il engagea la plûpart des chevaliers qui étoient ou de ſa nation ou dans ſa confidence, d'écrire chacun dans leur pays, que ce chevalier s'étoit ſignalé par une généreuſe défenſe; que tant qu'il avoit vécu, les Gozitains à ſon exemple & par ſon ordre avoient toujours repouſſé les attaques des infideles avec beaucoup de valeur; mais que ce brave gouverneur ayant été tué d'un coup de canon, le peuple en perdant ſon capitaine, avoit perdu courage, & que pour ſauver la vie & l'honneur des femmes & des filles, les principaux des habitans avoient cru devoir capituler, quoique le bacha, par une perfidie ordinaire à ces barbares, eût depuis violé ouvertement la capitulation.

JEAN D'OMÈDES.

Cette fable pendant très-long-tems paſſa dans toute l'Europe pour un fait conſtant, & on n'en fut déſabuſé que pluſieurs années après ce triſte événement. Ce chevalier ayant trouvé le moyen, à force d'argent, de ſe tirer des fers des infideles, non-ſeulement n'eut point de honte de reparoître à Malthe; mais il vint encore à bout de ſe faire décharger par le conſeil, de l'action qu'on avoit intentée contre lui au ſujet de ſa lâcheté;

JEAN D'OMÉDES.

soit que les seigneurs l'en crussent assez puni par les peines de la servitude, soit que l'indignation qu'on avoit conçue de sa lâcheté, fût affoiblie par le nombre des années.

Le bacha, après avoir ravagé l'île, rasé le château, & laissé par-tout des marques funestes de sa fureur, remit à la voile; & au lieu de tenir la route de Provence, comme le grand-maître l'avoit toujours voulu faire croire, ce général alla droit à Tripoli. D'Omédes n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confusion. Pour réparer la faute que son entêtement, & peut-être son avarice lui avoit fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon, ambassadeur de Henri II, roi de France, à la Porte, & fort connu du bacha Sinam. Ce ministre toucha à Malthe en retournant à Constantinople, d'où il étoit revenu en France vers la fin de l'année précédente. Il y avoit peu de jours que Sinam étoit parti de l'île du Goze; & dans un entretien que le ministre François eut avec le grand-maître, il lui témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être pas arrivé plutôt à Malthe; que peut-être ses offices & sa médiation auprès du bacha n'auroient pas été inutiles à la religion. « Vous êtes encore arrivé assez tôt, » *repartit d'Omédes*, & pourvu que les » affaires dont vous êtes chargé vous permettent de passer à Tripoli, nous serons » trop heureux, si par la considération que » les ministres de la Porte ont pour la re» commandation du roi votre maître, vous » pouvez

» pouvez détourner Sinam de faire le siége » de cette place ; & c'est de quoi, *ajouta d'Omédes*, je vous conjure au nom de Jesus-Christ, & au nom du roi votre maître, » qui fait la gloire de porter le titre de roi » très-chrétien ».

Quelque pressé que fût d'Aramon de continuer son voyage, il crut qu'il y avoit des occasions où il étoit permis à un ministre de deviner, pour ainsi dire, les intentions de son maître. Ainsi connoissant combien le roi étoit affectionné à cet ordre, & pour ne pas perdre un moment de tems, il se jetta dans un brigantin fort léger, que lui fournit le grand-maître, prit la route de Tripoli, & ordonna aux galeres qui l'avoient conduit à Malthe, de le venir joindre devant le port de cette ville.

Le bacha, pour prendre langue, étoit arrivé à Tachiore, qui n'est éloignée que de quatre lieues de Tripoli, & il avoit été reçu par l'aga Morat, qui s'étoit fait seigneur de ce canton. C'étoit un officier Turc qui avoit succédé dans ce petit état à Airadin, dont nous avons déja parlé. L'arrivée de la flotte Ottomane qu'il avoit sollicitée à la Porte aussi-bien que Dragut, lui donna une joie sensible. Il la témoigna au général de Soliman par une réception magnifique, & sur-tout par un corps de cavalerie en bon état, qu'il lui présenta pour lui servir au siége de Tripoli. Sinam, après s'être reposé quelques jours, dépêcha vers cette ville un Maure à cheval, & qui en forme de hérault portoit un drapeau blanc. Ce Maure

JEAN D'OMÉDES.

s'étant avancé jusques sur le bord du fossé de la place, y planta une canne, au bout de laquelle il y avoit un papier attaché sans adresse, & il cria qu'il reviendroit le lendemain en prendre la réponse.

Gaspard de Vallier, de langue d'Auvergne, & maréchal de l'ordre, commandoit alors dans la place. C'étoit un ancien chevalier qui avoit passé par les premieres charges de l'ordre, généralement estimé par sa valeur, & qu'on regardoit même comme un sujet digne de parvenir à la grande-maîtrise, si cette dignité venoit à vaquer; mais par cette raison, moins agréable à d'Omédes, qui, comme la plûpart des autres princes, ne voyoit pas de bon œil celui qui auroit pu lui succéder. C'étoit peut-être la raison qui l'avoit obligé à l'éloigner, sous le prétexte honorable de l'envoyer commander dans Tripoli: outre que le maréchal lui étoit même devenu odieux par la liberté qu'il prenoit dans le conseil de combattre ses avis, & de s'opposer sans beaucoup de ménagement à ses sentimens. Ce gouverneur envoya prendre le papier que le Maure avoit apporté, & l'ayant ouvert, il trouva que c'étoit un cartel qui contenoit ces mots: « Rendez-» vous à la miséricorde du grand-seigneur, » qui m'a commandé de réduire cette place » en son obéissance: je vous laisserai la liberté » de vous retirer où vous voudrez avec tous » vos effets: sinon je vous ferai passer par le fil » de l'épée.

» *Signé*, SINAM, Bacha ».

JEAN D'OMÉDES.

Le maréchal, de l'avis du conſeil, fit mettre en la place de ce papier un autre, où en forme de réponſe il avoit écrit de ſa main ces autres mots: « La garde de Tripoli m'a été confiée » par ma religion ; je ne puis rendre cette » place qu'à celui ſeul qui me ſera déſigné par » le grand-maître & le conſeil de l'ordre, & » je la défendrai contre tout autre juſqu'à la » mort.

» *Signé*, le Maréchal GASPARD » DE VALLIER ».

Le Maure étant revenu le lendemain, prit ce papier & le porta au bacha, qui vit bien par une réponſe ſi ferme qu'il n'y auroit que la force des armes qui le pourroit rendre maître de Tripoli ; il s'avança auſſi-tôt en bonne ordonnance avec toute ſa flotte, débarqua ſes troupes & ſon artillerie, fit reconnoître la place, & ſe mit en état d'en former le ſiége. Il n'y avoit dans Tripoli pour toute garniſon que cette recrue de deux cens hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, environ de deux cens Maures, alliés de l'ordre, & qui quoique mahométans de religion, par averſion pour les Turcs, ſervirent utilement les chrétiens. Tripoli, comme nous l'avons déja dit, n'étoit guère tenable, ſur-tout contre une puiſſante armée, & fournie d'une nombreuſe artillerie; & plus d'une fois les grands-maîtres avoient prié l'empereur de la reprendre, ou de la faire fortifier, & la mettre en état de défenſe. Mais Charles-Quint, pour s'en épargner les frais, avoit toujours répondu que par un même

JEAN D'OMÉDES.

acte il avoit inféodé à l'ordre Tripoli, Malthe & le Goze, & que les chevaliers devoient également défendre ces trois places, ou les rendre, & qu'il ne reprendroit point Tripoli, si on ne lui remettoit en même-tems les îles de Malthe & du Goze. Ce prince aussi intéressé qu'habile, ne leur avoit fait cette réponse que parce qu'il savoit bien que les chevaliers n'ayant point d'autre retraite que Malthe, seroient obligés, pour s'y maintenir, de rester à Tripoli. Ce fut effectivement cette considération qui les obligea de garder une si mauvaise place, que le peu de richesses de l'ordre n'avoit pas même permis de fortifier. Aussi le bacha s'étant avancé pour reconnoître lui-même la ville, en revenant, se vanta à quelques officiers qui l'accompagnoient, qu'elle ne lui coûteroit qu'un coup de main, & qu'il l'emporteroit par escalade. Mais il jugea autrement du château qui lui parut fortifié par les boulevards; & il résolut d'attaquer la place de ce côté-là.

On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, lorsque d'Aramon, cet ambassadeur de France dont nous venons de parler, arriva sur le brigantin de la religion. En approchant de la flotte, il salua le pavillon du grand-seigneur; & parce qu'il avoit arboré celui de France, il lui fut répondu par toute l'artillerie des vaisseaux. Il débarqua ensuite; & comme il n'ignoroit pas que sans présens on ne réussit guère dans les négociations avec les ministres de la Porte, il en envoya de magnifiques au bacha,

pour le disposer à lui accorder une audience favorable. Il ne l'eut pas plutôt obtenue, qu'il se rendit à son quartier dans sa tente, & il lui représenta que le roi son maître honoroit d'une affection toute particuliere l'ordre de Malthe, & que cette compagnie étant composée de la plus illustre noblesse de la chrétienté, dont une partie étoient nés ses sujets, il lui feroit un sensible plaisir de tourner ailleurs les armes du grand-seigneur, & que ce prince, le plus généreux de son siecle, lui en témoigneroit sa reconnoissance par des présens conformes à la dignité & à la puissance d'un si grand roi. Le bacha, qui pendant que l'ambassadeur résidoit à la Porte, avoit contracté avec lui quelque sorte de liaison, s'ouvrit à lui. Il lui communiqua ses ordres signés de la main du grand-seigneur, & par lesquels ce prince lui enjoignoit expressément de chasser les chrétiens de Tripoli; & le bacha en adressant la parole à l'ambassadeur, ajouta qu'il y alloit de sa tête à ne pas suivre ces ordres.

D'Aramon voyant bien que ce qu'il lui demandoit passoit son pouvoir, voulut prendre congé de lui : son dessein étoit de se rendre avec plus de diligence qu'il pourroit à Constantinople, pour tâcher d'obtenir du grand-seigneur qu'il voulût bien envoyer de nouveaux ordres à son général. Mais Sinam qui pénétra son dessein, & qui prévit que par le changement d'ordres on le priveroit de la gloire qu'il espéroit acquérir par cette conquête, lui fit entendre qu'il ne pouvoit le laisser partir

JEAN D'OMÉDES.

avant la fin du siége : & sans s'arrêter au droit des gens qu'il violoit si manifestement, il fit enlever du brigantin qui l'avoit apporté, & des deux galeres qui l'étoient venu joindre, tous leurs agrêts : à cette injustice près, il le traita avec toute la considération qui étoit dûe à son caractere.

Cependant on ouvrit la tranchée, le canon fut mis en batterie, & pour empêcher les chevaliers d'en réparer les effets, le bacha avoit distribué toute son artillerie en trois batteries différentes, chacune de douze pieces de plusieurs grandeurs, qui tiroient tour à tour & sans relâche : en sorte que pendant qu'on rechargeoit la batterie qui venoit de tirer, on mettoit le feu à une autre : ce qui entretenoit ce tonnerre sans interruption. Heureusement ces batteries étoient pointées contre le boulevard de Saint-Jacques, l'endroit du château le mieux fortifié, & terrassé par dedans ; en sorte que les boulets ne faisoient que leur trou, & s'enfonçoient dans la terrasse. Les Turcs perdirent plusieurs jours à cette attaque : mais un transfuge né à Cavillon en Provence, avertit le bacha qu'il devoit changer ses batteries de place. Ce malheureux s'étoit etabli depuis long-tems à Tripoli; sa religion étoit en quelque maniere la cause de sa fidélité : mais ayant été séduit par un commerce criminel avec des femmes Maures, il avoit secretement renoncé à la foi, embrassé le mahométisme : & aussi infidele à l'ordre qu'à Dieu, il n'étoit resté à Tripoli

que pour y servir d'espion à l'aga Morat, ce seigneur de Tachiore dont nous venons de parler. Ce fut par son moyen qu'il eut accès auprès du bacha, & qu'il lui fit voir que s'il vouloit réussir dans son entreprise, il falloit tourner ses batteries contre le boulevard de Sainte-Barbe, dont la maçonnerie étoit sans liaisons, par le défaut de ciment que le tems avoit consumé. L'avis du renégat ayant été suivi, on vit en peu de jours crouler la muraille: en vain le maréchal tâcha d'y suppléer par un retranchement qu'il traça en deçà de la breche, & au-dedans de la place: le feu continuel de l'artillerie qui tiroit jour & nuit sans relâche contre le même endroit, tuoit tous les esclaves qu'on employoit à cet ouvrage. Ceux qui restoient refuserent opiniâtrément de les remplacer: & quoiqu'on les maltraitât à coups de bâtons, ils se couchoient à terre, & s'y laissoient assommer plutôt que de relever & de s'avancer vers un endroit où ils croyoient rencontrer une mort inévitable.

JEAN D'OMÉDES.

Cette frayeur par contagion passa des esclaves aux soldats Calabrois, qui ne valoient guère mieux. On avoit mis la plûpart de ces paysans dans un petit fort, situé à l'entrée du port, & qu'on appelloit le Châtelet: un frere servant d'armes appellé *Desroches*, y commandoit. Cet officier plein d'attention sur tout ce qui se passoit dans sa place, démêla dans l'air & les paroles de ces soldats certain orgueil brutal & farouche, qui lui fit soupçonner qu'il se tramoit quelque dangereux dessein. A force

JEAN D'OMÉDES.

de perquisitions, il découvrit que ces Calabrois peu accoutumés au bruit de l'artillerie, & dans la crainte de se voir ensevelis sous les ruines de ce fort, étoient convenus de s'emparer d'un brigantin qui étoit dans le port, & de se sauver en Sicile. Pour empêcher le gouverneur de les arrêter ou de les poursuivre, ils avoient résolu, avant que de s'embarquer, de placer proche le magasin des poudres, une mêche compassée, qui après leur départ y mît le feu, & qui fît sauter ce petit château. L'officier considérant qu'il étoit également dangereux de laisser voir qu'il étoit instruit de leur conspiration, & de la dissimuler, prit le parti d'en donner secretement avis au maréchal, qui sous différens prétextes, les tira du fort les uns après les autres : & pour leur ôter toute communication, on les dispersa en différens endroits, parmi d'autres compagnies, qu'on croyoit plus fidelles. Mais ce changement de poste n'en apporta point dans les mauvais desseins de ces lâches, & ne fit, pour ainsi dire, qu'étendre la scène de la conjuration. Chacun de ces malheureux infecta du poison de leur rebellion les autres soldats, & même les habitans, qui se trouvoient de garde avec eux. On prétend que cette sédition étoit encore fomentée secretement par quelques chevaliers Espagnols, ennemis du gouverneur. Ce fut même une conspiration générale : ces Calabrois excités par la peur, abandonnerent leurs postes, & s'étant réunis, environnerent l'épée à la main leur commandant, & le menacerent de le tuer, s'il ne déterminoit le maréchal

par une prompte capitulation à assurer leurs vies & leur liberté.

Ce gouverneur qui n'ignoroit pas les périls où l'on est exposé pendant un siége, en bon chrétien & en véritable religieux, s'y préparoit actuellement par la réception des Sacremens ; & il ne faisoit que de sortir de la Sainte Table, lorsque le capitaine Calabrois, le trouble & la confusion sur le visage : « Seigneur, » *lui dit-il en l'abordant*, vos ennemis ne » sont pas tous dans le camp des Turcs ; cette » place en renferme qui sont encore plus dan- » gereux ; & ce n'est qu'avec la douleur dans » le cœur que je viens vous apprendre que mes » soldats, contre leur serment, ont abandonné » leur poste, & refusent de faire le service ». Il ajouta qu'avec des cris mêlés de menaces, ils demandoient qu'on capitulât, & que pour prévenir un plus grand malheur, il craignoit bien qu'on n'y fût contraint.

Le maréchal dissimulant sagement son indignation, sortit sur le champ de l'église : il se vit en un instant environné de ces mutins ; & comme d'un air sévere, il leur demandoit d'où vient qu'ils n'étoient pas chacun à leurs postes, il reconnut aisément leur rébellion à leur défaut de respect. Tous comme de concert l'interrompirent par des cris insolens : pour ne pas se commettre avec ces furieux, il se contenta de leur dire qu'il alloit assembler le conseil de guerre. Il ne l'eut pas plutôt indiqué, que tous les chevaliers & tous les officiers se rendirent auprès de lui. Pour lors ne dissimulant plus sa

JEAN D'OMÉDES.

douleur & sa colere, il s'écria qu'il avoit vécu un jour de trop, & qu'il étoit bien malheureux que le canon ennemi l'eût épargné pour le rendre le plus triste témoin de la rébellion & de la perfidie de ses soldats: il demanda ensuite aux chevaliers leur sentiment de l'état de la place. Le chevalier de Poissi ou de Poissieu, de la langue de France, déclara qu'il avoit visité exactement la breche, qu'elle n'étoit point si grande qu'on n'y pût suppléer par de bons retranchemens, & que pourvu que les soldats rentrassent dans leur devoir, & reprissent courage, on étoit encore assez fort pour repousser l'ennemi.

Mais un chevalier Espagnol appellé Errera, & qui faisoit la fonction de trésorier, lui adressant la parole: « Je ne suis pas surpris, » *dit-il*, que vous opinez pour une plus » longue résistance dans une si mauvaise place, » vous qui êtes François, & dont le roi tient » actuellement un ambassadeur dans le camp » ennemi. Vous savez bien que quand nous » aurons été emportés d'assaut, vous n'aurez » rien à craindre pour votre vie & votre » liberté: mais notre sort sera bien différent; » sujets de l'empereur, ennemi irréconciliable » des infideles, nous ne devons attendre aucun » quartier de ces barbares, si nous ne préve- » nons l'assaut & notre perte par une prompte » capitulation: & c'est à quoi, *ajouta-t-il*, » je conclus pour le salut de mes compatriotes » & de mes camarades ». D'autres officiers avant qu'on prît un parti si décisif, proposerent

qu'on envoyât un chevalier des plus anciens, & plein d'expérience pour visiter la breche, & en faire son rapport au conseil. Le maréchal dépêcha en même-tems le commandeur Copier aux mutins pour leur faire part de cette délibération, & pour les exhorter, en attendant la décision du conseil, à retourner chacun à leurs postes.

Copier, pour les y déterminer, leur offrit de la part du maréchal de doubler leur paye. Il les assura qu'on alloit visiter la breche, & que sur le rapport qui en seroit fait, le conseil prendroit un parti qui pourvoiroit à leur salut. Mais il leur représenta en même-tems que par leur désertion ils s'exposoient, avant qu'on eût le tems de traiter, à être surpris, & forcés par les Turcs; & que pour en obtenir une capitulation avantageuse, il falloit qu'ils parussent tous chacun dans leur poste avec une contenance ferme, & en état de faire partager le péril aux infideles.

Ces raisons du commandeur mêlées à propos de tendres prieres & de généreux reproches, faisoient impression sur l'esprit de ces mutins: mais Errera leur ayant fait insinuer que par toutes ces promesses on ne cherchoit qu'à les amuser, & que le maréchal, homme entêté, se feroit plutôt tuer sur la breche, que d'entrer en négociation, ils rejetterent avec de grands cris toutes les propositions du commandeur. Par un effet bien extraordinaire, le courage déterminé du maréchal, & leur propre lâcheté les affermirent également dans leur rébellion;

JEAN D'OMÉDES.

& peut-être qu'ils euſſent été plus aiſés à gagner, s'ils euſſent cru leur gouverneur moins capable de prendre un parti extrême. Ils proteſterent qu'ils ne ſe ſépareroient point qu'après la viſite de la breche, & qu'ils ne ſe fieroient même de ce rapport qu'à un Eſpagnol; en ſorte que pour les contenter, il fallut y envoyer un vieux ſoldat de leur cabale, appellé Guévare. Ce ſoldat, après avoir viſité la breche, rapporta qu'elle étoit aiſée à forcer, & de difficile défenſe; que ſi les Turcs, comme on n'en devoit pas douter, continuoient leur batterie, ce qui reſtoit ſur pied des murailles de ce côté-là ne dureroit pas juſqu'à la nuit; que les retranchemens propoſés par le chevalier de Poiſſi, étoient d'une exécution preſqu'impoſſible, & ne ſerviroient qu'à y faire périr inutilement un grand nombre de gens de bien. Sur ſon rapport ajuſté à la prévention des mutins, ils entrerent dans une nouvelle fureur, & menacerent hautement, ſi on n'arboroit le drapeau blanc, de faire eux-mêmes la capitulation, & d'introduire les infideles dans la place.

Le maréchal ſe trouvant ſans ſoldats & ſans autorité, remit la déciſion de cette affaire à la délibération du conſeil. Quoique preſque tous les officiers déteſtaſſent l'infâme déſertion de leurs ſoldats, cependant après de ſérieuſes réflexions ſur la foibleſſe de la place, la révolte ouverte de la garniſon, & le défaut de ſecours du côté de Malthe, on convint qu'il falloit céder à la néceſſité; & un ſervant d'armes eut

ordre d'arborer le ſignal funeſte de la compoſition. A la vue de ce drapeau, Sinam fit ceſſer la batterie ; deux officiers Turcs ſortirent de la tranchée, avancerent au pied de la breche, & dirent que le gouverneur pouvoit envoyer des députés pour traiter. Les rebelles plus maîtres dans la place que le gouverneur, déclarerent qu'ils ne ſouffriroient point qu'on chargeât de cette négociation aucun chevalier François, & ils nommerent eux-mêmes le commandant Fuſter Majorquin & Guévare, les protecteurs ſecrets de la rebellion.

JEAN D'OMÉDES.

Ces députés étant arrivés au camp des Turcs, & admis à l'audience du bacha, lui dirent qu'on étoit diſpoſé à lui remettre la ville & le château de Tripoli, à condition qu'il conſerveroit la vie & la liberté au gouverneur, aux chevaliers, à la garniſon & à tous les habitans ; qu'il leur ſeroit permis d'emporter leurs effets, & qu'il leur fourniroit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malthe ou en Sicile. Sinam d'abord ne parut pas s'éloigner de cette propoſition : mais après leur avoir reproché la témérité qu'ils avoient eue, diſoit-il, de tenir dans une place ſi foible contre une armée royale, il déclara qu'il n'entendroit à aucun traité, à moins qu'au préalable, & pour condition préliminaire, les chevaliers qui étoient dans Tripoli ne s'engageaſſent à dédommager le grand-ſeigneur des frais de cette guerre. Les députés lui ayant repréſenté que cet article paſſoit leurs pouvoirs, il les congédia bruſquement, en les

JEAN D'OMÉDES.

menaçant de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Comme ils ſortoient de ſa tente, ils rencontrerent Dragut, qui s'étant informé du ſuccès de la négociation, apprit avec ſurpriſe que le bacha l'eût rompue. Ce corſaire feignant d'être fâché de la rigueur qu'il tenoit aux aſſiégés, les pria de différer leur départ juſqu'à ce qu'il eût entretenu un moment le général. Il entra auſſi-tôt dans ſa tente, & il lui repréſenta qu'en prolongeant le ſiége, il haſarderoit le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il pouvoit venir du ſecours aux aſſiégés; que le déſeſpoir même d'obtenir une capitulation raiſonnable, tiendroit lieu aux chevaliers d'un nouveau ſecours; qu'ils en deviendroient plus intrépides; d'ailleurs que quelque confiance qu'il eût en ſon artillerie, il ne pouvoit ruiner ce qui reſtoit ſur pied des murailles & des fortifications, ſans laiſſer par les breches qu'il feroit, autant de portes ouvertes aux troupes de la religion pour y entrer, avant qu'il eût le loiſir de les réparer, ſur-tout dans une ſaiſon où il ne pourroit pas tenir la mer. Il ajouta qu'en habile homme il devoit ſouſcrire de bonne grace à la capitulation, & ſe réſerver, quand il ſeroit maître de la place, de donner au traité des explications conformes à ſes intérêts.

Le bacha goûta ſans peine les conſeils du corſaire: il fit rappeller les députés, & il leur dit qu'il accordoit à la priere de Dragut ce qu'il avoit refuſé à toute autre conſidération. Le traité fut arrêté, & le bacha en jura

l'obſervation par la tête de ſon ſeigneur, ſerment qui paſſoit pour inviolable parmi les Turcs. Lorſque ces députés prirent congé de lui pour porter la capitulation au gouverneur, il leur dit qu'il étoit à propos qu'il pût conférer avec lui pour convenir du nombre des vaiſſeaux de tranſport, dont il auroit beſoin, & auſſi de la sûreté qu'il donneroit pour leur retour, & qu'il enverroit pour cela en ôtage dans la ville un des principaux officiers de ſon armée.

A peine ces députés étoient rentrés dans la place, que cet officier ſe préſenta à la porte. Il fut auſſi-tôt introduit; le maréchal avoit convoqué le conſeil de guerre à ce ſujet, & pour entendre la lecture de la capitulation. On y examina s'il convenoit à un gouverneur de ſortir ſeul de ſa place, & ſans être à la tête de ſa garniſon : mais la mutinerie de la garniſon rendoit toute délibération inutile ; & ceux qui fomentoient ſecretement la rebellion, & qui craignoient que le gouverneur ne reprît ſon autorité, ſoutinrent que le traité étant ſigné, le maréchal ne devoit pas faire difficulté de conférer avec le bacha : qu'il y auroit même de l'imprudence à laiſſer voir qu'on ſe défioit de ſa parole : d'autant plus que la garniſon & les habitans ne pouvant retourner à Malthe ou paſſer en Sicile que ſur les vaiſſeaux qu'il fourniroit, on étoit obligé de s'abandonner entiérement à ſa foi. Tous conclurent que pour lui marquer une parfaite confiance, il falloit même que le maréchal lui remenât ſon ôtage; & ces rebelles n'étoient

JEAN D'OMÉDES.

pas fâchés d'éprouver par la conduite que le bacha tiendroit avec le maréchal, ce qu'ils en devoient attendre eux-mêmes.

Il n'étoit guère dans les regles qu'une garnison disposât ainsi de la personne de son gouverneur; mais on a déja pu remarquer que depuis la révolte déclarée des soldats, & fomentée secretement par quelques chevaliers Espagnols, le maréchal avoit vu disparoître la dignité du commandement, & le mérite de l'obéissance. Ces mutins n'eurent pas plutôt appris que le bacha demandoit à conférer avec le gouverneur, que dans la crainte que la capitulation ne se rompît, ils le forcerent par des cris insolens à sortir de la place. Ainsi il se rendit au camp suivi du seul chevalier de Montfort son ami, qui ne le voulut jamais abandonner, & de cet officier Turc qu'on lui avoit envoyé pour ôtage. Comme ils étoient près du quartier général, cet officier, sous prétexte d'avertir Sinam de l'arrivée du gouverneur, prit les devants, & lui dit en peu de mots qu'il avoit trouvé les soldats & les habitans dans une extrême consternation; qu'il croyoit même y avoir démêlé de la division, & qu'il pouvoit compter qu'il étoit maître d'imposer la loi au gouverneur.

Le bacha profita de cet avis; & à l'abord du maréchal, prenant cet air de hauteur, & cet orgueil si ordinaire à ces barbares dans les bons succès, il lui demanda s'il apportoit l'argent qu'il avoit exigé pour le dédomma-

gement des frais de la guerre. Le maréchal, sans s'ébranler, lui répondit froidement, qu'il s'en tenoit à la capitulation, à sa parole, & aux fermens solemnels qu'il avoit faits de la garder inviolablement. « C'est bien à des » chiens comme vous, *repartit le furieux* » *bacha*, qu'on doit tenir sa parole; vous & » vos perfides camarades, qui tenant la vie » au siége de Rhodes de la clémence seule du » grand-seigneur, & qu'il ne vous avoit même » accordée, contre l'avis de son conseil, que » sur la parole que votre grand-maître lui » donna, que l'ordre s'abstiendroit à l'avenir » de pirater dans ses mers, & de respecter par» tout son pavillon: au préjudice de ce traité » & par une ingratitude odieuse, vous n'avez » pas été plutôt établis à Malthe, que vous avez » repris votre ancien métier de corsaires ».

JEAN D'OMÉDES.

Le maréchal qui souffroit impatiemment un si injuste reproche, lui repartit que l'original de la capitulation signée de la main même de Soliman, étoit conservé à Malthe; qu'on n'y trouveroit rien de semblable, & que pour justifier ce qu'il avançoit, il étoit prêt de le faire venir de Malthe. Il ajouta que s'il se repentoit du traité qu'il avoit fait avec les députés de Tripoli, il n'y avoit qu'à le déchirer, & que le sort des armes décideroit ensuite auquel des deux partis cette place resteroit. Le bacha, irrité d'une réponse si courageuse, ordonna qu'on le désarmât, qu'il fût chargé de fers, & conduit sur sa galere. Le maréchal toujours ferme & constant, se tournant vers le

JEAN D'OMÉDES.

chevalier de Montfort : « Mon frere, *lui* » *dit-il*, si on vous permet de rentrer dans la » place, dites de ma part à mon lieutenant, » & au commandeur Copier, qu'ils ne me » comptent plus au nombre des vivans, & que » du surplus ils se comportent suivant leur » devoir, & ce que l'honneur exige d'eux en » cette occasion ». Après qu'il fut sorti de la tente du bacha, ce général congédia Montfort, & lui permit de rentrer dans la place, à la charge de dire aux chevaliers qui y étoient restés, que si on ne lui envoyoit incessamment l'argent qu'il avoit demandé, il sauroit bien en faire de leurs personnes, de la garnison & des habitans, & qu'il les feroit tous vendre pour esclaves. Montfort ayant rapporté dans la place de si tristes nouvelles, excita parmi les chevaliers une indignation générale; tous jurerent, au prix de leur sang, de venger l'injure faite à leur commandant. On ne parla plus de capitulation; & après s'être embrassés, ils convinrent de se défendre jusqu'à l'extrémité, de mourir tous ensemble, & de s'ensevelir sous les ruines de la place. Ils tâcherent d'inspirer les mêmes sentimens à la garnison : mais ils n'avoient pas affaire à des soldats; ce n'étoient pas même des hommes. Ces misérables, insensibles à tout ce qu'on leur représentoit pour exciter leur ressentiment, n'y répondoient comme des femmes, que par leurs larmes, ou par un morne silence. Prieres, remontrances, reproches, les coups mêmes, rien ne les put résoudre à reprendre leurs

armes. Dans une désertion si générale, le conseil considérant qu'ils ne valoient pas la peine qu'on s'obstinât plus long-tems à une défense inutile pour conserver la liberté de ces rebelles, résolut de les abandonner à leur malheureux sort, & de les laisser en proie au bacha pour prix de la liberté des autres. On renvoya Montfort à ce général, pour lui dire qu'il étoit impossible aux chevaliers de lui fournir la somme qu'il demandoit; qu'il ne trouveroit point cet argent dans toute la place: mais qu'on lui ouvriroit les portes, pourvu qu'il en laissât sortir seulement trois cens hommes en pleine liberté, & qui seroient indiqués & choisis par le conseil. Avant que Monfort partît pour faire cette nouvelle proposition, le conseil qui étoit bien instruit que le bacha ne feroit aucun quartier aux Maures, qui quoique mahométans, avoient servi la religion avec beaucoup de courage & de fidélité, après les en avoir récompensés suivant que la conjoncture le permettoit, les exhorta à se retirer ou à Tunis, ou à la Goulette: & pour assurer leur retraite, & empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des Turcs, on leur donna tous les chevaux qui étoient dans la place, & ils sortirent par la porte de Saint-Georges.

Plusieurs de ces Maures, qui depuis long-tems étoient à la solde des chevaliers, ne purent se résoudre à les abandonner dans cette extrémité, & protesterent qu'ils vouloient suivre leur fortune. Les autres prirent

JEAN D'OMÉDES.

le parti qu'on leur offroit : mais il y en eut quelques-uns qui eurent le malheur, avant que Montfort fût revenu au camp, d'être surpris & arrêtés dans leur retraite. On les amena au bacha : il apprit que les chevaliers étoient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité, & quand ils ne pourroient plus tenir, de faire sauter toutes les fortifications, & de faire périr avec eux leurs impitoyables ennemis.

Le bacha, effrayé d'une résolution qui ne lui laisseroit pour tout fruit de sa conquête qu'un monceau de cendres, fut ravi de voir revenir Montfort : il le reçut bien ; & après l'avoir entendu, il lui laissa espérer qu'il laisseroit au moins la liberté à deux cens des assiégés. Il envoya ensuite querir le maréchal pour terminer avec lui cette affaire. Avant que de l'introduire dans sa tente, on en fit sortir Montfort ; & quand ce gouverneur fut en sa présence : « La nuit, *lui dit-il*, vous a-t-elle » porté conseil, & êtes-vous disposé à me » payer la somme que je vous demande si juste- » ment? J'ai perdu, *lui répondit le maréchal*, » mon autorité dans Tripoli avec la liberté » que vous m'avez ravie : c'est à d'autres que » vous devez à présent vous adresser ; & » supposé même que mes confreres eussent » encore quelque déférence pour mon senti- » ment, je ne ferai jamais d'avis qu'on traite » à d'autres conditions qu'à celles dont vous » êtes vous-même convenu : du surplus, voilà » ma tête dont vous pouvez disposer, comme » vous avez fait de ma liberté ».

Le bacha tira à l'écart Dragut, & l'aga Morat: & ayant conféré tout bas avec eux, & apparemment dans la crainte de trouver la même fermeté dans les chevaliers, que dans le maréchal, il se rapprocha du maréchal, & lui tendant la main en signe de paix : « Qu'il ne » soit plus parlé entre nous, *lui dit-il*, de » nouvelles conditions; je ratifie les premieres, » & je souscris à la liberté de tous les chrétiens » qui se trouveront dans Tripoli. C'est de quoi » vous pouvez vous-même aller assurer vos » camarades, & les faire sortir avec la garnison » de la place ».

Mais le maréchal qui se défioit de ce changement de conduite, & qui appréhendoit que cette facilité à venir aux premieres conditions, ne cachât quelque nouvelle perfidie, se dispensa de porter cette parole, sur ce que ses chaînes avoient fait cesser son emploi & son autorité; & à son refus, le bacha y envoya cet officier Turc, qui en qualité d'ôtage, étoit déja entré dans la place. Il y fut reçu par les mutins avec autant d'empressement que d'inquiétude : ils l'environnerent aussi-tôt; & sans le conduire au conseil, ils le presserent de déclarer le sujet de sa commission. Cet officier leur dit que son général l'avoit envoyé pour leur dire, qu'en exécution du traité, il accorderoit une entiere liberté à tous ceux qui sortiroient promptement de la place; qu'il leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter à Malthe, qu'il n'exigeoit des soldats pour toute condition, sinon qu'ils laissassent

JEAN D'OMÉDES. dans la place leurs enſeignes & leurs armes. Ce diſcours fut reçu par ces déſerteurs avec de grands cris de joie: & comme il y avoit déja quelques jours que ces lâches s'étoient défaits de leurs armes, comme d'un fardeau inutile, ſans attendre ni les ordres du conſeil ni le retour du chevalier de Montfort, & dans la crainte que le moindre retardement n'apportât quelque changement dans la volonté du bacha, trouvant les portes de la ville fermées, ils ſortirent en foule par les breches; & les femmes & les enfans à leur exemple, ſe précipitoient par les mêmes ouvertures. Les chevaliers abandonnés de tout le monde, furent réduits à la fin à prendre la même route: les uns & les autres ſe rallierent au pied des murailles; & comme ils prenoient le chemin du camp, Morat, aga, à la tête de ſa cavalerie Maure les inveſtit: & ſans diſtinction de rang ou de condition, d'âge & de ſexe, après les avoir dépouillés, on les chargea de fers & on les fit eſclaves.

De tous les Malthois, il n'y eut que Deſroches, ce frere ſervant qui commandoit dans le Châtelet, qui voulut faire ſon fort lui-même, & qui par ſa fermeté & ſon courage, ſut conſerver ſa liberté. Il manquoit au bacha d'être maître de ce petit fort qui commandoit ſur le port, & qui en étoit comme la clef. L'agent de ce général tenta Deſroches par des promeſſes magnifiques, & tâcha de l'intimider en même-tems par des menaces de la mort, ou d'un eſclavage perpétuel. Le frere ſervant,

quoiqu'il n'eût que trente hommes avec lui, fut également insensible aux unes & aux autres. Le Turc fut obligé de dresser une batterie contre cette tour : on l'eut bientôt foudroyée. Desroches ne pouvant plus y tenir, se prévalut des ténebres de la nuit, se jetta avec sa petite troupe dans une barque, sortit du port, & gagna la haute mer : d'autres disent qu'il se retira secretement sur les galeres de l'ambassadeur de France, qui lui servirent d'asyle.

Ce ministre ne vit qu'avec une sensible douleur la perte de Tripoli, & l'indigne traitement que ces barbares faisoient aux chevaliers. Aux premieres nouvelles qu'il en eut, il courut à l'endroit où on les avoit arrêtés; il les trouva chargés de chaînes, à demi-nuds, couchés à terre & exposés aux insultes de cette milice insolente. Il les aborda en des termes convenables à leur courage & à leur vertu, & il les assura qu'il alloit travailler à leur liberté. Il se rendit aussi-tôt à la tente du bacha, & il lui représenta d'abord avec beaucoup de force, que par une injustice si criante, il alloit se déshonorer à la face de l'univers, & que le roi son maître, & les autres souverains de la chrétienté, intéressés dans le traitement indigne qu'il faisoit à des chevaliers, la plûpart leurs sujets, ou s'en feroient faire justice par Soliman, ou à son refus, useroient de représailles sur tous les officiers Turcs qui tomberoient entre leurs mains. Le bacha lui répondit fiérement, qu'il ne devoit rendre compte de sa conduite qu'à son maître, &

JEAN D'OMÉDES.

qu'il étoit bien assuré que ce prince ne trouveroit pas mauvais qu'il eût manqué de parole à des corsaires, qui par une honteuse avidité du gain, avoient violé avec autant d'ingratitude la promesse qu'ils lui avoient faite à la prise de Rhodes, de ne plus troubler par leurs pirateries le commerce de ses sujets; qu'en vain le gouverneur de Tripoli avoit tâché d'échapper à de si justes reproches, sous prétexte que dans la capitulation, il n'étoit fait aucune mention de cette promesse: « Comme si, *dit-il à d'Aramon*, cent mille » hommes qui étoient à ce siége, n'en eussent » pas été témoins, & même que la démarche » si humiliante pour le grand-seigneur, de » s'être abaissé jusqu'à se plaindre en diffé» rentes occasions de leur manque de parole, » ne fût pas au-dessus de toutes les preuves » par écrit ».

L'habile ambassadeur ne lui contesta rien: se renfermant dans la voie d'insinuation, & à force de prieres & de présens, il en obtint peu à peu la liberté du maréchal, & des plus anciens chevaliers François; & pour faire voir qu'il prétendoit observer exactement le second traité, ou pour mieux dire, les promesses qu'il avoit faites à Montfort, il consentit que deux cens personnes parmi ceux qui étoient arrêtés, jouîssent encore de la liberté. Mais par une nouvelle supercherie, il les choisit lui-même, comme il avoit fait au Goze parmi les plus vieux & les plus pauvres des habitans. Il retint tout le reste dans les fers

fers avec tous les chevaliers Espagnols ou Italiens sujets de l'empereur, & quelques jeunes chevaliers François.

Cette exception donna beaucoup d'inquiétude à l'ambassadeur. Il prévit avec douleur que cette jeunesse aimable alloit être exposée à plus d'une sorte de périls, & d'autant plus dangereux, qu'ils seroient assaisonnés de mollesse & de plaisirs. Pour les en préserver, il les racheta de son propre argent; & à l'égard des chevaliers qui étoient sujets de l'empereur, quoique ce prince fût alors en guerre avec son maître, il s'engagea en échange de rendre au bacha, & de conduire lui-même à Constantinople trente Turcs de bonne famille qui étoient actuellement esclaves à Malthe. Il en prit ensuite la route avec la confiance d'y être reçu par le grand-maître comme le libérateur de ses freres; il y arriva le 23 d'août sur le soir. Ce ministre en s'embarquant sur ces galeres, s'étoit fait précéder par une barque qui portoit de sa part une lettre au grand-maître, où il lui donnoit avis de tout ce qui s'étoit passé dans la perte de Tripoli. D'Omédes fut consterné de cette nouvelle: & ce qui lui causoit encore plus d'inquiétude que de douleur, c'est qu'il craignoit qu'on ne lui attribuât une perte si considérable. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit déja du tems qu'on s'étoit plaint dans le couvent, qu'au lieu de faire travailler aux fortifications de cette place, il détournoit au profit de ses neveux les deniers qui y avoient été destinés. La perte de Tripoli

JEAN D'OMÈDES.

pouvoit faire revivre ces plaintes, qui auroient pu produire un févere examen de fa conduite, & peut-être fa dépofition. Pour fe tirer d'une fi fâcheufe fituation, il réfolut de rendre la conduite de l'ambaffadeur de France fufpecte, & de rejetter fur ce miniftre & fur le maréchal la perte de cette place. Dans ce deffein il fit appeller quelques chevaliers qui lui étoient le plus étroitement attachés; & les ayant conduits dans fon cabinet, il leur fit part de la lettre qu'il venoit de recevoir de d'Aramon. D'abord il ne leur laiffa voir que la douleur que lui caufoit une perte auffi confidérable: & comme s'il n'eût voulu en rejetter la faute que fur lui-même, il leur avoua avec une feinte confufion, qu'il ne fe pouvoit pardonner l'imprudence qu'il avoit eue d'avoir engagé d'Aramon à paffer en Afrique, & de s'être confié à un miniftre étranger, dont il ne pouvoit pas ignorer que le maître avoit une étroite alliance avec le grand-feigneur; que cet ambaffadeur, homme d'un génie fouple & adroit, & de la même nation que le maréchal, s'étoit emparé de toute fa confiance, fous prétexte de s'intéreffer à la confervation de Tripoli; que vraifemblablement il lui en avoit enfuite exagéré la foibleffe, & les forces du bacha, & que par fes artifices il l'avoit infenfiblement conduit dans un labyrinthe de négociations, qui ne s'étoient à la fin terminées que par une honteufe capitulation.

Les créatures du grand-maître, en courtifans ferviles, & fans examiner ce qu'il pouvoit

y avoir de faux dans une relation qui ne rouloit que ſur des conjectures, déteſterent hautement la prétendue perfidie de l'ambaſſadeur. Chacun à ſa maniere ſe fit un mérite de fortifier ces raiſonnemens vagues par de nouveaux préjugés auſſi mal fondés ; les uns diſoient que ce miniſtre n'auroit pas différé l'exécution des ordres de ſon maître, & interrompu ſi volontiers le cours de ſon voyage à la Porte, s'il n'avoit cru lui être plus utile à Tripoli qu'à Conſtantinople ; d'autres ajoutoient que dans le beſoin preſſant que le roi de France avoit de la flotte & des forces du bacha pour les oppoſer à celles de Charles-Quint, ſon ambaſſadeur pour les pouvoir faire paſſer plutôt en Provence aux dépens de la religion, avoit accéléré la capitulation de la place ; que le maréchal étoit inexcuſable de l'avoir conclue ſans la participation du grand-maître & du conſeil : & on convint qu'il falloit lui faire inceſſamment ſon procès : mais pour ſe débarraſſer d'un témoin auſſi incommode que l'ambaſſadeur, on réſolut avant que de commencer la procédure, de le laiſſer partir. Cependant pour le rendre ſuſpect, & comme ſi on ſe fût méfié de lui, à ſon abord devant le port, le grand-maître, ſous prétexte de l'heure indue, défendit qu'on levât la chaîne, fit doubler la garde du château, & prit les mêmes précautions qu'en tems de guerre, & comme ſi l'ennemi fût revenu dans l'île, & qu'il eût été aux portes de la place.

Le lendemain les confidens du grand-maître,

JEAN D'OMEDES.

de concert avec lui, répandirent des bruits sourds, quoique sans nom d'auteur, que Tripoli n'étoit tombée si promptement en la puissance des Turcs que par l'intelligence secrete de l'ambassadeur avec le bacha, & par la foiblesse du maréchal, qui s'étoit abandonné aux perfides conseils de d'Aramon. C'étoit de ces nouvelles qui ne se disent qu'à l'oreille, & qu'on ne confie qu'à ses amis intimes, mais qui à force d'être communiquées sous le secret, deviennent bientôt publiques. Ces bruits grossis par différentes conjectures que chacun y ajoutoit, suivant l'intention du grand-maître, passerent en peu de tems dans toutes les auberges, & des chevaliers au peuple : par cet artifice, d'Aramon sans s'en appercevoir, devint tout-d'un-coup l'objet de l'exécration publique.

Le grand-maître n'en demeura pas-là : & pour le rendre aussi odieux dans toute la chrétienté qu'il l'étoit à Malthe, il engagea ceux de sa cabale d'écrire secretement aux chevaliers qui étoient en Europe, & dans leurs commanderies, que l'ambassadeur de France avoit trahi la religion & livré Tripoli aux infideles; & que sans les sages précautions qu'avoit prises le grand-maître, il auroit tenté de s'emparer du château Saint-Ange, & d'y introduire les Turcs. Ces bruits se répandirent en peu de tems dans toute la chrétienté, & y firent beaucoup d'impression. Ceux qu'on publioit à Malthe avec tant de malignité, parvinrent à la fin jusqu'à d'Aramon. On ne

peut exprimer avec quelle ſurpriſe il les apprit : il demanda auſſi-tôt audience ; elle lui fut aſſignée en plein conſeil. Il y prit ſéance à côté du grand-maître : & trouvant indigne de ſon caractere de s'abaiſſer à réfuter tous ces faux bruits, il pria ſeulement d'Omédes, en lui adreſſant la parole, de ſe ſouvenir qu'il n'étoit paſſé en Afrique que ſur les inſtances réitérées qu'il lui en avoit faites, & dans leſquelles, pour l'y déterminer, il avoit fait entrer l'intérêt de la religion chrétienne, & même l'affection dont le roi ſon maître honoroit tout ſon ordre. Il ajouta que depuis qu'il étoit arrivé au camp des Turcs, il n'avoit rien oublié, ſoit pour engager le bacha à lever le ſiége, ſoit pour la délivrance des chevaliers ; que Dieu lui avoit fait la grace de les ramener heureuſement ſur ſes galeres, & que s'étant engagé de ramener en échange autant de Turcs eſclaves de la religion, il ſe flattoit que le grand-maître les lui feroit remettre, pour qu'il pût dégager ſa parole & ſon honneur.

Le grand-maître lui répondit en peu de mots, & avec un air extrêmement froid, qu'on lui étoit bien obligé de ſes ſoins ; mais qu'à l'égard des eſclaves Turcs qu'il demandoit, il n'en étoit pas le maître ; que c'étoit aux chevaliers qui les avoient pris à en diſpoſer, ou ſur leur refus, au maréchal à en dédommager le bacha. D'Aramon auroit pu juſtement lui répliquer qu'il y avoit encore une voie plus courte, & même plus juſte, qui

JEAN D'OMÉDES.

étoit de lui remettre les chevaliers Eſpagnols pour les rendre à Sinam; mais il crut que dans la diſpoſition préſente des eſprits, il étoit inutile de vouloir faire ſentir au grand-maître ſon injuſtice, ni de s'en plaindre : ainſi il ſortit du port peu de jours après, & continua ſa route vers Conſtantinople.

Son départ mit le grand-maître en liberté de continuer l'exécution de ſon projet: il tint ſecretement pluſieurs conſeils avec ſes créatures. La perte du maréchal y fut réſolue. On convint que pour l'intérêt du grand-maître, il étoit tems de lui faire occuper ſur la ſcène la place que d'Aramon venoit de quitter; mais comme au ſujet d'une réſolution priſe en plein conſeil de guerre, on ne pouvoit pas ſévir contre lui ſeul, d'Omédes, & ceux qui de concert avec lui conduiſoient ce noir complot, jugerent à propos de comprendre dans l'accuſation les chevaliers qui avoient eu le plus de part à la capitulation. Ses émiſſaires répandus dans les auberges, diſoient qu'il étoit honteux à l'ordre de ſouffrir une ſi grande lâcheté & une pareille prévarication : lui-même repréſentoit au conſeil, quoiqu'avec une douleur apparente, qu'on ne pouvoit pas, pour l'honneur de la religion, ſe diſpenſer de faire rendre compte au maréchal, & aux autres chevaliers, des motifs qui les avoient déterminés à capituler: « Afin, *diſoit d'Omédes avec une* » *feinte modération*, de les abſoudre s'ils ſont » innocens, ou auſſi de les punir, ſi on avoit » le chagrin de les trouver coupables ».

Le conseil ne trouvant rien que d'équitable dans cette propofition, opina qu'on inftruiroit inceffamment le procès des accufés: on convint qu'il falloit nommer trois chevaliers de trois langues différentes pour faire les informations. Le grand-maître n'eut pas de peine à faire tomber cette commiffion à fes créatures: mais comme ces commiffaires en qualité de religieux ne pouvoient pas connoître d'un crime capital, & où il y alloit de la vie des accufés, il fut arrêté qu'on leur donneroit pour affeffeur & pour chef de la commiffion un féculier, qui après l'examen & le rapport des commiffaires, prononceroit fur la nature des peines que méritoit la faute des criminels. L'habile grand-maître, fans paroître y prendre d'autre intérêt que celui de la juftice, indiqua pour cet emploi un officier féculier de l'île, appellé *Auguftin de Combe*, dont il avoit fait la fortune, juge corrompu, & capable de tout faire pour de l'argent. Il fit encore choifir pour procureur de la commiffion, un autre féculier, Efpagnol de naiffance, qui n'avoit d'autre mérite que celui de lui être aveuglément dévoué. Par le choix de tous ces juges, d'Omédes fe vit maître de faire prendre à cette affaire le tour qui lui conviendroit.

Sur la requête du procureur d'office, on commença par arrêter le maréchal & les chevaliers *Fufter, de Soufa, & Errera*, qui avoient eu le plus de part, quoique d'une maniere différente, à la capitulation. Comme la perte de cette place intéreffoit l'empereur par rapport

JEAN D'OMÉDES.

à sa suzeranité, & que d'ailleurs Tripoli couvroit en quelque maniere ses états d'Italie ; les chevaliers, nés sujets de ce prince, pour lui faire leur cour, n'eurent point de honte d'arrêter eux-mêmes leur général, parce qu'il étoit François ; on le jetta dans un cachot affreux, & où le soleil n'avoit jamais pénétré. Le grand-maître croyant sa perte infaillible, & qu'il n'avoit plus de mesures à garder, pour le priver de tout secours, défendit sous de grieves peines, attendu l'énormité du crime, & qu'il s'agissoit de l'intérêt de l'état, qu'aucun chevalier n'eût à solliciter en sa faveur. Par une autre ordonnance, il fut prescrit aux commissaires de rejetter les causes de récusation qu'il pourroit alléguer contre les témoins ; que sans égard à la condition ou à la réputation des déposans, on admît indifféremment le témoignage de tous ceux qui se présenteroient, sans même les astreindre à subir la confrontation contre l'accusé. On ne pouvoit pas prendre de mesures plus sûres pour perdre promptement un innocent.

A la faveur de cette nouvelle jurisprudence, on vit paroître parmi les témoins que le procureur d'office admettoit, des scélérats avérés, & des hommes noircis des plus grands crimes ; tel étoit un certain Dominique Cabillan, Espagnol de naissance, dont on reçut le témoignage, quoiqu'il eût déja été repris de justice, & condamné pour un crime de faux ; tel Vanegas, autre Espagnol, qui après avoir renié Jesus-Christ, & embrassé la religion de

Mahomet, par un nouveau crime, avoit vendu ſes enfans aux infideles; & on fit revenir ce ſcélérat d'Afrique pour dépoſer contre le maréchal; tel enfin un des canoniers de Tripoli, qui ayant été arrêté dans le moment qu'il déſertoit parmi les infideles, n'avoit évité le ſupplice que par la clémence du maréchal. Tous les gens de bien voyoient avec douleur qu'à quel prix que ce fût, on vouloit perdre ce ſeigneur; mais la cabale étoit ſi puiſſante, & on avoit même rendu ſa cauſe ſi odieuſe, que perſonne n'oſoit ouvrir la bouche en ſa faveur.

Le ſeul chevalier de Villegagnon fut aſſez généreux pour entreprendre ſa défenſe, & il s'en acquitta avec un courage invincible. Il publioit hautement, qu'il étoit bien extraordinaire que la place n'ayant été perdue que par la négligence, & peut-être par l'avarice de ceux qui étoient chargés de la fortifier, & d'y jetter du ſecours, cependant on prétendît rendre le maréchal reſponſable des fautes d'autrui. Les amis de ce ſeigneur, & ſur-tout la plûpart des chevaliers François, ſur ces plaintes qu'ils trouvoient juſtes, commencerent à ouvrir les yeux, & ils ſe reprochoient de s'être rendus les inſtrumens de la paſſion & de la haine d'Omédes. Ce prince, pour prévenir leur témoignage, & ce qu'ils pourroient mander dans les différens états de la chrétienté, eut recours une ſeconde fois à la plume vénale de ſes confidens, & il les obligea d'écrire chacun dans leur pays, que le grand-maître ayant voulu faire le procès au maréchal pour avoir vendu Tripoli aux infideles,

JEAN D'OMÉDES.

la plûpart des chevaliers François, craignant que par la conviction de ce crime, on n'attachât une marque d'infamie à leur langue, avoient pris les armes, & tenoient actuellement le grand-maître assiégé dans le château Saint-Ange. Ces nouvelles, toutes fausses qu'elles étoient, exciterent dans les pays étrangers une si grande indignation contre les chevaliers François, qu'on n'en parloit plus que comme de rebelles: & il sembloit que la qualité seule de François, étoit un crime qu'on ne pouvoit expier que par leur mort.

D'Omédes par ces lettres ayant pris les devans, & prévenu les François, donna tous ses soins, avant que la vérité eût pu être éclaircie, à terminer promptement cette grande affaire. Le procureur d'office, de concert avec lui, produisit de nouveaux témoins. Villegagnon découvrit aussi-tôt qu'ils avoient été subornés; il en porta ses plaintes aux commissaires, & après leur en avoir fait voir les preuves, il leur représenta, que si le grand-maître, sous prétexte qu'il s'agissoit d'un crime d'état, avoit interdit au maréchal toute voie de récusation, c'étoit à eux au moins à n'admettre que le témoignage de gens dont ils connussent la probité. Mais les chevaliers dévoués au grand-maître lui répondirent froidement que cet examen regardoit le procureur d'office; qu'ils n'étoient préposés que pour recevoir simplement leur témoignage; qu'ils étoient également disposés à entendre à charge & à décharge ceux qu'il voudroit produire. Ils

ajouterent qu'ils lui donnoient pour cela huit jours, quoiqu'ils eussent accordé deux mois au procureur fiscal pour trouver ses témoins. Plus de soixante personnes, gens d'une intégrité reconnue, se présenterent dans un si petit espace de tems, & déposerent en faveur du maréchal; & par leur témoignage firent tomber la déposition des faux témoins. Enfin, sur le rapport des commissaires, & ensuite par le jugement du prevôt, il fut prononcé en plein conseil, que dans la perte de Tripoli, il n'y étoit intervenu de la part du maréchal & des autres chevaliers, aucune sorte de trahison, ni d'intelligence avec les ennemis; que tout le malheur étoit provenu uniquement de la lâcheté des Calabrois; qu'à la vérité il n'y avoit point de constitutions impériales, ni de loix qui décernassent en pareil cas des supplices contre un gouverneur & des officiers: mais que par les statuts de l'ordre, on en devoit chasser tout gouverneur, qui sans la permission expresse du grand-maître & du conseil, auroit abandonné une place dont on lui auroit confié la garde: en conséquence de quoi il concluoit par un seul & même jugement, à ce que l'habit de la religion & la croix seroient ôtés au maréchal, aux chevaliers de Sousa, d'Errera & Fuster, comme complices de la perte de Tripoli.

Le grand-maître témoigna par un geste de chagrin qu'il n'approuvoit pas ce jugement. Il n'avoit fait comprendre dans l'accusation les chevaliers Espagnols, que pour éloigner le soupçon qu'il agît contre le seul maréchal par

JEAN D'OMÉDES.

une haine de nation ; & il se flattoit qu'après l'avoir fait périr, il ne manqueroit pas d'occasions & de prétextes pour faire absoudre ses compatriotes. Ce jugement du prevôt déconcertoit ses mesures ; pour y remédier, il représenta au conseil avec une feinte modération & une retenue apparente, qu'il lui sembloit que le juge, pour finir une affaire aussi importante, avoit un peu trop précipité ses différentes sentences, & qu'il croyoit qu'il eût dû mettre une grande différence, tant entre la faute de chaque criminel, que dans les différentes peines dont on les devoit punir ; qu'il lui sembloit que pour le présent on devoit s'en tenir au jugement rendu contre le maréchal, & surseoir celui des officiers, pour les pouvoir juger chacun en particulier, & suivant la nature différente des crimes dont ils étoient convaincus.

Le juge qui comprit que par ce jugement commun qu'il avoit rendu contre tous les accusés, il avoit offensé le grand-maître, malgré la sentence qu'il venoit de prononcer, sans pudeur & sans honte, changea d'avis ; & pour appaiser le grand-maître, opina de nouveau, & tira les officiers Espagnols de la sentence générale dans laquelle ils étoient compris ; & par une maniere d'explication il déclara, que quoiqu'il les eût tous condamnés à la même peine, leurs fautes étoient bien différentes. Le bailli Schilling, adressant la parole à ce juge : « N'êtes-vous pas, *lui dit-il avec indigna-* » *tion*, le plus méchant homme du monde, » de changer si légérement de sentiment au

» moindre signe du mécontentement du grand-
» maître ? Vous venez de prononcer juridiquement que les accusés étant tous également coupables de la même faute, devoient subir la même peine, & un instant après vous prétendez qu'on sépare les fautes, & qu'on en differe le jugement ? Il a parlé comme un misérable qu'il est, *ajouta le chevalier Noguez, de la langue de Castille ; & se tournant vers le grand-maître :* » Je ne souffrirai point, *lui dit-il*, qu'on exécute la sentence contre le maréchal, si en même-tems on ne fait subir la même peine aux autres accusés ».

Toute l'assemblée s'étant réunie au même avis, le grand-maître feignit de s'y rendre : mais comme il étoit au désespoir que sa proie lui eût en quelque maniere échappée, & qu'il ne pût faire périr le maréchal tout seul, comme il se l'étoit proposé, il demanda un moment d'audience, où il représenta que quoiqu'on vînt de statuer que tous les criminels seroient punis en même-tems, cependant il étoit juste de mettre quelque différence entre leurs fautes, & la peine qu'elles méritoient ; que le maréchal & le chevalier Fuster lui paroissoient bien plus coupables que les autres, l'un pour avoir négocié la capitulation, & l'autre pour avoir abandonné la place dont il étoit gouverneur ; & que la punition de deux si grands crimes pouvant aller à la mort, il étoit d'avis, sans que le conseil s'en mêlât davantage, d'en renvoyer le jugement définitif au juge séculier,

JEAN D'OMÉDES.

qui avoit déja pris connoiſſance de cette affaire. La corruption de ce juge, qui venoit de varier ſi honteuſement, le fit rejetter avec de grands cris : d'Omédes néanmoins s'obſtinoit à le faire nommer ; mais comme ce juge ſe vit chargé d'injures par les plus emportés, de lui-même il ſe déſiſta de cette fonction, ſur le prétexte qu'ayant rendu ſa ſentence, il ne pouvoit pas prononcer deux fois ſur la même affaire. Le grand-maître, outré de n'avoir pu venir à bout de ſes deſſeins, remit l'affaire à une autre fois, ordonna au ſecrétaire du conſeil de faire mention dans ſon regiſtre de tout ce qui venoit de ſe paſſer, & congédia l'aſſemblée.

Cependant les ennemis du roi & de la France, ſur des lettres que le grand-maître avoit fait écrire dans leurs états, publioient que l'ambaſſadeur de la nation avoit livré Tripoli aux infideles, & qu'il étoit revenu enſuite à Malthe pour tâcher de les introduire dans cette île ; que ſans la vigilance du grand-maître, tous les chevaliers auroient été égorgés, & que la chrétienté auroit perdu une place qui ſervoit de boulevard à la Sicile & à toute l'Italie. Le roi, offenſé de ces bruits, qui donnoient atteinte à la gloire & à l'honneur de la nation, dépêcha au grand-maître un gentilhomme ordinaire de ſa maiſon, appellé du Belloy, qui lui rendit une lettre de ſa part, datée du dernier jour de ſeptembre, & dans laquelle ce prince, après s'être plaint amérement des bruits infâmes qu'on avoit répandus contre ſon ambaſſadeur, le prioit de lui faire

ſavoir nettement & avec une exacte vérité, ſi d'Aramon étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit : « Afin, s'il en étoit convaincu, de » le faire punir ſelon la grandeur de ſon crime ; » ou, s'il ſe trouvoit innocent, de le juſtifier » par ſon témoignage parmi les nations étran- » geres, où on l'avoit ſi cruellement diffamé ».

L'arrivée de ce gentilhomme, & la lettre dont il étoit porteur, cauſerent de violentes inquiétudes au grand-maître. Il n'étoit plus queſtion de répandre furtivement des bruits ſourds, ou d'envoyer des lettres anonymes ou ſignées de gens peu connus ; avec un auſſi grand roi que Henri II, & dans une affaire qui intéreſſoit ſon honneur, il falloit s'expliquer clairement, & être en état de ſoutenir à la face de toute la chrétienté ce qu'on auroit avancé.

D'Omédes, pour ne ſe point compromettre, & pour ſe tirer d'embarras, porta la lettre du roi au conſeil ; on en fit la lecture, & il demanda aux ſeigneurs qui le compoſoient, leur avis ſur la réponſe qu'on y devoit faire. Toute l'aſſemblée d'un conſentement unanime opina qu'il falloit récrire à ce prince, que la religion, bien loin d'avoir lieu de ſe plaindre de la conduite de ſon ambaſſadeur, n'avoit que des remercîmens à rendre à ſa majeſté, pour tous les bons offices qu'elle en avoit reçus ; ce qui engageoit plus que jamais tout l'ordre à une éternelle reconnoiſſance. Le conſeil ordonna en même-tems à ſon ſecrétaire de dreſſer cette lettre au plutôt, de la faire

JEAN D'OMÉDES.

ſigner au grand-maître, & de la remettre à l'envoyé du roi, ou au chevalier de Villegagnon, qui devoit l'accompagner à ſon retour.

D'Omédes, qui perſiſtoit toujours dans le deſſein ſecret de perdre l'ambaſſadeur & le maréchal, ſe repentit bientôt d'avoir remis au conſeil la réponſe d'une lettre qui lui étoit adreſſée à lui ſeul. Mais pour éluder les preuves qu'on en auroit pu tirer en faveur des accuſés, il fit appeller le ſecrétaire, & ſans s'ouvrir à lui de l'uſage qu'il méditoit de faire de cette lettre, il lui dit ſeulement qu'étant adreſſée à un grand roi, & ſur une matiere auſſi délicate, les termes n'en pouvoient être trop meſurés, qu'il vouloit en conférer avec lui à loiſir: & que ſi le gentilhomme François, ou Villegagnon la demandoient, il trouvât quelque prétexte pour s'en diſpenſer. Et il le congédia après lui avoir recommandé le ſecret.

Villegagnon ayant laiſſé paſſer quelques jours ſans que ce ſecrétaire ſe fût mis en état d'exécuter les ordres du conſeil, lui en demanda la raiſon. Le ſecrétaire, ſuivant ce que lui avoit preſcrit le grand-maître, s'excuſa ſur la multitude de ſes occupations; & pour l'amuſer, lui promit de lui porter au premier jour cette lettre. Mais des ſemaines entieres s'écoulerent ſans qu'on pût la tirer de ſes mains. Ces délais affectés firent ſoupçonner à Villegagnon qu'il ſe tramoit de nouveau quelque mauvais deſſein; pour s'en éclaircir il employa tous ſes ſoins, & mit en mouvement

les chevaliers qui s'intéreſſoient comme lui à la défenſe du maréchal. Enfin il découvrit, à ce qu'il rapporte lui-même, que le grand-maître avoit eu des entretiens ſecrets avec le juge qui avoit fait le procès aux accuſés; qu'il lui avoit reproché qu'il eût été aſſez foible, ſur les plaintes qui s'étoient élevées contre lui dans le conſeil, de ſe déſiſter de ſa commiſſion; que le grand-maître avoit ajouté qu'il étoit aſſez puiſſant, malgré la cabale oppoſée, pour lui faire renvoyer la reviſion du même procès: mais qu'il ne lui pardonneroit jamais, s'il varioit une ſeconde fois dans ſon jugement; & que pour s'aſſurer de ſa parole, il vouloit qu'il s'obligeât à lui payer cinq cens ducats d'or, s'il ne ſe conduiſoit pas dans toute la procédure de la maniere qu'il lui preſcriroit.

JEAN D'OMÉDES.

Ceux dont Villegagnon tenoit cet avis, ajoutoient que le juge, dans la crainte de perdre ſa charge avec la protection du grand-maître, fit toutes les promeſſes, & paſſa toutes les obligations qu'on exigea de lui; que le grand-maître, ſaiſi de ces gages, lui avoit remis un mémoire contenant des faits & articles, ſur leſquels il devoit interroger l'accuſé, & qu'il lui ordonna enſuite, ſi le maréchal les nioit, ou s'il n'y vouloit pas répondre, de lui donner la queſtion; que par la violence des tourmens il en tirât cet aveu: qu'il n'avoit remis Tripoli aux Turcs qu'à la ſollicitation de d'Aramon. On ajouta que le grand-maître avoit avoué au juge, que dans l'eſpérance de pouvoir envoyer cette confeſſion

Jean d'Omédes.

au roi, il avoit différé sa réponse à l'envoyé de ce prince, & qu'il n'avoit trouvé que ce moyen de sortir avec honneur d'une affaire où la perte des accusés assuroit sa gloire, & même sa dignité.

Villegagnon ne nous apprend point de qui il tenoit la découverte de ce complot, soit qu'on l'eût engagé au secret, soit peut-être que cela vînt du juge même, qui n'osant pas prendre sur lui, & sans la participation du conseil, de faire donner la question à un des grands officiers de l'ordre, ne fut pas fâché que le bruit de ce complot en empêchât l'exécution, & lui épargnât en même-tems une somme aussi considérable qu'il s'étoit soumis imprudemment de payer au grand-maître. Quoi qu'il en soit, Villegagnon instruit d'un si affreux complot, se rendit au conseil, & demanda au nom de l'envoyé du roi qu'on lui remît la lettre qu'il devoit porter à ce prince ; & il représenta que pour peu qu'il différât à partir, la mer, par la rigueur de la saison, ne seroit plus navigable. « Cependant, *ajouta* » *Villegagnon*, si le conseil avoit changé de » sentiment, peut-être que pour faire con- » noître au roi l'innocence de son ambassadeur, » il suffiroit de lui envoyer le résultat des » commissaires avec une copie de la sentence » du juge séculier ; & que ce prince par le » simple énoncé de ces actes, verroit claire- » ment que dans la capitulation de Tripoli, » il n'y étoit intervenu ni trahison, ni intelli- » gence de la part de d'Aramon & du maréchal

» avec les infideles : mais que la perte de cette » place venoit uniquement de la lâcheté des » soldats Calabrois, & de leur rébellion ».

Un chevalier du prieuré d'Aquitaine, grand partisan de d'Omédes, prit la parole, & dit que le roi ne demandoit qu'à être instruit de la conduite que son ambassadeur avoit tenue en Afrique, & que c'étoit à cela seul qu'il falloit répondre. Le grand-maître fut ravi que quelqu'un se fût opposé à la proposition de Villegagnon : il sentit bien qu'un aussi habile homme que ce chevalier François, n'avoit demandé le procès des accusés, que pour porter au roi des preuves sans réplique de l'innocence de d'Aramon ; & comme il trouvoit toujours Villegagnon à son chemin, il lui demanda fiérement où il avoit appris que dans des procès criminels, que l'ordre faisoit faire à des chevaliers, on fût obligé d'en rendre compte à des princes séculiers. « Ce » n'a jamais été mon intention, *repliqua le* » *chevalier*, d'avancer une pareille proposi- » tion : mais j'ai cru seulement qu'au défaut » de la lettre que le conseil avoit prescrite, » & qu'on n'a jamais voulu expédier, le roi » se pourroit contenter pour la justification de » son ministre du témoignage du juge même » des accusés, qui par sa sentence reconnoît » que dans la capitulation, il n'y étoit inter- » venu de la part de cet ambassadeur aucun » pacte illicite, ni aucune intelligence crimi- » nelle. Cependant, puisque vous m'ordonnez, *continua Villegagnon en adressant la parole*

Jean d'Omédes.

au grand-maître, » de vous rendre compte » des motifs particuliers que j'ai eus pour » souhaiter qu'on envoyât ces actes en France, » je vous le dirai avec toute la franchise dont » je fais profession, & aussi avec tout le respect » que je vous dois, & à l'auguste assemblée » devant laquelle je parle ».

Pour lors élevant sa voix, & s'armant d'une noble fierté : « Il y a déja quelques jours, » Seigneur, *continua-t-il en adressant la parole au grand-maître*, » qu'il court un bruit » désavantageux à votre gloire; on publie que » dans une conférence secrete que vous avez » eue avec la Combe, vous êtes convenu avec » lui qu'il se chargeroit tout de nouveau du » procès contre le maréchal; que ce juge » inique s'est engagé d'en tirer par la violence » de la torture, la confession des crimes qu'il » n'a point commis : qu'il le condamnera en- » suite à mort; & qu'après son exécution, on » substituera sa confession à la lettre que le » conseil a ordonné qu'on écrivît au roi. Tel » est, à ce qu'on prétend, l'unique sujet du » retardement affecté que le secrétaire ap- » porte à remettre cette lettre à l'envoyé de ce » prince ».

Le grand-maître ne put entendre ce discours sans un vif ressentiment : le feu dans les yeux, & tout brûlant de colere, il lui commanda de dire tout haut de qui il tenoit ces bruits indignes. « Il n'est pas encore question du nom » de l'auteur, *répondit modestement Ville-* » *gagnon :* il s'agit seulement à présent que

» vous nous disiez si le fait est vrai ou faux. » Très-faux, *s'écria le grand-maître.* Déclarez donc, Seigneur, devant toute l'assemblée, *repartit Villegagnon*, que vous déchargez votre juge d'une somme de cinq » cens ducats d'or à laquelle il s'est obligé » envers vous, s'il ne condamnoit pas à la » mort le maréchal ». A ces terribles mots, la confusion parut d'abord sur le visage du grand-maître; la tête lui tourna entiérement: il ne se possédoit plus; & outré de se voir poussé si vivement par un de ses inférieurs, il le chargea d'un torrent d'injures. Mais celui-ci content d'avoir mis tout le conseil sur les voies de ses méchans desseins, se retira de l'assemblée. Les seigneurs grands-croix justement indignés de tous ces perfides complots, nommerent un autre juge, & commanderent sous de grieves peines au secrétaire, que toute affaire cessante, & dans le jour même, il eût à délivrer à l'envoyé du roi ou à Villegagnon, la lettre pour ce prince, dans la forme & les termes qui lui étoient prescrits.

Quelque précis que fussent ces ordres, le secrétaire, créature du grand-maître, n'osa les exécuter sans sa participation: il se rendit secretement à son palais, écrivit la lettre sous ses yeux, la fabriqua avec un nouvel artifice; & au lieu d'y marquer, comme le conseil l'avoit ordonné, que bien loin que d'Aramon eût contribué à la perte de Tripoli, ce ministre au contraire n'avoit rien oublié pour détourner le bacha d'en former le siége, il substitua à ces

Jean d'Omédes.

termes si positifs en faveur de l'innocence de d'Aramon, une clause relative seulement au tems auquel il écrivoit : & il faisoit dire au grand-maître, que le conseil n'avoit encore rien découvert dont on pût accuser d'Aramon. Par cette clause, & sous prétexte qu'il pouvoit survenir de nouvelles charges, il se réservoit le pouvoir de recommencer dans une autre occasion les accusations intentées contre l'ambassadeur.

La lettre en cet état fut remise à Villegagnon, datée du 17 de novembre ; mais il en eut bientôt reconnu l'artifice. Il la porta sur le champ au conseil pour s'en plaindre : & les seigneurs qui le composoient, honteux de tant de supercheries, dresserent eux-mêmes le projet de la lettre, que le grand-maître, après ce qui s'étoit passé, n'osa refuser de signer.

Ce seigneur, après y avoir remercié le roi des marques de bienveillance dont il lui avoit plû de l'honorer, ajouta ces propres mots, au rapport de M. de Thou, historien célebre & contemporain. « Quant à ce que votre majesté » desire de moi, pour satisfaire à sa volonté & » à son commandement, je dis que d'Aramon » étant arrivé ici le premier jour d'août avec » deux galeres & un brigantin, & ayant été » reçu selon sa qualité, il nous a exposé l'ordre » que vous lui aviez donné à son départ pour » Constantinople, de nous voir en passant, & » de nous assurer de votre bienveillance : sur » quoi nous le priâmes de passer en Afrique, » & de tâcher de détourner le bacha de l'entre-

» prise du siége de Tripoli, s'il ne l'avoit pas » encore commencé; ou en cas qu'il trouvât » la place déja assiégée, d'employer le nom si » respectable de votre majesté, & son propre » crédit, pour l'engager à lever le siége; que » d'Aramon avoit embrassé avec joie cette » occasion de rendre service à l'ordre; mais » que le général Turc ayant été inexorable à » toutes les prieres, il revint ici sans en avoir » pu rien obtenir: & en témoignant dans le » conseil public de notre religion l'extrême » regret qu'il avoit de la perte de Tripoli, il » nous assura qu'il n'avoit rien oublié de tout » ce qui étoit en son pouvoir pour nous don- » ner la satisfaction que nous desirions de lui, » comme en ayant eu un commandement » exprès de votre majesté. Outre cela, afin » que chacun sût la vraie cause de ce malheur, » nous avons fait faire de tous côtés des infor- » mations: & après toute la diligence que nous » avons pu y employer, nous n'avons rien » trouvé qui puisse donner sujet de croire » que d'Aramon y ait contribué, ni qu'il ait » en quelque sorte que ce soit, sollicité la » reddition de cette place. Au contraire, nos » chevaliers prisonniers à leur retour nous ont » appris que non-seulement il est exempt de » tout blâme, mais qu'il a obligé notre ordre » par une infinité de bons offices. C'est pour- » quoi le bruit qui a couru au contraire, a été » répandu injustement, & contre toute sorte » de raison, » &c.

JEAN D'OMÉDES

« Cette lettre dont j'ai une copie, *ajoute*

M. de Thou à la fin de ſon ſeptième livre, » fut depuis envoyée par le roi à ſes ambaſſadeurs, pour la publier dans les cours des » princes, où ils réſidoient : ce qui fit ceſſer » les mauvais bruits que les Impériaux avoient » répandus contre l'honneur & la réputation » des François ».

Toute la nation en fut redevable au zele & à l'habileté de Villegagnon ; & comme ce chevalier ſe ſervoit auſſi-bien de ſa plume que de ſon épée, il publia dans Malthe & dans toute l'Europe un excellent mémoire latin, qui nous eſt reſté, & où il fait voir que le grand-maître par ſon avarice & ſon invincible opiniâtreté, avoit diverti les ſecours qui auroient pu ſauver Tripoli. Ce mémoire fut adreſſé à l'empereur Charles-Quint.

Pour nous, ſans prendre de parti dans une affaire ſi délicate, nous croyons que la trahiſon de ce renégat de Provence, qui découvrit aux Turcs les endroits foibles de la place ; que la rebellion des ſoldats, l'extrême peur des deux chevaliers Eſpagnols, & leur intelligence avec les mutins ; enfin, que la trop facile croyance du gouverneur, & l'entêtement du grand-maître à ne pas jetter du ſecours dans cette place, furent cauſe qu'on en précipita la capitulation, & que les aſſiégés, avant que de faire une pareille démarche, n'attendirent pas, à l'exemple de leurs prédéceſſeurs, une plus grande extrémité. Le maréchal expia depuis par une longue priſon l'imprudence qu'il avoit eu

à

à ſortir de la place ; mais le grand-maître, qui, comme nous le venons de voir, n'avoit fait arrêter les autres accuſés que pour n'avoir pu ſéparer leur cauſe de la ſienne, obtint leur pardon, ſi-tôt qu'il le put : & comme dans quelque forme de gouvernement que ce ſoit, celui qui diſpoſe des graces & des dignités, diſpoſe preſque toujours des ſuffrages, d'Omédes par ſon crédit, engagea la plûpart des grands-croix qui compoſoient le conſeil, à conſentir qu'il les mît en liberté.

Dans le tems que la religion à Malthe étoit le plus agitée par ces diſſenſions & ces troubles domeſtiques, Leon Strozzi, prieur de Capoue, mécontent du premier miniſtre de France, ayant quitté la charge de général des galeres de cette nation, s'étoit préſenté devant le port de Malthe, & en avoit fait demander l'entrée au grand-maître. Mais ce prince, à qui tout ce qui venoit de France étoit ſuſpect, la lui refuſa avec beaucoup de dureté : & ſoit qu'il craignît que le prieur ne favorisât le parti du maréchal, ſoit par attachement aux intérêts de l'empereur, & par reſſentiment de ce que Strozzi peu de tems auparavant avoit enlevé de la rade de Barcelone deux galeres & pluſieurs vaiſſeaux marchands, il lui fit dire que s'il ne ſe retiroit, il feroit tirer ſur lui. Par des menaces ſi violentes, & ſi peu ordinaires dans une république, le prieur ſe trouva ſans aucun aſyle dans toute la chrétienté, & ſans d'autre retraite que la mer & deux galeres. Ainſi en cas qu'il fût pourſuivi par des corſaires mieux

JEAN D'OMÉDES.

armés que lui, ou qu'il fût surpris par quelque tempête, il ne pouvoit aborder dans les ports de l'empereur sans s'exposer à être arrêté; il n'y avoit pas plus de sûreté pour lui dans ceux du duc de Florence, ennemi mortel de tous les Strozzi. Il n'auroit pas été mieux reçu dans le port de Gènes, où Doria, amiral de l'empereur, commandoit; général sur lequel le prieur, pendant qu'il commandoit les galeres de France, avoit remporté plusieurs fois différens avantages; espece d'outrages qu'on voudroit se pouvoir cacher à soi-même, mais qu'on n'oublie guère, & qu'on ne pardonne jamais. Il ne restoit au prieur pour asyle que les ports de France, qu'il avoit servie avec autant de fidélité que de succès: mais c'étoit l'endroit de l'Europe où il auroit été le moins en sûreté. L'envie inséparable de la gloire, lui avoit suscité pour ennemis toute la maison de Montmorency; le connétable, premier ministre, & favori de Henri II, avoit su le rendre suspect à ce prince; & à son retour à Marseille après l'expédition de Barcelone, il fut averti secretement qu'on le devoit arrêter, & que François de Montmorency, fils ainé du connétable, étoit attendu pour lui succéder dans le généralat des galeres.

Pour prévenir cette injure, le prieur s'étoit embarqué sur sa galere: & suivi de celle de son frere, ayant à force de rames passé par-dessus la chaîne du port, il gagna la haute mer, d'où se voyant en sûreté, il renvoya au roi son étendard de général: & par une lettre que

M. de Thou nous a conservée, il lui marquoit que n'étant point né son sujet, le seul desir d'acquérir de l'honneur l'avoit engagé au service d'un si grand prince; mais que pour le conserver & même sa vie qu'on menaçoit, il avoit été contraint d'abandonner la France, & de se soustraire aux mauvais desseins de ses ennemis, qui n'avoient point trouvé de moyen plus sûr pour l'empêcher de faire éclater son innocence, & pour prévenir sa justification, que de chercher à le faire assassiner. « Je » conjure donc votre majesté par sa bonté » naturelle, *ajoutoit-il*, de me pardonner si » j'ai quitté ses états sans son agrément: & » j'ose espérer que peut-être un jour vous me » regretterez, Sire, quand les événemens de » la guerre vous donneront sujet de comparer » mes services avec les exploits de ceux qui » vont remplir ma place ». JEAN D'OMEDES.

Il écrivit après dans le même sens aux seigneurs Strozzi ses freres: il leur marquoit qu'il étoit prêt de rendre compte au roi de sa conduite; que même pour ne pas préjudicier à leur fortune, il ne prendroit jamais de parti contre la France: « Ma délibération étant, » *dit-il*, de faire la guerre aux infideles pour » le service de ma religion ». C'étoit le sujet qui l'avoit conduit à Malthe, d'où étant obligé de s'éloigner par les ordres injustes du grand-maître, quoique presque sans vivres & sans munitions, qu'environ vingt quintaux de biscuit, qu'un chevalier grand-croix, son ami particulier, lui fournit secretement, & à l'insu *Mémoires de Brantome, t. 2.*

JEAN D'OMÉDES.

d'Omédes, il prit le large & la route du Levant avec le commandeur de Martines, chevalier Navarrois, qui ne le voulut jamais abandonner. Le prieur le débarqua depuis dans un port de Sicile: & comme ce commandeur étoit ſujet de l'empereur, & connu de ce prince; il l'envoya à ſa cour pour lui repréſenter qu'il avoit quitté le ſervice de France, & que partant actuellement pour faire la guerre aux Turcs & aux infideles ennemis de ſa majeſté, il lui plût lui accorder la permiſſion de pouvoir relâcher dans ſes ports, & y conduire les priſes qu'il feroit. Il continua enſuite ſa route, ſans en tenir aucune certaine; & les vivres lui manquant dans la ſuite, il en prit indifféremment par force ſur les vaiſſeaux chrétiens qu'il rencontra, même ſur ceux de ſon ordre; mais avec la proteſtation que la néceſſité ſeule l'y réduiſoit. Il faiſoit un état exact de tout ce qu'il prenoit, avec la promeſſe d'en dédommager un jour les propriétaires; & *ami de Dieu ſeulement*, comme il le diſoit, pendant toute la campagne, il courut la Méditerranée, & fit des priſes ſi conſidérables ſur les infideles, qu'à ſon retour il ſe trouva en fonds de plus de cent mille écus. Paſſant le long des côtes de la Calabre, il rencontra le commandeur de Martines qui lui avoit procuré un ſauf-conduit fort ample de l'empereur; & ce prince ſi excellent juge du mérite, & ſi habile même à débaucher les généraux de ſes ennemis, avoit chargé ce commandeur d'offrir à ſon ami une penſion de douze mille écus, avec le comman-

dement de douze galeres, & l'assurance de la dignité d'amiral après la mort de Doria. Le prieur qui ne se pouvoit passer de la protection de ce prince, soit pour trouver un asyle dans ses ports, soit pour rentrer dans Malthe, ne refusa point absolument ce parti: mais comme il s'étoit engagé envers ses freres toujours attachés aux intérêts de la France, de ne porter jamais les armes contre cette nation, il fit traîner la négociation de Martines. Sur les nouvelles que le vice-roi de Sicile eut que son maître souhaitoit d'attirer le prieur à son service, il ordonna qu'il fût reçu avec ses galeres dans tous les ports de l'île; & lui-même n'oublia à son égard ni présens, ni aucune de ces caresses que les courtisans savent si bien faire valoir, quand il s'agit de faire réussir les desseins de leur maître. Le prieur y répondit avec une politesse réciproque: « mais sans, » *dit-il*, pouvoir prendre aucun engagement, » jusqu'à ce qu'il en eût conféré avec le grand- » maître & le conseil de l'ordre ». Sous prétexte de pressentir leur disposition, il y envoya un de ses officiers, qu'il avoit chargé de faire part à ses meilleurs amis de son heureux retour: par le même officier il fit porter à l'autel de Notre-Dame de Philerme un ornement magnifique qu'il avoit fait faire à Messine, & sur lequel par un reproche indirect qu'il faisoit au grand-maître de sa dureté, il avoit fait broder ces mots de l'Evangile de saint Jean: *Il est venu parmi les siens, & ils n'ont point voulu le reconnoître.*

JEAN D'OMÉDES.

Après avoir donné des marques de sa dévotion, il en donna d'autres de sa probité : comme il n'y avoit eu qu'une extrême nécessité qui l'eût forcé à prendre des vivres sur les vaisseaux chrétiens, il fit publier à son de trompe dans toutes les villes maritimes des royaumes de Naples & de Sicile, qu'il avoit déposé à Messine un fonds considérable pour payer ceux auxquels en faisant la course, il avoit été contraint d'enlever des munitions. Il voulut qu'on leur tînt compte des intérêts comme du principal, ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'il en remporta la réputation de n'être pas moins équitable & désintéressé, que grand capitaine : deux vertus qui concourent à former un grand homme, mais qui se trouvent rarement réunies dans la même personne.

Le grand-maître ayant appris le retour du prieur, & instruit des vues de l'empereur, pour les faire réussir, & pour obliger le prieur à s'engager à son service, témoigna publiquement qu'il n'étoit pas plus disposé que la premiere fois à le recevoir dans Malthe. Mais les amis de Strozzi qui étoient des plus considérables de l'ordre, lui manderent que d'Omédes ne seroit pas maître de lui refuser une seconde fois l'entrée du port. Sur leurs lettres il s'embarque aussi-tôt, arrive à Malthe, se met dans un esquif; & sans prévenir le grand-maître sur son retour, saute à terre, & escorté d'un gros de chevaliers que l'admiration de sa valeur avoit attirés à sa rencontre, il monte

au palais, aborde le grand-maître avec cette noble confiance que donne la vertu, quoique toujours avec le respect qui étoit dû à sa dignité, & lui dit, qu'ayant appris que les Turcs menaçoient l'île d'une nouvelle invasion, il étoit venu lui offrir ses services, & selon le devoir de sa profession, se joindre à ses confreres pour la défense commune de l'ordre. Le grand-maître dissimula sa surprise, & le chagrin secret que lui causoit son arrivée. D'Omédes étoit actuellement brouillé avec tout le conseil, qui se plaignoit que par une avidité honteuse, & sous différens prétextes, il s'emparoit de tous les biens de la religion. La présence d'un chevalier d'une aussi grande considération que le prieur de Capoue, pouvoit fortifier le parti des mécontens; mais comme l'esprit & la conduite de la cour impériale, régloit celle du grand-maître, & qu'il n'ignoroit pas que l'empereur vouloit attirer le prieur à son service, il le reçut bien, lui fit même beaucoup de caresses. Il le pria ensuite, quand il seroit reposé, de visiter toute l'île, d'examiner avec soin les endroits qui auroient besoin d'être fortifiés; & on lui donna pour associés Bompost, grand-bailli d'Allemagne, le commandeur Louis de Lastic, lieutenant du maréchal, & Pedre Pardo, ingénieur Espagnol.

JEAN D'OMÉDES.

Ces trois commissaires, après avoir parcouru toute l'île, en avoir observé exactement les différentes situations, firent leur rapport au conseil, & ils représenterent que le Bourg,

Jean d'Omédes.

résidence du couvent, quoique fortifié par le château Saint-Ange, étoit vu & commandé par le mont Saint-Julien, espece de langue de terre, qui s'avançoit dans la mer; qu'il falloit de ce côté-là fortifier le Bourg par de nouveaux ouvrages, & construire sur ce mont un fort qui en défendît les approches aux ennemis; que le port Marza Musciet étoit ouvert & sans défense, & que pour empêcher les flottes ennemies d'y entrer, on ne pouvoit se dispenser de bâtir une nouvelle ville sur le mont Scéberras, l'endroit de toute l'île du plus difficile accès, qu'il faudroit même un jour y transférer le couvent, & qu'en attendant, & pour la sûreté du port Musciet, on ne pouvoit trop tôt élever sur la pointe de ce rocher un fort qui en défendît l'entrée: il conclut par exhorter le grand-maître & le conseil à fortifier toutes ces langues de terre plus longues que larges, qui par leurs intervalles formoient autant de ports, & que la figure des doigts de la main représente au naturel.

Le conseil après avoir examiné avec beaucoup d'attention le rapport des commissaires, & le projet des ouvrages qu'ils proposoient, résolut d'y faire travailler incessamment. Mais comme la religion n'avoit pas assez de fonds pour entreprendre en même-tems tant de travaux différens, & que la construction seule d'une nouvelle ville auroit épuisé le trésor, on se réduisit à fortifier par de nouveaux bastions le Bourg du côté qu'il étoit vu; d'y

JEAN D'OMÉDES.

ajouter des flancs & des cazemates, d'en creuser & d'en élargir les fossés, pour y faire entrer l'eau de la mer; & en attendant qu'on pût édifier une nouvelle ville sur le mont Scéberras, on convint par rapport à l'importance de ce poste, de commencer à y bâtir un château avec quatre petits bastions ou boulevards, & de les placer en sorte qu'ils pussent servir en même-tems à la défense de la ville qu'on avoit dessein de construire un jour au même endroit.

Après que le conseil se fut fixé à ces différens ouvrages, les trois commissaires s'en partagerent le soin. Le grand-bailli se chargea des fortifications qu'on vouloit ajouter au Bourg; le prieur de Capoue entreprit la conduite du château qu'on devoit bâtir à la pointe du mont ou du rocher Scéberras: & le commandeur de Lastic fut choisi pour avoir la direction de l'autre fort, qu'on projettoit de construire sur le mont Saint-Julien.

Ces trois commissaires par une louable émulation, après avoir fait venir de Sicile des maçons & des ouvriers, faisoient travailler sans relâche chacun à leur entreprise. Les paysans de l'île servoient à remuer la terre, ou à charier & à conduire les matériaux. Tous les chevaliers pour presser le travail, se rendoient assiduement aux atteliers, & se relevoient tour-à-tour: & tous les différens ordres de l'état, chevaliers, bourgeois & paysans s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'en moins de six mois le Bourg fut en état de ne point

JEAN D'OMÉDES.

craindre un siége, & qu'on vit élevé, & garni même d'artillerie le château du mont Scéberras, appellé le *Fort Saint-Elme*, en mémoire d'une des tours qui défendoit l'entrée du port de Rhodes, qui portoit le même nom : à l'égard du fort qu'on avoit construit sur le mont Saint-Julien, il fut appellé le *Fort Saint-Michel*.

Nous ne pouvons nous dispenser, au sujet de la diligence qui fut apportée à la construction de ces ouvrages, de rendre ici la justice qui est due au noble désintéressement de tous les chevaliers de ce tems-là, tant de ceux qui étoient actuellement à Malthe & au couvent, que des commandeurs éloignés : tous par une entiere désappropriation, & conforme à leurs vœux, porterent au trésor leur argent monnoyé & leur vaisselle ; & les simples chevaliers qui n'avoient pour tout bien qu'une chaîne d'or, espece d'ornement dont les guerriers se paroient alors, s'en dépouillerent avec joie pour contribuer au payement des ouvriers. Nous avons vu renaître cet exemple de nos jours, où sur le bruit d'un puissant armement que le Turc destinoit contre Malthe, des chevaliers, sans attendre la citation, y ont porté aussi-tôt leurs personnes & leurs biens ; & des vieillards infirmes, fait passer d'avance tous leurs effets, & leur argenterie changée en especes d'or & d'argent.

On ne peut exprimer la satisfaction & la joie que tous les chevaliers & les habitans de Malthe firent éclater à la vue de ces forts, qui par la diligence des conducteurs de l'ouvrage,

sembloient être sortis comme par miracle de dessous terre, & mettoient toute l'île à l'abri des incursions des infideles. Le grand-maître & le conseil en reçurent de grandes louanges : mais les plus sinceres, & la meilleure partie tournerent à l'honneur des trois commissaires, & sur-tout du prieur de Capoue, qui par sa capacité dans l'art des fortifications, par son zele & son application continuelle, avoit construit un fort qui défendoit le port Musciet, qu'on pouvoit regarder comme la principale clef de Malthe. Dans la vivacité des sentimens d'estime & de reconnoissance que tout le couvent faisoit éclater pour cet illustre prieur, plusieurs chevaliers des principaux de l'ordre publioient hautement qu'il ne manquoit plus à la sûreté de l'ordre, que de l'en voir grand-maître : & comme d'Omédes étoit très-âgé, tous les vœux & tous les suffrages se déclaroient d'avance en sa faveur.

Le grand-maître n'apprit ces bruits qu'avec un chagrin secret : & comme si la vue de son successeur eût dû avancer la fin de ses jours, sous prétexte de s'intéresser à la fortune du prieur, il employa toutes sortes d'artifices pour l'éloigner de Malthe & de sa présence. Il lui fit de vives instances pour le déterminer à passer au service de l'empereur : mais le prieur, qui après les Médicis, ne haïssoit personne autant que Charles-Quint, leur protecteur, déclara nettement au grand-maître, qu'il étoit incapable de tourner ses armes contre la France, & contre un roi auquel il

Jean d'Omédes.

avoit autrefois engagé sa foi; que l'espérance d'augmenter sa fortune ne lui feroit jamais entreprendre ce qu'il n'avoit pas cru devoir faire, quoique pressé par le juste ressentiment qu'il conservoit contre les ministres de la France.

D'Omédes le voyant déterminé à ne pas quitter Malthe, & ne pouvant l'y souffrir, pour l'éloigner & s'en défaire sous un autre prétexte, lui proposa de passer sur les côtes d'Afrique, & de conduire une entreprise qu'il avoit formée sur la place de Zoare. Cette ville autrefois connue sous le nom de Possidone, & faisant partie de la province de Tripoli, est située du côté du levant, à treize milles de l'île de Gelves. La bonté de son port y attiroit en ce tems-là une grande quantité de marchands de différentes nations; & ce grand commerce avoit enrichi ses habitans. Des Maures esclaves à Malthe, pour recouvrer leur liberté, avoient déclaré au grand-maître, que du côté des terres, la place n'étoit point fortifiée; qu'à la faveur d'une espece de forêt de palmiers, qui s'étendoit presque jusques sur le bord du fossé, on pourroit en approcher sans être découvert; & que les habitans ne faisant point de garde de ce côté-là, ils seroient aisément surpris, & la ville emportée avant qu'ils eussent pu se reconnoître.

Le grand-maître offrit au prieur pour cette entreprise un nombre suffisant de chevaliers & de soldats, & des esclaves pour guides.

Strozzi, qui ne perdoit pas de vue l'espérance de parvenir à la grande-maîtrise, accepta avec joie un emploi qui lui procuroit l'occasion de se signaler à la vue de ses confreres. Il fit aussitôt armer ses galeres & quelques brigantins qui lui appartenoient; il y fit entrer douze cens hommes de guerre, parmi lesquels on comptoit plus de trois cens chevaliers des plus braves du couvent, & qui tous avoient souhaité avec empressement de pouvoir combattre sous les yeux d'un général si bon juge de la valeur.

Cette petite flotte partit du port de Malthe le 6 d'août, & arriva sur la côte d'Afrique le 14 au soir. Par la faute des pilotes, on débarqua beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit projetté, & dans un endroit éloigné au moins de douze milles de la Zoare. Il fallut marcher pendant la nuit à travers les sables, & des bosquets de palmiers dont en cet endroit le pays étoit couvert. Le général, avant que de se mettre en chemin, partagea ses troupes en trois bataillons. Le commandeur de Guimeran, ancien chevalier dont nous avons déja parlé, conduisoit le premier, & il étoit précédé par le chevalier de Strozzi, neveu du prieur, que son oncle avoit mis à la tête de quelques jeunes chevaliers, qui dans cette expédition tenoient lieu d'enfans perdus. Le corps entier des chevaliers suivoit à quelque distance, & il étoit commandé par le chevalier Parisot de la Valette, lieutenant-général. La marche étoit fermée par les compagnies d'infanterie que les chevaliers de Rangif, de Bisbal & de la Benante

avoient levées en Italie pour le ſervice de la religion : le prieur s'en étoit réſervé le principal commandement comme du corps le plus nombreux, & dont par cette raiſon il pourroit faire des détachemens, & les envoyer au ſecours des deux premiers corps, s'ils en avoient beſoin. L'armée marchoit en cet ordre : quelques Malthois habillés en Maures, & qui en parloient la langue, la précédoient l'eſpace d'un mille ou deux, & s'avançoient dans le pays pour en reconnoître la diſpoſition, & ſi l'entrepriſe n'étoit point découverte. Tout leur parut tranquille : mais en approchant de la Zoare, ils apperçurent ſur la gauche des feux dans une eſpece de camp rempli de tentes & de pavillons, & dont les troupes ſans ſentinelles paroiſſoient enſevelies dans le ſommeil. On propoſa auſſi-tôt au général de les aller reconnoître & de les charger : mais on crut, comme il étoit aſſez vraiſemblable, que ce n'étoient que de ces Arabes qui campent preſque toujours, la plûpart nuds & mal armés, & avec leſquels il n'y avoit rien à gagner. D'ailleurs on conſidéra qu'on ne pouvoit les attaquer ſi près de Zoare, ſans porter l'allarme dans cette ville, & en éveiller tous les habitans. Ainſi d'un commun avis on remit l'attaque de ces troupes après la priſe de Zoare. Pour réuſſir dans cette derniere entrepriſe, le général ordonna à ſes officiers & aux principaux chefs, après qu'ils ſeroient entrés dans la ville, de pouſſer droit juſqu'à la grande place, où toutes les rues aboutiſſoient, de s'y fortifier, & ſur-tout de ne

point souffrir que le soldat se débandât pour piller, qu'on ne fût maître de tous les postes, où les habitans pourroient se retrancher : mais pour le dédommager en quelque sorte de cette retenue forcée, il promit deux écus pour chaque tête de Maure qu'on lui apporteroit.

Après ces différentes dispositions, l'armée, malgré les ténebres de la nuit qui duroit encore, s'avança en bon ordre & avec un grand silence, que les chrétiens trouverent encore plus profond du côté de la ville ; point de sentinelles, encore moins de corps-de-garde, & les portes de la ville même ouvertes. Les chrétiens y entrent sans obstacle, & après avoir laissé au-dehors quelques compagnies pour en défendre l'entrée, ou pour en faciliter la sortie, ils pénetrent jusques dans la grande place, se mettent en bataille, & par le bruit des tambours & des trompettes éveillent les habitans. Pour lors les soldats se répandent dans les rues, enfoncent les portes des maisons, tuent tout ce qui se met en défense, font prisonniers ceux qu'ils trouvent sans armes ; & le sabre à la main forcent le timide bourgeois à livrer son or & son argent. Ces impitoyables guerriers, pour en tirer de ceux mêmes qui n'en avoient point, les garottent pour les vendre comme esclaves, & sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, on contraint à force de coups les vieillards, des femmes & des enfans de s'avancer vers le bord de la mer pour être embarqués sur les galeres de la religion ; tristes représailles, mais nécessaires pour réprimer la cruauté des infideles,

JEAN D'OMÉDES.

& leur apprendre en cas pareil à mieux traiter les chrétiens.

On avoit déja aſſemblé dans la grande place environ quinze cens de ces perſonnes, qui gémiſſoient & déploroient leur malheur, lorſque heureuſement pour eux il leur vint du ſecours qui rompit leurs fers avant qu'ils en euſſent ſenti toute la peſanteur. Le commandeur de la Valette étoit chargé de leur embarquement. Un Maure de la ville appellé Ali Benjiora, ayant entendu prononcer ſon nom, l'aborde avec empreſſement, & après s'en être fait reconnoître pour avoir ſervi ſous lui dans Tripoli: « Savez-vous, Seigneur, *lui dit-il tout* » *bas*, que vous allez être tous inveſtis & taillés » en pieces? » Et pour lui faire connoître le péril où il étoit expoſé, il lui apprit que ce que le général chrétien avoit pris pour un camp volant, ou une cazale d'Arabes, en venant à la Zoare, étoit un corps de quatre mille cavaliers Turcs, tous vieux ſoldats & excellens arquebuſiers, commandés par Morat Aga, gouverneur de Tripoli; que cet officier allant à l'île de Gelves ſur les ordres de la Porte, avoit campé dans l'endroit où ils l'avoient découvert, & où la nuit l'avoit ſurpris; que des habitans qui avoient échappé aux chrétiens, étoient allés implorer ſon ſecours; qu'il leur avoit promis d'être à la pointe du jour aux portes de Zoare, & que c'étoit à ſon général, ajouta-t-il, à prendre ſes meſures pour n'être pas ſurpris.

Le commandeur ayant récompenſé le Maure de ſon avis, courut en faire part au prieur. Ce

général, pour rappeller les ſoldats auprès de lui, fit auſſi-tôt ſonner la retraite : mais le bruit que cauſoit le tumulte d'une ville expoſée au pillage, les cris des femmes & des filles qu'on arrachoit toutes tremblantes des mains de leurs maris, ou du ſein de leurs meres, tout cela empêchoit qu'on entendît le ſignal de la retraite : peut-être même que le ſoldat avide du butin, pour ne pas quitter une ſi douce occupation, feignoit de ne la pas entendre.

Cependant Morat ſe doutant bien qu'il trouveroit les chrétiens diſperſés dans les différens quartiers de la place, arrive aux portes, que les Malthois avoient abandonnées, afin d'avoir part au pillage. Il y entre avec la même facilité que les chrétiens y avoient trouvée ; charge ceux qu'il rencontre à ſon paſſage, en tue pluſieurs, & répand une terreur générale parmi les chrétiens, ſans qu'il fût poſſible au général de l'ordre d'en trouver un nombre ſuffiſant pour les oppoſer aux infideles. Enfin le jour paroît, & fait connoître diſtinctement aux chevaliers l'ennemi & le péril. Pour lors on abandonne le pillage ; chacun cherche à ſe rendre ſous les enſeignes de la religion ; tout ſe rallie, mais par pelotons & ſelon le quartier où ils ſe trouvoient. Le ſimple chevalier, ſans avoir reçu les ordres du général, ne le prend que de ſon courage ; tout combat, tout le monde eſt aux mains. Les Maures ſe joignent aux Turcs & à leurs libérateurs ; & dans ce déſordre & ce tumulte la plûpart des priſonniers briſent leurs fers : la Valette qui en

JEAN D'OMÉDES.

étoit chargé, n'en put conduire ſur les galeres qu'environ deux cens.

Les chevaliers quoique ſéparés les uns des autres, & preſſés par le nombre ſupérieur des ennemis, ne laiſſent pas de leur réſiſter dans les différens endroits où ils ſe rencontrent. Les uns fortifiés par la ſituation des poſtes qu'ils occupoient, prétendent encore ſe maintenir dans leur conquête ; d'autres ne ſongent qu'à gagner la mer & leurs galeres. Le chevalier Sforce entr'autres, le jeune Strozzi, & pluſieurs autres chevaliers d'un grand mérite, plutôt que de ſe rendre, combattent juſqu'à la derniere goutte de leur ſang : & les infideles n'auroient pas eu l'avantage de voir des chevaliers dans leurs fers, ſi après le combat ils n'euſſent trouvé ſur le champ de bataille & parmi les morts les chevaliers de Chabrillan, Marſilly & Bracamont, qui n'étoient qu'évanouis, & qui furent depuis rachetés.

Pendant que le combat ſe maintenoit encore, le prieur qui, avec une autre troupe, s'avançoit vers le bord de la mer, averti du péril que couroit ſon neveu, revient ſur ſes pas & avance à ſon ſecours : mais il trouva en arrivant que le ſort des armes en avoit décidé. Le deſir ſi naturel de venger ſa mort, & de l'autre côté l'eſpérance que les Turcs avoient de défaire cette ſeconde troupe, & de remporter une victoire complette, les remettent aux mains. La partie s'engagea avec une nouvelle fureur ; il ſe fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les chrétiens & les Turcs acharnés

les uns contre les autres ne donnent ni ne reçoivent de quartier ; tout combat, tout ſe mêle, chacun s'attache à l'ennemi qu'il a en tête, & d'un combat général il ſe fait autant de combats particuliers qu'il y a de ſoldats dans chaque parti. Mais les Turcs, à la fin ſe trouvant trop preſſés par les chevaliers, à la faveur de leurs chevaux s'éloignent d'un bataillon ſi redoutable, rechargent leurs mouſquets, & reviennent en bon ordre à bout portant : dans une de ces décharges, le prieur, qui étoit à la tête de ſa troupe, reçoit un coup de mouſquet dans la cuiſſe, qui le met hors de combat. Comme les Turcs s'avançoient pour l'achever, ce qui reſtoit de chevaliers & de ſoldats, lui font comme un rempart de leurs corps. Le commandeur Copier, Tolon de Sainte-Jaille, & Soto-major, ſont tués en repouſſant les infideles. Il y a bien de l'apparence que dans cet état on auroit bien eu de la peine à garantir le prieur de la fureur de ces barbares, s'il ne s'étoit trouvé parmi les chevaliers un Majorquin appellé Toreillas, d'une taille extraordinaire, & d'une force de corps ſurprenante, qui prenant ſon général dans ſes bras, le retire d'abord de la tête du bataillon dans le centre; & de-là avec autant de peine que de péril, & malgré une grêle de coups de mouſquets qu'il fallut encore eſſuyer, il gagne le bord de la mer.

Le Majorquin, chargé d'un fardeau encore plus honorable qu'embarraſſant, y trouva de nouveaux périls. La mer en cet endroit étoit baſſe, & des bancs de ſable fort communs le

JEAN D'OMÉDES.

long de cette côte, empêchoient les plus petites chaloupes de venir à bord. Toreillas ne laisse pas d'entrer dans la mer, & l'eau presque toujours à la ceinture, & avec des peines infinies, il passa d'écueil en écueil, de banc en banc, & gagne enfin un endroit plus profond, où l'esquif de la capitane vint le prendre avec le prieur.

Dans tout autre corps que celui de Malthe, la blessure & la retraite d'un général auroient peut-être rallenti le courage des soldats; mais parmi les chevaliers, tous nés généraux, s'il est permis de parler ainsi, & tous animés du même courage, on ne les vit sensibles qu'à la joie de savoir leur général en sûreté: indifférens sur leur propre perte, il ne leur restoit d'inquiétude que pour l'étendart de la religion, & pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des infideles.

Le chevalier de la Cassiere en étoit chargé; après la retraite du prieur, on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre, & on convint qu'il falloit se tenir toujours serrés, & tâcher en combattant, de gagner le bord de la mer. Dans ce dessein on se mit en marche, toujours poursuivis par les Turcs, qui sachant que les chaloupes ne pouvoient approcher du bord de la mer, s'attendoient bien de tuer les moins diligens, & même tous ceux qui, quoique dans l'eau, se trouveroient à portée de leurs armes à feu.

Pendant cette marche, souvent interrompue, les chrétiens approchant de la mer, rencontrent un rocher qui étoit à la tête d'un

défilé, & dont pour prendre haleine, ils s'emparerent aussi-tôt. De cet endroit on voyoit à découvert les galeres, & même les chaloupes qui les attendoient. Il étoit question de les pouvoir joindre : la Cassiere qui auroit sacrifié mille vies plutôt que de hasarder l'étendart de la religion, représenta aux plus anciens chevaliers, que s'ils se portoient tous ensemble & en corps au bord de la mer, les infideles qu'ils avoient sur leurs talons, les chargeroient avec plus de fureur que jamais ; que pendant que les uns tâcheroient de se sauver dans l'eau, d'autres seroient aux prises avec l'ennemi, & que dans ce désordre & cette confusion, on couroit risque de perdre l'étendart de saint Jean : mais que pour prévenir un aussi grand malheur, il falloit que les chevaliers seuls restassent à sa garde, & fissent ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs ; pendant que les blessés & les soldats défileroient insensiblement, & gagneroient les uns après les autres les galeres & les vaisseaux de la religion ; & que quand ils seroient débarrassés de cette multitude incommode, il n'étoit pas impossible qu'un petit nombre de chevaliers, & dont la plûpart savoient nager, en se dispersant, n'échappassent les uns après les autres à l'opiniâtre poursuite des infideles.

Ce projet fut agréé sur-tout par les soldats, qui les premiers en devoient profiter : & la Cassiere leur montrant les esquifs & les chaloupes qui n'étoient pas éloignées : « Sauvez-» vous, *leur dit-il*, mes amis, & mettez-vous

JEAN D'OMÉDES.

» en sûreté, pendant que mes camarades & » moi arrêterons ici nos ennemis; peut-être » ferons-nous assez heureux pour vous suivre » de près; mais si nous périssons, la religion à » notre défaut ne laissera pas sans récompense » vos services & le courage dont vous venez » de donner de si bonnes preuves ». Ces soldats partirent, & en défilant les uns après les autres arriverent au bord de la mer, entrerent dans l'eau & gagnerent les vaisseaux qui les attendoient.

Les Turcs ne virent qu'avec une nouvelle fureur qu'une partie de leur proie leur échappoit : ils renouvellerent leur attaque, & tâcherent de forcer l'entrée du défilé. Mais les chevaliers, toujours intrépides, & l'épée ou la pique à la main, leur présentoient un front redoutable. L'aga, à la tête de sa cavalerie, ne pouvant les faire reculer, fait mettre pied à terre à ses cavaliers, & le sabre à la main s'avance & se jette dans le défilé. Les Turcs avec leurs larges cimeterres coupent le long bois des piques, brisent les épées, & se flattent de venir bientôt à bout de ce reste de chevaliers, qu'ils croyent n'être plus animés que par leur désespoir. Mais ces intrépides guerriers, quoique la plûpart n'eussent plus pour toute arme que leurs poignards, se prennent corps-à-corps avec les Turcs, tuent ou blessent ceux qu'ils peuvent joindre, & se font craindre & même admirer par ces barbares.

L'aga, persuadé qu'il n'en viendroit à bout que par le feu de la mousqueterie, fait remonter

ſa cavalerie à cheval. Pendant ce mouvement Verdalle adreſſant la parole à la Caſſiere : « Que faiſons-nous ici, *lui dit-il*, attendons-» nous que ces infideles nous tuent les uns » après les autres, & qu'à notre honte éter-» nelle, l'enſeigne de la religion tombe entre » les mains de ces chiens ? Croyez-moi, mon » cher frere, nous touchons preſqu'au bord de » la mer ; tâchons, en ſuivant les traces que » notre illuſtre général nous a marquées avec » ſon ſang, de gagner à ſon exemple nos ga-» leres. L'eau, comme vous ſavez, eſt baſſe : » nous pouvons tous enſemble, & en faiſant » quelqu'effort, arriver au bord, nous jetter » dedans ; & s'il ſe trouve, comme on le dit, » entre les bancs de ſable quelques canaux plus » profonds, tout ce que nous ſommes de che-» valiers, nous vous porterons tour-à-tour » avec l'enſeigne de notre ſainte religion : & ſi » un ſeul de nous la peut ſauver, que la mort » arrive après, quand il plaira à Dieu ».

Le commandeur de la Caſſiere ne voyant point d'autre parti à prendre, ſuivit ce conſeil : il ſe met en chemin avec ſa petite troupe, marche ſerré à l'ordinaire & à grands pas. A l'approche du bord de la mer, les chevaliers ſe ſéparent, ſe diſperſent tous d'un côté, & ſe jettent en différens endroits dans l'eau. La Caſſiere, ſoutenu par Verdalle & par d'autres chevaliers, y entre ; & avec un courage invincible, & au travers des mouſquetades, il tient toujours ſa banniere élevée, gagne les chaloupes, y eſt reçu avec des cris de joie & des

JEAN D'OMÉDES.

acclamations : mais quelques chevaliers, qui pour faciliter sa retraite, avoient fait ferme au bord de la mer, périrent & furent tués par le feu continuel des ennemis.

L'ordre perdit la plûpart des chevaliers, & des freres servans d'armes qui se trouverent dans cette malheureuse expédition ; & parmi les plus distingués, l'histoire a conservé les noms de Dupuy-Monbrun, Saint-Marcel, d'Avanson, de Brianson, de Bonne, la Rocbette, la Roche-Montmort, de la Motte, tous des premieres maisons de la province de Dauphiné ; Saint-Sulpice, Purpatron, Gilbert, Brichanteau, Beauvais, Nangis, Harancourt, le Plessis-Richelieu, de Gordes, chevaliers de la langue de France, y furent tués : celle d'Italie y perdit les deux Valperge, Sforces, le jeune Strozzi, Grimaldi & Justiniani : & d'Espagne, Berenger, Sotto-major, Perez Pachieco, Montroy, Touar & Barientos, qui eurent le même sort. Nous ne devons pas oublier le chevalier Poplieze de la langue d'Italie, & qui en soutenant d'une main l'étendart de la religion, que portoit la Cassiere, fut tué au bord de la mer d'un coup de mousquet ; chevalier d'une rare piété, & qui par son exemple & par toute la conduite de sa vie, fit voir que la pratique fidelle & constante des plus austeres vertus n'est pas incompatible avec la plus rare valeur.

Fin du onzième Livre.

LIVRE

LIVRE DOUZIÉME.

JEAN D'OMÉDES.

Pezani Vicent. vie de L. Strozzi.

LE prieur de Capoue ayant rassemblé ses vaisseaux, mit à la voile, & avec les débris de ses troupes rentra dans le port de Malthe. Ses blessures obligerent de le porter sur une planche jusqu'en son hôtel; il étoit suivi de la plûpart de ses officiers qui n'étoient guère en meilleur état que leur général. Mais quoique dans cette malheureuse expédition, & par les hasards inévitables à la guerre, il eût perdu un grand nombre de chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avoit acquise en d'autres occasions, ni la réputation d'un sage & vaillant capitaine : & le soldat comme l'officier lui rendirent cette justice, que dans le désespoir de pouvoir vaincre cette foule d'ennemis dont il avoit été surpris & environné, on ne l'avoit jamais vu donner ses ordres avec plus de sang froid, & combattre en même-tems avec un courage plus déterminé. Des témoignages si honorables, & scellés, pour ainsi dire, de son sang, lui firent déférer pour la seconde fois le généralat des galeres. Comme la mer étoit son élément, il n'eut pas la patience d'attendre que ses plaies fussent entiérement fermées, il se rembarqua, & pendant tout l'été courut la Méditerranée, & jusqu'aux bouches du Nil. Il étoit la terreur de toutes ces mers; aucun vaisseau n'osoit tenir devant son pavillon; les corsaires les plus braves l'évitoient avec soin. Il ne laissa

1552.

JEAN D'OMÉDES.

pas d'en prendre plusieurs qu'il mit à la chaîne; & des flottes entieres de marchands, malgré leur escorte, tomberent en sa puissance; il les conduisit dans les ports de la religion, & avec ces prises il y ramena l'abondance, le luxe & les plaisirs.

Pendant qu'on célébroit à Malthe son retour, avec cette joie inséparable des heureux succès, il y arriva une nouvelle toute autrement importante pour l'ordre, & sur-tout pour les chevaliers Anglois. Un vaisseau de cette nation commandé par le capitaine Hosmadan entra dans le port: cet officier avoit le caractere d'envoyé de la reine d'Angleterre; il eut en cette qualité audience du grand-maître, auquel il présenta une lettre de la part de cette princesse, qui lui marquoit que Dieu l'ayant placée sur le trône de ses ancêtres, elle avoit résolu, pour la décharge de sa conscience, de rendre à son ordre toutes les commanderies & tous les biens dont les rois Henri VIII, son pere, & Edouard VI, son frere, s'étoient injustement emparés. Elle finissoit sa lettre par l'exhorter, & le conseil de la religion, à envoyer incessamment à Londres quelques chevaliers munis de pouvoirs suffisans pour les rétablir dans la possession des commanderies, & dans tous les endroits de leur ordre.

Une nouvelle aussi surprenante causa bien de la joie à Malthe, & sur-tout parmi les chevaliers Anglois, qui regardoient cette heureuse révolution comme des prémices du réta-

bliſſement de la véritable religion dans leur patrie. Mais parmi une nation auſſi jalouſe de ſa liberté, cette reſtitution des biens de l'égliſe ne ſe termina pas ſans de grandes difficultés. Pour l'intelligence d'une affaire de cette importance, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons déja dit dans le Livre dixiéme des motifs injuſtes qui avoient engagé Henri VIII, à uſurper dans ſes états les biens des commanderies & des monaſteres. Et peut-être que pour mettre ce point d'hiſtoire dans tout ſon jour, il ne ſera pas inutile de rapporter ici ſommairement les dernieres actions de ce prince, & ce qui ſe paſſa en Angleterre à ſa mort pendant le court regne du jeune Edouard ſon fils, & le commencement de celui de la reine Marie ſa fille ainée. Henri ſentant approcher ſa fin, régla déciſivement l'ordre de ſa ſucceſſion, qui par l'inconſtance de ſes mariages avoit ſouvent varié. Depuis ſa ſéparation d'avec Catherine d'Arragon ſa premiere femme, il en avoit épouſé cinq autres, dont la plûpart n'étoient ſorties de ſon lit & du trône que par une mort violente ou un divorce forcé.

Cette polygamie ſucceſſive pouvoit troubler l'état après ſa mort, & faire naître des guerres civiles entre ſes enfans. Le parlement, la loi vivante & ſuprême de cette nation, lui laiſſa la liberté de régler le rang de ſes héritiers. En vertu de cet acte, & quelque tems avant ſa mort, il avoit reconnu pour ſon ſucceſſeur le prince Edouard, à peine âgé de

Jean d'Omédes.

neuf ans & demi, iſſu de Jeanne de Seïmours ſa troiſiéme femme: & pour ſoutenir toujours aux yeux du public la répudiation de Catherine d'Arragon, il avoit déclaré bâtarde la princeſſe Marie ſa fille ainée, quoiqu'avant ſon divorce il l'eût reconnue pour princeſſe de Galles; titre affecté aux héritiers préſomptifs de la couronne. La princeſſe Eliſabeth, fille d'Anne de Boulen, la ſeconde de ſes femmes, ſuccéda à ſa ſœur dans ce grand titre, qu'elle perdit à ſon tour après le ſupplice de ſa mere. Le roi leur pere, pour gratifier ſa troiſiéme femme, avoit fait paſſer dans le parlement un acte ſolemnel qui les privoit l'une & l'autre de la ſucceſſion à la couronne: peu de jours avant ſa mort, il les rétablit dans leurs droits, & il les reconnut pour ſes héritieres, ſi le prince Edouard mouroit ſans poſtérité.

Ces deux princeſſes étoient auſſi oppoſées par leur caractere, que par les intérêts différens de leur naiſſance. L'ainée élevée par une mere Eſpagnole, & ſortie de ſon côté des rois d'Arragon & de Caſtille, étoit naturellement fiere & hautaine, zélée catholique par ſon éducation, dévote par tempérament, & d'ailleurs attachée par ſon intérêt au ſaint ſiége, dont l'autorité avoit légitimé le mariage de la reine ſa mere.

Comme les prétentions d'Eliſabeth tomboient par la validité de cette diſpenſe, des proteſtans cachés, créatures de ſa mere, l'avoient élevée dans un grand éloignement

JEAN D'OMÈDES.

& une espece de mépris pour la puissance des clefs. C'étoit la partie la plus essentielle de sa religion; d'ailleurs assez indifférente sur les dogmes, d'un génie souple & aisé, qui prenoit facilement toute sorte de formes, fiere ou caressante, selon qu'il convenoit à ses intérêts; à peine âgée de treize ans, on voyoit déja comme une ombre de cette habileté, qui fut depuis l'admiration de toute l'Europe. Le roi son pere finit malheureusement ses jours dans le schisme, dont il étoit auteur, également ennemi du saint siege & des protestans; & ce prince, qui par une entreprise téméraire avoit voulu se mêler de réformer la religion, mourut dans une cruelle incertitude de la véritable.

Sa mort excita de nouveaux troubles dans l'Angleterre: les véritables catholiques soupiroient après l'extinction du schisme : mais ce n'étoit pas le parti le plus puissant. Une foule de protestans qui jusqu'alors avoient été retenus par la crainte des supplices, leverent le masque, & inonderent la cour, la capitale & les provinces. Plusieurs évêques même se déclarerent ouvertement en faveur de l'hérésie; & afin que son établissement fût durable, on élevoit le jeune roi dans les principes des sacramentaires. Le régent, ses précepteurs, & les officiers de sa maison ne lui parloient des plus saints de nos mysteres, que comme d'une idolâtrie.

Ce prince ne respiroit, pour ainsi dire, qu'un air empoisonné: on prévint & on séduisit sa raison dans un âge auquel il ne pouvoit

JEAN D'OMÉDES.

encore faire un juſte diſcernement. Il embraſſa la doctrine des proteſtans, qu'on lui repréſentoit continuellement comme plus conforme à l'Evangile ; & il eut le malheur d'errer avec cette confiance que la vérité ſeule devroit inſpirer.

Le parlement par de nouvelles loix autoriſa ce changement : la meſſe fut abolie, les images enlevées des temples, les livres ſaints traduits d'une maniere infidele, & qui favoriſoit les opinions dominantes. Le ſervice divin fut célébré en langue vulgaire, le mariage permis au clergé ; & ce qui étoit de plus important pour l'avide courtiſan, ce qui reſtoit de biens dans l'égliſe devint la proie de gens qui faiſoient conſiſter toute leur religion à ruiner la religion même.

C'eſt ainſi que l'Angleterre ſe précipita du ſchiſme dans l'héréſie.

Ce qui reſtoit d'évêques orthodoxes dans le royaume, firent des efforts impuiſſans pour inſpirer au peuple de leurs diocèſes une juſte horreur de ces nouveautés. Le clergé étoit mépriſé ; le ſchiſme avoit rompu cette union ſi néceſſaire avec le ſaint ſiége, le centre de la religion. Ce n'eſt pas qu'en ce tems-là l'Angleterre ne comptât parmi ſes évêques des hommes ſavans, & de mœurs irréprochables. Mais quoiqu'oppoſés à l'héréſie, ſoit pour parvenir à l'épiſcopat, ſoit pour obtenir d'autres bénéfices, ils avoient eu la foibleſſe de ſouſcrire à la prétendue primauté de Henri VIII. Quelques-uns même, contre

leurs propres lumieres, avoient été aſſez lâches pour écrire en faveur du ſchiſme de ce prince. Ce fut en vain qu'après ſa mort, ils tenterent de s'oppoſer au progrès que faiſoit l'héréſie: on leur fit un crime de leur zele; ils ſe virent expoſés à la rigueur des ordonnances du parlement. Ce fut même un prétexte pour les dépouiller de leurs riches bénéfices : les uns furent dépoſés; on en empriſonna d'autres; & tous expierent par une longue perſécution la faute de s'être ſéparés par complaiſance pour la cour, de l'unité de l'égliſe.

La mort du jeune roi arrivée le 6 de juillet, produiſit en Angleterre de nouvelles révolutions. Ce royaume étoit alors gouverné par le duc de Nort-Humberland, régent ou premier miniſtre, ſeigneur plein d'ambition, & qui pour faire regner ſon fils en la place de ſon maître, lui avoit fait épouſer Jeanne Gray, fille du duc de Suffolc, & iſſue de Marie d'Angleterre, ſœur de Henri VIII. Pour approcher cette jeune dame du trône, peu de jours avant la mort du roi Edouard, ſous prétexte que les deux princeſſes étoient nées de mariages équivoques, il lui avoit ſuggéré un teſtament qui faiſoit revivre leur exhérédation. Ce teſtament à leur préjudice, appelloit Jeanne Gray à la couronne. En vertu de cet acte auquel on avoit mis le grand ſceau, cette jeune dame avoit été proclamée reine d'Angleterre. Mais quoique Marie fût reconnue pour catholique très-zélée, les provinces & la capitale enſuite, déteſtant cette uſur-

JEAN D'OMÉDES.

pation, se déclarerent en faveur de cette princesse avec tant d'ardeur & de zele, que sans combattre, & sans répandre de sang, elle se vit en peu de jours maitresse du royaume, & même de la personne de ses ennemis.

La Providence divine l'ayant conduite comme par la main sur le trône, ses premiers soins furent de lui en marquer sa reconnoissance par le rétablissement de la véritable religion, & par la réunion de ses états dans le sein de l'église. Pour l'exécution d'un aussi grand dessein, il falloit faire casser tous les actes des parlemens précédens, qui avoient autorisé le divorce de Henri VIII, son schisme, &, depuis sa mort, l'établissement de l'hérésie. L'entreprise n'étoit pas sans de grandes difficultés; les évêques nouveaux, si on peut donner ce nom à des intrus, les mylords & les grands de l'état faisoient la plûpart une profession ouverte des opinions nouvelles: & ceux qui n'étoient pas infectés de l'hérésie, adhéroient au schisme, & ne vouloient pas entendre parler de se remettre sous l'autorité du saint siége. Les ministres de la reine lui firent envisager que pour faire réussir d'aussi grands projets, elle avoit besoin d'être soutenue par un mari puissant & autorisé, & sur-tout qui fût zélé catholique.

On comptoit parmi les prétendans plusieurs princes ou seigneurs Anglois & étrangers; Philippe d'Autriche, jeune prince, fils unique de l'empereur Charles-Quint, étoit sur les rangs, & l'argent de l'empereur son pere avoit

mis dans ses intérêts, les principaux ministres de la reine. La plûpart des catholiques Anglois souhaitoient que le choix de la reine tombât sur le cardinal Polus ou de la Poole, qui n'étoit que diacre; ou sur le jeune Courtenay son cousin. Polus descendoit par sa mere du duc de Clarence, frere d'Edouard IV, & l'ayeule de Courtenay étoit fille du méme Edouard, & sœur de la mere de Henri VIII.

On révéroit la sagesse du cardinal Anglois, une vie sans reproches, sa science, sa capacité & sa prudence. Courtenay se distinguoit par les agrémens de sa personne; la reine se sentoit entraîner par un penchant secret que ce jeune seigneur inspiroit sans art & sans dessein, aux personnes les plus indifférentes. Il avoit un air si noble, & tant de graces dans ses manieres, que cette princesse toute austere qu'elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de le regarder avec un plaisir secret. Sa présence seule effaçoit en un instant tous les raisonnemens politiques de ses ministres, qui s'étoient déclarés en faveur du fils de l'empereur. Et il est certain que dans les premiers mouvemens d'une inclination naissante, cette princesse auroit préféré Courtenay au sage Polus, & même à Philippe d'Autriche, si ce jeune seigneur par sa dissipation & l'irrégularité de sa conduite, n'eût pas lui-même ruiné de si favorables dispositions. Il s'apperçut du foible que la reine avoit pour lui, & il fut assez hardi pour laisser voir qu'il l'appercevoit sans y répondre; & au lieu de faire sa cour assiduement à cette princesse, il

passoit des jours entiers avec des femmes perdues, & dans des plaisirs faciles & honteux.

A une vie si dissipée, succéda son attachement pour la princesse Elisabeth; il en devint éperduement amoureux: & il l'aimoit avec toute l'ardeur & la bonne foi d'un jeune homme qui aime pour la premiere fois. Plusieurs ont cru qu'il en étoit aimé; quoique la suite ait fait voir que les sentimens de cette habile princesse n'étoient pas tant l'amour, qu'un intérêt d'ambition qu'elle conduisoit avec art, & pour se faire des partisans & des créatures. Peut-être même qu'un motif de vanité si ordinaire dans les personnes de son âge, & le plaisir secret d'enlever jusques sur le trône un amant à sa sœur, lui fit recevoir avec plus de complaisance les vœux d'un jeune seigneur, auquel il sembloit que par émulation toutes les femmes de la cour cherchassent à plaire. Quoi qu'il en soit, la liaison de Courtenay avec la princesse devint bientôt publique: il sacrifia la reine avec autant d'imprudence que d'amour. Cette princesse fut assez foible pour sentir cette préférence avec une jalousie indigne de son âge & de son rang; & quoique sans agrément, & même plus âgée de dix-neuf ans qu'Elisabeth, elle regarda comme une injustice la préférence que lui donnoit Courtenay.

Antoine, seigneur de Noailles, résidoit alors auprès de la reine en qualité d'ambassadeur de Henri II, & il avoit succédé dans cet emploi à Claude Laval de Bois-Daufin,

de la maiſon de Montmorency ſon couſin. Ce miniſtre pénétra la diſgrace de Courtenay avant même qu'il s'en apperçût. Il n'oublia rien pour l'éclairer ſur ſes véritables intérêts : mais il avoit affaire à un jeune homme qui n'en connoiſſoit point d'autres que ceux de ſon amour. Le feu & l'emportement de ſa paſſion lui cachoient l'éclat d'une couronne ; & tant qu'il fut agité de cette phrénéſie, il auroit préféré la poſſeſſion d'Eliſabeth à tous les trônes de la chrétienté.

Il étoit aſſez indifférent pour la France, que la reine l'épouſât ou Polus : l'intérêt de Henri II conſiſtoit uniquement à traverſer le mariage de cette princeſſe avec le fils de l'empereur. Son ambaſſadeur repréſentoit continuellement aux principaux ſeigneurs Anglois, que par cette alliance, ils s'expoſoient à voir leur royaume devenir province d'Eſpagne, l'inquiſition s'y établir enſuite, & les aſſemblées du parlement abolies, ou du moins ſuſpendues, & dégénérer à la fin en pure cérémonie. Les Anglois, & ſur-tout les proteſtans, ſentoient bien tout ce qu'ils avoient à craindre de cette alliance. La reine reçut à ce ſujet pluſieurs adreſſes & différentes requêtes : il y eut même quelque ſoulevement dans les provinces : mais l'argent de l'empereur, & l'habileté des miniſtres de la reine ſurmonterent tous ces obſtacles. Cette princeſſe épouſa Philippe d'Autriche : un point important manquoit à la ſatisfaction de l'empereur. Ce n'étoit pas aſſez que le prince ſon fils eût

JEAN D'OMÉDES.

époufé la reine, il falloit encore en faire un roi d'Angleterre, & qu'il fût couronné en cette qualité. Cette cérémonie fi effentielle pour l'autorité fouveraine dépendoit du parlement : mais il n'étoit pas aifé de difpofer de ces grandes affemblées, où la liberté & l'intérêt de la nation triomphent fouvent de la majefté du fouverain. Ceux qui avoient fait paroître le plus d'éloignement pour le mariage de la reine, & ceux mêmes qui par complaifance l'avoient favorifé, jaloux de la liberté de la nation, fe réunirent en cette occafion. L'ambaffadeur de France, du fond de fon palais conduifoit tous les mouvemens de ce parti. Pendant que toute la cour étoit Efpagnole, il avoit fu rendre le parlement François. Et par fes foins & fon habileté, Philippe, fans pouvoir parvenir au titre de roi d'Angleterre, fut réduit à la feule qualité de mari d'une reine bien plus âgée que lui, & fans aucun agrément. Cette princeffe ne laiffa pas de tirer des avantages confidérables de cette alliance. La part qu'un prince auffi puiffant & auffi redoutable que l'empereur prit dans les affaires du gouvernement, facilita l'exécution de tous les deffeins de la reine; du confentement du parlement l'héréfie fut profcrite, & le culte de la véritable religion rétabli. Polus revêtu de la dignité & des pouvoirs de légat du pape Jules III, éteignit depuis le fchifme, mais fans ofer exiger ni pénitence, ni reftitution des biens eccléfiaftiques : il fallut d'abord pardonner fans condition,

des fautes qu'il eût été dangereux de vouloir punir. On se contenta des fieres satisfactions des Anglois, qui reçurent les graces du saint siége avec une indifférence, qui faisoit bien voir que le corps de la nation ne les avoit pas recherchées.

On remit à des conjonctures plus favorables le projet d'arracher des mains des protestans tous ces grands biens de l'église dont ils s'étoient emparés. La reine par le conseil de Polus, & pour donner l'exemple à ses sujets d'une pareille restitution, déclara que sa conscience ne lui permettoit pas de tenir plus long-tems les biens de l'église que le feu roi son pere avoit réunis à son domaine, elle s'en dépouilla sur le champ, & les remit à leurs titulaires.

Ce fut le sujet du voyage que fit à Malthe le capitaine Hosmadan. On jugera aisément combien tout l'ordre, & sur-tout les chevaliers Anglois furent sensibles à une nouvelle aussi agréable. Le grand-maître & le conseil écrivirent à la reine pour la remercier de la justice qu'elle rendoit à leur religion; & le commandeur de Montferrat fut envoyé en Angleterre pour travailler à cette grande affaire, de concert avec les ministres. L'ordre, à l'arrivée du commandeur, rentra sans peine dans ses biens, & ce chevalier autorisé par le grand-maître & le conseil, pour marquer leur reconnoissance à la reine, conféra le prieuré de Saint-Jean, avec le titre de grand-croix, au chevalier Richard Sceley, un des seigneurs

JEAN D'OMÉDES.

Anglois qui étoit le mieux dans l'efprit de cette princeffe, & qui avoit eu beaucoup de part dans cette négociation. Jacques Sceley fon frere, à fa confidération, obtint une autre commanderie. On donna celle de Munigton au chevalier Olivier Starqueï, pour honorer en fa perfonne les fciences & les belles-lettres où il avoit fait de grands progrès ; & à la recommandation de l'empereur, dont l'autorité depuis le mariage de fon fils influoit beaucoup dans les confeils, on conféra le titre de bailli de l'Aigle, au commandeur Fulfter, ce Majorquin de la langue d'Arragon, dont nous avons parlé dans le Livre précédent au fujet de la perte de Tripoli, & du procès qui fut intenté au commandeur Vallier, grand-maréchal de l'ordre.

6 feptembre. 1553.

Le grand-maître d'Omédes ne vit point l'entiere confommation de cette grande affaire. Il étoit mort dès le commencement de feptembre de l'année précédente : feigneur qui au fiége de Rhodes avoit fait preuve de fa valeur ; d'ailleurs pieux, & qui affectoit un grand air de réforme & de dévotion : mais impérieux, vindicatif, avare, & qui pour enrichir fa famille, ruina la religion, par la difpofition qu'il avoit faite de fon vivant en fraude de la loi, & contre les ftatuts de l'ordre. Sa dépouille fut réduite à fi peu de chofe, que plufieurs chevaliers indignés de voir qu'il eût détourné les principaux effets de fa fucceffion en faveur de fes neveux, propoferent de leur laiffer le foin de

ſes funérailles; mais les ſeigneurs du conſeil rejetterent cette propoſition comme indigne de la généroſité & de la grandeur de l'ordre. Les obſéques ſe firent à l'ordinaire aux dépens de la religion, & avec une magnificence plus convenable à ſa dignité, qu'au mérite de ſa perſonne.

Peu de jours après ſon décès on aſſembla le chapitre pour lui donner un ſucceſſeur. Le prieur de Capoue paroiſſoit avoir des prétentions bien fondées pour cette élection. C'étoit depuis long-tems l'objet de ſes deſirs; & pour y parvenir il avoit gagné pluſieurs des électeurs. Ses partiſans étant renfermés dans le conclave, firent valoir ſon courage, ſa valeur & ſon expérience dans le commandement des armées. Mais Gagion ou Gagnon, grand-conſervateur, prenant la parole : « Si » dans le choix que nous ſommes obligés de » faire, *dit-il aux Commiſſaires*, il n'étoit » queſtion que d'élire un grand capitaine, je » ne crois pas que nous puiſſions avec juſtice » refuſer nos ſuffrages au prieur de Capoue : » mais il s'agit aujourd'hui de donner à tout » l'ordre, non-ſeulement un chef plein de » valeur, mais encore un pere commun, ſans » eſprit de parti, également attentif à conſer- » ver à la religion la bienveillance de tous les » princes chrétiens, & qui évite ſur-tout avec » grand ſoin d'embarraſſer l'ordre dans leurs » différens; & c'eſt ce que je n'oſe eſpérer du » prieur de Capoue. Vous ſavez, *ajouta-t-il*, » ſa paſſion pour la liberté de ſa patrie, & dont

JEAN D'OMÉDES.

» Philippe Strozzi ſon pere a été la premiere » victime ; ſi nous le mettons à notre tête, & » qu'il ſe voye maître de nos vaiſſeaux & de » nos galeres, qui doute, quoique ſous d'autres » prétextes, qu'il ne tourne toutes les forces » de la religion contre les Médicis, & que » pour venger la mort de ſon pere, il n'attaque » leurs flottes, & qu'il ne porte même le fer » & le feu le long des côtes de la Toſcane ? Et » pour lors l'empereur qui regarde la fortune » & l'élévation des Médicis comme ſon ou- » vrage, ne manquera pas de nous rendre » reſponſables des entrepriſes du grand- » maître. Coſme lui-même, le chef de cette » maiſon, prince ſi habile, pour ſe venger & » pour faire diverſion, ſaura bien nous ſuſci- » ter des ennemis parmi les potentats d'Italie » ſes alliés ; & qui ſait ſi ce nouveau ſouve- » rain, qui paſſe pour le plus grand politique » de ſon ſiecle, & qui a des relations & des » intelligences juſqu'à Conſtantinople, n'atti- » rera pas les armes du grand-ſeigneur contre » Malthe ? Et ſi une fois nous nous rendons » ſuſpects & odieux à l'empereur, maître des » royaumes de Naples & de Sicile, d'où » pourrons-nous, ſi nous ſommes aſſiégés, » eſpérer du ſecours contre les infideles » ?

Ce diſcours que l'amour ſeul & un ſincere attachement pour le bien de l'ordre avoit inſpiré à cet électeur, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des autres commiſſaires. Les commandeurs Paſcatore & Bernardin Parpaille appuyerent fortement ces réflexions ; ceux

mêmes qui avoient pris des engagemens secrets avec le prieur de Capoue, & qui s'étoient déclarés d'abord en sa faveur, revinrent à l'avis du conservateur : tous s'exhorterent mutuellement, & convinrent dans le choix qu'ils alloient faire, de n'avoir égard *qu'au bien seul de la religion*. Après s'être affermis dans une résolution si louable, ils élurent d'une commune voix pour grand-maître, frere CLAUDE DE LA SANGLE, chevalier de la langue de France, & grand-hospitalier. CLAUDE DE LA SANGLE.

Il firent ce choix pendant qu'il résidoit actuellement à Rome auprès du pape en qualité d'ambassadeur de l'ordre : preuve que dans cette élection il n'y entra ni cabale, ni esprit de parti, & que les commissaires n'y furent déterminés que par des principes de justice, & par les mouvemens de leur conscience. La nouvelle de son élection ne fut pas plutôt sue à Rome, que le gouverneur du château Saint-Ange, par ordre exprès du pape, l'annonça par une décharge de toute son artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette capitale de la chrétienté : la plûpart des cardinaux, les ambassadeurs, les principaux prélats de la cour, & les barons de Rome visiterent en cérémonie le nouveau grand-maître. Le pape l'envoya féliciter sur sa dignité par son maître de chambre ; & quand il fut au palais pour lui prêter le serment ordinaire d'obéissance, ce pontife le fit dîner à sa table & en public, & n'oublia aucun des honneurs qui étoient dûs à son mérite & à sa dignité.

1554.

CLAUDE DE LA SANGLE.

Le grand-maître ne fut pas plutôt débarrassé du cérémonial & des visites qu'il avoit été obligé de rendre, qu'il songea à partir pour Malthe. Les galeres de la religion commandées par le prieur de Capoue, le vinrent prendre jusqu'à Terracine, le conduisirent en Sicile, & il entra dans le Fare de Messine le 12 de décembre. Dom Juan de Vega, viceroi de l'île, l'attendoit avec impatience dans cette grande ville. Depuis le siége & la prise de Méhedia où ils s'étoient trouvés l'un & l'autre, comme nous l'avons rapporté dans le Livre onziéme, il s'étoit formé entr'eux une liaison, ou pour mieux dire, une espece de correspondance, mais où il entroit plus de politesse que de sincere confiance. L'Espagnol fastueux dans ses démonstrations, pour lui faire connoître la joie qu'il avoit de son élection, fit dessein de lui en donner des marques publiques à son entrée, & pendant son séjour dans Messine. Cependant dans les honneurs qu'il méditoit de lui rendre, pour ne rien faire au préjudice de sa propre dignité, il fit examiner par les plus habiles jurisconsultes les droits, les privileges des grands-maîtres, & les rangs qu'on devoit leur déférer. Oliveti, avocat fiscal de Messine, lui porta à ce sujet un passage de Chassané (*a*), fameux jurisconsulte,

(*a*) Crederem quòd iste magnus magister Rhodi papam præcedere deberet, omnes patriarchas, cardinales & alios pontifices ecclesiasticos, & cùm videatur tantæ esse dignitatis cujus est patriarcha, quòd post imperatorem & alios principes habentes jura imperii, ut sunt reges Franciæ & Hispaniæ, quòd præcederet omnes prin-

qui dans son Traité de la gloire du monde, & en parlant des dignités ecclésiastiques, préfere celle des grands-maîtres au cardinalat même. Le vice-roi muni de cette autorité, & avant l'arrivée du grand-maître, l'avoit envoyée par un courier exprès à l'empereur, & il lui avoit demandé ses ordres sur la conduite qu'il devoit tenir. Ce prince lui fit savoir par un seigneur de sa cour, appellé d'Acugna, qu'il ne devoit point craindre d'excéder dans les honneurs qu'il rendroit au chef d'un ordre qui servoit de boulevard à ses états d'Italie. Mais comme ce prince ne faisoit jamais rien sans des vues secretes d'intérêt, il avoit chargé son envoyé de faire de sa part au grand-maître des propositions dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Le vice-roi instruit des intentions de l'empereur, alla à la tête du conseil, de tout le corps de la noblesse, & des magistrats de la ville, prendre le grand-maître dans la capitane de la religion, & jusqu'à la poupe de son vaisseau; & pour lui faire plus d'honneur, quand il fut question d'en sortir, il voulut marcher seul immédiatement devant le grand-maître, comme il auroit fait devant son souverain. Ce prince entra ensuite dans Messine au bruit de l'artillerie; il trouva la garnison & les bourgeois sous les armes: on le logea

cipes recognoscentes superiorem, & non habentes jura imperii; putà reges subditos imperio, & quoscumque duces; habet enim sub se magnos principes, & est maximè honoratus.

CLAUDE DE LA SANGLE.

dans le plus magnifique palais de la ville ; & il y fut reçu & ſervi, ſoit à la chapelle ou à table, avec les mêmes honneurs qu'on rendoit autrefois aux anciens rois de Sicile.

L'envoyé de l'empereur, & qui étoit chargé de ſes ordres, le félicita de ſa part ſur ſa nouvelle dignité ; & dans une audience particuliere qu'il en eut peu de jours après, il lui fit part de ſes inſtructions, & des propoſitions qu'il étoit chargé de lui faire de la part de ſon maître. Les généraux de ce prince, comme nous l'avons dit, avec les ſecours des chevaliers de Malthe, avoient aſſiégé & conquis la ville de Mehédia ou Africa, dont ils avoient chaſſé le corſaire Dragut. Mais une conquête ſi éloignée des autres états de l'empereur, l'obligeant à de grands frais, & à y tenir une garniſon nombreuſe, ſon deſſein étoit d'engager le grand-maître à y tranſporter le couvent entier & ſon domicile. Par ce nouvel établiſſement il ſe flattoit que tout l'ordre ſeroit intéreſſé à veiller à la défenſe du fort de la Goulette, & qu'il feroit encore reſpecter ſon autorité dans le royaume de Tunis, alors feudataire de la couronne de Caſtille.

Son envoyé, pour faire réuſſir ſes vues, dans l'audience qu'il eut du grand-maître, lui témoigna que l'empereur étoit ſenſiblement touché de la perte que l'ordre avoit faite de la ville de Tripoli ; que pour la remplacer, il offroit de lui céder en pure propriété celle de Méhedia ; place, dit-il, fortifiée réguliere-

ment, & d'où les chevaliers pourroient étendre leur domination dans le continent de l'Afrique; que la conquête de cette place étant dûe à leur valeur, & que lui-même y ayant eu tant de part, si la religion y transportoit son domicile, il seroit justement regardé comme le fondateur de cette seconde Rhodes; que pour contribuer aux frais nécessaires à la défense de la place, l'empereur qui ne distinguoit point les intérêts de l'ordre des siens propres, lui assigneroit à perpétuité sur les revenus de la Sicile, une pension annuelle de soixante-douze mille livres.

Le grand-maître lui répondit avec beaucoup de politesse, qu'il éprouvoit dans cette occasion une suite constante des bontés & de la bienveillance dont l'empereur honoroit son ordre. Mais pour ne pas s'engager mal-à-propos, il lui dit qu'il ne lui étoit pas permis sans la participation du conseil, d'accepter une proposition de cette conséquence; & que s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Malthe, l'affaire s'y traiteroit en sa présence, & qu'il seroit témoin du desir sincere qu'il avoit de complaire en toutes choses à l'empereur. Le grand-maître suivi de cet ambassadeur, & accompagné d'une escorte nombreuse de chevaliers Italiens, s'embarqua sur les galeres de l'ordre; & après avoir doublé le cap Passaro, il entra dans le canal de Malthe, & débarqua heureusement à la cale de Saint-Paul. Comme il se trouva proche de la cité notable, alors capitale de l'île, on lui pro-

CLAUDE DE LA SANGLE.

posa d'y passer ; mais son élection à la grande-maîtrise ne lui donnant encore d'autorité que sur les chevaliers, pour pouvoir l'étendre jusques sur les habitans & sur les sujets de l'ordre, il avoit besoin d'une concession particuliere émanée du conseil complet. Ce fut la raison qui lui fit différer son entrée dans cette ville. Il obtint bientôt du conseil les titres nécessaires pour établir sa puissance dans toute l'île ; & après quelques jours, il fut proclamé solemnellement prince de Malthe & du Goze.

Ses premiers soins, après avoir pris possession de sa dignité, furent de donner audience à l'ambassadeur de l'empereur : cette cérémonie se passa en plein conseil. Le grand-maître, pour honorer l'empereur dans la personne de son ministre, s'avança quelques pas au-devant de lui ; & après l'avoir fait asseoir à côté de son fauteuil, il le pria d'exposer à la compagnie le sujet de sa commission. D'Acugna, après avoir présenté sa lettre de créance, & qu'on en eut fait la lecture, représenta à toute l'assemblée l'affection dont l'empereur son maître honoroit tout l'ordre ; qu'après la prise de Rhodes, l'ayant vu abandonné de la plûpart des princes chrétiens, & errant en différentes contrées d'Italie, il s'étoit généreusement dépouillé des îles de Malthe & du Goze pour en gratifier les chevaliers ; présent magnifique, dit-il, & si digne de la piété d'un si grand prince ; que touché depuis de la perte de Tripoli, & pour les en dé-

dommager, il l'avoit envoyé exprès pour leur offrir la ville d'Africa ou Méhedia, place située sur les côtes d'Afrique, hors d'insulte par ses fortifications, d'où ils pourroient étendre leurs conquêtes dans tout le continent. L'habile ambassadeur ajouta que le terroir de Malthe étant stérile & incapable de produire du bled, l'ordre pour pouvoir subsister & s'y maintenir, étoit obligé d'en tirer des contrées éloignées & séparées par la mer; au lieu que la religion trouveroit dans le territoire dépendant d'Africa, des cantons fertiles & abondans en grains. Il finit son discours en priant les chevaliers de considérer que l'île de Malthe étoit sans places fortifiées, & que si les flottes & les armées du grand-seigneur y faisoient une descente, & s'attachoient au siége de la principale place, comme l'ordre en étoit menacé, ils n'éviteroient jamais, malgré toute leur valeur, le triste sort qu'ils avoient essuyé à Rhodes.

Le grand-maître, après avoir remercié l'empereur de la continuation de ses bontés, prit les avis de l'assemblée. D'un commun consentement, & avant que de se déterminer décisivement sur cette proposition, on résolut d'envoyer huit anciens commandeurs à Africa, pour en reconnoître la situation, les forces & l'étendue du territoire. Ces commissaires partirent aussi-tôt, & à leur retour, ils rapporterent au conseil que cette place bâtie sur une pointe de terre qui avançoit dans la mer, & dont elle étoit environnée de tous

Claude de la Sangle.

côtés, étoit considérable par l'étendue de son circuit, par la quantité de maisons dont elle paroissoit remplie, & par ses fortifications; que la ville & le château étoient entourés de murailles fort élevées, d'une épaisseur extraordinaire, & flanquées de tours garnies d'artillerie; qu'ils y avoient trouvé un arsenal garni d'un grand nombre d'artillerie, qu'il n'y manquoit qu'un port d'un abri assez sûr pour les grands vaisseaux; que les dehors de la place & les collines voisines étoient ornés de maisons de plaisance, de vergers & de vignobles; que ce qu'il y avoit de terres labourables aboutissoient à une montagne qui traverse de l'orient au couchant, & que derriere cette hauteur on découvroit de vastes campagnes & des pâturages, dont les Arabes du pays étoient les maîtres, & où ils faisoient ordinairement paître leurs troupeaux.

Ces commissaires déclarerent ensuite qu'une place aussi vaste ne se pouvoit conserver sans une nombreuse garnison entretenue en tout tems pour la défendre contre les princes & les peuples d'Afrique, qui ne souffriroient pas volontiers que la religion s'établît impunément si près de leurs états; qu'il falloit s'attendre à être tous les jours aux mains avec les Arabes, qui étendroient leurs courses jusqu'aux portes de la place; qu'en cas d'un siége, l'éloignement de l'Europe ne permettoit pas d'en espérer un prompt secours; que contre l'esprit de l'ordre, & au préjudice de toute la chrétienté, il faudroit, pour ainsi dire,

dire, abandonner la mer & la défenſe de tous les vaiſſeaux chrétiens, pour porter leurs armes dans le fond des terres, & reſſerrer les frontieres de leurs voiſins; mais que leurs ancêtres bien plus puiſſans qu'ils ne l'étoient, n'avoient jamais entrepris d'étendre leurs états par des conquêtes preſque toujours injuſtes, & que depuis celle de Rhodes dont ils avoient chaſſé des corſaires, l'ordre n'avoit jamais employé ſes forces que pour le ſecours des princes chrétiens, ou pour la sûreté & la défenſe des particuliers qui navigeoient dans la Méditerranée. Ce rapport fait par d'anciens guerriers & des chevaliers pleins de zele pour la diſcipline de leur ordre, détermina le conſeil à reſter à Malthe; & il y fut engagé ſur-tout par la conſidération de l'éloignement, de la difficulté du paſſage, & de la répugnance que pourroient avoir les princes & les ſeigneurs de la chrétienté de voir leurs enfans, en prenant la croix de l'ordre, confinés, pour ainſi dire, dans les déſerts de l'Afrique. L'ordre, par deux députés qu'ils envoyerent à l'empereur, lui fit agréer cette diſpoſition; & pour appaiſer le vice-roi de Sicile, qui pour s'en venger refuſoit la traite ordinaire des grains que le couvent tiroit de cette île, le grand-maître & le conſeil ayant appris qu'un grand nombre de corſaires en infeſtoient les côtes, & avoient paru devant Palerme, y envoya cinq galeres bien armées, commandées par le prieur de Capoue. Ce ſeigneur ſe diſpoſa à partir inceſſamment. Outre qu'il ſe regardoit en mer,

CLAUDE DE LA SANGLE.

CLAUDE DE LA SANGLE.

comme dans son élément, il s'étoit apperçu qu'il étoit moins agréablement à Malthe, depuis qu'on soupçonna qu'un de ses principaux domestiques, en qui il avoit le plus de confiance, pour le venger de l'exclusion que lui avoient donné dans la derniere élection, le conservateur Gagnon, & les commandeurs Pascatore & Bernardin Parpaille, les avoit tous trois empoisonnés; ce qui précipita son départ.

A peine étoit-il arrivé à Palerme, qu'il y reçut par une voie détournée des lettres du seigneur Pierre Strozzi, son frere aîné, qui lui donnoit avis que le roi de France lui avoit confié le commandement de son armée de terre en Italie; que ce prince l'avoit chargé de l'exhorter à reprendre en même-tems le généralat de ses galeres. Il ajoutoit qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'un & l'autre d'occasion plus favorable pour venger la mort de leur pere; qu'ils agiroient de concert par terre & par mer, & qu'il le conjuroit de sacrifier ses ressentimens particuliers contre les ministres de la France à l'amour & à la liberté de leur patrie. Le mécontentement que le prieur avoit de la cour de France, céda aux pressantes instances de son frere, & à la haine violente qu'il conservoit dans le cœur contre Cosme de Médicis; pour toute réponse, il fit savoir à son frere qu'il le joindroit bientôt. Il étoit question de sortir du port de Palerme, sans donner de l'ombrage au vice-roi, & que ce ministre pût pénétrer ses desseins.

Soit que le roi d'Espagne eût été averti par ses espions que le commandement des galeres de France étoit destiné au prieur, soit qu'en voyant que son frere alloit commander en Italie, il se doutât seulement qu'il ne manqueroit pas de faire tous ses efforts pour attirer le prieur dans le même parti ; ce prince avoit envoyé des ordres secrets au vice-roi de Sicile, en cas que ce prieur entrât dans quelque port de l'île, de l'observer avec soin, & au moindre indice qu'il découvriroit de quelque intelligence entre les deux freres, de faire arrêter le cadet. Il ne faisoit alors que d'arriver à Palerme ; au travers des feintes caresses dont le vice-roi le combloit, il y démêla un air d'inquiétude, qui lui fit voir qu'il étoit suspect & observé. Pour se tirer de ses mains, il envoya de grand matin un de ses officiers qui avoit toute sa confiance, sur un léger brigantin, sous prétexte d'aller à la découverte le long des côtes de l'île, avec ordre, après avoir passé quelques heures à la mer, de revenir, sans faire entrer son brigantin dans le port, de se rendre chez le vice-roi, & de lui dire en sa présence, & en quelqu'état qu'il le trouvât, qu'il avoit apperçu dans une cale qui n'étoit pas éloignée trois galiotes de Barbarie. Le prieur ayant congédié cet officier, se rendit chez le vice-roi, où il devoit dîner. Mais avant qu'on se mît à table, il ne l'entretint que des mauvais offices qu'il avoit reçus du connétable de Montmorency, des pernicieux desseins que ce seigneur François avoit, dit-il,

CLAUDE DE LA SANGLE.

CLAUDE DE LA SANGLE.

formés contre ſa vie, & de la paſſion qu'il avoit de s'en venger, s'il en trouvoit jamais l'occaſion. Pour juſtifier ſon reſſentiment, il lui fit voir pluſieurs lettres qu'il avoit reçues de France, où quelques-uns de ſes amis, qui n'étoient pas inſtruits des intentions du roi, lui mandoient d'éviter d'entrer dans les ports de ce royaume, s'il ne vouloit s'expoſer à être arrêté.

Le vice-roi trompé par cette feinte confidence, & dans le deſſein de l'attacher au ſervice de l'empereur ſon maître, exagéra l'ingratitude des François, & il l'aſſura que quand il quitteroit le généralat des galeres de ſa religion, il trouveroit à la cour d'Eſpagne des emplois dignes de ſa naiſſance & de ſa valeur. On ſe mit enſuite à table, & pendant le repas on vit arriver dans la ſalle cet officier que le prieur avoit envoyé à la mer, qui avec un air empreſſé lui dit qu'il avoit découvert dans une anſe quelques galiotes de corſaires, & qu'il ſeroit aiſé avec un peu de diligence de les ſurprendre. Le prieur avec une joie apparente ſe leva bruſquement, & adreſſant la parole au vice-roi : « Je vous en rendrai bon » compte, *lui dit-il*, & j'eſpere de vous les » amener avant que vous ſoyez ſorti de table ».

Les galeres dont il avoit le commandement étant toutes armées, il ſortit du port, ſe mit en mer, & après avoir pris le large, il tourna tout court du côté de Malthe, où il aborda ſans obſtacle. Soit que depuis la mort du conſervateur & des deux commandeurs il

fût ſuſpect & odieux à leurs parens & à leurs amis, ſoit qu'il crût que dans les circonſtances préſentes, le ſervice de la France étoit incompatible avec celui de la religion, il ſe démit du généralat des galeres, & le commandeur Pariſot de la Valette fut ſon ſucceſſeur. Le prieur déchargé de cet emploi, déclara qu'ayant deux galeres à lui & une troiſiéme qui appartenoit à ſon frere, il étoit réſolu d'aller de ſon chef en courſe, & de faire la guerre pour ſon compte à tous les corſaires qu'il rencontreroit. Pluſieurs jeunes chevaliers de toutes nations attirés par ſa réputation, ſe préſenterent pour le ſuivre : toute la jeuneſſe vouloit apprendre ſous un ſi grand capitaine l'art de la guerre & de la navigation. Il reçut ſur ſes galeres ceux qui ſe préſenterent, & ſortit du port : mais il ne fut pas plutôt à la hauteur du Goze, qu'il leur déclara ſon deſſein ; il leur dit qu'il alloit commander l'armée de France, & qu'il étoit prêt de donner des barques pour reporter à Malthe ceux qui par de juſtes conſidérations ne jugeroient pas à propos de l'accompagner dans cette expédition. Quelques chevaliers Eſpagnols & Italiens ſujets du roi d'Eſpagne ſe retirerent ; d'autres qui n'étoient pas retenus par cette conſidération, s'attacherent à ſa fortune, & il trouva des ſoldats par-tout où il y avoit des hommes ſenſibles à la gloire qui s'acquiert par les armes.

CLAUDE DE LA SANGLE.

Il prit enſuite la route des côtes de la Toſcane, & débarqua à Potercole. Les François en étoient maîtres ; & le duc de Somme qui

Claude de la Sangle.

commandoit pour eux dans Groſſato, le vint joindre avec un corps d'infanterie. Les galeres de Provence devoient ſe rendre au même endroit pour agir ſous ſes ordres. Le prieur en attendant leur arrivée, & pour ne pas laiſſer ce qu'il avoit de troupes inutiles, fit deſſein de s'emparer d'une petite place voiſine appellée *Scarlin*, & qui étoit des dépendances de Piombino. Il voulut, ſuivant ſon ordinaire, l'aller reconnoître lui-même; il s'en approcha de ſi près, qu'un payſan caché dans des joncs le reconnut à ſa haute taille, & encore plus à la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit: il lui tira un coup de mouſquet dont il fut frappé au côté: on le porta auſſitôt ſur ſes galeres, & le lendemain à Caſtillon de Piſcaye, où peu de jours après il expira; ſeigneur qu'on doit compter juſtement entre les plus grands capitaines de ſon ordre. Ses ennemis mêmes publioient que pour l'élever à un rang digne de ſa rare valeur, il ne lui avoit manqué qu'un peu moins de fierté: mais ſon grand courage ne lui avoit point permis de plier ſous l'autorité de gens qu'il regardoit comme de purs ouvrages de la fortune & de la faveur. Son corps fut inhumé dans la principale égliſe de Portercole; & le duc de Florence ayant repris cette place l'année ſuivante, celui qui commandoit ſon armée eut l'inhumanité, après avoir fait déterrer ce prieur, de le faire jetter dans la mer: vengeance bien indigne, mais qui tournoit également à la gloire du prieur, & à la honte d'un ſi lâche ennemi.

La Valette, nouveau général des galeres de Malthe, n'avoit pas été plutôt revêtu de cet emploi, qu'il s'étoit mis en mer. Par la terreur de ses armes, il écarta des côtes de Sicile & de Naples tous les corsaires de Barbarie. Il en prit plusieurs, & rentra dans les ports de l'île, traînant à sa suite les prises qu'il avoit faites. Les commandeurs les plus riches, à son exemple, armoient chacun de leur côté, & les simples chevaliers prenoient parti dans ces armemens particuliers suivant leur intérêt & leur inclination.

CLAUDE DE LA SANGLE.

La guerre continuelle que l'ordre faisoit aux infideles, leurs côtes ravagées, des vaisseaux corsaires ou marchands enlevés, le commerce des chrétiens fortifié par ce secours, attirerent le ressentiment du grand-seigneur; & il se répandit un bruit, que ce prince faisoit dessein de les venir attaquer jusques dans Malthe, & qu'il s'etoit vanté de les en chasser, comme il l'avoit fait plus de quarante ans auparavant de l'île de Rhodes. Des voyages qu'il fit en Asie, & des guerres civiles, qui de son vivant s'éleverent entre ses enfans, tournerent ses armes d'un autre côté. Cependant le grand-maître, pour n'être pas surpris, ordonna au nouveau général des galeres de se remettre en mer, de tirer des côtes d'Italie & des ports de Sicile le plus grand nombre de grains & de provisions de guerre qu'il pourroit recouvrer; il en remplit les magasins publics, sans qu'il en coûtât rien à la religion. On prétend qu'il étendit ses courses jusqu'aux bouches du Nil,

CLAUDE DE LA SANGLE.

d'où il enleva trois vaiſſeaux chargés de bled pour Conſtantinople & l'Egypte.

Pendant que par des priſes ce général & d'autres armateurs faiſoient entrer continuellement des proviſions dans l'île de Malthe, le grand-maître étoit occupé par de nouvelles fortifications qu'il fit ajouter au fort de Saint-Elme, à l'île de Saint-Michel, & au Bourg, réſidence ordinaire du couvent. Il fit creuſer & élargir les foſſés; par ſon ordre on conſtruiſit un grand éperon au fort de Saint-Elme: mais la plus grande dépenſe qu'il fit, & qui paroiſſoit la plus néceſſaire, fut à l'île de Saint-Michel. Cette langue de terre qui s'avance dans la mer étoit ouverte de tous côtés, & n'avoit qu'un petit château pour défenſe. Le grand-maître fit enfermer & clore d'épaiſſes murailles l'endroit de ce château oppoſé au rocher du Coradin. On fortifia ces murailles de boulevards & de baſtions, auxquels on ajouta en différens endroits des flancs néceſſaires, & on fit entrer l'eau de la mer dans les foſſés. Toutes ces fortifications ſe firent des deniers du grand-maître, qui ne connoiſſoit point d'autre dépenſe que celle qui avoit pour objet la sûreté & la défenſe de ſa place. Ce fut par reconnoiſſance de ce noble déſintéreſſement & de ſes bienfaits, que les chevaliers donnerent ſon nom à cette preſqu'île qui s'appelloit auparavant l'île de Saint-Michel, & qu'on a toujours nommée depuis ſon magiſtere l'île de la Sangle.

Malthe par ſes généreux ſoins, & par la valeur des chevaliers, devenoit tous les jours

plus florissante, lorsque le 23 de septembre cette prospérité générale fut troublée tout-à-coup par un accident imprévu. Il s'éleva dans le port sur les sept heures du soir un ouragan furieux, que les mariniers appellent *tourbillon*, *grain de vent*, & les Grecs modernes *Syphon*. Cette tempête causée par la violence & la contrariété de plusieurs vents opposés, souleva les flots, abîma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, & jusques sur le rivage, & mit en pieces les brigantins & les galiotes; & ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galeres, les carennes en haut & exposées à l'air, en sorte que la plûpart des officiers, des soldats, & la chiourme furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtimens. Les maisons voisines du port avec leurs habitans se trouverent en un instant abîmées; le château Saint-Ange en fut même ébranlé; l'arbre qui soutenoit le grand étendard de la religion, & qui y étoit attaché, en fut arraché & porté à un demi-mille plus loin. La violence du vent, des torrens de pluie qui tomboient du ciel, & les flots irrités de la mer, & qui ne présentoient que des montagnes d'eau ou des abîmes, sembloient menacer Malthe de son entiere destruction, lorsqu'en moins d'une demi-heure cette horrible tempête cessa aussi promptement qu'elle s'étoit élevée; le calme & la bonace parurent tout-d'un-coup; & sans les horribles débris des maisons abattues, & des

CLAUDE DE LA SANGLE.

CLAUDE DE LA SANGLE.

vaiſſeaux démâtés & mis en pieces, on auroit eu peine à croire qu'un moment auparavant le port alors ſi tranquille, auroit été le théâtre d'une ſi funeſte révolution.

Le grand-maître, aux premieres nouvelles qu'il en avoit eues, y étoit accouru avec la plûpart des chevaliers du couvent; & quoique la tempête durât encore, il donna tous ſes ſoins pour ſecourir ceux qui ne ſavoient pas nager, ou pour tirer de la mer les corps de ceux qui avoient péri: mais on fut obligé, à cauſe de la nuit qui ſurvint, d'attendre au lendemain pour relever les galeres. Le retour de la lumiere fit voir ce triſte ſpectacle dans toute ſon horreur: plus de ſix cens perſonnes, chevaliers, officiers, ſoldats, eſclaves & forçats avoient été noyés ou écraſés par le renverſement des galeres, & on trouva encore ſur les ſoldats la paye & leurs montres qu'ils avoient reçues la veille. Le grand-maître entendant du bruit qui partoit d'une galere renverſée, la fit percer & lever quelques planches: un ſinge en ſortit le premier, & on en tira le chevalier de l'Eſcure, ſi connu depuis ſous le nom de Romegas, & pluſieurs autres chevaliers qui pendant toute la nuit, & ayant tout le corps dans l'eau juſqu'au menton, s'étoient attachés avec les mains au fond de la carenne, où à peine ils avoient aſſez d'air pour reſpirer. Ils ſortirent d'un endroit ſi funeſte, pâles & tranſis de froid; & à peine furent-ils expoſés au grand air, que la plûpart s'évanouirent. On n'oublia rien pour les ſecourir;

& si-tôt qu'ils eurent repris leurs esprits, ils allerent droit à l'église la plus voisine pour remercier Dieu de les avoir conservés. Le grand-maître fit travailler incessamment à relever les galeres; on en trouva la plus grande entiérement détruite, & hors d'état de pouvoir être mise en mer; les autres avec une grande dépense furent rétablies. Le trésor fournit ce qu'il avoit d'esclaves pour la chiourme; & plusieurs paysans de l'île s'offrirent pour servir en qualité de bonnes vogles: quelques princes chrétiens, & ce qu'il y avoit dans l'ordre de commandeurs riches & puissans, s'intéresserent comme ils devoient dans une si grande perte. Le grand-maître, pour leur en donner l'exemple, fit construire à ses frais une galere dans le port de Messine, dont le pape, touché d'un si grand désastre, fournit libéralement les forçats qu'on prit dans ses prisons, & des criminels condamnés par la justice.

Philippe II, roi d'Espagne, qui regardoit Malthe comme le boulevard de la Sicile & de ses états d'Italie, fit présent à l'ordre de deux galeres bien armées. Philippe du Broc, ancien chevalier de la langue de Provence, & prieur de Saint-Gilles, donna à la religion un grand galion que le commandeur Paschal du Broc, son neveu, conduisit à Malthe chargé de provisions de guerre & de bouche, armé de bons soldats, & en état de tenir la mer. Presqu'en même-tems on vit arriver dans le port avec deux galeres, François de

Lorraine, grand-prieur de France, qui par des ſentimens de zele pour ſon ordre, vint offrir ſes ſervices au grand-maître. Ce jeune prince ſoutint depuis en différentes occaſions la réputation de valeur, héréditaire dans ſon illuſtre maiſon. L'ordre, après une auſſi grande perte que celle qu'il venoit de faire, avoit bien beſoin de ces différens ſecours, d'autant plus que les corſaires de Barbarie, dans l'eſpérance de ſe prévaloir de ce déſaſtre, infeſtoient les côtes de l'île, & en tenoient ſouvent le port comme bloqué. Dragut ſur-tout, ce redoutable ennemi de la religion, croyant en trouver les forces en déſordre, y aborda avec ſept galeres chargées de troupes de débarquement; & après les avoir miſes à terre, il ravagea la campagne, & fit un grand nombre d'eſclaves: mais avant qu'il eût pu ſe rembarquer, le commandeur Louis de Laſtic, de la langue d'Auvergne, & grand-maréchal de l'ordre, à la tête de trois cens chevaliers, tomba ſur ces corſaires, en tailla en pieces une partie, reprit les priſonniers & le butin, & força Dragut de regagner ſes vaiſſeaux. Pour ſe venger de cette inſulte, le prince de Lorraine ſe mit auſſi-tôt en mer avec ſes galeres & deux autres de la religion, courut à ſon tour toutes les côtes de Barbarie, prit entre Malthe & Tripoli un brigantin d'Aſſanbaly, fameux corſaire, donna la chaſſe à Ulucchiali, auquel il enleva une galere & une galiote; & avant que de rentrer dans le port de Malthe, il prit encore

deux vaisseaux chargés de sel & de différentes marchandises. CLAUDE DE LA SANGLE.

La religion par la valeur de ce prince & des autres armateurs, reprenoit dans ces mers la supériorité dont elle étoit en possession avant que d'avoir essuyé la fureur de l'ouragan, lorsqu'il survint un nouvel accident qui causa dans l'ordre de grands troubles & de fâcheuses dissentions. Pour l'intelligence de ce différend auquel le pape & les plus grands princes de l'Europe prirent part, il faut savoir qu'après la mort du prieur de Capoue dont nous venons de parler, le seigneur Strozzi son frere s'étoit approprié ses galeres, dont à la vérité il y en avoit une qui lui appartenoit; & comme ayant le commandement d'une armée de terre, il ne pouvoit pas lui-même conduire ses galeres, il les avoit jointes à quelques galeres de France, qui étoient dans le port de Civita-Vecchia, sous le commandement du chevalier Sforce, prieur de Lombardie, & frere du cardinal de ce nom, camerlingue de la sainte église. Le roi & Strozzi y croyoient leurs galeres en sûreté; mais le prieur de Lombardie quitta en ce tems-là le service de France pour s'attacher à celui d'Espagne; & de concert avec le camerlingue, qui par sa dignité avoit beaucoup d'autorité dans les places de l'église, & pour se rendre plus considérable dans le nouveau parti qu'il embrassoit, il enleva deux galeres du roi qu'il conduisit dans le port de Naples; & par son conseil & une pareille trahison, un

Piedmontois appellé Moret de Niſſard, s'étoit emparé d'une des galeres de Strozzi, & s'étoit retiré dans le port de Villefranche, où le duc de Savoye lui donna un aſyle, & permiſſion d'arborer ſon pavillon.

Un pareil brigandage contre la foi du ſerment, fit beaucoup de déshonneur au prieur de Lombardie, & excita la colere & le reſſentiment du pape. Paul IV gouvernoit alors l'égliſe en cette qualité, & il étoit gouverné lui-même par un de ſes neveux, chevalier de Malthe, que ce pape à ſon avénement au ſouverain pontificat, avoit revêtu de la pourpre Romaine ſous le nom du cardinal Caraffe. L'oncle & le neveu faiſoient négocier en ce tems-là une ligue avec la France contre l'Eſpagne. Outre la ſouveraineté de l'égliſe qui étoit violée par cet attentat, il étoit de leur intérêt de perſuader au roi qu'ils n'y avoient point eu de part. Dans cette vue, on arrêta le cardinal camerlingue; il fut jetté dans une affreuſe priſon; on le menaça même de la mort, ſi les galeres du roi de France n'étoient ramenées inceſſamment dans le port d'où on les avoit tirées furtivement. Le prieur qui connoiſſoit l'humeur violente du cardinal patron, les renvoya auſſi-tôt; & pour rendre la liberté au camerlingue, il fallut encore qu'il donnât pour deux cens mille écus de cautions, qu'il ne ſortiroit point de Rome ſans la participation du pape & de ſon neveu. Il ne fut pas ſi aiſé de retirer la galere de Strozzi que Moret avoit conduite dans le port

de Villefranche. Pour éluder les plaintes & les instances du pape, le duc de Savoye envoya cette galere dans le Levant avec son pavillon, & une commission particuliere autorisée de son sceau. Le cardinal patron & Strozzi ayant appris qu'elle étoit en mer, pour se venger de cette perfidie, envoyerent à sa poursuite avec une autre galere un capitaine François appellé le Fouroux, bon officier de mer, attaché à la maison de Strozzi, auquel on recommanda d'employer également son adresse & sa valeur pour retirer la galere des mains de Moret. Le Fouroux, pour ne point laisser pénétrer le sujet de son voyage, se rendit d'abord à Malthe, demanda au grand-maître, & en obtint la permission d'aller en course de concert avec ses galeres, & sous le pavillon de la religion. Il sortit du port avec la capitane, & il n'eut pas été long-tems en mer, qu'il rencontra la galere qu'il cherchoit : le Piedmontois qui la commandoit ayant pris le vaisseau monté par le Fouroux pour la capitane de la religion, le salua, se mit dans sa chaloupe : & pour entretenir le général, aborda la galere & entra dedans : mais il fut bien surpris de se voir au pouvoir d'un officier de Strozzi. On l'arrêta aussi-tôt ; il fut mis aux fers, & le Fouroux joignit ensuite sa galere, comme s'il en eût ramené à bord la capitane. Les officiers & les soldats sans aucune défiance, le laisserent approcher : il entra dans la galere, & il s'en étoit rendu maître avant qu'ils se fussent apperçus qu'ils y avoient reçu leur ennemi.

Claude de la Sangle

Le général des galeres de la religion indigné qu'on se fût servi du pavillon de l'ordre pour surprendre la galere d'un prince chrétien, menaça le Fouroux de le combattre, s'il ne la relâchoit, & s'il ne remettoit Moret en liberté : mais ce capitaine lui ayant fait voir des ordres précis du roi, & une commission expresse du pape, le premier supérieur de l'ordre, il ne jugea pas à propos de prendre sur lui la décision d'une affaire aussi délicate; & ayant fait convenir le Fouroux de le suivre à Malthe avec sa prise, ils se présenterent peu de jours après devant le port. Le capitaine François envoya aussi-tôt au grand-prieur de France ses commissions, & l'instruisit par un mémoire particulier de la supercherie que Moret avoit fait au seigneur Strozzi. Le prince de Lorraine en fit part au grand-maître, & en obtint pratique pour la galere de Fouroux & pour sa prise. Ces deux galeres étant entrées dans le port, le capitaine Moret s'adressa aux chevaliers Savoyards & Piedmontois, & se plaignit amérement qu'on se fût servi du pavillon de la religion pour surprendre une galere qui appartenoit à leur souverain, & en haine de l'étroite alliance que ce prince avoit avec l'Espagne : ces chevaliers présenterent aussi-tôt en son nom une requête au conseil, que le vice-roi de Sicile appuya depuis de toute son autorité. On fit intervenir des marchands de Raguse & de l'île de Scio, qui réclamoient les marchandises qui s'étoient trouvées dans la galere de

Moret ; & d'ailleurs les officiers du trésor prétendoient que cette galere, comme faisant partie de la dépouille & de la succession du prieur de Capoue, lui appartenoit. Tant d'intérêts différens exciterent de fâcheuses divisions dans le couvent, & chacun prenoit parti suivant sa langue & sa nation. Le conseil qui alloit toujours au bien de l'ordre, ne put s'empêcher de blâmer le grand-maître d'avoir sans sa participation admis dans le port les deux galeres en question, & s'être attiré par cette conduite une affaire fâcheuse, & dont il eût été à souhaiter qu'il eût renvoyé la discussion aux princes intéressés : mais comme le passé ne se pouvoit rappeller, & que ces deux capitaines avoient chacun un puissant parti dans Malthe, le conseil nomma des commissaires pour informer des prétentions de l'un & de l'autre. Moret se plaignoit toujours que se croyant en sûreté à la vue des galeres de l'ordre, on lui avoit pris par trahison & par surprise celle que le prince son maître lui avoit confiée ; & il en demandoit avec de grandes instances la restitution. Mais le Fouroux, sans vouloir reconnoître l'autorité du conseil, pour toute défense produisit ses commissions, & dit qu'en exécution des ordres du pape, il avoit repris une galere qui appartenoit à ce pontife, que le Moret à la vue de toute l'Italie, lui avoit méchamment enlevée ; & que si la religion ne punissoit ce voleur, le pape sauroit bien s'en faire justice sur ceux mêmes qui par des considérations politiques,

CLAUDE DE LA SANGLE.

& au préjudice de l'obéiſſance qu'ils lui devoient, auroient diſſimulé un pareil brigandage.

Le conſeil ayant avéré que la galere en queſtion avoit été enlevée des ports du pape, fit arrêter le Moret qui avoit conduit cette intrigue, & on ſe contenta de laiſſer le Fouroux en la garde du grand-prieur; & ce prince ayant pris ſa parole, s'en chargea volontiers. Le grand-maître dépêcha auſſi-tôt un ambaſſadeur au pape pour recevoir ſes ordres ſur ce différend, & il écrivit en même-tems au roi d'Eſpagne & à ſes miniſtres en Italie pour leur en faire part : le pape & le roi de France de concert demanderent hautement qu'on leur envoyât le Fouroux avec ſa priſe, & qu'on leur remît ſur-tout le voleur pour le punir ſuivant les loix de la diſcipline militaire. On ne put ſe diſpenſer d'obéir au pape; la galere volée fut remiſe dans le port de Civita-Vecchia, & les marchandiſes reſtituées à ceux auxquels elles appartenoient. Pour le Moret, par conſidération pour le roi d'Eſpagne, après avoir été retenu quelque tems en priſon, on facilita ſon évaſion, dont le conſeil voulut bien ne pas s'appercevoir; & le duc de Medina-Celi, alors vice roi de Sicile, l'envoya prendre ſur la côte par un brigantin. Le conſeil fit dreſſer un procès-verbal de ſa fuite qu'on envoya au pape, qui après la reſtitution de la galere, parut ſatisfait.

Quoique cette affaire eût été conduite & terminée avec une grande prudence, la

division qu'elle excita dans le couvent, & les reproches mêmes que le grand-maître essuya à ce sujet de la part du conseil, le toucherent si sensiblement, qu'il en tomba malade. Il ne fit depuis ce tems-là que traîner une vie languissante, & qui fut terminée par une mort très-chrétienne. Il ne voulut disposer d'aucun de ses effets, quoiqu'il en eût eu la permission d'un chapitre général; & après avoir employé des sommes considérables à fortifier l'île de Malthe, il laissa encore plus de soixante mille écus dans sa dépouille. Le conseil édifié d'un si noble désintéressement, envoya en France douze mille francs pour contribuer à la dot de la demoiselle de Mont-Chanar, sa niece. On fonda à l'intention du défunt une messe à perpétuité dans la chapelle du château Saint-Ange; & d'une partie de cet argent, on fit faire pour l'église conventuelle des ornemens de velours cramoisi brodés en or, & on y mit les armes de la Sangle, comme un monument de sa piété & de la gratitude de la religion.

CLAUDE DE LA SANGLE.

Le choix de son successeur ne causa pas beaucoup de difficulté. A la vérité, le bailli de Lyon, neveu du maréchal de Villier, quoiqu'absent, eut d'abord quelques voix; mais un des électeurs n'eut pas plutôt proposé le commandeur DE LA VALETTE, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Ce seigneur n'étoit point sorti de Malthe depuis qu'il avoit pris l'habit & la croix de l'ordre; il avoit rempli successivement toutes les charges; soldat, capitaine, général, sage

JEAN DE LA VALETTE.

21 août 1557.

JEAN DE LA VALETTE.

politique, plein de fermeté, & autant eſtimé parmi ſes confreres, que redoutable aux infideles. Sous ſon gouvernement la religion reprit ſon ancienne autorité, qui étoit fort diminuée dans quelques provinces d'Allemagne, & dans les états de la république de Veniſe.

Depuis que les Huſſites avoient ruiné la plûpart des commanderies de Bohême, le tréſor commun de l'ordre n'avoit pu rien tirer de ce royaume & des provinces voiſines. Des guerres continuelles qu'il avoit fallu depuis ſoutenir en Hongrie, & dans les pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, avoient ſuccédé aux guerres civiles excitées par les Huſſites, & interrompu le payement des reſponſions, que les chevaliers de cette nation devoient envoyer, ſoit à Rhodes ou à Malthe; & les prieurs de ces grandes provinces s'étoient mis en poſſeſſion de nommer de leur chef aux commanderies vacantes dans leurs prieurés. Le grand-maître incapable de ſouffrir des abus, qui par la preſcription pouvoient devenir des titres & des coutumes, en écrivit fortement dans toutes ces provinces: il s'adreſſa même pour les faire ceſſer, à l'empereur & à Ferdinand, roi des Romains, ſon frere. Ces princes qui connoiſſoient le digne uſage que la religion faiſoit de ſes biens, firent dire aux prieurs & aux commandeurs qui avoient des commanderies dans leurs états, que leur intention étoit qu'ils donnaſſent une entiere ſatisfaction

au grand-maître. La langue d'Allemagne assemblée en chapitre, dépêcha aussi-tôt à Malthe Wenceslas de Hesse-Assembourg, prieur de Bohême, Sigismond Romer, commandeur de Mielperg, & Henri de Ritecheneau, commandeur d'Estugne, qui après avoir prêté au nom des chevaliers de leur langue, le serment d'obéissance qu'ils devoient au grand-maître, se soumirent à payer les responsions & les taxes que les chapitres généraux imposeroient sur leurs provinces; & par un acte solemnel, ils se désisterent au nom de tous les prieurs d'Allemagne, de conférer les commanderies de leurs prieurés, à l'exception d'une seule, à laquelle, suivant l'usage général de tout l'ordre, ils avoient droit de nommer une seule fois en cinq ans.

Les commandeurs Vénitiens, à la faveur de la protection qu'ils tiroient du sénat, & sous prétexte du service qu'ils rendoient à leur patrie contre les Turcs, tâchoient à l'exemple des Allemands, d'éloigner le payement de leurs responsions. Comme ces sortes de contributions étoient uniquement employées aux armemens contre les infideles, le grand-maître sut si bien leur représenter leur devoir & leurs premieres obligations, & il parla si haut & avec tant de fermeté, que tout plia sous ses ordres, & on vit en peu de tems arriver à Malthe leurs responsions & celles des Allemands, qui furent depuis acquittées fort exactement.

JEAN DE LA VALETTE.

De ces ſoins qui regardoient les provinces, &, pour ainſi dire, les dehors du couvent, le grand-maître paſſa à une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit à Malthe, & même dans toute l'Europe, & dont ſuivant le ſort des grands événemens, à force de vieillir, on ne parloit plus. Le maréchal de Vallier, ce gouverneur de Tripoli, que le grand-maître d'Omédes avoit perſécuté ſi opiniâtrément, vivoit encore; & cet ancien commandeur auquel avant cette malheureuſe affaire, la plûpart des chevaliers deſtinoient la grande-maîtriſe, languiſſoit alors dans une vie obſcure, & conforme à ſes malheurs. A la vérité, le grand-maître de la Sangle avoit rompu ſes fers, & lui avoit rendu ſa liberté; mais différentes conſidérations, & des égards qu'il crut devoir conſerver pour la mémoire & les amis d'Omédes, ne lui permirent pas de rétablir le maréchal dans tous ſes honneurs.

Le grand-maître de la Valette plus intrépide, & perſuadé du mérite & de la bonne conduite du maréchal, ſe fit un devoir de lui rendre juſtice; & après une exacte reviſion de ſon procès, il le déchargea des injuſtes accuſations dont ſes ennemis avoient tâché de le noircir; & il lui conféra en même-tems le titre de grand-bailli de Lango, comme la preuve & le ſceau de ſon innocence. Il fit plus, & pour le venger & tout l'ordre des inſultes & des mauvais traitemens qu'il avoit reçus des infideles à la priſe de Tripoli, il entra dans le deſſein que lui propoſa Jean de Lacerda, duc

de Médina-Céli, vice-roi de Sicile, de tenter la conquête de cette place. JEAN DE LA VALETTE.

Dragut en étoit alors maître : ce fameux corsaire n'ayant pu obtenir du sultan le titre de bacha, & la charge de grand-amiral de son empire, dignité que Barberousse avoit possédée, lui avoit remis le sangiacat de Sainte-Maure ; & sous prétexte de zele pour les intérêts de son maître, & de défendre les côtes d'Afrique contre les incursions des chevaliers de Malthe, il s'étoit borné à la qualité de gouverneur de Tripoli, mais dont par l'éloignement où cette place étoit de la Porte, il s'étoit fait comme un petit état qu'il gouvernoit avec une autorité presqu'absolue ; quoique pour se conserver la protection du grand-seigneur, il affectât une entiere dépendance de ses ordres.

Depuis qu'il s'étoit établi dans Tripoli dont il vouloit faire sa place d'armes, & le siége de sa domination, il avoit fait relever & terrasser les murailles de cette place. On y avoit ajouté par son ordre des bastions, & tous les ouvrages que le terrein avoit pu permettre, & que l'art avoit inventés en ce tems-là. Le château n'étoit pas moins fortifié ; & malgré la situation qui n'étoit pas avantageuse, par ses soins continuels & par une dépense prodigieuse, il en avoit fait une des plus fortes places de l'Afrique. De grosses tours garnies d'une nombreuse artillerie défendoient l'entrée du port, & ce port servoit de retraite aux vaisseaux de Dragut, & à ceux des corsaires qui navigeoient

JEAN DE LA VALETTE.

ſous le pavillon du grand-ſeigneur ; c'étoit de-là que partoient tous les vaiſſeaux des infideles, qui infeſtoient les côtes de Sicile, de Naples, & même celles d'Eſpagne.

Le nouveau vice-roi de Sicile, pour ſignaler ſon avénement à cette dignité, forma le projet d'aſſiéger Tripoli ; & pour y réuſſir, il tâcha d'y aſſocier le grand-maître : il n'eut pas de peine à le faire entrer dans un deſſein qui avoit pour objet de ruiner cette retraite de pirates. Ils en écrivirent de concert à Philippe II, roi d'Eſpagne. Ce prince n'étoit pas guerrier : mais comme il s'agiſſoit de la ſûreté de ſes côtes & du repos de ſes ſujets, & qu'il craignoit même que Dragut n'entreprît de ſe rendre maître de la Goulette, il approuva un projet autoriſé de l'avis du grand-maître, dont il connoiſſoit la valeur & la capacité, & dont ſes chevaliers devoient partager les frais & les périls.

Ce prince envoya des ordres précis au duc de Seſſe, gouverneur du Milanois, au duc d'Alcala, qui commandoit dans le royaume de Naples, & à Jean-André Doria, alors général de ſes galeres, de joindre leurs forces pour les faire paſſer en Sicile, & il en déféra le commandement général au duc de Médina-Céli, qu'il chargea expreſſément de ſe conduire dans cette entrepriſe par les conſeils du grand-maître. Mais ces trois ſeigneurs dont nous venons de parler, qui par l'éloignement où ils étoient de la cour, s'étoient rendus comme arbitres de leur devoir,

&

& jamais de l'autorité que le roi leur maître déféroit au vice-roi de Sicile, sous différens prétextes, retarderent l'exécution des ordres de Philippe : il fallut que ce prince envoyât en Italie le commandeur de Guimeran, ancien chevalier qui étoit alors à sa cour, pour faire marcher & pour conduire ces différentes troupes en Sicile.

JEAN DE LA VALETTE.

Le grand-maître voyant l'année fort avancée, étoit d'avis qu'on remît l'entreprise au printems suivant, & il en écrivit son sentiment au vice-roi : mais ce seigneur craignant que le roi ne changeât de dessein, ou que par quelqu'intrigue de cour, on ne lui enlevât une commission où il se flattoit d'acquérir beaucoup de gloire, se pressa de partir. Après avoir assigné le rendez-vous général des vaisseaux & des galeres dans l'île de Malthe, malgré la rigueur de la saison, il s'y rendit vers le milieu du mois de décembre. Il y fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité, & au puissant roi qu'il représentoit : les troupes qu'il avoit amenées furent logées commodément. La Valette fit devant ce général la revue de celles qu'il avoit destinées pour cette expédition ; elles étoient composées de quatre cens chevaliers, & de quinze cens hommes à la solde de la religion, sans compter les volontaires. Le chevalier d'Urre de Tessieres, grand-commandeur, & alors général des galeres, en avoit le principal commandement : le grand-maître & le conseil qui avoient une entiere confiance dans sa valeur

JEAN DE LA VALETTE.

& dans son expérience, lui avoient même laissé le choix de son lieutenant, & de l'officier qu'il substitueroit en sa place, soit pour commander les troupes de débarquement, s'il jugeoit à propos de tenir toujours la mer, soit pour rester sur les galeres, s'il prenoit le parti de commander lui-même les troupes qui devoient faire le siége.

Le vice-roi remercia le grand-maître d'un si puissant secours; il fut sur-tout charmé de voir ce corps de quatre cens chevaliers prêts à s'embarquer, tous anciens guerriers, qui avoient vieilli dans le service. Ce général ne fut pas moins édifié des soins pleins de charité que les autres chevaliers prirent depuis des officiers & des soldats de ce vice-roi, qui étoient tombés malades; & pendant deux mois que ces troupes étrangeres resterent dans l'île, leurs malades furent secourus & servis avec un zele, qui depuis la fondation de l'ordre n'y a point dégénéré.

Enfin les troupes du Milanois & du royaume de Naples étant arrivées à Malthe au commencement de février, on tint plusieurs conseils de guerre sur les opérations de la campagne. Le siége de Tripoli, comme nous venons de le dire, étoit le principal objet de cet armement: mais le vice-roi informé des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette place, & sur-tout que Dragut, capitaine redoutable, s'y étoit enfermé, & qu'il y avoit fait entrer ce qu'il avoit de meilleures troupes, avec un amas prodigieux de provisions de

guerre & de bouche, craignoit les périls de cette entreprise, & l'incertitude du succès ; & plus habile courtisan que grand capitaine, il proposa la conquête de l'île de Gelves, où il espéroit trouver de la gloire sans péril.

Le grand-maître convint qu'à la vérité il ne rencontreroit pas de grandes difficultés à se rendre maître de cette petite île, ouverte de tous côtés, & sans autres forteresses qu'un simple château, & de peu de défense ; mais que ce qui en faisoit la foiblesse, & la facilité de la conquête, empêcheroit de s'y maintenir, & feroit naître aux infideles, quand la flotte seroit retirée, le dessein de la reprendre ; d'ailleurs que la campagne étoit peuplée de Maures ou d'Arabes, qui à la faveur des forêts de palmiers, dresseroient des embuscades, & empêcheroient dans un lieu si aride d'aller puiser de l'eau dans quelques puits qui avoient été creusés dans cette île ; qu'on avoit même à craindre que pendant qu'on seroit attaché à cette entreprise, la flotte du grand-seigneur dont on étoit menacé, ne survînt, & ne coulât à fond les galeres : au lieu que s'ils pouvoient se rendre maîtres de Tripoli, elles trouveroient un asyle & un abri dans le port ; & même que les bancs de sable & les basses qui étoient le long des côtes de Tripoli, leur en serviroient contre les grands vaisseaux du sultan.

Le vice-roi jaloux de l'honneur de son sentiment, ne voulut point se rendre à ces raisons : il soutint toujours qu'il seroit en possession de l'île avant que le grand-seigneur eût pu armer,

JEAN DE LA VALETTE.

& mettre ſa flotte en mer; & que pour aſſurer ſa conquête, il feroit fortifier le château de quatre baſtions, qui le mettroient & toute l'île hors de ſurpriſe & d'inſulte. Des avis ſi oppoſés partagerent ceux qui compoſoient le conſeil de guerre; mais comme la plûpart des officiers dépendoient du vice-roi, il y en eut peu qui oſaſſent ſe déclarer contre ſon ſentiment. En vain le grand-maître lui repréſenta qu'en changeant le projet & le plan de la campagne, il alloit directement contre les intentions du roi ſon maître, & les inſtructions dont il étoit chargé; Lacerda demeura obſtinément attaché à ſon ſentiment. La Valette qui prévoyoit tout ce qu'on avoit à craindre de cette entrepriſe, lui dit qu'il étoit maître de porter les armes du roi ſon maître du côté qu'il jugeroit à propos: mais que s'il abandonnoit le premier projet que le roi d'Eſpagne avoit approuvé, & qui avoit été communiqué au conſeil de l'ordre, il ne laiſſeroit ſortir aucun chevalier des ports de l'île. Le vice-roi chagrin de trouver tant de fermeté dans le grand-maître, & qui ne ſe pouvoit paſſer de ſon ſecours, parut ſe rendre à ſon avis; il reprit en apparence le premier projet; on ne parla plus que du ſiége de Tripoli: mais comme la Valette laiſſoit toujours voir quelque défiance de la ſincérité de ſes intentions, le vice-roi pour l'éblouir jura ſolemnellement par la vie du roi ſon ſeigneur, & par la tête de Gaſton de Lacerda, ſon fils, jeune ſeigneur qu'il avoit amené avec lui, que ſans s'écarter il ſe rendroit

inceſſamment devant cette place. Cependant ce n'étoit pas ſon deſſein : mais il ſe réſervoit de le faire éclater quand il ſeroit en mer, & ſeul maître des mouvemens & de la route qu'il feroit faire à l'armée qu'il commandoit.

L'embarquement ſe fit le 10 de février ; le grand-maître ajouta aux troupes de l'ordre deux cens pionniers Malthois pour ſervir au ſiége de Tripoli. Les chevaliers Flotte & de la Roche eurent la conduite de l'artillerie qu'on devoit embarquer, & le commandeur Garcie de Contreras fut chargé avec pluſieurs chevaliers du ſoin de l'hôpital des malades, & des officiers & des ſoldats qui ſeroient bleſſés. La flotte chrétienne tint la route de la côte d'Afrique, & arriva aux Seches de Querquénes. L'île de Gelves avoit toujours eu ſes ſeigneurs particuliers ; mais depuis que Dragut, ſous l'autorité du grand-ſeigneur, s'étoit établi dans Tripoli, il avoit rendu ces petits ſouverains tributaires de la Porte. Ce corſaire n'eut pas plutôt appris que le vice-roi étoit avec ſa flotte à la hauteur de cette île, qu'il s'y rendit avec deux galeres, qui entrerent dans le canal de Cantara, dont nous avons parlé dans le onziéme Livre de cet ouvrage. Le général chrétien ayant découvert ces deux galeres, en détacha un plus grand nombre pour s'en emparer : mais l'officier qui commandoit les galeres chrétiennes, ayant apperçu deux vaiſſeaux marchands qui venoient d'Alexandrie, l'avidité du butin lui fit négliger la pourſuite des deux galeres de Dragut :

JEAN DE LA VALETTE.

il fut droit aux vaiſſeaux marchands, & s'en rendit maître. Pendant qu'il étoit attaché au pillage, Dragut avec ſes deux galeres ſortit du canal. Il en envoya une commandée par le corſaire Uluchiali pour donner avis à la Porte qu'une puiſſante flotte compoſée des différentes eſcadres du roi d'Eſpagne & des chevaliers de Malthe, ravageoit les côtes d'Afrique, & menaçoit Tripoli d'un ſiége. Par le même courier il demandoit un prompt ſecours : en l'attendant, & après avoir laiſſé ſes ordres dans l'île de Gelves pour ſa défenſe, il retourna avec la même diligence qu'il étoit venu, ſe renfermer dans Tripoli. Soliman n'eut pas plutôt reçu ces nouvelles, qu'il envoya des ordres très-preſſans dans tous les ports de l'Archipel, pour armer inceſſamment autant de vaiſſeaux & de galeres qu'on en pourroit mettre en mer; Cara Muſtapha, ſon grand-amiral, & qui devoit commander la flotte, prit le même ſoin dans le port de Conſtantinople.

Cependant le vice-roi fut obligé en différentes fois de débarquer pour faire de l'eau. Les Gelvains, quoiqu'ennemis ſecrets des Turcs, dont ils ſouffroient impatiemment la domination, mais irrités du pillage des deux vaiſſeaux marchands qui leur appartenoient, s'oppoſerent à ces deſcentes, & chargerent les chrétiens. Alvare de Sande, un des principaux chefs de l'armée, fut bleſſé dans ces eſcarmouches; & les chrétiens, après avoir perdu près de deux cens hommes, & cinq capitaines d'infanterie, furent obligés de ſe

rembarquer. La flotte remit à la voile, tint la route de Tripoli, & s'arrêta aux Seches de Palo, ainsi appellés à cause de différens courans qui laissent quelquefois cet endroit de la mer à sec. Le vice-roi en attendant une partie de ses troupes qui n'avoient pu partir de Malthe avec le corps de l'armée, s'arrêta proche de ces courans, & il débarqua sur la côte voisine quelques compagnies, qui creuserent des puits en différens endroits. L'eau en parut claire & douce; on en transporta une grande quantité sur la flotte; l'officier comme le soldat en but avec avidité. Mais l'expérience la fit trouver d'un dangereux usage; la plûpart de ceux qui en burent tomberent malades: il en mourut même un grand nombre, & parmi eux plusieurs chevaliers des premiers de l'ordre. La flotte chrétienne eut en même-tems à essuyer une violente tempête: & la capitane de Sicile ayant heurté contre le galion de Malthe, se brisa, & coula bas. Ces accidens si ordinaires en mer, ne furent que les préludes d'une perte plus déplorable.

Après que le calme fut revenu, le vice-roi proposa dans le conseil de quitter cet endroit. Le commandeur de Tessieres, suivant ses instructions, lui proposa d'aller d'abord à Langir, lieu sain, & d'une bonne tenure; que de-là on se rendroit aisément à Tripoli; que par la prise de cette place, & sur-tout du port, on mettroit en sûreté la flotte contre les tempêtes, & même contre l'armée qu'on disoit

JEAN DE LA VALETTE.

qui venoit de Conſtantinople ; d'ailleurs que les Maures & les habitans du pays voyant les chrétiens maîtres de cette place, ſe déclareroient avec plus de confiance contre les Turcs ; & qu'après la conquête de Tripoli, celle de Gelves ne coûteroit que d'en faire le voyage.

Mais le vice-roi qui n'aimoit pas les entrepriſes difficiles, ſous prétexte que les vents étoient contraires, rejetta cette propoſition. Les officiers qui compoſoient le conſeil, & qui dépendoient de lui, n'oſerent être d'un avis différent. On revint à Gelves le 7 mars, d'où le général des galeres de l'ordre dépêcha une frégate au grand-maître, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit : il lui marquoit par ſa lettre, que le vice-roi n'avoit pas eu le courage d'aller juſqu'à Tripoli.

Les chrétiens débarquerent dans cette île ſans obſtacle, & ſans qu'il parût aucun Maure qui leur en diſputât l'entrée. Ils avancerent dans les terres près d'un endroit où il y avoit des puits d'eau douce ; mais ils les trouverent comblés. Après qu'on les eut débouchés avec beaucoup de peine, l'eau en parut très-amere, par la quantité de feuilles d'aloës que les Gelvains y avoient jettées. Pendant que l'armée chrétienne campoit en cet endroit, il y vint des députés, ou pour mieux dire, des eſpions du chéque ou ſeigneur de l'île, qui ſous prétexte de ſe plaindre de la guerre qu'on lui faiſoit ſans aucun ſujet, & ſans la lui avoir déclarée, demandoit une entrevue avec le

vice-roi. Ils proposerent de sa part que l'armée sortît de l'île, & que la conférence se pût faire à la Rochette, où ils dirent que les chrétiens trouveroient de bonnes eaux en abondance. Le vice-roi, sans accepter, ni rejetter tout-à-fait cette proposition, leur dit qu'il conféreroit volontiers avec leur maître, mais que ce ne pouvoit être qu'au pied du château, où il alloit s'acheminer incessamment. Ces députés, après avoir reconnu ses forces, en firent le rapport au chéque, qui ne se trouvant pas en état de tenir dans une si mauvaise place contre des troupes nombreuses & aguerries, étoit disposé à capituler. Mais ses principaux officiers, & la jeunesse sur-tout demanderent le combat avec de grands cris: & soit que ce seigneur fût bien aise avant que de traiter, de tenter le sort des armes, ou peut-être que n'étant pas tout-à-fait maître des habitans, il ne fût pas fâché qu'un peu de disgrace les rendît plus dociles, il leur permit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ces barbares pleins de fureur, & avec plus d'impétuosité que d'ordre, croyant surprendre les chrétiens, s'acheminerent vers le camp.

Le vice-roi avoit été averti par deux esclaves chrétiens qui s'étoient échappés, qu'il seroit attaqué le lendemain. Il ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis; & après avoir réglé le rang & la marche de ses troupes, il s'avança au-devant d'eux. Les chevaliers de Malthe avec deux compagnies d'Allemands étoient à l'avant-garde; il y avoit dans le corps

JEAN DE LA VALETTE.

de bataille trois mille Italiens & Siciliens, & l'arriere-garde étoit composée de trois mille Espagnols. Telle étoit l'ordonnance de cette petite armée, lorsque les Gelvains au nombre d'environ deux mille, sortant de derriere une colline qui les couvroit, & poussant à leur ordinaire des cris horribles, se jetterent l'épée à la main sur l'avant-garde. Mais comme ils n'avoient ni cavalerie, ni arquebusiers, les chevaliers avec le feu seul de la mousqueterie, en tuerent un grand nombre, & eurent bientôt dispersé & mis en fuite cette multitude de paysans. Le chéque pour prévenir sa perte, & le ravage de l'île, traita avec le vice-roi, lui livra les clefs du château, reconnut le roi d'Espagne pour son souverain, & s'engagea de lui payer tribut. Lacerda charmé de cette conquête, se laissa aller à des transports extraordinaires de joie : il se vantoit d'être le premier capitaine de sa nation, qui depuis l'avénement du roi son maître à la couronne d'Espagne, en eût étendu la domination; & pour conserver ce monument de sa valeur, il entreprit d'y construire un fort dans la vue de tenir en bride l'humeur mutine & inconstante des Maures. Suivant le plan qu'il en fit dresser, cette forteresse devoit être composée de quatre bastions : André Gonzague se chargea de la construction de celui qui regardoit l'Orient : les chevaliers de Malthe entreprirent celui qui lui étoit opposé, & qui se trouvoit à l'Occident. Le vice-roi fit travailler ses troupes de Sicile à celui qui

regardoit le Midi, & Jean-André Doria, général des galeres, employa ſa chiourme à travailler au dernier, qui fut placé entre celui des chevaliers de Malthe & du vice-roi. L'endroit qui s'étend de l'Occident au Septentrion, étoit défendu par la mer; & une épaiſſe muraille bien terraſſée devoit enfermer le côté qui va du Septentrion à l'Orient.

Les chevaliers qui avoient amené à leur ſuite deux cens pionniers, avancerent conſidérablement leur ouvrage; mais dans les autres endroits le travail alloit lentement par l'avidité du ſoldat, qui au lieu de charier de la terre & des matériaux, ſe déroboit à un ouvrage pénible, pour tranſporter ſecretement dans les vaiſſeaux, de la laine & de l'huile dont il trouvoit une grande abondance dans cette île. D'ailleurs, les maladies ſe renouvellerent ſur la flotte & dans l'armée de terre par les chaleurs exceſſives du pays, par l'intempérie de l'air, l'amertume des eaux, & ſur-tout par la nourriture de la chair des moutons à longue queue, qui ſe trouva malſaine. Jean-André Doria en tomba malade: Quinice Spinola en mourut; & outre pluſieurs chevaliers qui eurent le même ſort, un ſi grand nombre fut affligé de différentes maladies, que le commandeur de Teſſiéres, général des galeres de la religion, fut obligé d'en donner avis au grand-maître, & de lui demander ſes ordres.

La Valette fut ſenſiblement touché de ces nouvelles, & comme par une longue expé-

JEAN DE LA VALETTE.

rience il connoiſſoit le pays & les mers qui l'environnent, il prévit avec douleur que ſi le vice-roi reſtoit plus long-tems dans cette île, il pourroit être ſurpris par la flotte des Turcs. Il manda à Teſſiéres qu'il ne pouvoit approuver la conſtruction d'un fort dans un endroit ſtérile, éloigné de tout ſecours, ſans eau, & ſur-tout ſans port où les vaiſſeaux puſſent aborder. Il dépêcha en même-tems un chevalier au roi d'Eſpagne, pour lui donner avis du péril où par un trop long ſéjour dans l'île, le vice-roi expoſoit ſon armée. Il fit ſavoir la même choſe à Lacerda ; & par le même courier qu'il envoya en Afrique, il ordonna au commandeur de Teſſiéres, ſi le vice-roi s'obſtinoit, pour continuer ſon ouvrage, à reſter dans un lieu ſi dangereux, de demander ſon congé, & de revenir inceſſamment à Malthe, où ſon ſecours ſeroit plus utile, en cas que les Turcs, pour faire diverſion, attaquaſſent les îles de la religion. Peu de jours après il renvoya un ſecond courier pour donner avis qu'il venoit d'être averti que le grand-ſeigneur avoit fait partir quarante galeres pour venir au ſecours de Tripoli, que ce prince croyoit aſſiégé ; que vingt corſaires devoient ſe joindre à cette flotte, qui étoit attendue ſur les côtes d'Afrique par vingt-deux autres, commandés par Dragut, & que cette flotte chargée de troupes fraîches, & ſupérieure à celle des chrétiens, dont la plûpart des ſoldats étoient languiſſans, n'auroit pas de peine à en triompher.

Le commandeur de Tessiéres, & Jean-André Doria sollicitoient vivement le vice-roi d'abandonner pour un tems son entreprise du nouveau fort: l'un & l'autre lui conseilloient d'embarquer toutes ses troupes, d'aller au-devant de la flotte de Constantinople jusques dans l'Archipel, & de la combattre avant sa jonction avec les galeres des corsaires. Ils lui représentoient qu'après avoir écarté les vaisseaux du grand-seigneur, ils pourroient revenir en Afrique former le siége de Tripoli, dont la conquête assureroit celle de l'île de Gelves. Mais le vice-roi étoit si préoccupé par la passion qu'il avoit d'achever son ouvrage, & de laisser en Afrique une forteresse qui portât son nom, qu'il n'écoutoit les avis qu'on lui donnoit, que comme excités par une secrete jalousie de sa gloire : rien ne put vaincre son opiniâtreté. Le commandeur de Tessiéres prévoyant sa perte infaillible, & la plûpart des chevaliers, des soldats & des matelots étant mourans, lui demanda son congé, & partit. Il perdit dans la traverse encore neuf chevaliers qui moururent de maladie; & peu de jours après son arrivée, il en mourut lui-même avec la plûpart de ses soldats, des esclaves & des forçats, en sorte que ces galeres ne furent de long-tems en état de retourner en mer.

Pour les remplacer, le grand-maître toujours inquiet du salut de la flotte chrétienne, renvoya en Afrique trois autres galeres armées de nouveaux soldats, & d'une nouvelle

JEAN DE LA VALETTE.

chiourme. Le chevalier Maldonat devoit les commander en mer, & le commandeur de Guimeran avoit ordre de se mettre à la tête des troupes de débarquement. Ce petit secours arriva à Gelves le 27 d'avril, dans le même tems que le lieutenant du vice-roi de Naples, qui craignoit une descente des Turcs dans ce royaume, avoit envoyé en Afrique deux brigantins pour en ramener les vieux soldats Espagnols, qu'il croyoit nécessaires pour la défense du pays. Le 10 de mars il arriva de Malthe un nouveau brigantin, dans lequel étoit le chevalier Hugues de Copones, que le grand-maître envoyoit à Doria, pour lui donner avis, qu'enfin l'armée navale des Turcs, composée de quatre-vingt-cinq galeres, avoit paru sur les côtes du Goze le 7 de mai. Doria qui étoit malade, envoya des lettres au vice-roi, & il lui manda que s'il ne faisoit rembarquer promptement ses troupes pendant la nuit, & avant que le jour parût, il ne devoit pas s'attendre d'échapper à la puissance formidable des Turcs. Mais rien ne pouvoit dissiper l'aveuglement du vice-roi : & quoiqu'il ne pût plus douter de la flotte Ottomane, il se flatta que le commandant iroit d'abord à Tripoli pour conférer avec Dragut, & que dans l'intervalle il auroit tout le tems nécessaire de rembarquer ses troupes & son artillerie. Un funeste succès fut la suite malheureuse de son entêtement : la flotte ennemie parut à la pointe du jour : Gara Mustapha en avoit la conduite, & le bacha

Piali, favori du grand-feigneur, avoit le fouverain commandement des troupes de débarquement. Doria voyant cette flotte s'avancer en bonne ordonnance, s'écria : *Enfin l'opiniâtreté d'un feul homme nous a tous perdus ; mais au moins nous ne ferons pas vaincus fans avoir prévu notre défaite.*

JEAN DE LA VALETTE.

A la vue de l'armée des Turcs, la confternation & le défordre fe mirent dans la flotte chrétienne. Par les maladies, les galeres étoient fans un nombre fuffifant de forçats & de foldats ; chacun dans ce défordre & cette confufion ne prenoit l'ordre que de fa peur : & fans rendre de combat, chaque capitaine ne cherchoit qu'à échapper à la fureur de l'artillerie des ennemis. Les Turcs prirent vingt galeres & quatorze gros navires avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient ; & leurs barques armées de foldats s'emparerent fans réfiftance de plufieurs galeres chrétiennes, qui faute d'eau fe trouverent alors arrêtées dans ces bancs de fable qu'on appelloit *les Seches* ou *les Baffes*. Le commandeur de Maldonat voyant toute la flotte en déroute & difperfée, & fes trois galeres pourfuivies par celle des ennemis, ne perdit ni le courage ni le jugement : & comme il n'étoit pas moins habile pilote que capitaine plein de valeur, à force de faire de fauffes routes, & comme s'il eût voulu échouer à terre, il gagna le cap de Sphax : de-là prenant à droite, il fe jetta en pleine mer, d'où il fe rendit heureufement à Malthe.

JEAN DE LA VALETTE.

Les Turcs ne voyant plus d'ennemis qui pussent leur disputer la victoire, la célébrerent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjouissance publique : le lendemain, ils résolurent de débarquer leurs troupes pour s'emparer de l'île, & faire esclaves ce qui restoit de chrétiens. Pendant que tout retentissoit de cris de joie sur leur flotte, le vice-roi désespéré de sa défaite, confus & honteux de n'avoir pas suivi les conseils de Doria, ne laissa pas d'y avoir encore recours. Il le vint trouver dans son lit où il étoit malade, & en approchant : « Doria, » *lui dit-il*, qui avez eu seul de la sagesse & » du bon sens en cette occasion, que me conseillez-vous de faire ? Seigneur, *lui répondit Doria*, comme vous commandez les » troupes de terre, c'est à vous à prendre le » parti le plus avantageux. A l'égard de notre » malheureuse flotte, j'ai résolu de me faire » porter cette nuit sur un léger brigantin : je » tâcherai à la faveur des ténebres, de percer » au travers de cette forêt de vaisseaux dont » nous sommes environnés : & si je puis » m'échapper, je courrai la mer pour rallier » les tristes débris de notre défaite, & gagner » le port de Messine, où j'attendrai les ordres » de la cour ».

Le vice-roi lui dit qu'il vouloit le suivre & qu'il s'abandonnoit à sa conduite ; & quoiqu'il lui restât encore dans l'île & dans le fort près de cinq mille hommes, il aima mieux s'enfuir & survivre à sa défaite, que de s'ensevelir

généreusement sous les ruines de cette forteresse. Il en laissa le commandement à Alvare de Sande, capitaine fameux, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de Piedmont. Il s'embarqua ensuite avec plusieurs officiers généraux, & par l'habileté & l'adresse de Doria, il se démêla des vaisseaux Turcs, gagna l'île de-Malthe, & de-là se rendit en Sicile, où il alla cacher sa disgrace & ses malheurs.

Ceux des chrétiens qui étoient restés dans l'île, ne finirent pas par la déroute de la flotte. Les Turcs ayant débarqué leurs troupes & leur artillerie, assiégerent le fort, & le battoient avec dix-huit canons. Ce n'étoient pas les seuls ennemis auxquels de Sande eût à résister : pendant trois mois de tems qu'il soutint ce siége avec un courage invincible, il eut à combattre non-seulement contre des hommes, mais encore contre la faim, la soif, & pour ainsi dire, contre tous les élémens. L'eau manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la forteresse pour cuire les alimens. La plûpart des soldats, plutôt que de mourir de soif, désertoient par bandes, & alloient se rendre à l'ennemi. De Sande voyant son canon démonté, les ouvrages de la place ruinés par celui des Turcs, se trouvant sans eau, sans bois, & voyant le reste de ses soldats malades, extenués & languissans, résolut de s'ouvrir un passage par une vigoureuse sortie, & de mourir honorablement l'épée à la main. Après avoir représenté à ses soldats que leur salut dépendoit de leur courage, il se mit à leur

JEAN DE LA VALETTE.

tête, & sortit dans une heure où il croyoit surprendre les infideles: mais les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il sorti, qu'il se vit environné & accablé par différens corps de troupes qui tomberent sur lui. Il n'eut pas même la consolation de mourir les armes à la main: il fut pris & mis à la chaîne par ces barbares avec ce qui lui restoit d'officiers & de soldats. Le bacha entra ensuite dans la place, dont il fit raser les fortifications, de peur qu'après son départ les chrétiens n'y rentrassent, & ce général reprit le chemin de Constantinople, couvert de gloire, & traînant à sa suite les galeres chrétiennes, avec un nombre infini de prisonniers. Près de quatorze mille hommes périrent dans cette malheureuse expédition, soit par le fer ennemi, soit par les maladies, ou dans l'esclavage. L'Espagne seule y perdit vingt-huit galeres, & quatorze vaisseaux de charge, sans compter celles du pape, & deux qui appartenoient à Cosme, duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit, en sauva d'abord deux autres; mais peu de tems après, treize galeres d'Alger les ayant rencontrées près de l'île de Giglio, elles furent contraintes d'échouer contre des écueils qui se trouvent le long des côtes de l'île de Corse. Les officiers & les soldats se sauverent à terre après avoir abandonné le corps des galeres, & la chiourme composée de mahométans, que ces infideles mirent en liberté.

Ce fut à peu-près en ce tems-là que Cosme,

duc de Florence, voulant se précautionner à l'avenir contre les incursions, forma un corps de marine: & pour en attacher les officiers à sa fortune, il en fit un ordre de chevaliers qui furent depuis les éleves des chevaliers de Malthe. Ce nouvel ordre fut institué sous l'invocation de saint Etienne, pape, dont on célébroit la fête le douziéme d'août, jour heureux pour ce prince, & auquel peu auparavant ses généraux avoient gagné contre les bannis de Florence, la bataille de Maciano. Cosme établit à Pise la maison chef-d'ordre: il y attacha de grands revenus, lui-même en dressa les loix & les statuts: & pour ne pas laisser ce corps de noblesse sous une autre autorité que la sienne, il s'en fit le chef & le grand-maître: & les princes ses enfans en furent les premiers chevaliers. Il en avoit trois, *François*, qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il envoya depuis à la cour d'Espagne; *Jean*, qui quoiqu'à peine âgé de seize ans, étoit déja revêtu de la pourpre Romaine; *Garsie* le dernier des trois, étoit un prince d'une humeur féroce. Ces deux derniers par une jalousie & une émulation réciproque, dès leur plus tendre enfance avoient conçu l'un contre l'autre une haine dont on n'avoit jamais pu les faire revenir, & qui éclata en ce tems-là d'une maniere funeste. Pendant que Cosme suivi de toute sa famille, pour donner une forme constante à son ordre militaire, visitoit les ports & les places maritimes de ses états, ces deux jeunes princes, dans une partie de chasse

JEAN DE LA VALETTE.

qu'ils firent dans des bois proche de Grosseto, s'étant querellés, de concert, s'éloignerent de la suite des chasseurs, s'enfoncerent dans le bois, se battirent, & Garsie tua d'un coup de de poignard le cardinal. Il rejoignit ensuite la chasse sans faire paroître le moindre trouble; & comme s'il se fût seulement égaré, il demanda ce qu'étoit devenu son frere. Mais comme ce jeune prince ne paroissoit point, & que la nuit approchoit, ses officiers se partagerent pour le chercher. Celui qui étoit chargé particuliérement de sa conduite, après avoir couru tout le bois, le trouva enfin étendu par terre, mort & noyé dans son sang. Il courut aussi-tôt porter une si triste nouvelle à Cosme. Ce prince soupçonna sans peine la main d'où un si cruel coup étoit parti: & quoique pénétré de la plus vive douleur, il eut assez de force pour la dissimuler: il ordonna même à cet officier de tenir la chose secrete, & qu'à la faveur des ténebres, il lui apportât dans son cabinet le corps de son fils enveloppé dans un tapis, sans qu'il pût être apperçu.

On ne lui eut pas plutôt obéi, qu'il fit appeller Garsie; & après s'être enfermé avec lui, il lui demanda ce qu'étoit devenu son frere. Ce jeune prince avec une assurance qui n'étoit pas de son âge, lui répondit froidement qu'il l'avoit perdu de vue à la chasse, & dans la poursuite du cerf. Cosme lui commanda alors de lever le tapis qui couvroit le corps du cardinal, dont les playes jettoient encore du sang. A ce spectacle, le duc ne pouvant plus

retenir sa douleur & sa colere: « Malheureux, » *lui dit-il*, voilà le sang de ton frere qui crie » vengeance au ciel contre toi; faut-il que » j'aye mis au monde un parricide, qui par la » perte de son frere s'est fait un chemin pour » assassiner son pere même »? Garsie intimidé, se jetta à ses pieds, confessa son crime: & pour en diminuer l'horreur, il allégua que son frere l'avoit attaqué le premier, & qu'il n'avoit pu sauver sa vie que par sa mort. Mais Cosme rejettant de si foibles excuses, & le regardant avec des yeux pleins de fureur: « Il faut, *lui* » *dit-il*, que je venge moi-même la mort de » l'innocent par la perte du coupable, & que » tu rendes la vie à celui de qui tu la tiens ». En disant ces paroles, il lui arracha le poignard dont il avoit tué son frere, & le lui enfonça dans le sein. On les enterra ensuite l'un & l'autre secretement. Pour cacher un si grand malheur, on publia qu'ils étoient morts dans une maison de campagne, d'une maladie contagieuse, dont la Toscane étoit alors infectée. On leur fit depuis de magnifiques funérailles dans la principale église de Florence, auxquelles on ajouta leur oraison funebre. Dans ce discours, l'orateur, par ordre de Cosme, affecta exprès, pour diminuer le soupçon de ce meurtre, de s'étendre principalement sur les louanges de Garsie. C'est ainsi que M. de Thou rapporte un événement si tragique, dans le trente-deuxiéme livre de son histoire; quoiqu'on prétende que ce fait ne se trouve point dans sa premiere édition, & qu'il a été inséré

JEAN DE LA VALETTE.

depuis par les éditeurs des éditions poſtérieures. Eléonore de Tolede mere de ces deux jeunes princes, & à laquelle on ne put cacher les circonſtances de leur perte, en mourut de douleur. Coſme ſans ſe laiſſer abattre par tant de diſgraces, cherchoit ſa conſolation dans les ſoins qu'il prenoit du gouvernement. Sa principale occupation étoit alors de faire fleurir ſon nouvel ordre. Ce prince habile, & grand politique, pour attacher par cette marque de diſtinction les principales familles de Florence aux intérêts de ſa maiſon, avec permiſſion du pape Pie IV, diſpenſa les nouveaux chevaliers des loix du célibat qui s'obſervoit dans l'ordre de Malthe, & il étendit cette grace juſqu'à ceux qui avoient été mariés deux fois. Il y ajouta le privilege, au défaut d'enfans légitimes, de pouvoir teſter de leurs biens en faveur de leurs bâtards, à condition en ce cas d'en laiſſer à leur ordre la quatriéme partie. Son intérêt ne lui permit point de ſe conformer ſur tous ces articles à la rigueur & à la ſévérité des ſtatuts qui s'obſervoient par les chevaliers de Malthe, & il ſe contenta d'exhorter ceux de Saint-Etienne à les imiter au moins dans la valeur & dans le zele qu'ils faiſoient paroître depuis tant de ſiecles contre les Turcs & les infideles.

Ce fut dans cette vue, & pour les former dans la diſcipline militaire, qu'il ordonna aux commandans de ſes galeres, quand ils rencontreroient celles de Malthe, de s'y

joindre, de voguer ensemble, & d'attaquer de concert tous les corsaires qu'ils rencontreroient. En exécution de ces ordres, Baccio Martelli, chevalier de Saint-Etienne, & qui commandoit quatre galeres de Florence, ayant trouvé à la hauteur du Cap-Lupo, Vincent de Gonzague, prieur de Barlette, général des galeres de la religion, & qui en avoit sept sous ses ordres, le salua le premier, l'aborda ensuite, lui demanda & obtint la permission de le suivre: dans leur course, il prit toujours l'ordre du prieur, qu'il donnoit ensuite à ses officiers subalternes. Le général avec ces quatre galeres se trouvant commander à onze bien armées, courut toutes les mers du Levant, sauva plusieurs vaisseaux chrétiens poursuivis par les infideles, prit plusieurs corsaires, & à la fin de la campagne il se sépara des Florentins à la hauteur de Corfou. Il entra ensuite dans le port de Malthe, où, suivant l'esprit de l'ordre, il reçut plus de témoignages de congratulation pour les vaisseaux chrétiens qu'il avoit défendus & sauvés, que pour ceux qu'il avoit pris sur les infideles.

C'étoit dans cette vue que les galeres de la religion étoient presque toujours en mer. Le grand-maître en fit même construire deux nouvelles à ses dépens : les plus riches commandeurs à son exemple faisoient tous les jours & suivant leurs forces, différens armemens : jamais l'ordre n'avoit été si puissant sur mer; & ce qui le rendoit sur-tout redoutable aux infideles, c'est que ces différentes escadres étoient

JEAN DE LA VALETTE.

commandées par des chevaliers qui avoient vieilli dans le ſervice, & dont la plûpart auroient été capables de commander des flottes entieres: tels étoient alors le commandeur Gozon de Melac, général des galeres de la religion, le commandeur de Guimeran, que le roi d'Eſpagne avoit demandé au grand-maître pour commander celles de Sicile, les commandeurs de Giou & d'Elbeines, & les chevaliers de Thiange & de la Motte, tous excellens hommes de mer, & célebres par leur valeur & leur expérience. Mais parmi ces capitaines, aucun n'avoit fait tant de priſes & ſi conſidérables que le commandeur de Romegas, chevalier qui depuis ſa jeuneſſe avoit fait la courſe. Perſonne ne connoiſſoit auſſi-bien que lui les côtes, les ports, & juſqu'aux moindres cales qui ſe trouvent le long de la mer Méditerranée: d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avoit jamais connu de périls, & qui ne ſouffroit dans ſon bord que des officiers & des ſoldats d'une valeur déterminée. La vie qu'il paſſoit preſqu'entiere à la mer, lui avoit donné un air farouche: on l'accuſoit même de traiter cruellement ſes priſonniers; mais il prétendoit qu'il ne tenoit cette conduite à leur égard que par repréſailles, & pour réduire les corſaires à en agir avec plus d'humanité envers les eſclaves chrétiens. On ne laiſſoit pas de ſoupçonner que dans ces repréſailles il ne ſe faiſoit pas beaucoup de violence, & que ſon humeur naturellement dure & violente y avoit peut-être autant de part que la politique.

Ce

JEAN DE LA VALETTE.

Ce fut en ce temps-là qu'il rencontra le long des côtes de Sicile une grosse galiote commandée par un fameux corsaire appellé Ysuf Conciny, renégat Calabrois, & le tyran ou plutôt le bourreau des esclaves chrétiens. Il en avoit dans sa chiourme & sur son vaisseau deux cens, & deux cens cinquante soldats. La partie étant assez égale, le corsaire n'évita point le combat; les deux galeres s'approcherent, & après avoir essuyé le feu l'une de l'autre, on en vint aux coups de mains. Le combat se maintint long-tems avec un avantage égal, & sans qu'on eût discerné quel en seroit le succès. Romegas irrité d'une si longue résistance, se mit à la tête de ses plus braves officiers; se jetta dans la galiote l'épée à la main, & franchit la rambade. Le corsaire le reçut avec le même courage, & tua deux chevaliers de sa main : mais étant tombé sur un banc de sa chiourme d'un coup que lui porta Romegas, ses esclaves, pour se venger des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, ne virent pas plutôt le Malthois maître du vaisseau, que sans qu'il s'y opposât, ils firent passer le corsaire de main en main. Chacun lui donnoit un coup; plusieurs même pour assouvir leur vengeance, le déchiroient avec les dents : il n'y en avoit point qui ne voulût en avoir quelque membre; & avant qu'il fut parvenu au dernier banc, à peine en resta-t-il la moindre partie.

Un renégat de Melasso en Sicile ne fut pas mieux traité. Sous sa conduite, des corsaires

JEAN DE LA VALETTE.

avoient ſurpris cette petite place, l'avoient pillée, enlevé pluſieurs habitans de différent ſexe : pour ajouter la lubricité au brigandage, un infâme Marabout avoit violé de jeunes filles chrétiennes. Les galeres de Malthe jointes à celles de Sicile, en ayant été averties, pourſuivirent les pirates ; mais elles ne les purent joindre. Après cette expédition, elles s'étoient ſéparées. Les galeres de Malthe plus légeres que celles de Sicile, & dont la chiourme étoit plus fraîche, joignirent la principale galere des corſaires, qui portoit le butin & les eſclaves qu'ils avoient faits. Comme la réſiſtance d'une ſeule galere contre toute une eſcadre n'auroit ſervi peut-être qu'à la faire couler à fond, les infideles ſe rendirent. Le prieur de Barlette qui commandoit dans cette occaſion, délivra la chiourme qui étoit compoſée de chrétiens, mit en leur place quatre-vingts Turcs, & ramena heureuſement à Melaſſo les hommes & les femmes qui en avoient été enlevés. Le peuple, après lui avoir témoigné ſa reconnoiſſance à ſa maniere, & par des acclamations & des cris tumultueux de joye, lui demanda ce renégat leur compatriote, qui avoit conduit les corſaires, & l'inſolent Marabout qui avoit traité ſi indignement leurs filles. Le prieur ne leur eut pas plutôt abandonné ces deux ſcélérats, que la populace en furie s'en fit juſtice par ſes mains, les déchira & les mit en pieces.

Romegas qui en ce tems-là étoit à la mer, traita plus favorablement un galion qu'il

rencontra proche de l'île de Scarpenta, & entre celles de Candie & de Rhodes. Ce galion venoit de Satalie, & il étoit commandé par le rais Ugly, capitaine qui ne manquoit pas de valeur, & qui avoit même sur son bord grand nombre de braves soldats, & accoutumés au feu. Romegas n'avoit alors que les deux galeres qui appartenoient au grand-maître, & dont le chevalier de la Motte commandoit la moindre. Ce chevalier dont la galere étoit plus légere, commença le combat: Romegas étant survenu, s'approcha du galion: après l'avoir examiné, & vu son tillac couvert de mousquetaires, & l'artillerie bien servie, il jugea sans peine que deux galeres comme celles qu'il commandoit, s'il ne changeoit l'ordre de son attaque, n'emporteroient pas ce superbe vaisseau, qui par sa hauteur, & en comparaison des galeres, paroissoit un château flottant. Mais comme les chevaliers ne comptoient jamais le nombre & les forces de leurs ennemis, & que de son caractere sur-tout il auroit mieux aimé périr que d'abandonner son entreprise, il prit le parti de battre de loin cette grosse caraque. Heureusement un calme étant survenu, qui l'arrêta, les deux galeres à la faveur des rames s'en approchoient, faisoient leurs décharges & s'éloignoient: & après avoir rechargé revenoient ensuite avec la même légéreté. Romegas profitant de la bonace, continua cette manœuvre si long-tems, que le galion, après avoir perdu beaucoup de monde par les coups de coursier, fut obligé de se

rendre. Les chevaliers entrerent dedans, & le trouverent chargé de riches marchandises : mais à peine commençoient-ils à s'en rendre les maîtres, qu'il coula bas des coups qu'il avoit reçus dans ses œuvres mortes. Tout ce qu'on put faire fut de sauver l'équipage, parmi lequel on trouva un vénérable vieillard âgé de soixante-dix-huit ans, sangiac du grand Caire, & près de six cens hommes, Turcs, Maures & Négres, qui tenoient comme lui la route de Constantinople.

Pendant que les chevaliers de Malthe exposoient tous les jours leurs vies contre les infideles, l'église catholique assemblée à Trente, dans un concile œcuménique, opposoit le zele & la science de ses prélats aux nouveautés des protestans. Le grand-maître y avoit été invité comme les autres souverains de la chrétienté. Ce prince & le conseil de l'ordre y députerent en qualité d'ambassadeurs les chevaliers de Villegagnon, & Royas de Portalrouge; mais le premier retenu par son âge avancé & par une grande maladie, ne s'y put rendre. Royas s'y trouva seul : avant que d'y être admis, il eut à essuyer de grandes oppositions de la part du corps des évêques, lesquels représenterent qu'il n'étoit pas juste qu'un simple religieux, & le député d'une société de freres, prît sa place parmi les ambassadeurs, & eût en cette qualité la préséance sur les évêques. L'affaire s'accommoda, on convint que l'ambassadeur de Malthe se placeroit parmi les autres ambassadeurs des princes chrétiens, sans préjudice

des protestations de l'ordre épiscopal; ainsi Royas fut admis dans la congrégation qui se tint le 7 de septembre de l'année 1563. Ce ministre commença sa harangue par excuser le grand-maître & le conseil, s'ils n'avoient pas envoyé plutôt au saint concile des ambassadeurs; & il allégua pour raison que l'île & le canal de Malthe étoient infestés continuellement par des escadres de corsaires, & qui sembloient attendre la flotte du grand-seigneur, destinée pour entreprendre la conquête de l'île entiere de Malthe. Il passa à l'origne de son ordre, fondé, dit-il, quarante ans avant la premiere croisade. Il parla ensuite magnifiquement des exploits héroïques faits par leurs ancêtres; & il ajouta que s'ils ne pouvoient à présent les égaler, c'est que les protestans s'étoient emparés d'une partie de leurs commanderies, & même que les prélats & les princes catholiques, contre l'usage & les privileges de l'ordre, se faisoient souvent pourvoir par les papes des prieurés & des plus riches commanderies. Il pria les peres au nom de tout l'ordre, d'avoir égard à son ancienneté, à sa noblesse, & aux services que depuis tant de siecles il rendoit à la chrétienté; d'ordonner que les commanderies qu'on avoit usurpées lui fussent rendues, & qu'il fût fait un decret qu'elles ne pussent être possédées à l'avenir que par des chevaliers, selon leur ancienneté de religion; & que le decret fût suivi d'une confirmation solemnelle de tous les privileges accordés à l'ordre depuis sa fondation.

JEAN DE LA VALETTE.

Le promoteur lui répondit en termes généraux, & au nom du concile, que les peres admettoient son excuse sur le retardement que l'ordre avoit apporté à faire partir ses ambassadeurs, & qu'ils auroient égard à la conservation des commanderies & des privileges d'un ordre si utile à l'église.

L'ambassadeur donna des mémoires aux légats du concile, concernant la confirmation des immunités de l'ordre, & sur-tout pour en obtenir un decret qui interdît la possession des prieurés & des commanderies à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles fussent, qui n'auroient pas fait les trois vœux solemnels de la religion dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les légats n'oserent proposer ce decret dans les congrégations, avant que d'être instruits des intentions du pape. Ils lui en écrivirent. Pie IV, qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre, & très-attentif à ce qu'il ne se passât rien dans le concile qui pût donner des bornes à son autorité, n'ignoroit pas que plusieurs papes s'étoient crus en droit de nommer aux prieurés & aux commanderies vacantes dans l'étendue de leurs états, & en cour de Rome; que plusieurs autres souverains pontifes eussent passé des déclarations contraires en faveur de l'ordre. Cependant il récrivit à ses légats que le decret que sollicitoit le grand-maître ne regardoit point le concile, & que c'étoit à lui seul à faire un pareil réglement, quand il le jugeroit à propos. Après la conclusion du concile, qui

lui avoit toujours donné un peu d'inquiétude, il oublia les chevaliers de Malthe, & les services continuels qu'ils rendoient à tous les chrétiens, & sur-tout aux peuples qui habitoient les côtes de Sicile, de Naples, de l'Italie entiere, & d'Espagne, dont depuis la conclusion du concile, ils assurerent le repos par la part qu'ils eurent à la prise de Gomére de Vélez, située sur la côte d'Afrique, & qui n'étoit au plus éloignée de l'Espagne que de quarante lieues.

Quoique le port de cette place ne pût pas contenir de grand vaisseaux, il en partoit tous les jours des fustes & des galiotes: & quand leurs armemens étoient plus considérables, le roi de Fez leur voisin leur fournissoit des soldats, la plûpart tirés des montagnes voisines, tous courageux, & qui pour gagner quelque chose ne connoissoient aucun péril. A mille pas de cette ville est le Pignon de Vélez, bâti dans une petite île, ou pour mieux dire, sur un rocher où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le rocher même, qui n'est séparé du continent que par un canal fort étroit, qui lui sert de port, & qui ne peut contenir au plus que dix ou douze petits bâtimens. Ce fort servoit d'asyle aux corsaires; & quand ils étoient poursuivis, le canon de la place empêchoit leurs ennemis d'en approcher. Le roi d'Espagne avoit tenté inutilement l'année précédente de se rendre maître de cette place: il reprit le même dessein cette année, & après avoir rassemblé toutes

JEAN DE LA VALETTE.

ses forces maritimes, il en écrivit dans les termes les plus pressans au grand-maître & à différens princes d'Italie ses alliés, pour demander le secours & la jonction de leurs galeres. De ces différentes escadres il se forma une puissante flotte, dont ce prince donna le commandement, avec la conduite de toute l'entreprise, à Garsie de Tolede, vice-roi de Catalogne. Ce général partit du port de Malaga le dixiéme d'août: ayant eu le vent favorable, il arriva en deux jours sur les côtes d'Afrique. Il débarqua sans obstacles ses troupes & son artillerie; l'avant-garde étoit composée de troupes Espagnoles, & des chevaliers de Malthe; il y avoit des Portugais & des Italiens dans le corps de bataille, & les Allemands fermoient la marche. L'armée chrétienne marchant en bonne ordonnance, arriva devant la ville de Gomére, éloignée seulement de six milles de l'endroit où l'on avoit débarqué. Le général chrétien, pour couper toute communication avec cette place, à la garnison de Pignon, & pour l'empêcher d'en tirer du secours, avoit résolu de commencer son entreprise par en former le siége. Elle étoit située entre deux montagnes, & même sans aucunes fortifications, comme la plûpart des places d'Afrique, qui étoient dans les terres. Les habitans, à l'approche des chrétiens, l'avoient abandonnée, & s'étoient refugiés avec ce qu'ils avoient pu emporter, dans les endroits les plus reculés des montagnes. Garsie profitant de leur consternation,

JEAN DE LA VALETTE.

s'empara de la ville : après avoir fortifié son camp par des lignes & de bonnes redoutes, il fit dresser une batterie de six gros canons, qui d'une colline voisine tirerent un jour entier contre le fort, en même-tems que du côté de la mer les galeres de Malthe & un grand galion le canonnerent si furieusement, qu'un grand pan de muraille, & une partie du donjon furent renversés. Le commandant épouvanté, & ne voyant point paroître de secours, résolut d'abandonner sa place, & de s'enfuir avec sa famille & ses principaux effets. Mais comme il n'avoit qu'un petit esquif caché au pied du rocher, pour empêcher que sa garnison ne le retînt, ou ne le voulût suivre, il leur dit qu'il alloit rassembler ses montagnards, & qu'il se mettroit à leur tête, & qu'il périroit ou qu'il forceroit les chrétiens à lever le siége Mais cette garnison qui n'étoit que de trente hommes, ne voyant aucun effet de ses promesses, & sans s'intéresser davantage à la défense d'une place abandonnée par son gouverneur, ne songea plus qu'à sa propre sûreté. Les soldats qui savoient nager, gagnerent la terre dans des endroits éloignés du camp des chrétiens : ceux qui étoient privés de ce secours, se rendirent, & ouvrirent les portes du fort. C'est ainsi qu'une place qui passoit pour imprenable, & contre laquelle toutes les forces de l'Espagne avoient échoué l'année précédente, fut prise en peu de jours, autant par la lâcheté du gouverneur, que par la valeur & la capacité du général chrétien.

JEAN DE LA VALETTE.

Le bruit de cette conquête allarma extrêmement tous les corsaires de Barbarie : ils en porterent les nouvelles & leurs plaintes jusqu'à Constantinople, & ils firent représenter à Soliman que les Espagnols étant maîtres de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même de Tunis, ils tenoient, pour ainsi dire, toute la côte d'Afrique dans leurs fers. Soliman leur fit dire, que dans peu il briseroit ces chaînes ; & comme on lui eut rapporté que les galeres de Malthe avoient beaucoup contribué à cette conquête, il forma le dessein de commencer à assurer la liberté de l'Afrique par la conquête de l'île de Malthe ; & dès ce tems-là, sans s'en ouvrir qu'à ses ministres, il fit travailler secretement à un puissant armement naval, dont nous verrons les effets l'année suivante.

Une nouvelle prise faite peu après par les chevaliers, acheva d'irriter le grand-seigneur, & hâta son armement. Après la conquête du Pignon de Vélez, les cinq galeres de la religion commandées par le général de Giou, & les deux galeres du grand-maître qui étoient aux ordres de Romegas s'étant jointes, & voguant de concert, rencontrerent entre les îles de Zante & de Cephalonie un puissant galion chargé des plus riches marchandises de l'Orient, & qui pour sa défense avoit vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons officiers d'artillerie, & plus de deux cens janissaires, tous excellens arquebusiers. Ce vaisseau étoit commandé par le rais ou capitaine Bairan-

Ogli, & il appartenoit au kuſlir-aga, chef des eunuques noirs du ſerrail, le miniſtre des plaiſirs de ſon maître, & le gardien des jeunes filles & des beautés qui y ſont deſtinées : pluſieurs même de ces dames étoient intéreſſées dans ce galion. Le général de Giou qui ſe voyoit à la tête d'une eſcadre de ſept galeres, fit d'abord tirer un coup de canon ſans balle, afin que le capitaine de ce vaiſſeau amenât : mais les Turcs lui répondirent d'un autre coup portant balle, & ils arborerent auſſi-tôt leur pavillon & toutes leurs enſeignes, comme une déclaration de guerre & une marque qu'ils étoient réſolus de ſe battre.

Le général de Giou, & le commandeur de Romegas voyant bien qu'ils ne ſe rendroient maîtres de ce vaiſſeau que par la force des armes, convinrent qu'ils l'attaqueroient les premiers ; qu'après avoir fait leurs décharges le plus près qu'ils pourroient, les deux capitanes ſeroient relevées par les deux patrones, & ces deux galeres par les trois dernieres ; en ſorte que le feu fût continuel & ſans relâche. Mais cet ordre du combat fut mal obſervé par la jalouſie & l'émulation des deux généraux, qui ſans agir de concert, comme ils en étoient d'abord convenus, ſe flattoient d'emporter ſeuls, & à l'envi l'un de l'autre, tout l'honneur de la victoire. La capitane du général Giou s'étant pouſſée juſques ſous la poupe de ce grand vaiſſeau, ſe vit en un inſtant couverte de feux d'artifices, & les chevaliers & les ſoldats accablés de coups de pierres &

JEAN DE LA VALETTE.

de mousquets : le canon même chargé à cartouche, en tua un grand nombre, en sorte que le général fut obligé de s'élargir en mer. Romegas de son côté attaqua le galion avec son intrépidité ordinaire; mais un coup de canon parti du vaisseau renversant la rambade, tua vingt-deux soldats; & un autre coup en fit sauter vingt autres dans la mer. Romegas craignant d'être coulé à fond par un gros canon qu'il voyoit braqué à fleur d'eau, prit quoiqu'à regret, le parti de s'éloigner; pour-lors les deux patrones s'avancerent à leur tour, & chacune d'un côté & de concert s'attacherent au galion, & firent un feu si terrible, qu'elles tuerent ou mirent hors de combat plusieurs janissaires. Mais cette courageuse milice, dont le corps entier fait la principale force de l'empire Turc, se battit toujours avec la même intrépidité. Il fallut que les deux patrones appellassent à leur secours les trois dernieres galeres; les deux commandans rétablirent & remirent en ordre leurs galeres, & le combat recommença avec une nouvelle fureur. Il dura cinq heures entieres sans qu'on pût démêler quel en seroit l'événement : & quelque valeur que fissent paroître les chevaliers, peut-être auroient-ils été obligés de se retirer sur leur perte, si les Turcs avoient pu se servir de toute leur artillerie. Mais par malheur pour eux, leurs meilleures pieces, par l'avarice des marchands, s'étant trouvées embarrassées dans des balots de marchandises, leurs canonniers

n'en purent tirer de ſervice, & le feu des galeres devenant ſupérieur, les chevaliers à la fin entrerent dans le vaiſſeau & s'en rendirent les maîtres. Cette victoire fut enſanglantée par la mort de plus de ſix-vingts chrétiens, chevaliers ou ſoldats. Parmi les chevaliers, on regretta principalement la Fonde, Provençal; Berzet, Italien; Parceco, Eſpagnol; Antoine Fernandès Poſſelin. Diego, & Dineſtroſa bleſſés mortellement, moururent peu de jours après : Fernand Ruis de Correal, Ernard de Zuniga, Jérôme Caraffe, Napolitain, & un grand nombre d'autres ne ſortirent qu'avec des bleſſures conſidérables, d'un combat ſi long & ſi opiniâtre. Les Turcs, ſans les bleſſés, y perdirent de leur côté quatre-vingts janiſſaires, pluſieurs officiers, & entr'autres un ingénieur, qui par ſon courage & ſon habileté à pointer le canon, avoit eu plus de part à une ſi courageuſe défenſe, que le capitaine même du vaiſſeau.

Cette priſe fit plus de bruit à Conſtantinople, & ſur-tout dans le ferrail, que n'auroit fait la perte d'une place importante. Le kuſſir-aga, & les odaliques, ou favorites du grand-ſeigneur qui y étoient intéreſſées, ſe jetterent aux pieds du ſultan, & lui demanderent vengeance des chevaliers. Ce prince qui regardoit cette priſe comme une inſulte faite à ſa maiſon même, jura par ſa tête qu'il extermineroit tout l'ordre; & pour conſoler ces dames & le chef des eunuques de leur perte, il les en dédommagea magnifiquement

JEAN DE LA VALETTE.

des deniers de son trésor. La plûpart de ses officiers, & les ministres de la religion entrerent dans son ressentiment : le mufti qui en étoit le chef, dans une audience particuliere lui représenta que les musulmans & tous les fideles étant obligés, au moins une fois en leur vie, de visiter le tombeau de leur prophete, ses sujets de l'Europe ne pouvoient plus s'acquitter de leur devoir sans s'exposer à devenir la proie des corsaires chrétiens; que Malthe étoit remplie d'esclaves Turcs, & qu'un grand prince aussi religieux qu'il étoit, & dans ce haut degré de puissance où Dieu l'avoit élevé, devoit se faire un juste scrupule de laisser dans les fers & au péril de changer de religion un si grand nombre de fideles. Le kussir-aga, qui étoit le plus animé, & qui conduisoit toute cette intrigue, pour déterminer le grand-seigneur, par préférence à ses autres entreprises, à porter ses armes dans l'île de Malthe, engagea l'iman ou prédicateur de la principale mosquée, à en faire entrer adroitement le discours dans son sermon. Le grand-seigneur, prince religieux, s'y étant trouvé le vendredi suivant, qui parmi les Turcs est leur jour de fête, cet orateur, sous prétexte de traiter de la charité qu'on devoit exercer envers les pauvres & les misérables, ne manqua pas de déplorer d'abord en termes généraux, la disgrace & le malheur des vrais croyans qui gémissoient dans les chaînes des chrétiens : adressant ensuite la parole au grand-seigneur, après

lui avoir donné les louanges que méritoient justement sa valeur, ses conquêtes, & même la douceur de son gouvernement, il ajouta qu'il ne manquoit à sa gloire que d'être le libérateur de tant de malheureux musulmans, auxquels les Malthois avoient ravi les biens & la liberté. Il entra ensuite dans un détail exact de toutes leurs prises, dont apparemment on lui avoit fourni des mémoires, & il fit voir que depuis cinq ans, ces armateurs s'étoient rendus maîtres de plus de cinquante vaisseaux chargés des plus riches marchandises de l'Orient, sans compter les félouques, les brigantins, les galeres & les galiotes armées en courses. « Ces vaisseaux, *lui » dit-il*, leurs charges, ceux qui les mon- » toient, tout a été envahi par ces impi- » toyables corsaires; & il n'y a, Seigneur, que » ton épée invincible qui puisse rompre les » fers de tant de malheureux; le fils te rede- » mande son pere; la femme son mari ou ses » enfans, & tous attendent de ta justice & de » ta puissance, la vengeance de leurs cruels » ennemis ».

Un discours si hardi, & en même-tems si pathétique, excita dans l'assemblée des murmures confus, qui éclaterent même en plaintes, contre ce qui se pratiquoit ordinairement dans les mosquées, où l'on observoit toujours un silence religieux. Soliman en parut surpris & même inquiet; mais en ayant appris la cause, pour calmer l'assemblée, il lui fit dire par son grand-visir, que dans peu de tems ils

JEAN DE LA VALETTE.

feroient tous vengés & fatisfaits ; & il fortit de la mofquée dans la réfolution, s'il n'en étoit pas empêché par la guerre de Hongrie, de faire tomber tout l'effort de fes armes fur l'île de Malthe.

D'ailleurs depuis long-tems il en étoit vivement follicité par Hafcen, bacha ou vice-roi d'Alger, fils & fucceffeur du fameux Barberouffe ; & par Dragut, alors gouverneur de Tripoli. Ces deux miniftres lui avoient mandé plufieurs fois, & fur-tout depuis la prife du Pignon de Vélez, que les chrétiens, fi on n'y donnoit ordre, alloient fe rendre infailliblement maîtres de toutes les côtes d'Afrique ; que tant que Malthe feroit au pouvoir des chevaliers, on ne pourroit fans s'expofer à être pris, ni leur faire paffer du fecours, ni en tirer de leurs gouvernemens ; que ce rocher étoit comme une barriere oppofée à fa puiffance, & qui par fes efcadres & fes armateurs, interrompoit continuellement la communication de l'Afrique avec l'Afie, & les îles de l'Archipel.

Soliman n'ignoroit pas l'importance de cette conquête ; mais en prince fage & prudent, il ne voulut point s'y engager qu'il n'eût pris l'avis de fes principaux capitaines. Dans cette vue, & fuivant la coutume des Turcs, il en tint en pleine campagne & à cheval un grand confeil de guerre. On agita dans cette affemblée la néceffité de chaffer les chevaliers d'une île d'où ils troubloient tout le commerce des fujets du grand-feigneur, & interrompoient

même les pélerinages de Medine & de la Mecque. On convint que la religion & l'état étoient également intéressés à les exterminer, & on examina ensuite les moyens d'exécuter ce projet.

La plûpart des bachas qui avoient pressenti l'inclination du sultan, en bons courtisans lui dirent que la conquête de l'île de Rhodes devoit faire connoître ce qu'on devoit attendre de l'entreprise sur celle de Malthe; que ces chevaliers, qu'ils traitoient d'infâmes corsaires, ne tiendroient jamais contre la moindre partie des forces de son empire, & qu'il suffisoit d'y faire passer sur les galeres d'Alger & de Tripoli un corps de troupes qui s'emparât de quelques forts que ses armateurs avoient fait construire pour la défense des ports & des côtes de cette île.

Un lieutenant de Dragut appellé Aly, qu'il avoit envoyé exprès à Constantinople, & qui se trouva à ce conseil, représenta de la part de son général, que si on commençoit cette entreprise par le siége de Malthe, on ne devoit pas douter que les chevaliers ne tirassent de grands secours du fort de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même des Maures de Tunis, feudataires de la couronne de Castille, & ennemis de la domination des Turcs; que Dragut étoit d'avis d'ouvrir la campagne par le siége de la Goulette & celui du Pignon de Vélez; qu'après avoir chassé les chrétiens des côtes d'Afrique, & soumis les habitans du pays, on pourroit l'année

JEAN DE LA VALETTE.

suivante porter les armes du grand-seigneur dans l'île de Malthe. Mahomet le plus ancien des bachas, qui avoit vieilli dans le commandement des armées du grand-seigneur, & qui fut depuis élevé à la dignité de grand-visir, s'opposa hautement à l'entreprise de Malthe; & outre les raisons que l'agent de Dragut avoit alléguées, il ajouta qu'on devoit faire une grande différence entre l'île de Rhodes, & celle de Malthe; que la premiere étoit située au milieu de tous ses états, très-éloignée de l'Europe & du secours des chrétiens, & dont le terroir abondant en grains & en pâturages, avoit fourni de quoi subsister à son armée; que Malthe au contraire voisine de la Sicile, en pouvoit recevoir du secours à tous momens; que le roi d'Espagne qui regardoit cette petite île comme le boulevard des états qu'il possédoit en Italie, employeroit pour sa défense toutes ses forces; que la plûpart des princes chrétiens, par des motifs de religion, s'intéresseroient dans cette guerre; qu'on ne trouveroit dans Malthe qu'un rocher escarpé, sans grains & sans pâturages, & pour défenseurs, des guerriers courageux & déterminés à se faire tous tuer plutôt que de se rendre; que supposé même qu'on s'en rendît maître, il falloit être assuré d'y pouvoir faire subsister l'armée pendant qu'on travailleroit à en rétablir les fortifications, & à en ajouter de nouvelles; qu'on avoit encore à craindre qu'une ligue & une nouvelle croisade des princes chrétiens n'amenât au printems une flotte

nombreuſe, & chargée de troupes fraîches, qui bloquaſſent les vaiſſeaux des Turcs dans l'île de Malthe ; qu'il ſeroit bien plus glorieux au grand-ſeigneur, & plus utile à ſon empire, d'employer ſes forces en Hongrie, ou de tenter la conquête de l'Italie, & ſurtout de la Sicile, qui par ſa priſe, feroit tomber néceſſairement Malthe ſous ſa puiſſance ; qu'après tout, ſans s'engager dans une entrepriſe auſſi difficile que celle qu'on propoſoit contre les chevaliers de Saint-Jean, il étoit aiſé par de bonnes eſcortes, de pourvoir à la sûreté des marchands ſujets du ſultan, & des pélerins que la dévotion conduiroit au tombeau de Mahomet.

Quelque ſolides que fuſſent ces raiſons, Soliman qu'on avoit ſu prendre par des motifs de conſcience, & touché d'ailleurs des plaintes & des larmes de ſes favorites, ſe déclara pour l'entrepriſe de Malthe : peut-être même que l'eſpérance d'augmenter ſa gloire l'y détermina, & qu'après avoir enlevé aux chevaliers l'île de Rhodes, les autres îles ſituées dans l'Archipel, & qui en dépendoient, avec les châteaux & les terres dont ils jouiſſoient dans le continent de l'Aſie mineure, il ſe flatta que la conquête de Malthe rendroit ſon nom célebre & formidable dans l'Europe & dans l'Afrique. Quoi qu'il en ſoit de ces différens motifs, on arma par ſon ordre dans toute l'étendue de ſon empire, le plus grand nombre de vaiſſeaux & de galeres qu'on put trouver dans ſes ports en état de tenir la mer,

JEAN DE LA VALETTE.

Ulucchialy, renégat Calabrois, lui en amena plusieurs d'Alexandrie ; le gouverneur de Rhodes fournit ses galeres ; Hascen & Dragut, vice-rois ou bachas d'Alger & de Tripoli, eurent ordre de se rendre à la tête de tous les corsaires de Barbarie devant le port de Malthe, & d'y venir joindre la flotte Ottomane, si-tôt qu'ils auroient appris qu'elle y seroit arrivée. Soliman ajouta à tous ces préparatifs la précaution d'envoyer jusqu'à Malthe d'habiles ingénieurs, qui s'étant déguisés en pêcheurs, sous prétexte de jetter leurs lignes dans les fossés, & de vendre ensuite leur poisson dans la ville, en reconnurent les fortifications, & la hauteur des murailles, & leverent le plan entier de la place, que le grand-seigneur remit depuis à ses généraux.

Il en choisit deux pour cette expédition, Pialy & Mustapha. Pialy, quoique d'une naissance inconnue, avoit beaucoup de part dans la faveur du prince, qui lui avoit même fait épouser une de ses petites-filles. Soliman au retour de sa premiere campagne en Hongrie, & après la prise de Bellegrade, le trouva au maillot exposé sur le soc d'une charrue, où apparemment sa mere effrayée par la marche de l'armée l'avoit abandonné. Le grand-seigneur qui prenoit en chemin le plaisir de la chasse, se le fit apporter, & trouvant dans les traits de sa physionomie, quoiqu'informe, quelque chose qui lui plut, il le fit élever avec soin : après l'avoir fait passer par tous les grades de la milice, il lui

avoit fait épouser une de ses petites-filles. Il le nomma bacha de la mer : & dans cette occasion, il lui donna en cette qualité le commandement de sa flotte.

Plusieurs victoires considérables que Mustapha avoit remportées, lui avoient attiré l'estime & la confiance de Soliman, qui le nomma général des troupes de débarquement. C'étoit un vieux officier, âgé de soixante-cinq ans, dur & févere dans le commandement, cruel & sanguinaire à l'égard des ennemis qui tomboient entre ses mains, & qui se faisoit surtout un mérite de violer la foi & la parole qu'il donnoit à des chrétiens. Soliman qui avoit une égale confiance en l'un & l'autre, leur recommanda de vivre en bonne intelligence, d'agir en toutes choses de concert, & sur-tout de n'entreprendre rien sans la participation de Dragut, qu'il regardoit comme l'ennemi déclaré des chevaliers, & en même-tems le plus grand homme de mer qu'il y eût alors dans son empire.

L'armement des vaisseaux & des galeres, la marche des troupes qui se rendoient de tous côtés dans les ports de la Morée, & les mouvemens différens qui se faisoient dans tout l'empire Ottoman, inquiétoient extrêmement les princes chrétiens, voisins des états du grand-seigneur, sans cependant qu'on pût pénétrer où tomberoit l'orage. Les uns prétendoient que cet armement regardoit le fort de la Goulette, la clef du royaume, & particuliérement de la ville du Tunis, ou le Pignon

de Vélez, qui ouvroit pareillement l'entrée dans la province d'Alger: d'autres ſoupçonnoient que Malthe étoit l'unique objet de cette entrepriſe: ce dernier ſentiment étoit même confirmé par différentes lettres qui venoient du Levant.

Dans cette incertitude, comme le roi d'Eſpagne avoit un intérêt particulier à la conſervation & à la défenſe de Malthe, le boulevard de la Sicile, dom Garcie de Tolede, ſon vice-roi, en allant à la Goulette. paſſa par ſon ordre à Malthe pour en conférer avec le grand-maître. Ils ſe communiquerent réciproquement les différens avis qu'ils avoient reçus: ils convinrent, s'ils étoient attaqués, de s'aſſiſter réciproquement de toutes leurs forces; & comme le grand-maître lui fit voir qu'il avoit beſoin de grains & même de ſoldats, s'il étoit obligé de ſoutenir un ſiége, le vice-roi s'engagea à ſon retour en Sicile de lui en envoyer une traite avec deux compagnies de ſoldats Eſpagnols: & pour gage de ſa parole, il lui laiſſa comme en ôtage un de ſes enfans, qui prit depuis l'habit de la religion.

A peine étoit-il parti de Malthe, qu'il y arriva de nouveaux avis de Conſtantinople, que des eſpions sûrs & fideles envoyoient au grand-maître: il apprit par leurs lettres que les Turcs ouvriroient infailliblement la campagne par le ſiége de Malthe, & qu'après la conquête de l'île entiere, dont Soliman ſe flattoit, il avoit donné ordre à ſes généraux de paſſer en

Afrique, & d'employer toutes ses forces pour en chasser les Espagnols. JEAN DE LA VALETTE.

Le grand-maître ne s'épouvanta point de ces nouvelles : après en avoir fait part au conseil de l'ordre, avec sa participation & de son consentement, il ordonna une citation générale pour appeller à Malthe tous les chevaliers qui étoient en différentes provinces de la chrétienté. Les agens que la religion tenoit en Italie, y leverent jusqu'à deux mille hommes d'infanterie, & le vice roi de Sicile lui envoya les deux compagnies d'Espagnols qu'il lui avoit promises. Les galeres & les vaisseaux de la religion ne furent occupés jusqu'au commencement du siége, qu'à transporter à Malthe, des armes, de la poudre & des provisions de guerre & de bouche, & on voyoit arriver tous les jours par la même voie un grand nombre de chevaliers, qui dans l'empressement de signaler leur zele & leur courage contre les infideles, accouroient au secours de la religion.

La Valette fit de la plûpart de ces chevaliers des capitaines & des officiers, qui par son ordre formerent des habitans des villes & de la campagne, des compagnies de nouveaux soldats, la plûpart bons arquebusiers, & dont il y en avoit peu qui n'eussent fait la course & servi sur les galeres de la religion. Ces compagnies composoient un corps de quatre mille hommes d'infanterie, que la Valette distribua dans les différens postes qui en avoient besoin; mais pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à sa défense, il envoya au pape &

JEAN DE LA VALETTE.

à la plûpart des princes chrétiens le double des lettres qu'il avoit reçues de Conftantinople. Après leur avoir fait voir le péril où tout fon ordre alloit être expofé, il leur demandoit du fecours en faveur des chevaliers, qui n'en avoient befoin que pour réfifter à l'ennemi redoutable de tous les chrétiens. Pie IV qui étoit alors fur la chaire de faint Pierre, fit remettre au commandeur de Cambian, ambaffadeur de l'ordre à Rome, une fomme de dix mille écus. On ne put rien tirer de la France, alors affoiblie par fes divifions & par fes guerres civiles: mais le roi d'Efpagne, dans la crainte de voir les Turcs s'approcher fi près de la Sicile, réfolut d'employer toutes fes forces pour les en éloigner. Il écrivit aux miniftres qu'il avoit en Italie, & même à différens fouverains de cette nation, fes alliés, de former inceffamment un corps de vingt mille hommes d'infanterie, & qui fût en état de s'embarquer aux premieres nouvelles qu'on auroit des deffeins des infideles: par le même courier il chargea le vice-roi de Sicile de veiller à la défenfe de l'île de Malthe avec le même foin qu'il apporteroit à la confervation de la Sicile même.

Le vice-roi perfuadé que dans l'inquiétude où il croyoit que devoit être le grand-maître, c'étoit lui avancer en quelque maniere ce fecours, que de lui en donner des affurances, lui fit part des ordres qu'il avoit reçus de la cour de Madrid. Le grand-maître

n'y

n'y fut pas insensible ; mais il ne se reposa pas tellement sur ces promesses magnifiques, qu'il ne se préparât à soutenir avec les seules forces de la religion tous les efforts d'une puissance aussi redoutable que celle des Turcs. Les périls inévitables qu'il prévit, ne firent qu'exciter son courage. C'étoit un homme d'une fermeté supérieure aux événemens ; une valeur naturelle lui avoit inspiré sans effort une noble indifférence pour la vie ; il avoit passé par toutes les charges de la religion, & ce passage successif à de nouvelles dignités avoit toujours été le témoignage & la récompense d'autant d'actions mémorables qui l'avoient à la fin élevé à la dignité de grand-maître.

Tel étoit frere Jean de la Valette, que le siége de Malthe va mieux faire connoître, que tout ce que nous pourrons dire d'avance de cette grandeur d'ame & de cette hauteur de courage qu'il fit éclater au milieu des plus grands dangers. Sur ses ordres, & en vertu de la citation, il étoit arrivé à Malthe plus de six cens chevaliers, la plûpart suivis de domestiques courageux, & dont on fit de bons soldats dans la suite. Les commandeurs qu'un âge avancé, ou des infirmités retenoient dans leurs provinces, au défaut de leurs personnes, se dépouillerent de la meilleure partie de leurs biens, & les firent passer à Malthe. Plusieurs anciens prieurs, par ordre du grand-maître, resterent en Italie dans le royaume de Naples, & auprès du vice-roi de Sicile, pour

JEAN DE LA VALETTE.

hâter le secours qu'il avoit promis, ou pour faciliter l'embarquement de quelques chevaliers François, Espagnols & Allemands, qui n'étoient pas encore partis de leurs provinces. Le grand-maître les recevoit tous comme un bon pere, qui recevoit ses enfans avec plaisir: il avoit pourvu d'avance à leur logement & à leur subsistance. Dans la multitude & l'importance des différens soins dont il étoit chargé, rien ne l'embarrassoit: il vouloit être instruit de tout, il entroit dans les plus petits détails; soldat, capitaine, officier d'artillerie, infirmier, ingénieur, de la même main dont il avoit tracé une nouvelle fortification, il remuoit lui-même la terre, & on le trouvoit presqu'en même-tems en différens endroits, tantôt à la visite des magasins, & souvent même à l'infirmerie, occupé à pourvoir au soulagement des malades.

De nouvelles lettres lui étant arrivées de différens endroits, & qui confirmoient ce qu'on lui avoit mandé des desseins des Turcs contre Malthe, il assembla alors ce qu'il y avoit de chevaliers au couvent, pour leur en faire part; il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du secours dont on le flattoit. « Une armée formidable, *leur* » *dit-il avec une noble audace*, & une nuée » de Barbares va fondre sur cette île; ce sont, » mes freres, les ennemis de Jesus-Christ: il » s'agit aujourd'hui de la Foi; & si l'Evangile » doit céder à l'Alcoran, Dieu dans cette » occasion nous redemande la vie que nous lui

» avons déja engagée par notre profeſſion. » Heureux ceux qui pour une ſi bonne cauſe » conſommeront les premiers leur ſacrifice ! » mais pour nous en rendre dignes, allons, » mes chers freres, renouveller nos vœux au » pied des autels, & que chacun puiſe dans » le ſang même du Sauveur des hommes, & » dans la pratique fidelle des Sacremens, ce » généreux mépris de la mort, qui peut ſeul » nous rendre invincibles ».

Il prit en même-tems le chemin de l'égliſe, ſuivi de tous les chevaliers : le Saint Sacrement y étoit expoſé. A l'exemple du grand-maître, il n'y eut point de chevalier, ce jour-là & les ſuivans, qui après s'être confeſſé, n'approchât de la ſainte Table ; ils en ſortirent tous comme des hommes renouvellés. Après avoir pris le pain des forts, il ne parut plus parmi eux aucune foibleſſe, plus de diviſion, plus de haine particuliere : & ce qui étoit encore plus difficile, on rompit les tendres engagemens, ſi chers au cœur humain. Depuis ce jour-là, nulle liaiſon avec les perſonnes de l'autre ſexe, quelqu'innocente qu'elle pût être ; aucune vue d'intérêt ou d'ambition : un péril certain, & la conſidération d'une mort preſqu'inévitable avoit fait revivre le détachement du monde, & toutes les vertus de leurs prédéceſſeurs : tous ces chevaliers s'embraſſerent avec cette tendre effuſion de cœur que produit la charité, & tous proteſterent hautement de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe de

JEAN DE LA VALETTE.

la religion & des autels. Le grand-maître les voyant dans cette heureuse disposition, & dans la crainte d'être prévenu & surpris par les ennemis, il résolut d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devoit défendre.

Pour l'intelligence de cette distribution d'emplois, & des actions qui se passerent en différens endroits de l'île, quoique nous ayons déja parlé de sa situation dans le Livre neuviéme de cette Histoire, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans un plus grand détail.

Malthe est une île située entre la Sicile & l'Afrique, sous le trente-neuviéme degré de longitude, & le trente-quatriéme de latitude. Cette île la plus méridionale de l'Europe, est éloignée de soixante milles du cap Passaro, & de deux cens soixante-dix milles de Tripoli en Afrique. Son circuit est de soixante milles, sa longueur de vingt milles, & sa largeur environ de douze milles. Elle a au Levant la mer qui regarde l'île de Candie; au Couchant les petites îles ou rochers de Pantalarée, de Linose & Lampedouse; la Sicile au Septentrion, & au Midi le royaume de Tunis. Du côté du Midi & de Tripoli, on ne trouve que de grands écueils & des rochers sans cales ni ports; mais en tirant vers le Levant, on rencontre d'abord la cale de *Marsa-Scala*, & en tournant à droite vers le Sud-Ouest, une autre cale ou anse appellée *Marsa Siroc*, qui est capable de contenir plusieurs vaisseaux. En continuant sa route vers le Lebesche, & entre

le Midi & le Couchant, on trouve deux grands golfes, l'un appellé *Antiféga*, & l'autre *Musiarro*, & à l'extrémité de l'île vers le Ponent, il y a une anse fort commode pour se mettre à la rade, appellée *Méléca*, qui n'est séparée de l'île du Goze que par un canal d'environ quatre milles de trajet. C'est au milieu de ce canal qu'est située la petite île de Cuming.

Si on continue de ranger la côte, & en approchant de l'endroit de l'île qui est opposé à la Sicile, on trouve la cale *Saint-Paul*, ainsi nommée, parce que le vaisseau qui portoit à Rome saint Paul prisonnier, y fut jetté par la tempête. La cale de *Saint-George*, tournée du côté du Nord, n'est pas éloignée de celle de Saint-Paul. Enfin en avançant vers l'endroit de l'île qui regarde directement le cap Paſſaro, on rencontre deux grands ports, dont l'un qui est à main gauche, s'appelle *Marsa Musciet*, ou *le Port Musset*: au milieu de ce port on voit une petite île proche de laquelle les vaisseaux qui viennent du Levant ou d'endroits suspects, font la quarantaine: l'autre est appellé simplement *Marsa*, ou *le grand port*, qui est au Levant.

Ces deux ports sont séparés par une langue de terre sur laquelle le prieur de Capoue, comme nous l'avons rapporté, avoit fait construire un fort appellé *le Fort Saint-Elme*, qui défendoit l'entrée de ces deux ports. Il y a dans le grand port deux langues de terre paralleles, qui s'avancent dans la mer en forme

JEAN DE LA VALETTE.

de deux doigts, & qui ont beaucoup plus de longueur que de largeur. Le château *Saint-Ange* a été construit sur celle de ces pointes qui approche le plus près de l'embouchure du port; c'étoit l'unique fort qu'il y eût dans l'île, quand les chevaliers en prirent possession. Le grand-maître de l'Isle-Adam y avoit ajouté des remparts, des bastions & des fossés: on y avoit construit des citernes, un arsenal & des magasins. Ce château avoit servi depuis de résidence à tous les grands-maîtres; mais dans cette conjoncture, la Valette pour être plus à portée d'envoyer du secours de tous côtés, s'étoit logé dans le Bourg. Ce qu'on appelloit *il Borgo*, étoit une petite ville située au Nord du château Saint-Ange, où le corps entier du couvent s'étoit établi.

Nous avons déja dit que sur l'autre pointe de terre ou de rocher qui avance dans le grand port, & qui se trouve à main gauche, on y avoit aussi construit un port avec un bourg, & que cet endroit, quoique ce ne fût qu'une presqu'île, portoit le nom de *l'Isle de la Sangle*, du nom du grand-maître qui l'avoit fait fortifier. Entre ce bourg & le château Saint-Ange, on trouvoit un port, où toutes les galeres se retiroient, & qu'on fermoit tous les soirs d'une grosse chaîne de fer, qui étoit tendue depuis la platte-forme qui est au pied du château Saint-Ange, jusqu'à la pointe de l'île de la Sangle où elle étoit attachée avec une grosse ancre; & elle étoit soutenue & portée à travers l'eau, & en différentes

diſtances par des tonneaux vuides & des poutres croiſées. Enfin derriere ce fort de la Sangle, on rencontroit un autre port deſtiné à recevoir les vaiſſeaux étrangers, que leur commerce, ou la crainte des corſaires obligeoient de relâcher dans l'île. Je ne parle point ici de la *Cité notable*, capitale de l'île, & dont j'ai fait mention dans le Livre précédent; je remarquerai ſeulement ici qu'elle eſt éloignée de près de ſix à ſept milles des deux grands ports dont nous venons de parler: ce qui fut cauſe apparemment qu'elle ne fut pas d'abord attaquée, comme les autres places, & les autres forts de cette île.

Telle eſt ſa ſituation que nous n'avons décrite, que pour mettre le Lecteur au fait de ce qui ſe paſſa pendant le ſiége. Le grand-maître, avant que les ennemis paruſſent, voulut reconnoître ce qu'il avoit de troupes à oppoſer aux infideles, pour les diſtribuer enſuite dans les places & dans les forts qui ſeroient attaqués. Après une revue exacte, il trouva qu'il y avoit dans l'île environ ſept cens chevaliers, ſans compter les freres-ſervans, & huit mille cinq cens hommes de guerre, tant ſoldats des galeres, troupes étrangeres à la ſolde de l'ordre, que citadins & payſans dont on avoit fait des compagnies. Toutes les langues ſe chargerent de défendre les poſtes qui leur ſeroient aſſignés, & on partagea entr'elles, les ſoldats & les milices dont nous venons de parler. Les trois langues de France ſe chargerent du Bourg, la place la

JEAN DE LA VALETTE.

plus importante de l'île; & comme cet endroit avoit beaucoup d'étendue, on y ajouta une partie de la langue de Castille.

L'amiral de Monté, avec tous les chevaliers de la langue d'Italie, entreprit de défendre l'île de la Sangle. La langue d'Arragon qui comprenoit les chevaliers de ce royaume, ceux de la province de Catalogne avec les Navarrois, occuperent tout le côté de la porte de Bormole avec le terre-plein qui y étoit attaché. On plaça la langue d'Angleterre, partie de celle de Castille, les chevaliers Portugais & les Allemands, sur le mole du côté du Bourg, & ils s'étendoient jusqu'au fossé du château Saint-Ange. Le commandeur Garzerantos, Catalan, avec cinquante chevaliers, & cinq cens hommes des plus aguerris, commandoit dans ce château; & le chevalier Mesquita, Portugais, dans la Cité notable: comme ce dernier poste étoit de conséquence, on y ajouta à la garnison ordinaire cinq compagnies de milices du pays, sous les ordres du commandeur Vagnon. Le commandeur Romegas, si fameux par ses prises, & si redoutable dans la Méditerranée, se chargea avec les soldats des galeres de défendre l'entrée du grand port: & le commandeur Guiral, Castillan, excellent officier d'artillerie, fit dresser une batterie de neuf canons pour écarter les ennemis qui tenteroient de rompre la chaîne qui fermoit le port particulier des galeres. Il n'y avoit ordinairement dans le fort de Saint-

Elme que soixante soldats sous le commandement du chevalier de Broglio, ancien officier Piedmontois; mais avant que les ennemis parussent, le commandeur Deguarras, bailli de Negrepont, s'y enferma avec soixante chevaliers; & le grand-maître qui connoissoit l'importance de ce poste, y fit entrer encore une compagnie d'infanterie Espagnole, commandée par le chevalier Jean de Lacerda. Les cruautés & les ravages que les Turcs, avant que d'entreprendre le siége de Tripoli, avoient exercés dans l'île du Goze, engagerent plusieurs chevaliers du conseil, pour empêcher que ces infideles ne s'en rendissent maîtres une seconde fois, de proposer d'en raser le château. Mais la Valette s'y opposa: il fut d'avis au contraire qu'on en augmentât la garnison: il soutint qu'il étoit à souhaiter que les ennemis, avant que d'attaquer le Bourg, & le château Saint-Ange, où résidoit le couvent & la force de l'ordre, s'attachassent à des forts séparés, & que le tems qu'ils y employeroient, en donneroit autant pour attendre le secours qu'on faisoit espérer; & même que si on pouvoit prolonger la défense des postes éloignés jusqu'à la fin de septembre, les Turcs dans cette saison sujette aux tempêtes, auroient de la peine à tenir la mer. Il ajouta pour fortifier son sentiment, que le château du Goze, la Cité notable, & le château Saint-Ange, étant situés sur des collines à-peu-près de la même hauteur, & peu éloignées les unes des autres, il ne seroit pas difficile en cas

JEAN DE LA VALETTE.

que la flotte des Turcs tînt l'entrée des deux ports bloquée, comme on n'en devoit pas douter, d'envoyer de ces châteaux des signaux pour avertir la religion de ce qui se passeroit à la mer, sur-tout quand le secours approcheroit. Il conclut à ce qu'on envoyât incessamment au Goze un commandant plein de courage, capable, s'il étoit assiégé, d'arrêter par une défense opiniâtre les ennemis le plus longtems qu'il pourroit, & qui plutôt que de capituler, se sacrifiât même généreusement pour le salut de son ordre. Tout le conseil revint à l'avis du grand-maître; quelque périlleux que fût cet emploi, il y avoit une si noble émulation entre les chevaliers, qu'il n'y eut point d'anciens officiers qui ne fissent de grandes instances pour l'obtenir, ou du moins pour servir sous celui qui en seroit pourvu. Le choix du grand-maître & du conseil tomba sur le chevalier Torreglias, Majorquin, d'une valeur éprouvée, & qui n'avoit jamais connu de péril.

Outre ces différentes dispositions, le commandeur Copier, de la langue d'Auvergne, & grand-maréchal de l'ordre, ancien capitaine, devoit observer la flotte ennemie, s'opposer à ses descentes autant qu'il pourroit, la suivre dans ses différens mouvemens: & quand les ennemis seroient débarqués, tomber sur ceux qui s'écarteroient du gros de leur armée. Pour l'exécution de ces desseins, il prit avec lui un bon nombre de chevaliers, deux cens insulaires à cheval, & un corps de

fix cens hommes d'infanterie, à la tête desquels il côtoyoit le bord de la mer dans les endroits où la descente paroissoit plus aisée. JEAN DE LA VALETTE.

De si sages précautions étoient bien nécessaires contre la puissance redoutable des Turcs; mais la principale ressource de l'île consistoit dans la présence du grand maître, dont l'air tranquille & la contenance ferme & intrépide inspiroit une confiance sans bornes aux chevaliers & aux soldats. Il parcouroit continuellement les différens postes, il faisoit fortifier les endroits qui lui paroissoient les plus foibles, marquoit à chaque commandant, s'il étoit attaqué, les mouvemens qu'il devoit faire, les endroits de la place où il devoit se retirer pied-à-pied & successivement: & partout où il passoit, il laissoit une impression de son courage, qui rendit depuis les chevaliers & les soldats invincibles.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malthe le 18 mai. Elle étoit composée de 1565. cent cinquante-neuf vaisseaux à rames, tant galeres que galiotes, & chargée de trente mille hommes de débarquement, janissaires & spahis, les plus braves soldats de cette nation. Un nombre considérable de vaisseaux de charge suivoient la flotte, & portoient la grosse artillerie, les chevaux des spahis, avec les munitions de guerre & de bouche. Le premier pilote, qui pour reconnoître la côte, & un endroit dont l'abri fût sûr, voguoit un demi-mille devant la flotte, tenta de la faire entrer dans une anse ou cale appellée *Marsa Syroc*,

JEAN DE LA VALETTE.

qui se trouve à l'orient. Mais un vent grec & levantin qui souffloit alors, l'empêcha d'y entrer: & pour faire connoître qu'il ne falloit pas s'y arrêter, il fit tirer deux coups de canon; puis continuant sa route, il passa avec toute la flotte entre l'île de Malthe & le rocher de Forfola. Sur la fin du jour, les Turcs jetterent l'ancre à l'entrée de l'anse ou golfe de Mugiarro, où les galeres & les vaisseaux s'arrêterent.

Le maréchal Copier à la tête de deux cens chevaliers & de mille arquebusiers, pour s'opposer à leur descente, se porta avec toute la diligence qu'il put au même endroit; mais l'amiral Turc à la faveur des ténebres, tira adroitement de son arriere-garde trente-cinq galeres chargées de trois mille hommes, qui débarquerent sans obstacle à la cale de *Saint-Thomas*, que d'autres appellent le *Port de l'échelle:* sur quoi il est bon de remarquer que quoique la plûpart des historiens donnent le nom de port aux golfes & aux anses qui se trouvent dans cette île, ce ne sont la plûpart, si on en excepte le grand port, & le port Musciet, que des cales, qui ne sont au plus à l'abri que des vents de terre.

Pendant que les Turcs étoient dans le golfe de Mugiarro, le chevalier de la Riviere avec douze chevaliers se mit en embuscade derriere de vieilles masures pour surprendre quelque ennemi qui auroit été tenté de mettre pied à terre. Mais un chevalier Portugais qu'on avoit envoyé du même côté à la découverte, ayant

reconnu la Riviere, & le voulant joindre, reçut un coup de mousquet tiré par un parti des Turcs qui étoient cachés dans des rochers, & dont il mourut sur le champ. La Riviere qui ne le croyoit que blessé, accourut aussi-tôt à son secours; mais les Turcs firent une nouvelle décharge, écarterent sa petite escorte, tuerent son cheval, l'envelopperent & le firent prisonnier. On le conduisit aussi-tôt au général, qui l'interrogea sur la disposition du grand-maître & des chevaliers, & sur les forces que la religion avoit dans l'île. La Riviere lui répondit qu'il n'y avoit point de chevaliers qui ne fussent résolus de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense d'une île qu'ils regardoient comme leur patrie; que tous les forts étoient remplis d'une nombreuse garnison, & fournis abondamment de munitions de guerre & de bouche, & qu'on attendoit de l'Europe & de toute la chrétienté une puissante flotte qui venoit pour lui livrer bataille, ou pour le forcer à reprendre la route du Levant. Le général Turc regardant le discours de son prisonnier comme une espece de bravade, & pour en tirer une connoissance exacte de l'état de l'île, lui fit donner une violente torture. Le chevalier la soutint long-tems avec la constance d'un héros; à la fin, comme s'il eût cédé à la rigueur des tourmens, il avoua à ce barbare avec une feinte ingénuité que si Malthe avoit à être prise, ce ne seroit que par le poste de Castille, l'endroit du Bourg &

JEAN DE LA VALETTE.

JEAN DE LA VALETTE.

de toute l'île le moins fortifié, à ce qu'il lui dit.

Le bacha se reposant de la sincérité de son aveu sur la violence de la question, résolut de commencer le siége du Bourg par cet endroit; mais comme avant que de s'y engager il le vouloit reconnoître lui-même, il envoya en attendant, le chevalier de la Riviere chargé de fers sur une galere destinée pour les prisonniers. Le vent ayant changé, la nuit suivante, toute la flotte leva l'ancre, & à la faveur des fanaux, reprit la route de Marsa Siroc, où l'armée de grand matin débarqua en bonne ordonnance. Les premiers soins du général furent de faire construire à l'entrée de cette grande cale & de chaque côté, deux redoutes où il mit un bon nombre de soldats, & qu'il garnit d'artillerie pour la sûreté de ses vaisseaux, & pour empêcher la flotte chrétienne, si elle paroissoit, d'en approcher. L'armée Turque s'avança ensuite dans les terres, & campa proche d'un village appellé Sainte Catherine. Mustapha, pour reconnoître par lui-même la situation du Bourg, du château Saint-Ange, & des autres forts de l'île, se détacha avec quelques ingénieurs, & gagna une hauteur appellée le *Mont Calcara*, d'où il découvroit presque l'île entiere. Il s'étoit fait suivre par le chevalier de la Riviere son prisonnier: il voulut qu'il lui montrât le fort Saint-Elme, celui de la Sangle, le château Saint-Ange & le Bourg, & qu'il lui rendît en même-tems un compte exact des fortifications

qu'il y avoit en chaque endroit, & du nombre de troupes qu'on y avoit mis. Sur quoi l'adroit chevalier ne manquoit pas de le doubler; mais le bacha lui ayant demandé où étoit le poste de Castille qu'il lui avoit représenté comme le plus foible de toute l'île, le chevalier ne le lui eut pas plutôt montré, que ce général l'ayant vu fortifié d'un large boulevard avec un ravelin & des casemates au pied & dans le fossé, persuadé que la Riviere ne lui avoit indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entreprise, plein de fureur, il lui déchargea un coup de canne sur la tête, & le fit achever à coups de bâtons par les soldats de son escorte.

Pendant qu'une scene aussi cruelle se passoit sur le Mont Calcara, l'armée Turque répandue dans la campagne mettoit le feu dans les villages, massacroit les paysans, & enlevoit les bestiaux qu'ils n'avoient pas eu la précaution de retirer de bonne heure dans les places fortes. Le maréchal Copier qui ne perdoit point de vue les ennemis, tomboit sur ceux qui pour piller, s'écartoient de leur gros, les tailloit en pieces, ou les faisoit prisonniers; & dans deux ou trois occasions & en différentes escarmouches, il leur tua plus de quinze cens hommes, sans y en avoir perdu plus de quatre-vingts, parmi lesquels on regretta sur-tout le chevalier d'Elbene, d'une illustre maison de Florence, qui après s'être signalé dans ces combats particuliers, fut tué d'un coup de mousquet.

Jean de la Valette.

Le grand-maître, pour accoutumer ſes ſoldats à la vue & aux cris des Turcs, & pour les mettre, pour ainſi dire, en curée, ſouffrit d'abord ces eſcarmouches: mais comme elles n'avoient rien de déciſif, & que la moindre perte qu'il y pouvoit faire, lui auroit été plus préjudiciable dans la ſuite, qu'il n'auroit tiré d'avantage d'un plus grand nombre de Turcs, qui y auroient péri, il rappella toutes ſes troupes, les renvoya dans leurs poſtes, & les réſerva judicieuſement pour la défenſe des forts qui ſeroient attaqués.

Dès le lendemain, les Turcs tinrent un grand conſeil de guerre pour délibérer de l'endroit où l'armée s'attacheroit. L'amiral Piali, ſuivant les ordres du grand-ſeigneur, voulut qu'on ſursît toute entrepriſe juſqu'à l'arrivée de Dragut, qu'on attendoit de jour en jour; mais le bacha auquel la crainte du ſecours dont lui avoit parlé le chevalier de la Riviere, cauſoit une ſecrette inquiétude, ſoutint qu'avant que de ſonger à vaincre, il falloit ſans perdre un moment de tems, prendre de ſi juſtes meſures, qu'ils ne puſſent être ni ſurpris ni vaincus. Il ajouta que ſi l'armée chrétienne ſurvenoit à l'improviſte, la flotte du grand-ſeigneur ſe verroit bloquée dans l'anſe où elle étoit retirée, & qu'indépendamment de ce qu'on avoit à craindre de ce côté-là, elle n'étoit pas même à l'abri des vents orientaux; ainſi il opina que ſans différer, il falloit faire le ſiége du fort Saint-Elme, qui ſelon ce qu'il expoſa, ne devoit pas durer plus de cinq à ſix

jours. Il ajouta que par sa prise ils seroient maîtres du port de Marsa Musciet, où ils feroient entrer toute leur flotte ; & qu'après l'avoir mise en sûreté, ils attaqueroient avec plus de confiance les autres forts, & les différentes places de l'île. Cet avis passa à la pluralité des voix, & le siége du fort Saint-Elme fut résolu.

Ce fort, comme nous l'avons dit, étoit situé sur la pointe d'un rocher, à l'extrémité d'une langue de terre qui sépare les deux ports : c'étoit l'ouvrage du prieur de Capoue ; mais il l'avoit fait trop petit : & soit que la religion en ce tems-là ne fût pas en état de fournir à la dépense nécessaire pour le rendre plus grand & plus régulier, soit que le prieur en le plaçant à la pointe du rocher, n'eût eu en vue que le côté de la mer, & de se servir de ses batteries pour défendre l'entrée des ports, la suite fit voir qu'il n'avoit pas assez fait d'attention à la défense même du fort du côté de la terre, & qu'il l'avoit placé dans un endroit dont le terrein étoit si étroit & si resserré, qu'on n'avoit pu ajouter au-dehors les ouvrages & les fortifications nécessaires. Cependant comme tout le fond de l'île n'est qu'un roc couvert seulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les ingénieurs Turcs prévirent que ce ne seroit pas sans un travail long & pénible qu'on pourroit ouvrir & conduire la tranchée ; d'autant plus que ce fort étoit garni d'une nombreuse artillerie ; qu'ils ne pourroient

JEAN DE LA VALETTE.

même empêcher que le grand-maître, à la faveur de légeres barques, n'y fît passer du secours par le port Musciet, & qu'il ne rafraîchît & ne changeât de tems en tems la garnison. Ce qui augmentoit encore leur inquiétude, c'est que le vice-roi de Sicile, répandoit des bruits, quoiqu'avec plus d'ostentation que de diligence, qu'il viendroit au premier jour à la tête de la flotte du roi son maître, livrer bataille, & combattre celle du sultan.

Mais le général Turc, grand capitaine, se roidissant contre toutes ces difficultés, résolut de poursuivre son dessein. Après avoir été lui-même reconnoître la place, il fit avancer ses troupes, l'investit du côté de la terre, marqua la place de son camp, & les différens endroits où il vouloit faire dresser des batteries. Ses troupes travaillerent ensuite à faire leurs approches par des tranchées; & quelque dur que fût le terrein & le roc sur lequel le fort étoit placé, à force de pionniers dont le bacha prodiguoit la vie, & malgré le feu continuel de la place, ils ne laisserent pas en plusieurs endroits de se mettre à couvert; & dans ceux dont on ne pouvoit entamer le roc, il fit construire des parapets qui tenoient lieu des tranchées, & qui étoient formés avec des poutres & d'épaisses planches, garnies par derriere de terre qu'on alloit querir bien loin, & qu'on détrempoit ensuite pour la liaison: on la mêloit avec des joncs & de la paille; ce qui formoit une espece de muraille qui couvroit le soldat.

Les Turcs, avec le secours des bœufs qu'ils

avoient pris dans l'île, conduisirent ensuite leur canon jusqu'au Mont Saint-Elme; & après avoir dressé leurs plates-formes, leurs gabions & leurs mantelets, le bacha commença à faire tirer le 24 mai avec dix canons qui portoient quatre-vingts livres de balle. Il y avoit outre ces canons deux couleuvrines de soixante, un basilic d'une énorme grandeur, qu'on prétend qui tiroit des boulets de pierre de cent soixante livres de pesanteur. Cette artillerie faisoit un feu terrible; & quoique celle de la place y répondît, comme ce fort étoit petit & étroit, il n'y avoit point de coup qui ne portât, & qui ne ruinât quelque partie des dehors & des défenses. Les infideles ayant augmenté leurs batteries, le bailli de Negrepont qui commandoit dans la place, & qui ne pouvoit résister à un feu continuel, vit bien qu'au défaut des fortifications, il ne conserveroit sa place que par le nombre & le courage de la garnison.

Dans cette vue il envoya le chevalier Lacerda au grand-maître pour lui demander du secours; & pour l'obtenir, cet officier que la peur rendoit éloquent, exagéra le péril où il dit qu'étoit la place. Le grand-maître en parut surpris, & encore plus indigné contre cet envoyé, de ce qu'en présence d'un grand nombre de chevaliers, il avoit été assez imprudent pour lui dire, qu'il ne falloit pas qu'il s'attendît qu'on pût tenir dans une aussi méchante place plus de huit jours. « Quelle » perte avez-vous donc faite, *repartit le* » *grand-maître*, pour crier au secours ?

JEAN DE LA VALETTE.

» Seigneur, *répondit Lacerda*, le château » doit être confidéré comme un malade exté» nué & fans force, qui ne peut fe foutenir » que par des remedes & des fecours conti» nuels. J'en ferai moi-même le médecin, *lui* » *dit le grand-maître avec un dépit fecret*, » & j'y en conduirai d'autres avec moi : s'ils » ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils » empêcheront bien au moins par leur valeur, » que les infideles ne s'emparent du château ».

Ce n'eft pas que ce prince fe flattât de pouvoir conferver long-tems une place fi foible contre les attaques continuelles des Turcs; & il déploroit même dans le fond de fon cœur le fort des chevaliers qui étoient dans un pofte fi dangereux; mais le falut de l'île entiere dépendoit de la durée de ce fiége : & comme il falloit par une courageufe réfiftance donner le tems au vice-roi de Sicile d'avancer à fon fecours, il réfolut de fe jetter lui-même dans la place, & de s'y enfevelir plutôt que de fouffrir que par une foible défenfe & une compofition précipitée, on mît les infideles en état de s'attacher au Bourg & au château Saint-Ange, la derniere reffource des chevaliers & de la religion. La Valette fe difpofoit à conduire ce fecours dans le fort; mais le confeil & tout le couvent s'y oppoferent, & il fe préfenta en même-tems un fi grand nombre de chevaliers qui demandoient avec empreffement cette commiffion, qu'il n'y eut d'embarras que dans le choix qu'il en fallut faire. Le grand-maître mit à la tête de ce

ſecours les chevaliers Gonzales, de Medran & de la Motte, avec les compagnies d'infanterie qu'ils commandoient : pluſieurs chevaliers obtinrent la permiſſion de ſe joindre à eux, & l'hiſtoire a conſervé le nom d'un Jean de Sola, Navarrois, ſervant-d'armes, & brave ſoldat, qui en conduiſit pluſieurs autres, auxquels il avoit inſpiré ſa fermeté & ſa réſolution, & qui à ſon exemple ſe firent tous tuer en différentes occaſions. Ils furent depuis remplacés par pluſieurs chevaliers de différentes nations, Anglois, François, Flamands & Allemands, qui par l'éloignement de leurs provinces, n'arriverent en Sicile que depuis le débarquement des Turcs à Malthe, & le ſiége du château Saint-Elme. La plûpart, ſans attendre une eſcorte, & dans l'impatience de partager les périls de la guerre avec leurs freres, ſe jettoient dans de légeres barques, & ſuivant les occaſions qu'ils en trouvoient, paſſoient à la file les uns après les autres. Après avoir abordé au Bourg, & obtenu la permiſſion du grand-maître, à la faveur des barques ſans mâts & ſans voiles, de peur d'être découverts, ils traverſoient le port Muſciet & ſe jettoient dans la place aſſiégée. Le grand-maître pour favoriſer leur paſſage, du château Saint-Ange qui étoit ſur une hauteur, battoit continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon partit de cet endroit, qui tomba dans la tranchée, & ſur une pierre, la mit en pieces ; un éclat alla frapper l'amiral Piali qui viſitoit les travaux, & le bleſſa dangereuſement. On le

JEAN DE LA VALETTE.

crut mort ; & pendant que dans tout le camp, & principalement ſur la flotte, on n'étoit occupé que de cet accident, le grand-maître pour avancer le ſecours de Sicile, & pour empêcher la perte du fort, dépêcha la nuit le chevalier de la Valette Cornuſſon, ſon neveu, & le commandeur Salvago, Gênois, pour conjurer le vice-roi de Sicile de hâter le ſecours que le roi ſon maître lui avoit fait eſpérer ; & il le prioit de lui renvoyer en même-tems deux galeres de la religion qui étoient revenues des courſes, avec tous les chevaliers aſſemblés à Meſſine, qui à la faveur de la flotte d'Eſpagne, eſpéroient rentrer dans le port. Le commandeur de la Valette lui remit en même-tems un mémoire exact de la route que devoit tenir la flotte chrétienne, avec le double des ſignaux qu'il faudroit faire de part & d'autre, ſoit au Goze, ou aux cales voiſines où l'on pourroit débarquer. Le vice-roi lui renvoya auſſi-tôt un courier avec aſſurance d'un prompt ſecours, qu'il feroit partir au plus tard dans le 15 de juin ; & il l'exhortoit juſqu'en ce tems-là de faire filer de nouvelles troupes dans le fort Saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre les maîtres. La Valette, pour encourager la garniſon, lui fit part des nouvelles qu'il avoit reçues du vice-roi. Le chevalier de Medran qui y avoit conduit le dernier ſecours, fit une ſortie, ſe jetta dans la tranchée, ſurprit les Turcs ; & favoriſé de l'artillerie du château qui faiſoit un feu continuel, tailla

d'abord en pieces tout ce qui se présenta devant lui. Mais les Turcs revenus de la surprise qu'il leur avoit d'abord causée, s'étant ralliés, retournerent en foule à la charge; & après un combat fort opiniâtre, regagnerent la tranchée, & forcerent les chrétiens à se retirer dans la place. Malheureusement pour les assiégés, il faisoit un vent violent, qui repoussoit la fumée de l'artillerie; cette fumée comme un nuage épais se rassembla sur la contrescarpe. Les Turcs à la faveur de cette obscurité, s'en emparerent, y firent un logement avec des arbres, des poutres & des sacs de laine & de terre, dont ils avoient fait provision; & ils y dresserent en même-tems une batterie.

Ces ténebres passageres étant dissipées, on vit du fort avec beaucoup de surprise les enseignes des Turcs arborées sur cet endroit, d'où ces infideles commencerent à battre le ravelin. Cette piece n'étant pas assez élevée, se trouva même exposée au feu de leur mousqueterie; en sorte qu'il ne paroissoit aucun des assiégés qui ne fût tué aussi-tôt par les janissaires, qui tiroient avec beaucoup de justesse, ce qui donna occasion au capitaine Lacerda, sous prétexte qu'il craignoit, disoit-il, que les infideles ne se logeassent dans cet ouvrage avancé, de proposer de le miner & de le faire sauter. Mais on rejetta ce conseil, qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur, & qu'on soupçonna venir d'un homme qui pâtissoit dans le péril, & qui eût souhaité, quel que

JEAN DE LA VALETTE.

fût le succès de ce siége, d'en voir au plutôt la fin.

Pendant que les chrétiens & les infideles étoient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la flotte des Turcs le renégat Ulucchialy, fameux corsaire, avec six galeres qu'il avoit amenées d'Alexandrie, & neuf cens hommes de débarquement : & peu de jours après Dragut, vice-roi de Tripoli, y en amena seize cens sur treize galeres & deux galiotes. Nous avons dit que le grand-seigneur prévenu d'estime pour sa valeur & sa capacité, avoit expressément défendu à ses généraux de terre & de mer, de rien entreprendre sans sa participation. Son mérite, & le crédit sur-tout qu'il avoit à la Porte, le fit recevoir par toute l'armée au bruit de l'artillerie, & avec toutes sortes de marques de déférence & de distinction : il ne fut pas plutôt débarqué, qu'il voulut visiter le camp, & les principaux endroits de l'île.

Quelques mesures d'honnêteté qu'il gardât avec les généraux, il témoigna qu'il ne pouvoit approuver qu'on eût commencé cette entreprise par le siége du fort Saint-Elme : il prétendit qu'on auroit dû d'abord s'attacher au château du Goze, & ensuite à la Cité notable, qui fournissoient des vivres au Bourg & au château Saint-Ange. Il ajouta que par la prise de ces deux places, non-seulement on auroit coupé, disoit il, les mammelles qui nourrissoient le reste de l'île, mais ce qui étoit bien plus important, qu'on auroit fermé aux chrétiens le chemin du secours qu'ils

qu'ils prétendoient faire entrer dans l'île. Le bacha, quoique revêtu de la dignité de général, mais qui redoutoit le crédit du corsaire, lui représenta que pour mettre la flotte du grand-seigneur à l'abri des vents, & même à couvert de l'armée des chrétiens, il n'avoit pu se dispenser d'attaquer d'abord le fort, dont la prise lui ouvroit une libre entrée dans le port Musciet : qu'après tout, ce siége n'étoit pas encore si avancé qu'on ne pût le lever, s'il le jugeoit à propos, & transporter l'armée au Goze & devant la Cité. « Ce ne seroit pas le » parti le moins prudent, *repartit Dragut*, si » l'affaire n'étoit pas trop engagée ; mais » après l'ouverture de la tranchée, & plu- » sieurs jours d'attaque, on ne pourroit lever » le siége sans commettre la gloire de Sa hau- » tesse, & peut-être même sans décourager le » soldat ». Ainsi il conclut à employer toutes les forces de l'armée pour sortir avec honneur de cette entreprise ; & pour faire voir qu'une basse envie, & cette malignité si ordinaire parmi les courtisans, n'avoit eu aucune part à la liberté qu'il avoit prise de dire son sentiment, depuis qu'on eut résolu de continuer le siége, il s'y employa avec autant de courage & d'assiduité, que s'il eût été responsable du succès. On n'avoit guère vu d'officier général plus intrépide : il étoit des jours entiers dans la tranchée ou aux batteries. Parmi ces différens talens, personne n'entendoit mieux que lui la direction & la conduite de l'artillerie : c'étoit son premier métier, comme nous

JEAN DE LA VALETTE.

l'avons dit dans le Livre précédent. Par son ordre, le premier de juin, on dressa une seconde batterie parallele à la premiere, mais plus proche du fort: & pour entretenir un feu continuel, elles tiroient l'une après l'autre contre un cavalier qui couvroit le fort. Il plaça quatre canons du côté du port Musciet, qui plongeoient dans le fossé, & battoient la casemate: & sur la pointe de l'entrée du port Musciet, qui a retenu depuis ce tems-là le nom de *Cap* ou *pointe de Dragut*, il y fit amener de ses galeres quatre coulevrines, qui battoient le flanc du ravelin, du cavalier, & tout le côté du fort qui regardoit l'occident.

Les ingénieurs Turcs, à la faveur de leurs mousquetaires qui tiroient continuellement contre le ravelin, sortirent de la tranchée. Pour reconnoître l'effet de leurs batteries, ils s'avancerent hardiment, & tout à découvert jusqu'au pied de ce ravelin, sans que personne leur en défendît les approches; soit que la sentinelle eût été tuée, ou qu'elle fût endormie; soit aussi par la faute des officiers, qui laissoient aux simples soldats le soin de faire les rondes. Ces ingénieurs, à la faveur de ce profond silence, reconnurent tout à leur aise cet ouvrage détaché du fort, & qu'on ne pouvoit y aller du cavalier que par une espece de pont composé de quelques planches. Ils découvrirent en même-tems une canoniere placée dans un endroit si bas, qu'un de ces ingénieurs étant monté sur les épaules d'un autre, apperçut les soldats chrétiens couchés négligem-

ment, & ensevelis dans un profond sommeil. Les Turcs firent aussi-tôt venir des troupes, qui ayant posé des échelles, entrerent par la canoniere dans le ravelin, s'en rendirent les maîtres, & couperent la gorge à la plûpart des chrétiens. Ceux qui s'éveillerent les premiers, voyant cette foule d'ennemis, s'enfuirent; & plusieurs pour éviter le sabre des Turcs se précipiterent du pont dans le fond du fossé. Les Turcs profitant de leur avantage, se jetterent sur le pont pour passer dans le cavalier; mais ils furent arrêtés par Guerare, sergent-major, qui au bruit qu'ils faisoient, y étoit accouru avec quelques soldats. Il fut bientôt secondé par les chevaliers de Vercoyran & de Medran, qui s'y rendirent à la tête de leurs compagnies; on vit ensuite arriver le bailli de Négrepont avec plusieurs autres chevaliers. Le combat devint alors plus égal, & même les chrétiens repousserent les infideles. Comme le ravelin n'avoit point de défense du côté du cavalier & du fort, à la faveur de deux canons qu'on braqua contre cet ouvrage, & dont les coups écartoient les Turcs, on espéroit de le reprendre, & de les en chasser. Mais leur général de son côté fit avancer différens corps d'infanterie, qui sans crainte du feu, se jetterent dans le ravelin: & ayant fait venir des pionniers, des sacs de laine & des sacs à terre avec des barriques & des planches, ils s'y logerent; en sorte que tout l'effort des chrétiens ne les en put chasser.

Jean de la Valette.

Ils poussèrent encore plus loin leur entreprise; & voyant que le bailli & les chevaliers, pour se retirer dans le cavalier, avoient pris leur chemin par le bas du fossé, avec une audace que l'espérance d'une entiere victoire leur inspiroit, ils s'y jetterent l'épée à la main, les poursuivirent opiniâtrément, & ne furent arrêtés que par l'artillerie du fort, & par une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mousquets, & de canonades qui tuerent les plus hardis, & qui en mirent un si grand nombre hors de combat, qu'ils furent obligés d'abandonner leur poursuite, & de se retirer même hors du fossé. Après s'être ralliés, & avoir reçu un nouveau renfort, ils y revinrent par une breche qui étoit à la contrescarpe; & par le moyen des échelles qu'ils placerent au pied du fort, ils y monterent en foule, avec un courage si déterminé, qu'on ne sait pas quel auroit été le succès de cette derniere attaque, si heureusement les échelles ne s'étoient pas trouvées trop courtes. Ils furent obligés d'en descendre, & de les abandonner; ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. On prétend que cette action qui dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi, leur coûta près de trois mille hommes des plus braves de leur armée. La religion de son côté, outre la perte du ravelin, eut vingt chevaliers de tués, & près de cent soldats. Le bailli de Negrepont, le sergent-major Guerare, le chevalier Adorne, & la Roche Pereyra, jeune chevalier Castillan, furent blessés.

JEAN DE LA VALETTE.

On rapporte que le chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe, ayant reçu un coup de mousquet dans le corps, & voyant que quelques-uns de ses confreres se présentoient pour le relever, & le conduire dans un endroit où il pût être pansé, après les avoir remerciés affectueusement de leur bon office: « Ne me » comptez plus, *leur dit-il*, au nombre des » vivans; vos soins seront mieux employés à » défendre nos autres freres ». Il se traîna ensuite jusqu'à la chapelle du château; & après s'être recommandé à Dieu, il expira au pied de l'autel, où on le trouva mort. A la faveur de la nuit, & avec la permission du grand-maître, on transporta les blessés dans le Bourg, pour les y faire panser: en leur place, & par la même voie, on ramena cent hommes commandés par le chevalier Vagnon: l'artillerie du fort, les batteries du château Saint-Ange & de l'île de la Sangle, favorisoient ce passage: & quoique les Turcs eussent deux canons sur le haut de la grotte d'Alicata, qui battoient l'endroit par où l'on pouvoit entrer dans le château, & que les janissaires, excellens arquebusiers, & qui ne se servoient que de mousquets d'un gros calibre, & qui portoient fort loin, tirassent continuellement sur le rivage le plus voisin du fort, ils n'avoient pu encore empêcher cette communication, & le passage de ces petits secours que le grand-maître y envoyoit.

Ce fut par le retour de ces blessés qu'il apprit avec douleur le détail de la perte du

JEAN DE LA VALETTE.

ravelin, & tout ce qui s'étoit passé dans cette derniere action : mais ce qui ne lui causa pas moins d'indignation, c'est qu'il découvrit que Lacerda, sous prétexte d'une légere blessure, dont à peine on voyoit la marque, s'étoit mêlé parmi les blessés. Cette lâcheté dont jusqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple dans la religion, affligea sensiblement la Valette ; & quoiqu'il eût pitié de sa foiblesse, il ne laissa pas de le faire arrêter, & de l'envoyer en prison ; châtiment encore trop doux pour un homme qui pendant tout le siége, n'avoit fait paroître d'habileté & d'adresse que pour s'éloigner du péril.

Le bailli de Negrepont, le commandeur Broglio, quoique blessés, & tous deux fort âgés, refuserent avec beaucoup de courage la permission que le grand-maître leur avoit envoyée de revenir au couvent : pour toute réponse, ils lui manderent qu'ils vouloient mourir dans leur poste, & au lit d'honneur. Ces chevaliers si respectables, toujours sous les armes, les visages brûlés & défigurés par l'ardeur du soleil, ne partoient point des endroits où il y avoit le plus de péril ; & quoique d'une vieillesse presque caduque, ils portoient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il falloit fortifier, ou secouroient les autres chevaliers qui dans une place si étroite étoient à tous momens blessés. On ne voyoit que des boiteux, des bras en écharpe, & même des membres séparés du corps, épars confusément, & qu'on n'avoit pas le tems de

couvrir de terre ; & ces hommes dont la plûpart n'étoient plus que la moitié d'eux-mêmes, conservoient un courage entier, servoient l'artillerie, se traînoient jusques sur les breches, & présentoient par-tout un front redoutable.

Le grand-maître leur faisoit passer successivement tous les secours que la place pouvoit contenir ; mais comme par le feu continuel des ennemis, il n'y avoit presque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de chevaliers & de soldats, il fit partir la nuit une barque pour la Sicile, qui porta de sa part des lettres au vice-roi, par lesquelles il lui faisoit part de l'extrémité où le fort étoit réduit. Il lui marquoit expressément, qu'il étoit surpris qu'il n'eût pas encore tenté de faire repasser à Malthe sur les deux galeres de la religion, les chevaliers qui n'attendoient que cette occasion pour se rendre à leur devoir ; & il lui demandoit en même-tems un secours particulier de mille soldats, pour remplacer ceux qui périssoient journellement dans le fort. Comme par la conduite que tenoit ce vice-roi, & par le peu d'empressement qu'il avoit à rassembler les différentes escadres du roi d'Espagne, il craignoit qu'il ne se déterminât jamais à tenter le sort d'un combat naval, il lui marquoit à la fin de sa lettre, que pourvu qu'il voulût seulement débarquer huit mille hommes dans l'île, il se flattoit avec ce qui lui restoit de troupes, de faire lever le siége, & de forcer les ennemis à se rembarquer. Le vice-roi lui envoya sur le champ Salvago,

JEAN DE LA VALETTE.

qui par ordre du grand-maître, étoit resté auprès de lui pour hâter le secours; & il le fit accompagner par un autre chevalier appellé Mirande, des premiers de l'ordre, & des plus zélés. Il les chargea d'assurer le grand-maître qu'il ne perdroit pas un moment de tems pour rassembler tous les vaisseaux & les galeres nécessaires pour lui porter le secours qu'il attendoit, mais qu'il n'en avoit pas encore un assez grand nombre pour hasarder une bataille contre la flotte des Turcs; qu'il avoit besoin de celles de la religion; & que pour accélérer l'embarquement des troupes, il ne pouvoit les envoyer trop tôt.

Les deux chevaliers se jetterent dans un léger brigantin, escorté de deux galeres de la religion que le vice-roi avoit retenues dans le port de Sarragosse *; ils doublerent le cap de Passaro; d'où après avoir renvoyé les galeres qui ne pouvoient pas avancer plus près du port sans être découvertes, ils entrerent dans celui de Musciet, à la faveur de la nuit, & gagnerent le rivage le plus proche du fort Saint-Elme. Ils s'y retirerent pendant le jour; & la nuit suivante, après avoir visité exactement les différens postes de cette place, & en avoir reconnu le mauvais état, ils se rembarquerent, & se rendirent au Bourg auprès du grand-maître. Il fut fort surpris qu'ils arrivassent sans aucun secours, sur-tout sans les deux galeres de la religion, & que le vice-roi non-content de les retenir, demandât encore les cinq autres, dont les soldats & la chiourme

* C'est l'ancienne Syracuse, appellée aujourd'hui dans la langue du pays Sarragoça.

travailloient continuellement à fortifier différens postes du Bourg & de l'île de la Sangle. Cette conduite le confirma dans le soupçon qu'il avoit que le vice-roi, malgré ses promesses, & l'ostentation d'un puissant secours, n'osoit hasarder une bataille, & que par ces délais affectés, & la demande hors de saison qu'il faisoit des galeres, il ne cherchoit qu'un prétexte pour se dispenser de venir attaquer la flotte des Turcs. Il lui renvoya Salvago, chevalier plein de zele, & qui au péril d'être pris par les infideles, passa & repassa plusieurs fois pendant le siége au travers de l'armée ennemie. Le grand-maître le chargea de représenter au vice-roi qu'il ne pouvoit lui envoyer les galeres de la religion, sans une escorte sur chacune au moins de cinquante soldats, & un bon nombre d'officiers pour contenir la chiourme & les esclaves, qui pourroient se révolter; & que bien loin de se défaire des uns & des autres, il ne croyoit pas pouvoir conserver l'île, si en attendant le grand secours qu'il lui faisoit espérer, il ne lui fournissoit de nouvelles recrues pour résister aux attaques continuelles des infideles. Avant qu'il partît, il lui remit d'amples pouvoirs de sa part & de celle du conseil, pour le prieur Gatinare, par lesquels cet ancien commandeur, des premiers de l'ordre, étoit autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques, ramasser & recevoir les responsions, acheter des munitions de guerre, & envoyer le tout incessamment à Malthe avec les deux galeres,

JEAN DE LA VALETTE.

JEAN DE LA VALETTE.

& tous les chevaliers qui, pour y paſſer, s'étoient rendus à Meſſine, & attendoient avec impatience le départ de la grande flotte.

Salvago partit ſeul pour la Sicile; Lamirande plein de zele demanda au grand-maître, & en obtint la permiſſion de ſe renfermer dans le fort aſſiégé; il y fut reçu avec la conſidération qui étoit due à ſa valeur: c'étoit un ancien chevalier également révéré par ſa piété & par ſon courage, & qui s'étoit ſignalé en pluſieurs occaſions. Tous les chevaliers de la place, de concert, lui déférerent la charge de major; il s'en acquitta avec ſa valeur & ſa capacité ordinaires; ſon expérience, ſa préſence dans tous les endroits où il en étoit beſoin, & ſur-tout ſon exemple, augmenterent le courage du ſoldat; il leur apprit la maniere de ſe mettre à couvert des coups du canon ennemi, & en même-tems de pouvoir, ſans ſe découvrir, y répondre par le feu de la place. Par ſes ſoins il fit entrer une grande proviſion de vin, de vivres, & de remedes pour les bleſſés & pour les malades: c'étoit le pere des ſoldats; rien n'échappoit à ſon attention, que le ſoin particulier de ſa perſonne, & de ſa propre conſervation.

Dragut, pour empêcher ces ſecours continuels, & la communication du Bourg avec le fort, propoſa dans le conſeil de dreſſer une nouvelle batterie ſur la pointe du grand port, ſituée à l'Orient, & à l'endroit où on avoit élevé des fourches patibulaires. Mais Muſtapha lui repréſenta que cet endroit étoit trop éloigné

du camp, & trop voisin du Bourg; que les chevaliers enleveroient le canon, ou du moins l'encloueroient; qu'on ne pourroit conserver cette batterie, si on n'établissoit dans le même endroit une espece de camp, & un corps considérable de troupes pour s'opposer aux sorties & aux attaques des assiégés; que son armée étoit trop affoiblie par les pertes & les fatigues du siége, pour pouvoir la partager; mais qu'il falloit remettre ce dessein à l'arrivée du viceroi d'Alger, qu'on attendoit tous les jours avec toutes les forces de son gouvernement, & qui seroit ravi qu'on le chargeât de cette entreprise. Le conseil s'arrêta à cet avis; cependant les Turcs continuerent jour & nuit leurs batteries du côté du port Musciet, & en même-tems avec des fascines, de la terre, & des sacs de laine, ils éleverent le ravalin au-dessus du parapet de la place, d'où ils découvroient tout ce qui se passoit: après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousqueterie, ils empêchoient les soldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un souterrein qui y aboutissoit. Le bacha voulant ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau, & de grosses planches, construire un pont si large, que six hommes y pouvoient passer de front; & de peur que les chrétiens ne jettassent dessus des feux d'artifices pour le brûler, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce

JEAN DE LA VALETTE.

JEAN DE LA VALETTE.

pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrerent jusqu'au parapet, s'y attacherent, & joignirent la sappe à la mine. Lamirande qui se portoit par-tout où il y avoit le plus de danger, ayant reconnu leur dessein, n'eut pas beaucoup d'inquiétude de la mine, que les infideles tachoient de pousser dans un endroit où il savoit bien qu'ils trouveroient le roc vif, & trop difficile à entamer.

Mais comme par la sappe ils ruinoient insensiblement le parapet, derriere cet ouvrage il en fit construire un second fortifié d'un bon fossé, & garni d'artillerie: la nuit suivante, il fit une sortie à la tête des plus braves soldats de la garnison. Pendant que par une fausse attaque une partie feignoit de se vouloir jetter dans la tranchée, les autres se glisserent sur le pont, y mirent le feu, & ne s'en retirerent qu'après l'avoir vu embrasé de tous côtés. Les Turcs, travailleurs infatigables, le rétablirent dès le lendemain, & sur le soir firent la descente du fossé, & poserent des échelles au pied de la muraille, comme s'ils eussent fait dessein de monter à l'assaut. Les chevaliers se présenterent aussi-tôt sur la breche avec leur intrépidité ordinaire. Les infideles, qui n'avoient fait ce mouvement que pour les obliger à se découvrir, se retirerent brusquement, en même-tems que leur artillerie chargée à cartouche, fit un feu si terrible, que la religion y perdit plus de chevaliers qu'elle n'avoit jusqu'alors fait, & dans les attaques les plus vives.

Ceux qui reſtoient, voyant le ravelin pris, qui découvroit tout le fort, la plûpart de l'artillerie démontée, les défenſes ruinées, de grandes breches, & peu de ſoldats pour les défendre, députerent au grand-maître pour lui repréſenter l'état déplorable de la place, & demander que pour empêcher qu'on ne les emportât d'aſſaut, il leur envoyât des barques pour les repaſſer dans le Bourg. Les aſſiégés choiſirent pour une ſi fâcheuſe commiſſion le chevalier Medran, eſtimé du grand-maître par ſa valeur, & dont le rapport ne pouvoit être ſuſpect de foibleſſe ni de lâcheté. Il déclara franchement à ce prince que la place n'étoit plus tenable, & que quand on s'opiniâtreroit à y reſter encore quelques jours, une défenſe auſſi inutile ne ſerviroit qu'à faire périr le reſte de la garniſon; qu'il ne pouvoit même arriver rien de plus avantageux pour les Turcs, que de faire paſſer de nouveaux ſecours dans une place ſi ruinée, qui conſumeroit inſenſiblement les troupes néceſſaires pour la défenſe des autres forteresſes de l'île. Il ajouta qu'il étoit chargé cependant, quelque parti qu'il prît, de l'aſſurer de l'obéiſſance aveugle des chevaliers & de la garniſon.

Le grand-maître fit part au conſeil du ſujet qui avoit fait venir au Bourg le chevalier de Medran, & de l'état où ſe trouvoit le fort & la garniſon. La plûpart des grands-croix qui compoſoient le conſeil, opinerent à abandonner une ſi mauvaiſe place, qui dévoroit, pour

JEAN DE LA VALETTE.

ainsi dire, ses défenseurs, & qui peu-à-peu sous prétexte de secours, laisseroit les autres forteresses sans ressource. Le grand-maître, malgré de si justes motifs, fut d'un avis contraire; il convint qu'à la vérité il ne croyoit pas la place tenable, & il avoua même qu'il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le sort des chevaliers qui étoient exposés dans un poste si dangereux, à périr tous les jours; mais il soutint qu'il y avoit des occasions où il falloit hasarder les membres particuliers pour sauver tout le corps, & qu'il étoit bien averti que si le fort étoit pris ou abandonné, le vice-roi avoit déclaré qu'il ne hasarderoit point pour la défense du reste de l'île, la flotte & les troupes du roi son maître; qu'ainsi le salut entier de Malthe dépendoit absolument de la durée de ce siége, & que quoi qu'il en coûtât à la religion, il falloit le prolonger aussi longtems qu'on pourroit. Tout le conseil revint à son avis, & de concert avec eux, il chargea Medran de représenter de sa part aux chevaliers qui s'étoient enfermés dans le fort, que la conservation ou la perte entiere de l'île, & peut-être de l'ordre, dépendoit du plus ou du moins de tems qu'ils tiendroient dans cette place; qu'ils se souvinssent des vœux qu'ils avoient faits à leur profession, & qu'ils s'étoient obligés de sacrifier leurs vies pour la défense de la religion; qu'on ne laisseroit pas de leur faire passer du secours autant que la petitesse du fort en pourroit contenir, & qu'il étoit résolu quand il en seroit besoin, de

ſe jetter lui-même dans la place, & d'y mourir avec eux.

Medran ayant rapporté cette réponſe, pluſieurs chevaliers, & ſur-tout les plus anciens, proteſterent de s'enſevelir ſous les ruines du fort, plutôt que de l'abandonner; mais le plus grand nombre, & des officiers de la garniſon, trouverent cette réponſe dure, & même cruelle : ils ſe plaignirent que le conſeil, & des gens qui ne partageoient pas le péril, les expoſoient ſans aucune apparence d'utilité à la boucherie, & à une mort inévitable. Une mine que les Turcs tâchoient de pouſſer ſous le premier parapet, augmenta leurs murmures; ils écrivirent au grand-maître pour lui demander la permiſſion de ſe retirer dans le Bourg; & par leur lettre ſignée de cinquante-trois chevaliers, ils lui déclarerent, que ſi la nuit ſuivante il ne leur envoyoit pas des barques pour les tirer d'un endroit où ils alloient tous périr, ils ne prendroient alors conſeil que de leur déſeſpoir; qu'ils feroient une ſortie l'épée à la main, & qu'ils ſe feroient plutôt tous tuer que d'être étouffés ſous des ruines, ou de ſe voir égorger comme des bêtes, & expoſés aux tourmens que la cruauté ingénieuſe des barbares ſauroit bien inventer, dès que le fort ſeroit emporté d'aſſaut.

Le commandeur du Cornet fut porteur de cette lettre, que le grand-maître ne vit qu'avec beaucoup de trouble & d'indignation; mais comme il avoit un courage ſupérieur aux plus fâcheux événemens, il leur récrivit que pour

JEAN DE LA VALETTE.

mourir avec honneur, comme ils prétendoient, il ne suffisoit pas de périr les armes à la main; mais que ce devoit être encore sous le mérite de l'obéissance qu'ils lui devoient, & dans les occasions qu'il leur prescriroit; que s'ils abandonnoient le fort, & qu'il les envoyât reprendre avec des chaloupes, on ne pouvoit plus espérer de secours du vice-roi, que les Turcs ne manqueroient pas aussi-tôt d'investir & d'assiéger le Bourg, & qu'ils y trouveroient également la fin de leur vie, & la mort qu'ils se flattoient d'éviter par une honteuse désertion du poste dont la religion leur avoit confié la défense; qu'au reste, ils n'avoient rien à craindre des mines dans un fort construit partout sur le roc. Pour tâcher de les rassurer, ou pour mieux dire, dans la vue de gagner du tems, il y envoya trois commissaires, pour lui faire un rapport fidele de l'état de la place, & combien de jours elle pouvoit encore tenir.

Le commandeur de Medine, Espagnol, le chevalier de la Roche, François, le chevalier Castriot, Italien.

Ces commissaires étant arrivés, parlerent avec beaucoup de politesse & de douceur à tous les chevaliers qui s'étoient assemblés pour les recevoir: ils donnerent même beaucoup de louanges au courage & à la fermeté qu'ils avoient fait paroître jusqu'alors, & ils les exhorterent à ne pas ternir leur gloire & leur réputation par une retraite précipitée. Ceux des chevaliers qui avoient écrit au grand-maître exigerent, avant que de leur répondre, qu'ils visitassent les différens postes de la place. Ils leur firent voir qu'elle étoit absolument commandée par l'exhaussement que les Turcs,

depuis qu'ils étoient maîtres du ravelin, y avoient ajouté; que ce fort étant ſerré & étroit, il ne ſe paſſoit point de jour qu'on ne leur tuât beaucoup de monde : & que pour mieux en juger, il falloit avoir éprouvé toute la furie de leur canon & de leur mouſqueterie; qu'après tout, plus on y enverroit de monde, & plus on en perdroit, n'y ayant plus même de terre dont ils puſſent ſe couvrir.

Deux des commiſſaires, gens ſages & habiles, & qui par leur complaiſance, vouloient amener les chevaliers mécontens à leur ſentiment, avouerent qu'ils ne comprenoient pas de quelle maniere on avoit pu tenir ſi long-tems dans ce petit fort, & ſi ruiné, qu'il ne paroiſſoit plus que le cadavre défiguré d'une place de guerre; mais ils ajouterent qu'ils ne déſeſpéroient pas que de ſi braves chevaliers ne trouvaſſent dans leur valeur des reſſources pour s'y maintenir encore quelques jours, & pour donner au vice-roi le tems de les venir dégager, & de faire lever le ſiége. Le troiſiéme de ces commiſſaires s'appelloit Conſtantin Caſtriot, prince Grec, & deſcendu à ce qu'on prétend de la même maiſon que le fameux Scanderberg, le héros de l'Albanie, & de toute la chrétienté. Caſtriot tout brûlant de zele, & d'un caractere impétueux, ſans avoir recours aux ménagemens de ſes confreres, ſoutint hautement que la place n'étoit point réduite à une ſi grande extrémité, qu'il ne fût poſſible de s'y maintenir encore quelque tems; qu'il y avoit différens moyens de mettre

JEAN DE LA VALETTE.

le fort à couvert de l'artillerie du ravelin; qu'en deçà des breches on pouvoit faire des coupures bordées de palissades & de bons retranchemens; d'ailleurs que personne n'ignoroit qu'une place bâtie sur le roc ne pouvoit être minée.

Les chevaliers auxquels ce discours s'adressoit, le prirent pour une injure, comme s'il leur eût voulu reprocher, ou qu'ils ne savoient pas leur métier, ou qu'ils n'avoient pas assez de courage pour recourir aux remedes périlleux de l'art militaire. Ce fut assez pour exciter de fâcheuses contestations : chacun soutenoit son sentiment avec ardeur; la dispute s'échauffa; quelques-uns des plus vifs s'écrierent qu'il falloit retenir un si habile homme dans la place, & l'obliger de mettre lui-même en pratique ses leçons; quelques autres coururent à la porte du fort s'en rendre les maîtres, & pour la fermer. Un tumulte pernicieux, & dont les Turcs pouvoient se prévaloir, commença à s'élever: pour l'appaiser, le bailli de Négrepont & Lamirande firent sonner l'allarme : ce qui fit courir tous les chevaliers chacun à leur poste.

Les commissaires de retour au Bourg rendirent compte au grand-maître du mauvais état où ils avoient trouvé la place, & lui déclarerent franchement qu'ils ne croyoient pas que la garnison pût soutenir un assaut. Castriot au contraire, soit par attachement pour son premier avis, & peut-être aussi par ressentiment de ce qui s'étoit passé entre lui

JEAN DE LA VALETTE.

& les chevaliers, prétendit que la place n'étoit pas hors de défenſe ; & il offrit au grand-maître, s'il vouloit lui permettre de lever quelques troupes dans l'île, de s'enfermer dans le fort, & de s'y maintenir juſqu'à l'arrivée du ſecours, contre tous les efforts des infideles.

Il y avoit peut-être dans ces promeſſes plus de courage & de réſolution, que de connoiſſance du véritable état de la place, & le grand-maître lui-même ſavoit bien à quoi s'en tenir; mais comme il avoit un intérêt eſſentiel à prolonger le ſiége à quelque prix que ce fût, il accepta les offres de Caſtriot, dont il prétendoit faire plus d'un uſage : il lui donna même en public de grandes louanges ; & l'évêque de Malthe de concert avec lui, & plein d'un zele ſi convenable à ſa dignité, avança de ſon argent les ſommes néceſſaires pour faire de nouvelles levées qui devoient relever les chevaliers. On battit auſſi-tôt le tambour dans le Bourg, & dans toutes les places. Un grand nombre d'habitans de la campagne, & même des principaux de la ville, prirent parti ; chacun à l'envi vouloit ſe faire enrôler. Les chevaliers qui étoient dans le fort, n'en apprirent les nouvelles qu'avec une ſurpriſe mêlée de chagrin : & ce qui l'augmenta encore, c'eſt ce que le grand-maître leur écrivit depuis d'un ſtyle dur & ſec, & plein de hauteur, qu'il leur donnoit volontiers leur congé ; que pour un chevalier qui leur paroiſſoit rebuté de ſoutenir plus long-tems le ſiége, il ſe préſentoit dix braves

JEAN DE LA VALETTE.

soldats, pleins de courage & d'ardeur, & qui demandoient avec empressement la permission de se jetter dans le fort. Il ajouta qu'il feroit partir incessamment sur des barques cette nouvelle garnison; qu'ils pouvoient remettre leur poste aux officiers, qui la conduiroient, & que pour eux ils se servissent de la même voie pour se rendre au Bourg. « Revenez au couvent, » mes freres, *leur disoit-il*, vous y serez » plus en sûreté; & de notre côté nous serons » plus tranquilles sur la conservation d'une » place importante, & d'où dépend le salut » entier de l'île & de tout notre ordre ».

Les chevaliers mécontens sentirent vivement l'indifférence, & même le mépris que ce peu de mots renfermoit. En remettant la place à des recrues & à de nouveaux soldats, ils se représentoient avec douleur la confusion dont ils alloient se couvrir à la face de tout l'ordre. « Comment, *se disoient-ils les uns » aux autres*, soutiendrons-nous la vue du » grand-maître, & les reproches de nos con- » freres? Et s'il faut que cette nouvelle gar- » nison soit assez heureuse pour se maintenir » dans la place jusqu'à l'arrivée du secours, » quel endroit de la terre pourrons-nous » trouver, assez éloigné du commerce des » hommes, pour y aller cacher notre honte & » notre douleur »? Pleins de ces tristes réflexions, ils résolurent de se faire tous tuer plutôt que de céder leur poste à cette milice, ou d'abandonner la place aux Turcs; & ils prierent le bailli de Négrepont & le comman-

deur Broglio, de faire connoître au grand-maître leur repentir, & la disposition où ils étoient de répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense de la place. Comme il étoit encore jour, & qu'on vouloit prévenir l'arrivée des barques, le gouverneur lui dépêcha aussi-tôt un habile nageur. Il lui marquoit par sa lettre l'heureux changement qui s'étoit fait dans les esprits, & il lui demandoit de la part des mécontens, le pardon de leur faute, & la permission de l'effacer par une fermeté & un courage à l'épreuve des plus grands périls.

C'étoit à ce repentir que le grand-maître attendoit les mécontens : & quoiqu'il l'eût prévu, & même préparé par l'émulation de la jalousie qu'il avoit excitée dans les esprits, il ne laissa pas d'abord de rejetter la priere du gouverneur : il lui marquoit par sa lettre, qu'il préféreroit toujours une nouvelle milice bien disciplinée, à de vieux guerriers qui prétendoient se rendre arbitres de leur devoir. Les chevaliers consternés de sa fermeté, lui demanderent grace dans les termes les plus soumis. Comme il eût été dangereux de les réduire au désespoir, il se laissa fléchir, & il voulut bien être appaisé : les nouvelles levées furent congédiées, & on renvoya chaque habitant au poste qui lui avoit été assigné avant le projet & l'entreprise du seigneur Castriot.

Pendant ces mouvemens, le commandeur Salvago étoit repassé en Sicile, & avoit débarqué à Sarragosse : au défaut du secours

dont le vice-roi différoit le départ, ſous différens prétextes, il ordonna de la part du grand maître au commandeur de Cornuſſon, neveu de ce prince, & au commandeur de Saint-Aubin, tous deux capitaines des galeres de la religion, qui étoient dans le port de cette ville, de s'embarquer inceſſamment, & de conduire à Malthe tous les chevaliers & les aventuriers qui s'étoient rendus dans ce port, avec une compagnie d'infanterie, levée des deniers de la religion, & commandée par le chevalier Auguſtin Ricca. Les deux galeres chargées de ce petit ſecours, après avoir fait différentes manœuvres, gagnerent l'île du Goze. Leur deſſein étoit de débarquer dans l'anſe ou cale de Malthe, qui leur paroîtroit la plus sûre. Mais elles furent prévenues par Dragut, qui ayant été averti de leur départ, par des eſpions qu'il entretenoit en Sicile, avoit mis différentes eſcadres le long des côtes, pour empêcher les vaiſſeaux chrétiens d'en approcher.

Les chevaliers, capitaines des deux galeres, ne croyant pas devoir haſarder contre celles de Dragut, & contre des forces ſi ſupérieures, le ſecours qu'ils portoient à Malthe, prirent le parti de retourner à Sarragoſſe. Le grand-maître, qui pour réparer les pertes continuelles qu'il faiſoit à la défenſe du fort, comptoit ſur ce ſecours particulier, fut ſenſiblement touché de leur départ. Il en fit par ſes lettres de ſéveres reprimandes à ſon neveu. Il lui marquoit avec une eſpece de

mépris, qu'il étoit rare qu'avec tant de circonſpection, un capitaine pût acquérir beaucoup de gloire; & il ajoutoit qu'un chevalier de Malthe ſur-tout devoit plus oſer que tout autre guerrier.

Par le même courier il écrivit au commandeur de Salvago, qui pour hâter le grand ſecours & le départ de la flotte réſidoit auprès du vice-roi, de repréſenter de ſa part à ce ſeigneur l'extrémité où le fort de Saint-Elme ſe trouvoit réduit, & de le conjurer, s'il n'avoit pas encore raſſemblé toutes ſes forces, de lui renvoyer au moins les deux galeres de la religion; d'y en vouloir bien joindre deux autres de l'eſcadre de Sicile, & d'embarquer ſur ces quatre galeres ce qu'il y avoit à ſa cour & dans les ports de l'île, de chevaliers & d'aventuriers, & d'y ajouter un régiment d'infanterie pour remplacer les ſoldats de la religion, morts, ou hors de combat par leurs bleſſures.

Le vice-roi toujours magnifique en promeſſes, & qui, pour intimider les Turcs, ne parloit que de la grandeur des préparatifs qu'il faiſoit pour le ſecours de Malthe, ſe ſeroit en quelque maniere démenti, s'il en eût refuſé un ſi petit: ainſi pour ſoutenir toujours aux yeux du public les bruits avantageux qu'il répandoit de ſes forces, il déſigna les deux galeres, qui de conſerve avec les deux de la religion, devoient précéder le grand ſecours; & il ordonna en même-tems à Melchior Robles, meſtre-de-camp

JEAN DE LA VALETTE.

du Terze de Sicile, de s'embarquer ſur ces galeres avec ſon régiment. Mais ſous différens prétextes, & par la lenteur affectée des officiers de terre & de mer, cet embarquement ſe différoit de jour en jour : & le vice-roi qui eût bien voulu ne point partager ſes forces, ne laiſſoit pas de ſe faire un mérite de ce ſecours particulier, dont cependant par des ordres ſecrets, il empêchoit l'exécution.

Quoique tout ſemblât s'oppoſer au ſecours du fort, le grand-maître ne relâcha rien de ſes ſoins & de ſon activité ordinaire : par ſes ordres, & à la faveur de la nuit, on faiſoit continuellement paſſer aux aſſiégés des recrues, des vivres, des munitions de guerre, & des feux d'artifices. Il en avoit même inventé pour un aſſaut, d'une nouvelle eſpece. C'étoient des cercles d'un bois très-léger, qu'on trempoit d'abord dans l'eau-de-vie, ou qu'on frottoit avec de l'huile bouillante. On les couvroit enſuite de laine ou de coton, qu'on imbiboit dans d'autres liqueurs combuſtibles, mêlées avec du ſalpêtre & de la poudre à canon : après que cette préparation étoit refroidie, on recommençoit juſqu'à trois fois la même opération ; & dans un aſſaut, quand ces cercles étoient enflammés, on les prenoit avec des pincettes, & on les jettoit au milieu des plus épais bataillons. Souvent deux ou trois ſoldats ennemis ſe trouvoient embarraſſés dans ces cercles brûlans ; & ils étoient expoſés eux-mêmes à brûler

tout

tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau & qu'ils n'y restassent jusqu'à l'extinction du feu. Les chevaliers qui défendoient le fort, avoient bien besoin de ces différens secours contre leurs redoutables ennemis.

Depuis le 17 de juin jusqu'au 14 de juillet, on en vint tous les jours aux mains; comme ce fort n'étoit guère bien flanqué, il n'y eut point de jour que les assiégeans ne tentassent de l'emporter par escalade: mais ayant toujours été repoussés avec une grande perte de leurs plus braves soldats, le bacha honteux d'être arrêté si long-tems devant une si mauvaise place, résolut d'y venir le 16 avec toutes ses troupes, & d'y donner un assaut général. Pour faciliter cette attaque, le 15 fut employé à battre en brêche, & son artillerie n'ayant point cessé de tirer, rasa la muraille jusqu'au roc sur lequel elle avoit été construite.

Le 16 de juin, jour destiné pour l'assaut, les galeres des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis de ce château, du côté de la mer, & le battirent avec toute l'artillerie des vaisseaux, pendant que celle de terre, composée de trente-six gros canons, foudroyoit & réduisoit en poudre ce qui restoit sur pied de fortifications. Les Turcs, au son des tambours, de leurs nacaires & d'autres instrumens barbares, entrerent dans le fossé qu'ils avoient presque comblé: & le signal de l'assaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage dé-

terminé. Ils étoient favorisés par quatre mille archers ou arquebusiers, qui, de la tranchée, tiroient continuellement contre ceux qui paroissoient sur la brêche. Elle étoit bordée par plusieurs rangs de soldats chrétiens: mais pour les soutenir & les encourager on avoit placé dans ce rang, & entre trois soldats un chevalier. C'étoit l'unique force & toute la ressource du château; ces généreux guerriers, armés de piques & d'espontons, composoient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis; on en vint bientôt aux mains. Depuis le commencement du siége, il ne s'étoit point fait encore d'attaque si vive; souvent le chrétien & le Turc, après avoir essuyé le feu l'un de l'autre, brisé leurs épées, & rompu leurs piques, se prenoient corps-à-corps, & alors le poignard décidoit du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie & celui de la mousqueterie continuoient des deux côtés; & de part & d'autre on lançoit des feux d'artifices. Ce fut en cette occasion que les chevaliers se servirent utilement de ces cercles enflammés, dont nous venons de parler: ils les jettoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris, brûloient tous vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattans, les plaintes des blessés & des mourans, le tonnerre & le bruit du canon & de la mousqueterie, tout cela répandoit de part & d'autre une espece de terreur, sans cependant que les Turcs reculassent, & aussi sans que les

chevaliers eussent encore abandonné un pouce de terrein.

Du château Saint-Ange, & même du bourg, qui n'étoit éloigné du fort Saint-Elme que de la largeur du port, on découvroit distinctement tout ce qui se passoit dans une action si terrible & si meurtriere. Les chevaliers & le peuple, spectateurs de ce furieux combat, inquiets & agités pour le succès, se passionnoient comme s'ils eussent eux-mêmes soutenu l'assaut: & on voyoit tour-à-tour dans leurs cris, & dans les différens mouvemens de leurs visages une image naturelle des avantages ou des pertes de l'un & de l'autre parti. Le grand-maître sur-tout, auquel la grandeur de son courage & son habileté ne permettoient pas d'être spectateur inutile, des batteries du fort S. Ange, du bourg & de l'île de la Sangle faisoit tirer continuellement contre les assiégeans.

Pendant que l'île entiere étoit, pour ainsi dire en feu, trente raïs Turcs ou officiers de galeres, voyant que toutes les forces des assiégés s'étoient portées où se donnoit l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard, qui étoit moins défendu. Ils poserent des échelles au pied, & gagnerent sans obstacle la pointe de ce bastion. Mais le grand-maître s'en étant apperçu, fit aussi-tôt braquer deux canons de ce côté-là, & de la premiere décharge en tua vingt. Les dix autres épouvantés, se jetterent bien vîte dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus fa-

JEAN DE LA VALETTE.

vorable au grand cavalier qui couvroit la tête du fort ; ils l'avoient battu long-tems avec toute leur artillerie, ſans avoir pu ébranler cette maſſe énorme de terre, qui ſe ſoutenoit par ſon propre poids. Ils préſenterent enſuite l'eſcalade, & y montoient l'épée à la main avec beaucoup de courage : mais le chevalier Jean-Antoine Giugnio, Italien, qui commandoit dans ce poſte, ſecondé par pluſieurs autres chevaliers, & ſur-tout par un frere ſervant de la ville de Marſeille, appellé Chanault, jettoient avec tant d'adreſſe ces cercles de feu dont nous avons parlé, que les Turcs épouvantés de ces machines, abandonnerent l'attaque. Le janiſſaire le plus intrépide, & qui, le ſabre à la main, attaquoit hardiment le plus brave chevalier, à l'aſpect de ces cercles brûlans, abandonnoit ſon poſte, & s'enfuyoit avec précipitation, ſans que les prieres, les menaces & même les coups qu'il recevoit de ſes officiers puſſent l'arrêter. Enfin les chevaliers, après avoir ſoutenu un aſſaut pendant ſix heures entieres, quoique couverts de bleſſures, brûlés par l'ardeur du ſoleil, & épuiſés par une ſi longue réſiſtance, eurent la conſolation de voir les Turcs abandonner les premiers l'attaque. Le bacha, après y avoir perdu plus de deux mille hommes, fut contraint à la fin de faire ſonner la retraite. Les chrétiens du fort en pouſſerent mille cris de joie, auxquels le peuple du bourg ſervit d'écho, & répondit par de vives acclamations. Un ſi heureux ſuccès, dont on n'eût oſé ſe

flatter dans une ſi mauvaiſe place, fut dû uniquement au généreux déſeſpoir de la plûpart des chevaliers, qui s'étoient en quelque maniere dévoués à la mort; & ils vainquirent, parce que pendant le combat ils cherchoient moins à vaincre qu'à venger leur mort par celle de quelque ennemi.

Le religion dans cet aſſaut perdit dix-ſept chevaliers, qui furent tous tués ſur la brêche. On regretta particuliérement le chevalier de Medran, qui après avoir arraché à un officier Turc ſon enſeigne, fut tué d'un coup de mouſquet. Le grand-maître pour honorer ſa mémoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les grands-croix : dignité qui étoit bien due à ſa rare valeur, & qu'il auroit obtenue avec juſtice, s'il n'eût pas péri dans cette occaſion. On perdit encore le chevalier de Vagnon; celui de la Mothe, qui mourut de ſes bleſſures deux jours après l'aſſaut, & le commandeur de Morgut, qui pour ſe faire panſer, paſſant du fort au bourg eut la tête emportée d'un coup de canon. On comptoit outre tous ces chevaliers plus de trois cens ſoldats tués, ou mis hors de combat. Le grand-maître, pour les remplacer, y en envoya cent cinquante, la petiteſſe du fort ne comportant pas qu'il y en fît paſſer un plus grand nombre, & il ne choiſit même pour défendre un poſte ſi dangereux & ſi meurtrier, que les officiers & les ſoldats qui s'y offrirent volontairement.

Le bacha jugeant que ces recrues qui filoient continuellement du bourg au fort,

JEAN DE LA VALETTE.

pourroient faire durer le siége autant de tems qu'il y auroit de chevaliers dans les autres endroits de l'île, résolut de tout tenter pour interrompre & pour couper cette communication. Dans cette vue, il tint dans la tranchée une espece de conseil de guerre avec Dragut, un sangiac, & son principal ingénieur.

Dragut, soit par son intrépidité naturelle, soit que comme les vieux soldats à force de se trouver dans les plus grand périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au dehors de la tranchée & à découvert, pour reconnoître la disposition du terrein, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château Saint-Ange, avoit brisée; du même coup le sangiac fut tué sur le champ. Dragut n'étoit guère en meilleur état: il en perdit connoissance, tomba évanoui, & jettant des ruisseaux de sang par la bouche, par le nez & par les oreilles, le bacha pour ne point épouvanter le soldat, fit jetter sur lui une couverture: & après l'avoir fait porter dans sa tente, d'un air tranquille & intrépide, il s'avança en sa place, & au même endroit, fit ses observations, & convint avec l'ingénieur, que pour empêcher le secours qu'on envoyoit dans le fort, il falloit dresser une batterie sur le mont Calcara, & étendre en même tems les lignes qui étoient au pied du château & les pousser, si on pouvoit, jusqu'au rivage de la mer.

Ce poste, comme nous l'avons dit, avoit

été réservé pour le vice-roi d'Alger & pour ses troupes : mais comme il n'étoit point encore arrivé, Mustapha le fit occuper par un bataillon de janissaires, qui s'étendirent surtout du côté de la mer, depuis la pointe des fourches & le long de la Renelle, jusqu'à la pointe du Salvador. On dressa sur la colline du Calcara, qui étoit comprise dans cette étendue, une nouvelle batterie ; & les janissaires y joignant le feu continuel de leurs longues carabines, tuoient tout ce qui se présentoit au passage. Mais ils ne resterent pas long-tems dans ce poste, & avant qu'ils y eussent pû faire des logemens & s'y retrancher, le grand-maître qui en prévoyoit les suites, fit sortir du bourg le maréchal Copier, à la tête d'un bon nombre de chevaliers, & de soldats les plus braves de l'île : & le maréchal chargea si rudement ces infideles, qu'après en avoir tué une partie, il contraignit les autres à s'enfuir & à chercher leur salut derriere les retranchemens de leur camp.

Le bacha qui n'avoit alors pour objet, que d'empêcher ceux du fort de recevoir le secours du bourg, par le conseil de son ingénieur, fit faire une espece de chemin couvert derriere la tranchée, qui étoit au dessous de la contr'escarpe, & qu'on poussa ensuite jusqu'au rivage & au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'arquebusiers ; en sorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillerent jour & nuit, le fort se trouva à

JEAN DE LA VALETTE.

la fin investi & enfermé de tous côtés, sans qu'il en pût approcher aucune barque, qui ne fût aussi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Le grand-maître jugea bien qu'à moins d'un puissant secours, & capable de faire lever le siége, le fort ne pourroit plus tenir long-tems. Il en écrivit aussi-tôt au commandeur Salvago, son résident auprès du vice-roi de Sicile, avec ordre de renouveller ses instances auprès de ce seigneur, pour le départ du secours. Quoique ce chevalier lui représentât l'extrêmité où le fort étoit réduit ; qu'il le fît ressouvenir des promesses tant de fois réitérées qu'il avoit faites au grand-maître, & que pour le toucher, il réclamât la parole expresse & si respectable du roi catholique, Garsie inquiet & incertain, eût bien voulu différer encore. Mais se voyant pressé par le seigneur Gatinare, prieur de Messine, & par plus de quatre-vingts chevaliers, qui étoient abordés de différentes contrées à Messine, & qui demandoient avec de grands cris, que si la flotte entiere n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il leur fournît seulement quelques vaisseaux pour les passer à Malthe ; ce seigneur, pour se débarrasser de ces chevaliers qui le tenoient comme assiégé dans son palais, & vaincu par la honte plutôt que par leurs prieres, consentit à la fin qu'ils pussent s'embarquer sur les deux galeres que le chevalier de Cornusson, neveu du grand-maître, avoit ramenées de Saragosse. Il y en joignit deux autres, sur lesquelles il fit rembarquer un ré-

giment d'infanterie Espagnol : il donna le commandement de cette petite escadre à Jean de Cardone sa créature : & par des ordres secrets, il lui commanda, s'il apprenoit que le fort de Saint-Elme fût pris, de revenir sur le champ, sans mettre à terre & sans débarquer les troupes qu'il lui confioit. Cardone se mit aussi-tôt en mer, & s'avança dans le canal de Malthe. Mais sous prétexte des vents contraires, ou de vouloir éviter les escadres des Turcs répandues le long des côtes, au lieu de débarquer en quelque cale, il consumoit le tems par différens mouvemens, la plûpart inutiles; & il sembloit qu'il fût plutôt parti de la Sicile pour montrer de loin le secours, que pour le débarquer.

A ne considérer que la conduite du vice-roi, on auroit cru qu'il manquoit ou de courage ou de fidélité pour ses promesses; & sa lenteur affectée à secourir Malthe, l'avoit même rendu suspect & odieux à la plûpart des chevaliers. Mais on ne faisoit pas réflexion qu'avant toutes choses, ce seigneur devoit répondre sur sa tête de la conservation & de la défense de la Sicile; qu'il étoit à craindre, si les Turcs se rendoient maîtres de Malthe, qu'ils ne vinssent ensuite l'attaquer dans son gouvernement, & qu'il avoit des ordres du roi d'Espagne, en voulant secourir le grand-maître, de ne pas hasarder témérairement sa flotte & son armée, en quoi consistoit la défense des royaumes de Naples & de Sicile, & même des côtes d'Espagne.

JEAN DE LA VALETTE.

Les Turcs profiterent de cet excès de précaution; le 21 ils revinrent en foule à l'aſſaut: toute leur armée étoit dans les tranchées ou au pied des murailles. Le bacha eſpérant d'emporter la place, ne ménagea point ſes ſoldats; ils trouverent dans toutes les attaques le même courage & la même réſiſtance de la part des aſſiégés. Les infideles quitterent & reprirent juſqu'à trois fois ce terrible aſſaut; un grand nombre de chevaliers périrent dans ces combats continuels; & ſi la nuit qui ſurvint ne les eût fait ceſſer, ils n'étoient plus en état de ſoutenir les efforts de cette foule d'ennemis, dont ils étoient preſſés. Cette nuit qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même tems la grandeur de leur perte: ils la paſſerent parmi les gémiſſemens de ceux qui ſe mouroient & à panſer les plaies les uns des autres. Le bailli de Négrepont, Lamirande, le chevalier du Mas, & les principaux chefs, par les ſecours charitables qu'ils donnoient aux pauvres ſoldats, s'acquitterent dignement & en véritables hoſpitaliers, des devoirs de leur profeſſion. Dans cette extrêmité, pour ne manquer encore à rien de ce qui pouvoit contribuer à leur ſalut ou du moins différer leur perte, ils ſe ſervirent d'un excellent nageur qui traverſa le port, & qui repréſenta au grand-maître l'état déplorable de la place, & qui étoit perdue, lui dit-il, avec ce qui y reſtoit de chrétiens, ſi on ne trouvoit moyen d'y faire entrer un puiſſant ſecours.

Le grand-maître fut moins ſurpris d'une ſi

triste nouvelle qu'il avoit bien prévue, qu'il fut touché de compassion pour la perte que l'ordre alloit faire de si braves guerriers. Il chercha encore tous les moyens de leur faire passer quelques secours, on ne laissa pas par son ordre d'armer promptement cinq grandes barques, où un grand nombre de chevaliers, tous brûlans de zele & de courage, se jetterent en foule. Mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent pénétrer jusqu'au fort. Mustapha avoit fait border le rivage de son artillerie, & d'un corps de mousquetaires; & l'amiral Turc, de concert avec lui, avoit fait avancer à l'embouchure du port Musciet, quatre-vingts galeres : & pour plus grande sûreté, il avoit encore jetté au-devant de sa flotte quinze barques, de légeres frégates, & des brigantins chargés d'excellens arquebusiers, qui par un feu continuel, forcerent les chevaliers à se retirer.

Ceux qui défendoient le fort ayant perdu toute espérance de secours, ne songerent plus qu'à finir leur vie en bons chrétiens, & en véritables religieux. Pendant la nuit, tous s'y préparerent par la participation aux sacremens de l'église : après s'être tendrement embrassés, & n'ayant plus qu'à rendre leurs ames à Dieu, chacun se retira à son poste pour mourir au lit d'honneur, & les armes à la main. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, se firent porter dans des chaises jusques sur le bord de la brêche; & armés d'une épée qu'ils tenoient à deux mains, ils attendirent

Jean de la Valette.

avec une fermeté héroïque, que des ennemis qu'ils ne pouvoient aller chercher les vinssent attaquer.

Le lendemain 23 de juin, les Turcs dès la pointe du jour, monterent à l'assaut avec de grands cris, & comme allant à une victoire qu'on ne pouvoit plus leur disputer. Mais le soldat chrétien se défendit avec un courage invincible; il sembloit même que la certitude qu'il avoit d'une mort prochaine & commune avec les chevaliers, les eût rendus égaux en courage & en valeur; les uns jettoient des pierres & des feux d'artifices; d'autres s'avançoient fiérement au-devant des ennemis, & avec la même audace que s'ils en eussent été victorieux. Ceux qui ne pouvoient marcher se battoient à coup de mousquet, & après avoir par un feu continuel consumé toute leur poudre, ils en cherchoient encore jusques dans les fournimens de ceux de leurs camarades qui avoient été tués à leurs côtés. Enfin après un assaut soutenu pendant quatre heures entieres, ils se virent réduits pour défendre la brêche, à soixante personnes. Mais c'étoient plus que des hommes, qui par un généreux mépris de la mort, faisoient encore trembler leurs ennemis. Le commandeur de Lamirande, de la langue de Castille, grand-capitaine, qui s'étoit signalé pendant tout le siége, se voyant prêt d'être forcé par les Turcs, rappella quelques soldats chrétiens, qui s'étoient maintenus jusqu'alors sur le cavalier qu'on avoit construit au-devant du fort. Le bacha

voyant la brêche fortifiée de ce petit ſecours, fit ceſſer tout d'un coup l'aſſaut, comme s'il eût été encore une fois rebuté par une réſiſtance ſi opiniâtre, & il feignit de ſe retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des janiſſaires, non-ſeulement le cavalier qu'on venoit d'abandonner, mais encore tous les poſtes ſupérieurs à la brêche & qui voyoient dedans du fort à découvert.

Les aſſiégés employerent ce moment de relâche à bander leurs plaies, moins pour conſerver un reſte languiſſant de vie, que pour pouvoir combattre encore quelques momens avec plus de force. A onze heures du matin, ils virent revenir les Turcs à l'aſſaut avec une nouvelle fureur; & les janiſſaires du haut du cavalier & des autres poſtes, avec leurs mouſquets choiſiſſoient ceux qu'ils vouloient tuer. La plûpart périrent par le feu ennemi : le bailli de Négrepont, le chevalier Paul Avograde, Lamirande, & la plûpart des chevaliers, avec ce qui leur reſtoit de ſoldats, accablés par la multitude, ſe firent tous tuer ſur la brêche; & ce terrible aſſaut ne finit que faute de combattans, & par la mort du dernier chevalier.

La flotte des Turcs entra enſuite dans le port de Varza-Muſciet comme en triomphe, & au bruit du canon, des trompettes & des autres inſtrumens militaires : tout retentiſſoit des cris de joie des infideles. Quelques officiers de Dragut étant courus à ſa tente lui annoncer la priſe du fort, le trouverent à l'extrêmité : mais quoiqu'il eût perdu la pa-

JEAN DE LA VALETTE.

role, il ne laissa pas d'en témoigner sa joie par quelques signes extérieurs ; & levant les yeux au ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après : Capitaine d'une rare valeur, & même plus humain que ne le sont ordinairement les corsaires.

Le bacha entrant dans le fort, & jugeant par la petitesse de cette place, combien le bourg lui donneroit de peine, s'écria : « Que » ne fera pas le pere, puisque le fils qui est » si petit nous coûte nos plus braves soldats ! » On convient en effet que les Turcs, dans le siége particulier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes : ce qui affoiblit considérablement leur armée. Mustapha naturellement cruel & sanguinaire, pour s'en venger, & pour intimider en même-tems les chevaliers qui étoient dans le bourg, & dans les autres forteresses de l'île, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui respiroient encore. Par son ordre, on leur ouvrit l'estomac, & après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie & une cruauté qui n'avoit point d'exemple, & pour insulter à l'instrument de notre salut dont ils portoient la marque, on fendit leurs corps en croix ; on les revêtit de leurs subrevestes, & après les avoir attachés sur des planches, il les fit jetter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porteroit au pied du château Saint-Ange, & du côté du bourg.

Un spectacle si triste & si touchant tira des larmes des yeux du grand-maître : la colere

& une juste indignation succéderent à sa douleur : par représailles, & pour apprendre au bacha à ne pas faire la guerre en bourreau, il fit égorger sur le champ tous les prisonniers Turcs : & par le moyen du canon, il en fit jetter les têtes toutes sanglantes jusques dans leur camp.

JEAN DE LA VALETTE.

Fin du quatriéme Tome.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

A

B

C

F

G

H

M

O

P

V

Z

Fin de la Table du quatriéme Volume.





